

إكَودار :
تثمين التراث الثقافي

Les igoudar :
un patrimoine culturel à valoriser

Coordination
Mohamed AIT HAMZA
Herbert POPP

2013



"إكَودار: تثمين التراث الثقافي"

Igoudar, un patrimoine culturel à valoriser

ⵉⴳⵓⴷⴰⵔ, ⴳⴰⵏ ⵉⴰⵏ ⵡⴰⵉⴷⴰ ⵏ ⵜⵓⵙⵙⵏⴰ ⵍⵍⴰ ⴷ ⵉⵣⵣⴰⵏ ⵜ ⵉⵙⵙⵓⵜⴳ

Publications de l'Institut Royal de la Culture Amazighe
Centre des Etudes Historiques et Environnementales
Série : Colloques et Séminaires N° 30

Titre	: Igoudar un patrimoine culturel à valoriser
Edition scientifique	: Mohamed AIT HAMZA, Herbert POPP
Suivi	: Nouhi El Ouafi & Ait Addi Mbarik
Editeur	: Institut Royal de la Culture Amazighe.
Réalisation technique	: CTDEC
Couverture	: Mohamed AIT HAMZA
Photo de la couverture	: Dou Tagadirte 2009
Dépôt légal	: 2013 MO 0549
ISBN	: 978-9954-28-136-9
Imprimerie	: El Maarif Al Jadida, Rabat 2013
Copyright	: Institut Royal de la Culture Amazighe

Table des matières

Préambule

Conçu comme un legs de l'histoire porteur des traditions et du traditionalisme, le patrimoine culturel rural, est longtemps ignoré ou dénigré par la recherche, mais aussi par les aménagistes et décideurs. Ce patrimoine est souvent, non pas seulement négligé, mais volontairement anéanti ou écarté du champ d'intervention et d'intérêt commun.

Aujourd'hui, avec la globalisation, le risque du laminage des spécificités, la crainte de perdre l'identité, la recherche des racines et des éléments qui distinguent, mais aussi qui peuvent aider à mieux fonder culturellement et solidement la personnalité basique de chaque territoire, poussent à se poser des questions sur l'avenir de beaucoup d'éléments de ce patrimoine. Ainsi, malgré ce dénigrement, les vicissitudes de l'histoire et les intempéries de la géographie, le patrimoine culturel matériel rural, a résisté et résiste encore grâce à son enracinement dans la culture, à l'attachement et au caractère «conservateur des populations rurales ».

Les greniers collectifs, un des symboles emblématiques de ce patrimoine, ont attiré la vive attention des autorités coloniales et celle des grandes figures scientifiques du protectorat. Au Maroc, l'architecture souvent imposante de ces bâtiments, leur caractère de hauts lieux de solidarité, de combativité et de cimentation intercommunautaires, ont fait l'objet de plusieurs études de haute qualité (R. Montagne, D. Jacques-Meunié, W. Wrage, …). Ces auteurs et encore d'autres ont été émerveillé, surtout, par les aspects architecturaux et défensifs des bâtisses et leur organisation sociospatiale.

Les rares auteurs, de l'époque moderne, qui ont évoqué ces monuments se sont surtout attelés à leur description technique (site, morphologie, architecture, matériaux de construction, fonction défensive, stockage, …) (El Mokhtar Essoussi, Mohamed El Othmani, M. El Bouqdouri, A. Zerguef, M. Fikri, S. Naji…), mais rares sont ceux interpellés par le fonctionnement et la

richesse socioculturelle et spirituelle inhérente à ces institutions. Les historiens les sociologues, les anthropologues et les géographes, n'ont accordé à ces bâtiments, malgré leur caractère socio-spatial structurant que peu d'intérêt.

A présent, ces monuments agonisants, ruinés ou dans un état de dégradation avancé, souffrent de plusieurs maux :

* la perte de leur fonction (stockage, défense) ;
* le manque d'entretien des toits, des remparts, des murs, des cases et des annexes ;
* l'effritement de la jemaâ qui, jadis, prenait en charge ces institutions et leur gestion.

Conscientes de l'énorme perte que constituera la disparition de ces monuments, des équipes de chercheurs nationales et internationales, des membres de la société civile, des services administratifs, des personnes privées, se sont mobilisés pour lancer l'alarme. L'objectif, découvrir, mieux connaître, faire connaître, sauvegarder, valoriser ces éléments de la mémoire et de la culture rurale notamment amazighe. Outre cette dimension locale, des voix se sont élevées pour demander à ce que ce patrimoine trouve son chemin vers une reconnaissance internationale (UNESCO) (Jürgen A. Adam, 2005)

Le Centre des Etudes Historiques et Environnementales (CEHE) sis à l'Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM) et dans le même sillage d'idées, conscient de sa responsabilité historique dans le domaine, a réservé un plan d'action biannuel (2009-2011) à l'étude de cette thématique. Le colloque tenu à Taroudant les 23 et 24 septembre 2010, en invitant des chercheurs venus de plusieurs horizons, vise bien la concrétisation de ce souci de réflexion, d'échange autour d'un patrimoine en dégradation : igoudar.

En fait, à travers cette institution, il serait possible de remonter non seulement l'histoire sociale des communautés paysannes comme l'a fait Ramou et Asmahri, mais aussi de comprendre leur culture, leur économie et leur façon de gérer le risque (Ait Addi et Nouhi, El Faskaoui…) à la fois naturel et anthropique. La solidarité, la soumission à la communauté, la place de l'individu dans l'échiquier social, sont autant de questions pour lesquelles la population a trouvé des solutions, souvent fixées, en puisant dans ses expériences millénaires, dans des registres coutumiers appelés louhs (Naji S, Bokbot et all).

L'alarmante dégradation qu'ont subi les igoudar, ce à partir du 19ème siècle et qui s'est accentuée durant le vingtième siècle, nous interpelle tous. Faut-il continuer à observer silence alors qu'une partie de notre patrimoine et de notre identité s'effrite ? Les futures générations auront-elles la chance d'en savoir quelque chose ? Ce patrimoine, réhabilité, sauvegardé peut-il encore servir à quelque chose ?

Ainsi, de nombreux intervenants, partant des expériences vécues ou des études de cas se sont livrés à des descriptions de cas précis (Kassah, Hammami, Popp, Kagermeir, Ait Hamza et Ait Said, Humbert…) pour dire que les jeux ne sont pas encore faits et qu'on peut encore garder l'espoir de sauvegarder, au moins physiquement, les agadirs. Certes, l'alternative que représente le secteur touristique pour les uns, n'a pas eu toute l'unanimité des autres (Popp, Kagermeier, Kassah, Hammami, Naji)

Le caractère communautaire et institutionnel des bâtiments, la dimension spirituelle qui les façonne, l'absentéisme des propriétaires, la marginalisation de la production locale dans l'économie, forment autant d'entraves pour lesquels les solutions, toute prêtes, sont à éviter. La multiplicité des acteurs pressentis, pour une éventuelle intervention de sauvetage, risque de ne pas faciliter la tâche. Tous les résultats ne sont donc que provisoires. La passivité montrée par les départements, sensés être les

concernés par la question du patrimoine, le récent activisme de la société civile, rend le débat passionnant, mais peu probant.

Bref, si le CEHE a, aujourd'hui, réussi à faire aboutir cette entreprise, c'est grâce au soutien inconditionnel de Monsieur le Recteur de l'IRCAM et de ses collaborateurs. Au niveau local, le soutien trouvé au niveau du Conseil Régional (Région Souss-Massa-Draâ), au niveau du gouvernorat et de la Municipalité de Taroudant, nous a été d'un grand secours. La dynamique engagée par l'Association Mohammadia pour le Dialogue des Cultures et la Sauvegarde du Patrimoine de Taroudant et l'hospitalité de Mr le Président de la Chambre Agricole, constituent pour nous des signes forts d'encouragement.

Enfin, sans l'acharnement des chercheurs invités (en particulier le Prof. H. Popp), sans celui de l'équipe du CEHE et du CTDEC, le fruit final n'aurait pas vu le jour. Que tous ceux-ci et encore d'autres, non cités, trouvent dans cette livraison l'expression de notre reconnaissance.

Pour le Comité

Mohamed AIT HAMZA

Patrimoine culturel et tourisme :
greniers collectifs du Sud-Est tunisien et de l'Anti-Atlas marocain
Un projet de recherche Tuniso-maroco-allemand

Herbert POPP, Universität Bayreuth (Allemagne)
Mohamed AÏT HAMZA, IRCAM (Maroc)
Abdelfettah KASSAH, Université de Sfax (Tunisie)

1. Problématique et objectifs de la recherche :

Dans les pays du Maghreb (Algérie, Tunisie et Libye) sur le bord Nord du Sahara où domine l'agriculture aléatoire en bour et le pastoralisme semi-nomade, un type d'architecture spécifique, existait déjà depuis plusieurs siècles: les greniers collectifs (cf. fig. 1). Ils servaient de lieu de stockage pour les récoltes, et les articles de valeur. Ils se concentrent dans l'Anti-Atlas, Jebel Siroua, Haut-Atlas marocain, à l'Aurès en Algérie (fig. 2), à Jebel Demmer, Jebel Abiodh en Tunisie (fig. 3), à Jebel Nefoussa en Libye (fig. 4) et dans la plaine des Jeffara en Tunisie et en Libye.

Ce type de bâtiment (appelé agadir, igherm, guelâa, ksar ou gasr selon la région) évolue selon des tendances différentes, même si elles sont parfois simultanées:

- Déclin et disparition (en ruines) de ces bâtiments qui ne sont souvent plus utilisées par leurs propriétaires. Leur fonction traditionnelle d'emmagasinage des céréales, de l'huile d'olives et des fruits secs a disparue;
- Un intérêt de plus en plus croissant à l'échelle nationale et internationale envers ce type d'architecture et de bâtiments. Les experts considèrent que ce patrimoine culturel national et même mondial mérite d'être sauvegardé (Institut National du Patrimoine de la Tunisie, Ministère des Affaires Culturelles au Maroc avec le CERKAS ; l'IRCAM, l'INSAP, UNESCO…) ;
- Sur le plan touristique, on assiste à la revitalisation et à la commercialisation des greniers pour les besoins d'un tourisme culturel.

C'est un produit touristique, exotique mais plein d'enseignements. Lieu de mise en scène pour une clientèle touristique européenne du type «doux», «culturel» et «durable». Aujourd'hui, la valorisation de ces bâtiments serait une chance indéniable pour les sauvegarder et une importante source de revenus pour les économies locales ;

- L'émergence d'une conscience sociale et identitaire très sensible au fait historique et qui prône le respect de l'héritage des ancêtres, sa conservation et sa valorisation est un fait. Les «greniers collectifs» peuvent donc constituer une attraction pour les touristes internationaux et une source économique pour les acteurs locaux, mais aussi un élément important dans la fortification de l'identité.

Dans ce champs, parfois conflictuel, plusieurs constellations et plusieurs solutions sont mises en œuvre (d'après nos hypothèses), même si les conditions sont relativement comparables. De ce fait, la recherche entreprise au Maroc et en Tunisie, dans une perspective comparative, vise à répondre aux questions suivantes :

- Quelles sont les relations entre les fonctions et le type architectural ?

Fig. 1 : Répartition spatiale des magasins collectifs du Maghreb

Fig. 2 : *Affiche touristique de l'année 1948 avec la Guelâa Toughribt à Baniane, un grenier dans les Aurès algériens*







Fig. 3 : *Ksar Haddada au Sud-Est tunisien* et **Fig. 4** : *Gasr el Haj au pied du Jebel Nefoussa libyen*

- Quelles sont les nouvelles formes (touristiques ou non-touristiques) de mise en valeur de ce patrimoine déjà réalisées?
- Quels sont les discours que tissent les différents acteurs envers ces éléments du patrimoine ? Quels sont les objectifs et les conceptions exprimés (historiques, archéologiques et étatiques en terme de sauvegarde, de revalorisation et de remise en scène de cet héritage ?

- Quel est l'intérêt (au moins théorique) des acteurs du tourisme culturel, clients potentiels pour l'utilisation des greniers collectifs?
- Quels sont les touristes qui constituent le groupe cible de ce patrimoine?

Il est clair que la rentabilité des investissements dans ces édifices reste la grande variation attendue dans la constellation des éléments ci-dessus exprimés. La recherche vise, d'abord, à inventorier et classifier les greniers collectifs d'après des critères d'aptitude à la revitalisation future. Elle espère, aussi, tirer des conclusions applicables et appliquées pour un produit touristique qui attire des clients, mais, qui respecte également la tradition et l'environnement culturel des greniers.

Notre contribution dans ce domaine vise à réaliser une « carte touristique» pouvant aider à la valorisation du potentiel des régions d'étude.

Pour ce, notre méthodologie d'investigations s'est focalisée sur :

(a) **Description du type architectural des greniers collectifs** en partant de leur genèse, leurs fonctions, leur répartition spatiale et le processus de leur dégradation. Le recours à la littérature existante sur ce sujet dans les pays du Maghreb, surtout en Tunisie et au Maroc, serait notre apanage. Le contenu de cette documentation est à compléter et à confronter avec la masse des informations recueillie lors des innombrables visites du terrain.

(b) **Discours sur le concept du « patrimoine culturel / cultural héritage / Kulturerbe »** dans la littérature et son intégration conceptuel dans le projet. Les différentes interprétations qu'avaient les acteurs à tous les niveaux ont permis de saisir la richesse et la complexité de l'investigation.

(c) **Le concept du tourisme « culturel, durable », dans la littérature**, a aussi permis de concevoir la question de l'intégration des greniers en tant que patrimoine, produit touristique, dans des circuits de commercialisation «sains et équitables» et non comme simple élément d'attraction et de promotion économique.

(d) **Réflexion sur les conflits et les synergies potentiels** liés aux intérêts et stratégies des différents acteurs. En fin, la sauvegarde et la mise en valeur des « greniers collectifs » dans l'avenir ne peut être conçue sans avoir à résoudre le magma des conflits potentiels ou réels liés à la sauvegarde, à la réhabilitation et à la valorisation de ces institutions à caractère communautaire et sacrosaint.

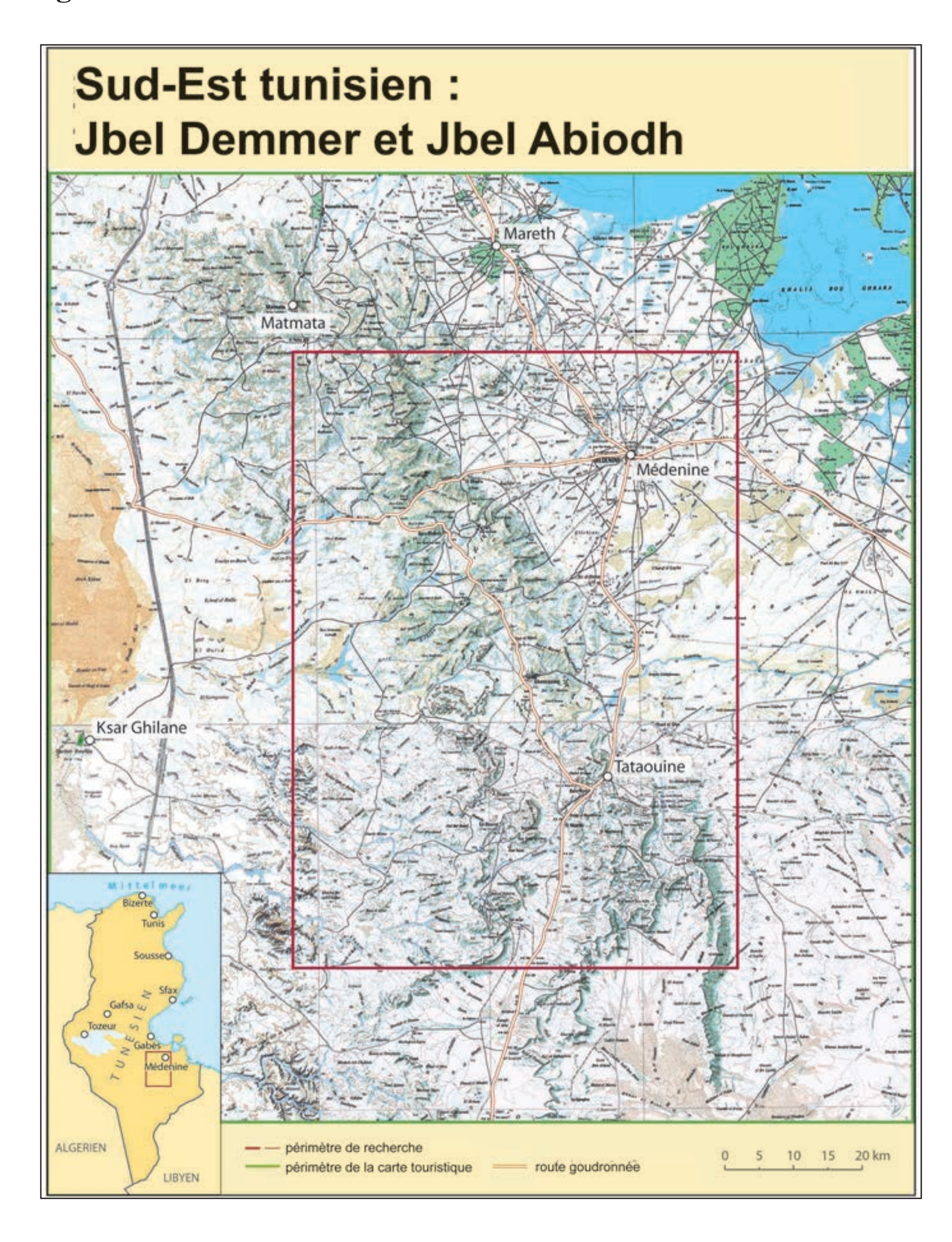
2. Approche empirique de l'espace d'étude :

Afin de mener à bien l'étude sur les greniers, il s'est avéré, dans une première étape, indispensable de commencer avec un inventaire systématique et complet des sources documentaires. L'équipe s'est donc basée sur des livres, articles, guides de voyages, catalogues touristiques, rapports, cartes, photos aériennes et satellitaires (Google Earth), listing officiel des différents services. La recherche sur l'internet nous a été aussi d'un grand secours pour cataloguer les brochures du marketing touristique dans les deux pays (Montagne, 1930 ; Faublée-Urbain, 1951 ; Jacques-Meunié, 1951 ; Despois, 1953 ; Louis, 1975 ; Zaïed, 1992 ; Naji, 2006 ; Arena & Riffa, 2007 ; Laroussi, 2008, RGPH 1994 (1)). .

Afin de compléter cette documentation, plusieurs visites de terrain ont été effectuées. Elles ont permis de vérifier, d'identifier les sites, d'observer les structures internes et l'état des bâtiments et de saisir leur évolution. L'identification de plusieurs greniers a nécessité le recours à l'mage aérienne ou satellitaire, quand la qualité des prises de vue le permet (Google Earth). L'achat des photos satellitaires de plusieurs missions récentes (GeoEye, Quickbird) nous a permis de compléter nos informations.

(1) - RGPH : Recensement Général de l'Habitat et de la Population (Haut Commissariat au Plan).

Fig. 5 : Sud-Est tunisien : Jebel Demmer et Jebel Abiodh



Ce travail de fourmille a permis de réaliser une carte précise des greniers. Le recours aux cartes topographiques (1/100.000 et 1/50.000) appuyé par l'usage systématique du GPS et des enquêtes terrain a, malgré le coût, débouché sur de très bons résultats. Ainsi, eu égard au nombre de greniers et à leur répartition sur les territoires de l'étude (Grand Maghreb), la délimitation des périmètres s'est imposée (espace des grandes concentrations de greniers).

Fig. 6 : Sud marocain : Anti-Atlas occidental

L'observation des premières listes, des différents documents a tout de suite aidé au choix et à la délimitation des portions de terrain formant l'espace des grandes concentrations (environ 80 X 80 km en Tunisie, et 130 X 135 km dans le Sud marocain). En Tunisie, le périmètre a été défini le long des Jebels Demmer et Abiodh, alors que l'Anti-Atlas occidental s'est imposé de lui-même au niveau du Maroc (cf. fig. 5 et 6).

A l'intérieur de ces deux périmètres, il nous a semblé nécessaire de réaliser un inventaire complet des greniers. Il a concerné 92 ksour en Tunisie et 107 igoudar dans l'Anti-Atlas occidental. Pour chaque grenier, un certain nombre de critères ont été identifiés afin d'opérer des comparaisons et des classifications (site, (coordonnés « x – y- z » par GPS), l'accessibilité, la taille, le nombre des chambres, les annexes, l'état architectural, le nombre d'étages, le plan de l'ensemble, l'état de l'usage, et l'unité tribale propriétaire. Ce descriptif est appuyé par un plan d'ensemble (photos satellites Google et plans refaits de Jacques-Meunié) et des prises de vues aériennes obliques outre les photos directement prises lors de la visite. Cet amas de documents, après le dépouillement, la classification et l'analyse a débouché sur un atlas illustré, bien documenté. Le document relatif à la Tunisie a été publiée dans un ouvrage sous forme d'un atlas illustré (Popp & Kassah 2010) ; celui de l'Anti-Atlas occidental, (Popp, Aït Hamza & El Fasskaoui 2011).

Cet inventaire a été élargi par un certain nombre d'interviews d'experts, de décideurs et de responsables, en Tunisie comme au Maroc. Il s'agit d'identifier leurs politiques de sauvegarde du patrimoine en général et des greniers en particulier et leurs stratégies de valorisation par la mise en tourisme culturel (Ministères de la culture et du tourisme tunisien et marocain, tour-opérateurs européens, ONGs internationales «tourisme solidaire »). Avec ces informations nous espérons saisir les processus et les perceptions de négociation des différents acteurs.

A l'échelle locale, c'est surtout le rôle des ayants-droits dans les greniers qui a retenu notre attention. Ainsi, des interviews qualitatifs ont été réalisés avec des acteurs locaux dans les villages qui avoisinent les greniers collectifs afin d'identifier leurs intérêts, leur attachement à l'institution, leurs éventuelles stratégies pour une réutilisation future de ces bâtiments pour le tourisme ou pour autre fonction.

La perception des ksour et des igoudar dans la littérature touristique européenne, en a fait un mythe culturel (voyageurs européens du XIXème siècle, guides de voyage, catalogues touristiques, sites-web sur internet) enrichi d'imagination, d'éléments du marketing et d'histoire. Les greniers jouent, de ce fait, un rôle important dans la construction de l'image exotique de ces territoires, souvent un peu ignorés.

3. Recherche appliquée / recherche académique :

Outre la dimension scientifique, notre projet a eu comme ambition d'avoir une dimension fonctionnelle et pratique. Partant de cette vision, le projet vise à réaliser deux objectifs :

- Participer au développement et au renforcement du tourisme culturel dans ces régions. Ainsi, au terme du projet (c'est à dire en 2012), les cartes touristiques focalisées sur les greniers collectifs, dans les deux territoires (Sud-Est tunisien et Anti-Atlas occidental marocain), seront réalisées à l'échelle 1/150.000. Ces deux cartes représenteront un espace qui dépasse un peu notre zone de recherche et qui comprend plusieurs éléments d'orientation (routes, pistes, sentiers), d'hébergement et de restauration outre d'importants éléments décrivant des aspects culturels constituant l'environnement des greniers collectifs. Néanmoins, et malgré la grande importance de ceux-ci dans le tourisme rural, de nombreux aspects supplémentaires intéressant le tourisme culturel sont à ajouter. A titre d'exemple, nous avons proposé le label de la « Route des ksour et des troglodytes » pour la (Tunisie) et celui de la « Route des agadirs, des arganiers et des amandiers » pour le (Maroc). Ces cartes

menées des textes explicatifs seront publiées en trois versions : française, anglaise et allemande – si les services compétents en Tunisie et au Maroc acceptent de financer les coûts de la traduction et d'impression en anglais et en français – .

Ces cartes touristiques, serviront d'outil pour valoriser les qualités de ces régions et pour les préserver de manière la plus positive possible:

(a) Ainsi, même si le réseau des routes goudronnées au Sud-Est tunisien et dans l'Anti-Atlas marocain est dense, le touriste ne dispose que de cartes assez incomplètes et souvent peu fiables. Une telle lacune entrave le développement du tourisme culturel individuel. Les cartes touristiques que nous proposons vont donc intégrer de manière la plus correcte possible le réseau des routes asphaltées afin d'aider à la découverte des richesses locales.

(b) Aussi, souvent, la localisation exacte des infrastructures qui intéressent le touriste fait défaut et ne permet pas au touriste de bien planifier ses circuits et d'en faire bon usage (stations d'essence, cafés, restaurants, possibilités d'hébergement...). L'inventaire de ces éléments, leur projection sur la carte, permet l'organisation logistique et technique de la visite touristique et crée la certitude et la confiance indispensables à la planification d'un voyage bien réussi.

(c) Dans les documents mis à la disposition des touristes sous forme de prospectus en couleur ou de guides de voyage, les éléments de la culture sont généralement négligés. L'intégration de ces informations en insistant sur leur fiabilité, leur spécificité régionale, constitue un atout indéniable pour l'attraction touristique.

Participer à la compréhension et au respect de la population locale et de sa culture nous paraît primordial. Les cartes des randonnées culturelles, déjà élaborées pour le Haut-Atlas central et le Jebel Saghro, ont bien montré l'efficacité de ce procédé (Aït Hamza & Popp 2000, 2004).

- L'effet indirect des ces recherches sera l'identification d'objets plus ou moins oubliés ce malgré leurs qualités et leur importance comme pilier de l'offre touristique : des greniers de haute attractivité, des gorges photogéniques et des paysages accessibles, mais à peine connus par les touristes (p.e. Assif Smougen…) Ces régions, malgré leurs richesses (moussems, techniques agricoles, techniques de construction, de règles de gestion de l'eau et des agdals, sont peu « vendus » aux touristes, alors qu'ils peuvent renforcer l'attractivité de ces espaces. Le renforcement de la communication, l'amélioration de la signalisation et des équipements, peut, dans l'avenir, mieux placer nos deux régions dans l'orbite des grandes destinations touristiques régionales à cachet culturel.

4. Conclusion :

Notre recherche sur les greniers du Maghreb constitue un projet scientifique et un modèle sur plusieurs plans :

- C'est une recherche internationale, trilatérale avec des chercheurs de trois pays : la Tunisie, le Maroc et l'Allemagne. Pour une thématique du tourisme culturel, la collaboration entre des chercheurs maghrébins et européens permet de confronter différentes représentations et perceptions de l'élément culturel. Il s'agit, au sens strict du terme, d'une «communication interculturelle». L'équipe a donc tenté de pratiquer une coopération, souvent demandée, mais souvent difficile à mettre en œuvre. En fait, le réseau de chercheurs partenaires a pu tisser une communication scientifique intensive entre ses membres et une confiance euromaghrébine sublime.

- Le projet touche une thématique transnationale de grande importance pour tous les pays du Maghreb puisque les greniers constituent un élément de la tradition entre le Maroc et la Libye. Cette vision comparative et innovatrice, sert à élargir la conception de la thématique,

jusqu'ici, souvent un peu trop limitée à l'échelle nationale. Pour l'identité des cultures maghrébines il est important de savoir que ses racines sont les mêmes voire comparables. A présent, il nous semble intéressant de constater que les politiques et les stratégies autour des greniers sont différentes pour ne pas dire individuelles, alors que les problématiques liées à leur valorisation sont quasi identiques.

Nous tenons donc à remercier vivement l'Association Allemande de la Recherche Scientifique (Deutsche Forschungsgemeinschaft, DFG) qui a aimablement assuré le financement du projet pour une période de trois années et qui a accepté de soutenir deux doctorants, un Tunisien et un Marocain, pour faire aboutir leur projet d'étude autour de la même thématique.

Bibliographie :

Aït Hamza, M. & H. Popp (2000), *Kulturtrekking im Zentralen Hohen Atlas (Carte touristique)*, Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesellschaft.

Aït Hamza, M. & H. Popp (2004), *Randonnée culturelle dans le Djebel Saghro (Maroc du Sud) (Carte touristique)*, Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesellschaft.

Arena, M. & R. Riffa (2007) (éd.), *Ksour della regione di Tataouine,* Roma.

Ashworth, G. J. (1994), *«From history to heritage: from heritage to identity: in search of con-cepts and models.* », In : G. J. Ashworth & P. J. Larkham : *Building a new heritage. Tourism, culture and identity in the New Europe,* London, New York, pp. 13-30.

Bowes, R. G. (1989), « *Tourism and heritage : a new approach to the product.* » – Re-creation Research Review 14 (4), pp. 35-40.

Cuvelier, P., E. Torres & J. Gadrey (1994), *Patrimoine, modèles de tourisme et développement local*, Paris.

Despois, J. (1953), « *Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord* », Les Cahiers de Tunisie 1, pp. 38-60. ;

Faublée-Urbain, M. (1951), « *Magasins collectifs de l'Oued el Abiod (Aurès)* », Journal de la Société des Africanistes 21, pp. 139-150.

Jacques-Meunié, D. (1951), *Greniers citadelles au Maroc.* 2 vol., Paris, Arts et Métiers Graphiques (= Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, vol. 52).

Kassah, A. (2005), *«Tourisme et patrimoine dans la chaîne des Matmata (Sud-Est tunisien).* », In : M. Aït Hamza & H. Popp (éd.) : *Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines. Actes du colloque maroco-allemand de Rabat 2004.* – Rabat, pp. 141-152 (= Université Mohammed V de Rabat. Publications de la FLSH. Série : Colloques et Séminaires, vol. 119).

Laroussi, K. (2008), *« Le Gasr : vestige des temps nomades »*, Revue des Régions Arides 20, pp. 47-97.

Lazzarotti, O. (2003), *«Tourisme et patrimoine : ad augusta per angustia.»* – Annales de Géographie 112 (n° 629), pp. 91-110.

Louis, A. (1975), *Tunisie du Sud. Ksars et villages de crêtes*, Paris, CNRS (= Publications du Centre de Recherches et d'Études sur les Sociétés Méditerranéennes, Série : Études Tunisiennes).

McKercher, B. & H. du Cros (2002), *Cultural Tourism: The partnership between tourism and cultural heritage management*, New York, London, Oxford.

Montagne, R. (1930), *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas. L'agadir des Ikounka*, Paris, Larose.

Naji, S. (2006), *Greniers collectifs de l'Atlas – patrimoine du Sud marocain*, Casablanca, La Croisée des Chemins.

Popp, H. & A. Kassah (2010), *Les ksour du Sud tunisien. Atlas illustré d'un patrimoine culturel,* Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesellschaft.

Popp, H., M. Aït Hamza & B. El Fasskaoui (2011), *Les agadirs de l'Anti-Atlas occidental. Atlas illustré d'un patrimoine culturel du Sud marocain*, Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesell-schaft.

Timothy, D. J. (1999), *«Built heritage, tourism and conservation in developing countries: challenges and opportunities. » – Journal of Tourism* 4, pp. 5-17.

Zaïed, A. (1992), *Le monde des ksours du Sud-Est tunisien*, Tunis, Fondation Nationale Beit Al-Hikma (= Série « Connaissances pour tous », F: Patrimoine).

Réflexions sur les origines et l'évolution des Igoudar

Hassan RAMOU IRCAM-Rabat
El Mahfoud ASMHRI, IRCAM-Rabat

Introduction :

L'Agadir est une institution socioéconomique et politique. Il constitue un des éléments importants du patrimoine culturel amazighe. Son aire de distribution englobe le Maroc (Souss, l'Anti-Atlas et le Haut Atlas), l'Algérie (l'Aurès), le sud tunisien, la Lybie, les îles Canaries et des îlots en Egypte, le Niger et le Mali. Les rares études traitant cet élément patrimonial affirment l'importance et la diversité de ses fonctions. Il est le lieu de stockage des biens, le siège des élus communautaires, l'espace social et économique. Malgré cette importance, l'origine et l'évolution des igoudar sont peu étudiées.

Ces deux problématiques ont été soulevées dans les premières études de l'époque coloniale, mais leur analyse ne dépasse pas le niveau des hypothèses. Ces dernières restent l'unique référence pour comprendre l'origine de l'agadir. À la lumière des nouvelles données accumulées durant la période postcoloniale, ce sujet devient de nouveau d'actualité.

Plusieurs questions se posent; d'abord au niveau méthodologique, comment approcher le sujet surtout que ces institutions n'ont que rarement été objet de recherche archéologique? Comment poursuivre l'évolution de l'Agadir alors que les sources historiques sont très rares ? Face à la complexité de la problématique, notre contribution au débat se limite à apporter de nouveaux éléments de réponse et nécessite encore d'autres études multidisciplinaires approfondies.

L'article approche les axes suivants :

1 - la méthodologie ;
2 - problématique de la définition de l'agadir ;
3 - analyse des hypothèses avancées ;
4 - essai d'analyse de l'évolution historique.

I. Les origines des igoudar : problème méthodologique :

1.1- Espace d'étude :

L'aire de répartition des igoudar dans l'Afrique du Nord est très vaste et représente un réel défi pour l'étude de leurs origines.

Notre étude se concentre sur l'espace marocain, et plus précisément dans sa partie sud (Anti-Atlas Occidental et Bani). Cette délimitation a été faite, bien que le phénomène des igoudar se trouve dans plusieurs parties de l'Afrique du nord. Ce choix n'est pas arbitraire, il se justifie par la forte concentration des igoduar et par ce que Montagne (1929) considère comme dernière évolution de ces institutions.

Partant de ces considérations, le Sud marocain peut être l'espace adéquat pour l'analyse de la problématique des origines des igoudar. Cela va avec notre hypothèse de départ considérant le Sud marocain comme étant leur origine. Notre recherche a concerné aussi le sud tunisien et les montagnes de Neffoussa en Libye : deux zones à forte concentration des ighssra[1] et ksour.

1.2 - Etapes de recherche :

Pour approcher ce sujet, la recherche bibliographique a constitué la première étape de notre étude. Les résultats de cette phase sont peu fructueux. L'origine des greniers collectifs n'est que peu traitée par les chercheurs de la période coloniale et à fortiori par ceux du Maroc indépendant. Il s'agit dans la plus part des cas de suppositions que

(1) - Ighssra est pluriel d'un aghassro grenier collectif en Libye. Il est synonyme de l'agadir ou de tighrmt dans l'amazighe marocain. Dans les zones amazighophones de sud tunisien, ces greniers collectifs portent le nom de ghassro alors que dans les espaces arabophones, ils sont connus sous le nom de ksar, pluriel ksour.

d'hypothèses scientifiques. Mais l'analyse de celles-ci avancées constitue pour nous un bon départ de réflexions.

L'analyse des textes de l'antiquité, du moyen âge et des manuscrits de droit coutumier (llouh(2)) a permis de suivre l'évolution historique des igoudar depuis l'antiquité et jusqu'à l'ère contemporaine.

La phase de la recherche sur le terrain s'est effectuée en plusieurs missions(3) dans l'Anti-Atlas occidental, central et le Bani, dans le sud de la Tunisie, précisément dans la zone de Tataouine et de Ghomrassen et dans les montagnes de Neffoussa (Nalut)(4), en Libye. Elle était d'une richesse sans égale.

1.3 - Limites méthodologiques :

La recherche sur cette thématique se heurte à la rareté des documents historiques qui traitent de l'institution d'agadir. Les textes existant sont en majorité transcrits des langues (grecque, latin et arabe), alors que l'agadir (à la fois comme terme et comme institution) est un élément de la culture amazighe.

Ainsi, se référer au terme "agadir" dans ces textes, ne permet pas de comprendre son évolution, car ils utilisent les synonymes de l'agadir (*Hisn* : fort - citadelle, *kalàa* : forteresse, *borj* : tour), ce qui ne permet pas de mieux suivre l'évolution de ces institutions. Les écrits des imazighen se limitent aux llouah, qui sont aussi souvent écrits en arabe. Les conditions de création des igoudar y sont rares.

(2) - Llouh, pl. llouah peut être défini comme charte de droit coutumier.

(3) - Nous tenons à remercier l'IRCAM pour avoir financé nos missions de recherches au Maroc, en Tunisie et en Libye.

(4) - Malheureusement, notre recherche n'est pas achevée en Libye à cause de notre arrestation pour le régime de Kaddafi et ce pour des raisons sécuritaires liées à l'amazighité. Neffoussa demeure forte intéressante et peut contribuer à la compréhension de l'évolution des igoudar notamment au début de la période islamique.

Le manque de recherches archéologiques ciblant ces édifices ne permet pas de comprendre leur émergence. Les plus anciens, semble-t-il, situés dans le Bani, sont les plus dégradés voire complètement en ruine. Ils nécessitent un programme de recherche archéologique(5).

La rareté des manuscrits et leur insuffisance en informations sur les circonstances de la création des igoudar est un handicaps.

Dans ces conditions la tradition orale demeure la source d'information, mais peu valable que pour les igoudar récemment édifiés. L'histoire de l'évolution des anciens igoudar reste obscure et peu précise. L'exploitation de cette source nécessite beaucoup de prudence car elle ne permet pas de comprendre tous les stades de l'évolution. La tradition orale renvoie l'origine de ces institutions aux *iroumine* (romains / chrétiens) ou à *bertquiz* (portugais) alors qu'historiquement ces deux peuples étrangers n'ont jamais dépassé l'Atlas et leur présence se limitait aux zones côtières.

Une dernière difficulté se manifeste au niveau de la notion de l'agadir et sa fonction initiale. La quasi totalité des chercheurs considère l'agadir comme un grenier communautaire, or, cette institution joue des rôles qui diffèrent d'une zone à l'autre et d'une période historique à l'autre. Il s'agit de refuge, de grenier, de forteresse, d'habitation fortifiée auxquels s'est ajoutée la fonction de stockage des produits alimentaires. À notre sens, s'arrêter sur la définition du terme d'agadir est une étape méthodologique clé pour mieux comprendre son évolution historique.

(5) - Nous saluons les efforts de monsieur Y. Bokbot et de G. Ounrobia Pentado pour l'intérêt qu'ils portent à ces édifices (archéologie).

II. L'Agadir : définition et rôles :

2.1 - Les rôles de l'agadir :

En lisant les études antérieures, on constate qu'au départ, l'agadir est considéré comme un lieu de stockage des récoltes, et un refuge en cas de danger. Cette définition limite la fonction de l'agadir dans un rôle purement et strictement économique et défensif. Partant de cette définition des chercheurs, comme Montagne (1929,1930) et Jacques-Meunié (1944,1948,1951), ont élaboré leurs hypothèses, ce qui a orienté pour longtemps les tentatives essayant d'expliquer l'émergence de l'agadir et son évolution dans le temps. Pour cette raison, les hypothèses avancées lient l'histoire de l'agadir à celle de l'agriculture et de la sédentarisation des tribus amazighes.

Dj. Jacques- Meunié a déjà remarqué que le terme qu'elle utilise « grenier collectif » est imprécis : «car *il laisse entendre une mise en commun des récoltes*» (Jacques - Meunié, 1951, 13), alors qu'en réalité il s'agit des récoltes des individus qui sont stockées dans des édifices communautaires surveillés. Pour elle, le terme "maison de tribu " pourrait être un synonyme plus exact. «*... Peut être pourrait-on préférer à "grenier collectif" l'appellation "maison de tribu"*, *traduction un peu vague de l'un des termes employés en berbère (igherm n teqebilt, agadir eljemâat, agadir lekhzin)*» (Jacques - Meunié, 1949, 99), elle insiste ainsi, sur le rôle politique de cette institution comme fonction fondamentale. Il est le siège de l'autorité communautaire.

La définition connue de l'agadir n'englobe pas toutes les fonctions assurées par ce dernier. En effet, la fonction politique de l'agadir ne peut pas être négligée : c'est le lieu de réunion des *inflass*(6) qui décident des affaires de la communauté. Cette fonction, à notre sens, précède les autres fonctions

(6) - Elus communautaires ; dans le système social amazighe, chaque clan, village ou fraction nomme un représentant au conseil des *inflass*. Ces derniers doivent assurer la gestion des affaires publiques de la communauté. Ils sont élus pour une période précise et leurs fonctions sont définies selon l'*azerf*, droit coutumier.

et constitue une des premières étapes historiques de l'organisation sociale des tribus amazighes. L'agadir assure aussi, et c'est sa raison d'être, un rôle sécuritaire défensif, puisqu'il sert de refuge en cas de danger. Il est aussi un lieu social pour l'organisation d'un ensemble d'activités communautaires. Le rôle religieux est fortement présent : l'agadir renferme souvent la case d'institutions religieuses : la *medrssa*(7), le *Ttaleb*(8), la *zaouïa*(9) et une mosquée. Il renferme aussi une *timzguida*(10), *un akhrbich*(11) et une aire de prière. La fonction économique de l'agadir ne se limite pas uniquement au stockage des graines, il est parfois le lieu de transactions commerciales et foncières.

Tenant compte de toutes ces fonctions fondamentales de l'agadir / Igherm, peut-on expliquer l'histoire de l'agadir par celle de la formation des tribus amazighes ? Autrement dit, le rôle de l'agadir dans la gestion des affaires publiques de la communauté a-t-il précédé le rôle économique (grenier collectif)? Ainsi, cette réflexion nous conduits vers l'analyse étymologique du terme.

2.2 - Le sens étymologique du terme agadir :

Agadir, comme terme, est spécifique à Tachelhit, l'amazighe de sud marocain. Plusieurs agglomérations d'habitats sont nommées ainsi. Dans l'Anti-Atlas, surtout dans sa partie centrale, l'agadir peut signifier l'habitat ou le grenier communautaire. Dans d'autres zones, cette institution ne conserve, aujourd'hui, qu'une fonction économique et se réfère ainsi à un « grenier communautaire ».

(7) - Synonyme de l'école coranique.
(8) - Imam, qui assure la prière collective dans les mosquées
(9) - Confrérie religieuse
(10) - *Timzguida* est la mosquée, fréquentée par les *inflass* et les villageois pour la prière contrairement à l'aire de prières fréquentée seulement dans certaines occasions
(11) - Un des composants essentiels de l'agadir : lieu d'ablution et qui sert parfois de cuisine.

N'Ait Balq dans son mémoire, en se basant sur une brève analyse linguistique, prône qu'il faut traiter d'abord la définition des igoudar avant d'analyser leurs origines. « *Les populations ne possédant pas de forteresse où emmagasiner leurs grains, utilisent des greniers qu'elles appellent agnard ou tizqi aménagé à l'intérieur de leur habitation.* » (N'Ait Balq 1985, 11).

Selon Laoust (1934), agadir appartient au groupe linguistique de Tachelhit (groupe Zenaga - Masmouda) et qui est synonyme d'Igherm. Le terme désigne une forteresse ou un lieu habité entouré d'une enceinte. Le terme agadir a une extension spatiale très large (le parler saharien touareg et libyen) et existe dans d'autres langues comme le phénicien (lieu clos), l'arabe (muraille) ou (paroi) et l'hébreu (mur). Selon l'auteur, un autre terme désigne la même institution qui est Tasegdalt : à travers la lecture d'un ensemble de sources médiévales, on trouve Tasegdalt chez El Bakri, Ibn Khaldoun, Idrissi, Léon l'Africain. Laoust stipule que Tacegdelt ou tamidult *se rapportait à la même racine gdl ou Idl ; ainsi Temidal désigne un magasin collectif en tripolitaine, tamidult, grenier maison ou forteresse au Maroc, amidul chambre réservée au premier étage, tagdel magasin en Mauritanie. Ces expressions désignent des lieux clos en raison du caractère sacré des choses qui touchent à la culture, se trouvent en plus, être protégées par une sorte de tabou »* (Laoust, 1934,121).

Laoust (1934, 114) a évoqué le sens étymologique du mot agadir et qui a *«le sens de forteresse chez Aksimen, de magasin collectif chez les Ait Baamran, de village chez les Ida Outanan dans le pays de Haha, de maison fortifiée ou de kasbah de caïd ou de notable dans la plaine de Sus et le dir de l'Atlas, exceptionnellement celui de chambre à provisions aménagée dans une tour d'angle de l'habitation (Amanouz) »*. Ainsi l'agadir désigne selon l'auteur une forteresse, un magasin collectif, un village, une maison fortifiée ou une chambre à provisions. L'agadir, en tant que terme et dans ses fonctions, a disparu dans les régions citées et ce depuis des siècles notamment ceux d'Ida Outanane et Ait Baàmran.

Dans la région de Bani et les versants sud de l'Anti-Atlas, les ruines d'anciennes constructions situées sur les cimes de montagne et de colline sont aussi connues sous le terme d'agadir. Celles-ci sont souvent attribuées aux portugais (*berdqiz*), aux chrétiens/romains (*iroumiyne*), etc. Jacques- Meunié a qualifié ces Igoudar de **villages - greniers fortifiés** ou de **villages-refuges** ou de **greniers-citadelles** (Dj. Jacques- Meunié, 1951, 12-16).

Robert Montagne, (1929, 197) faisant référence aux *igoudar n iroumine*, écrit : « *on sait qu'une légende répandue dans tout l'Atlas marocain représente les premiers habitants des montagnes du Maroc comme des chrétiens qui auraient occupé les sommets d'accès les plus difficiles et utilisés les cavernes aujourd'hui inaccessibles,....lorsqu'on examine avec attention les emplacements de ces agadir de chrétiens, igidar iroumin de la province du Sous, ...on parvient aisément à les répartir en plusieurs catégories* » mais aussi en plusieurs phases historiques.

Cette confusion dans le sens de l'agadir chez ces auteurs montre la complexité de la définition. Plusieurs questions se posent : s'agit t-il d'une structure qui garde le nom mais qui change de fonction d'une phase historique à l'autre ? S'agit t-il de plusieurs types d'igoudar et qui ont plusieurs fonctions ? S'agit-il d'un changement de la fonction de l'agadir d'une zone à l'autre et d'une communauté à l'autre ?

Nous concluons que le mot agadir signifie plusieurs types de bâtiments qui partagent certaines caractéristiques communes : l'emplacement à des altitudes élevées, le site fortifié naturellement, l'aspect défensif du bâtiment. Autrement dit, la fonction défensive est apparente et dominante.

Les études qui ont évoqué les origines de l'agadir ont utilisé plusieurs synonymes, à savoir château-magasin, grenier-forteresse, grenier-citadelle et grenier collectif-forteresse. Mais l'agadir, comme nous l'avons vu, n'est pas seulement un grenier collectif. Nous proposons de retenir le terme agadir

sans qu'il soit collé à un synonyme(12) car l'adoption d'un de ces termes (grenier, forteresse,...) risque de réorienter les hypothèses expliquant les origines de l'agadir.

III. L'origine des igoudar : hypothèses avancées :

Jusqu'à présent, nous n'avons pas d'études précises sur la thématique des origines des igoudar. Les articles traitant le sujet sont rares et anciens et avancent des hypothèses vagues et imprécises. Celles connues remontent aux années 40 et 50 du siècle dernier notamment avec Montagne et Mme Jacques Meunié.

3.1. Hypothèse de R. Montagne :

Robert Montagne est le premier chercheur européen qui a réalisé une étude détaillée sur les igoudar dans son travail «*un magasin collectif de l'Anti-Atlas : l'agadir des Ikounka*», il a traité une hypothèse générale sur l'évolution des magasins collectifs (1929, 205)

Selon l'auteur, « *à l'origine, les nomades n'auraient eu d'autres établissements permanents que des cachettes creusées ou aménagées dans les rochers dans lesquelles ils conservaient leurs produits alimentaires (fruits sècs, beurre, laine et orge) tout comme les cavernes des touaregs. Ces dernières appartiennent au mode de vie des igidar iroumin, faits de trous isolés, observés par de Foucauld dans l'Atlas Central*» (1929, 203)

Avec l'évolution démographique, avec l'établissement des groupes humains dans les vallées et avec les progrès de la vie agricole, ces grottes se sont développées en agadir creusés dans les falaises en lignes superposées comme ceux décrits par de Foucauld dans le Haut Dra ou ceux indiqués par Montagne dans le Haha et chez les Imeghran. Plus tard simultanément avec l'arrivée des Ait Atta n'Oumalou, nomades sédentarisés près de Ouaouizert,

(12) - Nous n'avons pas jusqu'à aujourd'hui un synonyme pour le terme *agdal* qui signifie pratique de mise en défens d'un parcours, d'une forêt, ou d'un espace disposant de ressources naturelles.

« les greniers se sont construits sous forme de magasins familiaux plus commodes que les cavernes ». C'est à cette période seulement que nomades et transhumants bâtirent en terre et en pierre des magasins plus importants. le village, en suite, fut construit autour de l'agadir ou de la *tighrmt* comme c'est le cas pour les Chawiya de l'Aurès et les transhumants de l'Atlas.

L'agadir est ainsi un organisme essentiel dans la vie économique des tribus nomades et transhumantes ; il sert à conserver les produits agricoles : en hiver il est protégé par l'ensemble de la communauté et en été par des gardiens qui assurent sa protection au moment où le village est vide.

Selon Montagne, l'agadir a atteint un degré plus élevé dans l'Anti-Atlas. Il est le magasin de tout un canton et parvient même à une perfection jamais connue dans le Maghreb et ce grâce à l'instauration d'un droit coutumier *llouh*. Il devient ainsi le lieu des transactions foncières : le commerce s'y développe et de petits marchés font leur apparition dans les igoudar. Il affirme que la fondation des magasins collectifs se trouverait liée aux premières phases de la vie sédentaire et agricole chez les nomades. (Montagne, 1929, 205).

A propos de cette hypothèse, plusieurs remarques peuvent être avancées. D'abord, Montagne considère l'agadir, dès ses premières origines comme grenier collectif. Puis, et comme cela a été avancé par Jacques Meunié, il est difficile d'attribuer aux tribus nomades l'invention du magasin collectif tel que nous le connaissons. Cette attribution impliquerait à la fois la connaissance de la culture des céréales mais surtout, la maîtrise des techniques architecturales. Certains igoudar sont des chefs-d'œuvre architecturaux qu'on ne peut pas attribuer aux nomades, récemment sédentarisés. A un autre niveau, la construction et la gestion d'un agadir exigent une structure sociale bien organisée que les nomades ne possédaient pas. DJ jacques - Meunié critique cette hypothèse pour en avancer une autre, qui diffère dans certains détails de celle de son professeur encadrant.

3.2. Hypothèse de Dj. Jacques -Meunié :

L'auteur est l'une des pionnières qui a traité la thématique des igoudar. Son ouvrage «***greniers citadelle au Maroc*** » publié en 1951 constitue encore une référence incontournable en la matière. Elle a apporté plus de détails sur une grande partie des igoudar du sud marocain.

L'auteur confirme que le grenier collectif était, à l'origine, une institution de tribus sédentaires. Ils étaient les premiers à en faire usage, bien avant la fixation des nomades. Son hypothèse se base sur un enchaînement historique composé de plusieurs étapes :

- D'abord, dans un passé très reculé, les chefs des tribus pasteures ont mis en place dans des cachettes, des grottes ou des sites fortifiés par la nature les biens et les réserves issus de l'économe de la cueillette (plantes et graines sauvages) ;
- Puis, avec la découverte de l'agriculture, ces sites se sont aménagés et servaient de magasins ;
- Avec l'évolution historique, l'autorité monarchique primitive aurait atteint la phase du morcellement et par conséquent, le magasin fortifié fut partagé entre les frères ou les membres du clan sous le poids de l'héritage.
- L'agadir devient un magasin collectif formé de plusieurs cases de stockage.

Dj. Jacques- Meunié déduit de son analyse que l'agadir, au lieu d'être un édifice démontrant l'évolution des sociétés amazighes « *est un indice d'une évolution régressive de l'effritement d'une société usée en décomposition et près de disparaître* ». (*Dj*. Jacques- Meunié, 1949, 135)

La lecture de l'ensemble des écrits de Dj. Jacques- Meunié sur ce sujet révèle des contradictions ; tantôt, elle attribue les greniers aux sédentaires et tantôt aux tribus pastorales (1949, 135). Elle suit les mêmes idées que

Montagne quant à l'origine de l'agadir, et postule que l'agadir a été des grottes ou des cachettes avant d'être construit. Ainsi, et dès le départ, pour Dj. Jacques- Meunié, l'agadir est synonyme du grenier. L'invention de ce dernier a précédé la découverte de l'agriculture. Or, au cours de cette période, on n'a pas de données convaincantes qui démontrent que les populations aient besoin d'un lieu de stockage des produits alimentaires (économie de cueillette), et surtout que les graines, ne sont pas encore découvertes.

Dj. Jacques- Meunié, dans son analyse historique, n'a jamais argumenté son approche avec des dates ou des événements historiques précis. Son hypothèse sous entend que les igoudars sont des institutions importées d'autres civilisations, entre autre la civilisation romaine (1951, 191, note 2) ce qui nous pousse à penser à la charge idéologique des analyses.

3.3. Nait Balq H. 1985 :

Nait Balq a réalisé un mémoire de maîtrise sur les agadir-s de l'Anti-Atlas, en adoptant une approche historique. Avant d'entrer dans l'analyse des origines des igoudar il traite la problématique de la définition. Il considère que l'agadir est un grenier situé dans l'enceinte même de la maison ; car certaines tribus, ne possédant pas de grenier collectif, aménagent dans leurs maisons des greniers sous le nom d'*agnard* ou *tizqi*(13) .(N'ait Balq, 1985, 10) et c'est la première forme de conservation des produits agricoles chez les amazighophones. En parallèle à ces formes de stockage, l'agadir existait mais non pas comme magasin collectif mais comme refuge ou forteresse ayant une fonction défensive. L'auteur revient sur la question de la définition de l'agadir ; Il ne s'agit pas d'un magasin mais d'une forteresse dans laquelle se trouvait un certain nombre de cases (*Agnard ou Tizqi* en langue amazighe)

(13) - *Agnard et tizqi*, deux noms appartenant à Tachlhit, et qui sont donnés aux cases, qu'on trouve dans les igoudar du Souss. Le premier désigne la case située en haut et le deuxième désigne la case située au milieu.

signifiant grenier individuel. Le passage d'un grenier individuel familial vers un autre à caractère collectif s'explique selon l'auteur par deux facteurs : l'insécurité et les mutations de l'organisation politique dans la zone.

Ainsi, le chercheur postule que l'agadir a été, au départ, une forteresse et la fonction de stockage a été ajoutée plus tard à cause de l'insécurité et des changements politiques dans la zone de l'Anti-Atlas. Cependant, ces éléments d'hypothèse sont imprécis et nécessitent des éclaircissements et des détails supplémentaires. L'originalité de cette approche réside dans l'analyse de la relation existante entre la problématique de la définition de l'agadir avec le sujet des origines.

3.4. François Cominardi :

Dans une étude consacrée aux origines des Ghassrou (ksours) du sud tunisien, le chercheur postule que l'origine des ksour remonte à l'aube de l'histoire. L'évolution commence avec des rivalités et querelles durant l'antiquité entre *les berbères Gétules qui menaient, les uns, la vie de pasteurs nomades dans les hautes plaines, le piémont saharien et les dépressions atlasique*, *les autres la vie d'agriculteurs sédentaires dans quelques sites de l'Atlas privilégié par les ressources en eau, et par la fertilité des terres noires* (1991,135). Selon Cominardi, les premiers ksour datent probablement du 2 et 1ier siècle Avant J-C. Ils constituent l'extension progressive jusqu'à l'Atlas saharien de la politique de sédentarisation des nomades berbères, menée dans le nord du Maghreb depuis l'époque de Massinissa vers la fin du 2ème et le début du 1er siècle Avant J-C.

Il faut rappeler que selon les dernières découvertes archéologiques la sédentarisation des amazighes ne date pas de l'époque de Massinissa ; plusieurs recherches (El Idrissi, A, 2001) ont démontré que la sédentarisation, coïncidait avec la découverte de l'agriculture ; phénomène qui remonte au moins au cinquième millénaire avant J-C. L'approche du chercheur suit les écrits des années 60 notamment ceux de Camps dans son fameux ouvrage sur

Massinissa ou les débuts de l'histoire (1960). Ainsi, si en croit à cette approche, il faut remonter les origines des greniers à des époques plus reculées de l'histoire ; ce qui est difficile à prouver face à l'absence de données archéologiques. Les textes anciens prouvent que le stockage des grains est répandu en Afrique du nord avant l'époque de Massinissa, de même pour l'existence des forteresses servant de refuges et qui ont les mêmes caractéristiques que les igoudar. Il faut rappeler que l'hypothèse de Cominardi n'est pas la seule à expliquer les origines des ksour en Tunisie, mais on en rencontre aussi l'essai d'André Louis dans ce domaine.

3.5. André Louis :

Le chercheur a consacré plusieurs études à la thématique des ksour du sud tunisien. André Louis (1971, 124) a traité la question des origines dans plusieurs de ses publications. "*C'est du refus ou de l'acception de la présence arabe et des modes de vie qu'ils amènent que vont dépendre les conditions matérielles de vie, les formules d'habitat* (entre autre les ksour) *et les rythmes de travail des populations* du sud tunisien". Il accorde beaucoup d'attention aux changements des modes de vie suite à l'arrivée des arabes, et attribue la naissance des *"greniers collectifs aux conflits entre arabes et berbères"*. Selon lui, les berbères se sont réfugiés dans les montagnes et bâtirent leurs refuges-citadelles pour résister aux tribus arabes.

Les amazighes occupaient la plaine entre la montagne et la mer (la plaine de Dejjeffara) unique passage pour les conquêtes arabes vers la province d'Ifriqiya. Au XIème siècle avec la nouvelle invasion de tribus pillardes de Bani Hilal et Bani Soulaym, « *le premier reflexe a été de se refugier dans le djbel et d'y bâtir un village défensif, d'où l'on puisse résister aux gens de la plaine* ». Les uns dotés d'un arrière pays riche en ressources naturelles ont pu conserver leur liberté et y construire des greniers de crête (Chnini, Douiret et Guermassa), les autres, dépendant des terres de labours dans la plaine et des échanges avec les arabes ont été obligés d'accepter une association économique et une protection de la part de l'arabe nomade. Ces

derniers *prêtent leurs greniers aux arabes*. « *Ceux-ci les trouvant insuffisants, ou trop éloignés de leur zone d'habitat, en bâtissent de nouveaux destinés uniquement à l'ensilage* ». C'est -ce qui explique l'existence des greniers de plaine construits par les arabes nomades.

D'autres berbères, privés de leurs uniques ressources naturelles (les terres fertiles de plaine et les parcours), *« ont été obligés de composer avec l'arabe nomade qui occupe ces terres ; ils s'arabisent peu à peu et acceptent une participation à la vie nomade. Mais il leur faut durant les périodes de nomadisme mettre leurs grains en réserve pour les protéger contre un éventuel razzieur. Ils adoptent le système de grenier collectif dissimulé sur le bord de la falaise : le ksar de montagne* ».

Cette hypothèse est loin d'expliquer la naissance des ksour. D'abord, l'installation humaine en Afrique du nord a favorisé la zone montagneuse vu sa richesse en ressources naturelles. Le *Dhar* tunisien aménagé par les *jssour*(14) et riche en ressources naturelles (sol, eau, végétation) offre des possibilités d'installation humaine meilleures qu'en plaine, pauvre en eau et en sol fertile. En plus, la montagne est mieux adaptée à l'installation sédentaire et agricole par rapport à la plaine qui favorise le nomadisme et le pastoralisme. Enfin, les textes anciens ont signalé l'existence des citadelles et des forteresses dans toute l'Afrique du nord bien avant l'arrivée des arabes.

L'ensemble de ces hypothèses ne suit pas l'avancement de la recherche scientifique. Ils se basent sur des idées dictées tantôt par l'idéologie coloniale tantôt par des événements historiques plus récents. Face à ce constat, la compréhension des origines des igoudar nécessite l'élaboration de projets de recherche archéologiques dans les sites les plus anciens (Tadakoust, agadir Oukhdir, les igoudar de Bani). L'analyse des textes

(14) - Forme de banquettes aménagées sur les versants en pente et plantées souvent d'oliviers et d'arbres fruitiers. Elles favorisent le captage de l'eau permettant ainsi l'irrigation des arbres fruitiers et minimisent l'érosion hydrique.

antiques et du haut moyen âge permettra, sans doute, d'avoir des éléments de réponses additionnels pour mieux comprendre cette problématique.

IV- L'Agadir à travers l'histoire de l'Afrique du nord :

Face à l'absence de la recherche archéologique, les textes historiques antiques demeurent très importants pour mieux comprendre les origines des igoudar. Nous avons jugé utile de remonter l'histoire par le biais des textes antiques qui datent de la période préislamique.

4.1- Les igoudar dans les textes antiques :

L'existence d'une sorte de greniers fortifiés en Afrique du nord depuis l'antiquité est incontestable. Les auteurs grecs et latins avaient fait allusion à des édifices de stockage et de refuges ayant les mêmes caractéristiques que les igoudar ; mais leur description reste générale et ambiguë.

4.1.1. Le 1er siècle avant J-C :

Selon nos recherches, la plus ancienne source historique relative à ce sujet, est un passage de Diodore de Sicile datant du 1er Siècle avant J.C. Dans ce texte, il a décrit le mode de vie des libyens (amazighes) qui habitaient les régions voisines de l'Egypte ancienne, l'actuelle Libye. Son ouvrage "*la bibliothèque historique*" attribue aux chefs de certains libyens, *"ceux qui n'ont pas du roi et vivaient une vie "sauvage", la possession d'un grenie*r". A ce propos il a écrit : « *Leurs chefs ne possèdent pas de villes, mais ils ont quelques tours assises au bord de l'eau, dans lesquelles ils conservent le restant de leurs vivres* » (Dédore de Sicile 1912, 43, 3).

Durant la même époque, César, auteur de "*la guerre d'Afrique"*, a évoqué les greniers en citant une autre méthode pour conserver les grains *«C'est une coutume parmi les habitants de l'Afrique d'avoir dans presque toutes les campagnes et tous les villages des souterrains où ils serrent leur blé; cela, principalement, en vue de la guerre et des incursions de l'ennemi*». (Pseudo-Jules César, 1965, 65).

Ainsi, les deux textes nous permettent de déduire que, au moins dès le début du 1[er] siècle avant J-C, les imazighen ont connu les techniques de stockage des céréales dans toute l'Afrique du nord et que cette technique englobe à la fois les greniers construits et ceux souterrains, un fait qui est en contradiction avec les hypothèses précitées et car il prouve que le grenier était connu des siècles avant l'arrivé des arabes. L'existence de ces deux types d'igoudar incite à poser plusieurs questions : Y a-t-il une multitude de fonctions pour ces bâtiments : habitation, défense et stockage ? S'agit-il d'une répartition des deux types de grenier (construit et creusé) selon les régions géographiques ou selon les périodes historiques ?

4.1.2. Le 1ier siècle après J-C :

Au premier siècle après J.C, Salluste a décrit la guerre des résistants amazighes sous la direction de Jugurtha contre les romains. Dans un passage il nous informe que *«...les Numides font plutôt du pâturage que du labourage, et que toutes les récoltes avaient été, sur l'ordre de roi, transportées dans les places fortes ; la terre à ce moment ne produisait rien, on était vers la fin de l'été.* » (Salluste 1964, XC). Il est donc clair d'après le texte, que des institutions de stockage communautaires ou appartenant au système monarchique de l'époque(15) ont été construites dans des endroits protégés par la nature. Salluste apportait des détails sur ces édifices en décrivant un agadir aux environs de l'actuelle Malouiya (Maroc oriental). Selon l'auteur, *« Non loin de la rivière Mulucha, qui séparait les états de Jugurtha de ceux de Bocchus, était, au milieu d'un pays tout plaine, un rocher très haut, avec une plate-forme suffisante pour un petit fort, et un seul sentier très étroit pour arriver au faîte, taillé à pic par la nature ; il semblait avoir été travaillé de main d'homme, suivant un plan* » (Salluste 1964, XCII)

(15) - Jacques-Meunié a intégré ces données historiques relatives aux monarchies amazighes dans son hypothèse mais elle a renvoyé ce phénomène à des époques très reculées de l'histoire avec la création des sociétés amazighes et la période de cueillette.

Les informations fournies par Salluste permettent d'avancer les remarques suivantes :

- La construction selon le modèle agadir (édifice situé sur des rochés, protégés par la nature et les hommes) a été connu dès la période des royaumes amazighes (numides et maures) ;
- Ces institutions ont été gérées d'une manière collective sous l'égide d'une autorité locale ;
- Les *forts* servent de refuges en cas d'insécurité et en même temps de grenier.

Diodore de Sicile (1912) parle de tours servant de siège des rois. Ces aghassrou, qui ne sont pas forcément des greniers, nous rappellent certains modèles de Neffousa sur lesquelles il a fourni beaucoup d'informations. Dans cette zone, on trouve un aghassrou portant le nom de Kabaw, ancien résistant amazighe. La tradition orale des villageois de Kabaw et Fersatta(16) parle de grenier comme étant le siège de ce résistant durant l'époque romaine. Or, ce grenier semble avoir une architecture récente datant de la période islamique. S'agit-il d'un ancien grenier, rénové après la conquête arabe ? Comment peut -on expliquer la coïncidence d'un anthroponyme (Kabaw) à Neffoussa avec les écrits de Sicile? Dans cette montagne, on trouve les vestiges de très anciens igoudar (Aghassrou) situés au sommet des collines et des rochers, de semblables au Maroc, sont attribués aux romains selon la tradition orale.

Dans la même lignée, Jaques- Meunier a affirmé que *« d'autres greniers (de Sirwa) sont fort étranges : circulaires, en pierres, ils évoquent les tours libyennes mentionnées par Diodore de Sicile au 1er (sic) siècle Av.J.C. Il semble que l'on touche là des fonds très anciens ; parmi les magasins connus, seules les tours trapues de Djebel Neffousa semblent pouvoir être mises en comparaison »*

(16) - Selon nos recherches effectuées en décembre 2010 dans la région de Nalut et Fersatta.

Avec Pline l'Ancien, on trouve d'autres constructions semblables aux igoudar. L'auteur dans son ouvrage *"histoire naturelle"* affirme que *«L'Afrique a été appelée Libye par les Grecs, ... Les noms de ses peuples et de ses villes sont, peut-être plus que ceux d'aucun autre pays, impossibles à prononcer pour les étrangers ; et d'ailleurs les indigènes n'habitent guère que des châteaux*. (Livre 5, paragraphe I)

Ainsi, un autre élément s'ajoute pour expliquer la spécificité de ces institutions. Si on croit Pline l'ancien, l'habitation fortifiée demeure la forme d'habitat courante durant cette période. Mais, ses écrits ne donnent pas plus de détails sur les autres fonctions de ces édifices. Servent-ils à l'habitation et au stockage ? L'apport du Pseudo César confirme l'existence de la fonction de stockage dans ce type de forteresse et durant ces périodes. L'abondance des igoudars *n'iroumin* ou de *bertqiz*, situés au sommet des collines ou des rochers, qu'ils soient dans le sud marocain, tunisien ou libyen confirme les propos de Pline l'ancien .

4.1.3. L'agadir dans l'antiquité :

Dj. Jacques - Meunié affirme que les plus anciens igoudar sont situés dans le Bani et les franges sahariennes. En effet, plusieurs sites portent des constructions situées au sommet des collines ou des pitons, mais sans pouvoir distinguer entre habitation et grenier de stockage. Le village de Tadakoust est un bon exemple ; cette zone est formée de trois pitons occupant, chacun, dans le passé, par une forteresse. L'observation directe permet de constater que les ruines sont de plusieurs époques historiques. Celles les plus récentes se situent sur le piton le moins élevé et le plus accessible. On croit ainsi que l'installation humaine s'est déplacée d'une zone à l'autre suivant l'amélioration des conditions sécuritaires. La construction sur le piton de Tadakoust est appelée par les locaux agadir bien qu'ils affirment que cet édifice n'a jamais servi pour le stockage des produits (Photos 1 et 2).



Photos 1 et 2 : village de Tadakoust; des vestiges d'igoudar (habitation et/ou refuge) de plusieurs générations

La fréquence du terme agadir dans le Bani (ruines d'habitations ou de greniers) prouve la très importante installation humaine dans l'antiquité. Dans l'état actuel de nos connaissances, on en déduit que les franges sahariennes (Bani et versants sud de l'Anti-Atlas) ont connu une domestication de l'espace et des ressources naturelles qui remonte à la protohistoire. Autrement dit, il est fort probable que l'existence des habitations situées au sommet des rochers et des montagnes (igoudar au sens d'habitation ou de refuge) date du dernier millinaire avant J-C.

L'importance des gravures rupestres et des nécropoles funéraires au milieu ou près de certains greniers (p.e. *Id Aïssa*) dans ces zones permet d'affirmer que ceux-ci ont été très peuplés et anciennement habités.

Ainsi nous pensons que l'agadir existe depuis la haute antiquité sous forme de forteresse, village fortifié ou citadelle. Sa fonction englobait, habitation, stockage et refuge. Les versants sud du Haut - Atlas oriental conservent encore des igoudar sous forme de *«hameaux fortifiés qui*

réunissent en un commun édifice, logis, étables et magasins, réplique montagnarde, semble-t-il, du qsar présaharien». (Dj. Jacques-Meunié, 1951, 153).

4.2. L'agadir au moyen âge :

Un dépouillement des sources médiévales, écrites en langue arabe confirme que leurs auteurs ont souvent utilisé des termes arabes, à savoir *hisn* ou *hiçn*, *qalàa* et *qsar*, pour désigner toute habitation située en altitude ou ayant un caractère défensif. Ces termes arabes peuvent avoir plusieurs significations : édifices fortifiés, refuge, tours de guets, village fortifié, et grenier collectif.

Les sources décrivant les évènements de la conquête islamique en Afrique du nord du 8ème siècle, utilisent souvent le terme arabe *hisn*. On cite parmi d'autres, Al Bakri qui l'a utilisé pour désigner les forteresses servant de refuge pour les résistants Amazighes dans les montagnes des Aurès (Al Bakri, 7-8) ; Ibn Al Athir aussi l'utilise lors de sa description des guerres menées contre la reine d'Aurès (Ibn Al Athir, 1965, vol 4,32). Mais le terme en langue amazighe est rarement utilisé.

Même au niveau des toponymes nord africains transcrits par les chroniqueurs arabophones du moyen âge, on note la quasi-absence du terme agadir. A notre connaissance, seul Ibn Abi Zarà (auteur de 14ème siècle) dans son ouvrage *"Rawud Al Quirtass"* utilise le mot agadir. Dans un passage qui décrit des événements de 540 de l'hégire à Telemcen. *« le mois suivant, safar, il fit (Abd el-Moumen) son entrée à Tlemcen prise d'assaut par les AL Mohades, les Almoravides se refugièrent à agadir (sic) où ils se soutinrent jusqu'en 544.. »*[17] (Ibn Abi Zarà, 1860, 267). Les données fournies par le texte montrent que l'agadir est un lieu de refuge où est stocké l'approvisionnement nécessaire pour supporter un siège de 4 ans.

(17) - Le texte original en langue arabe (1999, 241) et sa version française (1860, 267) utilise le terme agadir.

Comment peut-on expliquer cette absence du terme agadir dans les sources du moyen âge ? Y a-t-il un autre terme amazighe équivalent à celui de l'Agadir ?

Dans une étude linguistique, Laoust a traité le toponyme de Tasegdelt qu'on trouve dans les sources médiévales. Il est souvent lié à des habitations fortifiées et au stockage. El Bakri, a mentionné une *Tasegdalt* dans la région de Mosntghanem. Dans un autre texte du 15ème siècle, Léon l'Africain, a décrit la ville de Tasegdelt située sur une montagne dans le pays de Haha en y relatant un ensemble de caractéristiques semblables à celle des igoudar : Tasegdelt constitue à la fois une forteresse située au sommet de rochers inaccessibles, sert comme refuge et habitation, elle est utilisée comme lieu de stockage de céréales non seulement pour les populations de la cité mais aussi pour les campagnards. Elle est protégée par des gardes et constitue le siège d'un juge local qui se base sur la tradition plus que sur la *chariaa*. (Léon l'Africain 1980, Vol 1, 148-149)

Le terme agadir ou tighrmt dans les sources transcrites en arabe est substitué par le terme hisn. Il en est de même dans les manuscrits amazighes, notamment dans les llouh des igoudar où on ne trouve que le mot hisn proposé comme synonyme de l'agadir.

4. 3. Eléments de réponse sur l'origine des igoudar :

L'analyse des sources médiévales n'a pas été fructueuse. Les textes antiques confirment que l'agadir était connu depuis l'antiquité, disons même depuis la protohistoire. Nous pensons que l'agadir a émergé dans les périodes ayant connu la découverte de l'agriculture, mais non pas comme grenier. Au cours de la formation des sociétés amazighes durant la protohistoire, l'agadir constituait une forme d'habitat sous forme de forteresses situées sur des pitons et des rochers. L'édifice assurait les fonctions d'habitation, de défense et de stockage des biens. Cette forme d'habitat a aussi servi de lieu de gestion des affaires publiques de la

communauté. Certaines forteresses dans le versant sud du Haut-Atlas conservent encore cette fonction.

L'étape emblématique et problématique dans l'évolution de ces bâtiments est celle qui a connu la séparation des lieux de stockage de l'habitat. Elle se situe fort probablement au moyen âge.

L'analyse des formes d'architecture permet d'avancer des éléments de réponse sans permettre de constituer une hypothèse solide. *« Les greniers construits dans les cavernes marquent la transition entre l'Agadir ouroumi et la tighremt »* (Montagne, 1930, p 200). Ces igoudar sous forme de cavernes représentent les premières formes d'igoudar. *« Du Sous à l'Aurès coexistent donc les cavernes et les magasins collectifs- les premiers apparaissant comme la forme primitive des seconds».* (Montagne, 1930, p 201). Ils assurent toutes les fonctions connues : habitat, refuge, stockage des biens et lieu social.

La deuxième génération des plus anciens greniers n'a pas la forme de greniers actuels(18). Ce sont des igoudar sous forme d'habitation fortifiée. Les biens sont stockés à l'intérieur des maisons. Ils représentent selon nos recherches une étape ancienne dans la formation des igoudar. *« puis, peu à peu, le village se substituant à la forteresse, l'Agadir disparaîtrait au moment où, sous des formes encore très modestes, se préparerait dans le village berbère la naissance de la cité.* » (Montagne, 1930, p 205).

La troisième génération des igoudar s'est construite à lécart des habitations en se basant sur une charte de gestion, orale ou écrite. L'écriture des codes de gestion (llouh) a favorisé la diffusion du phénomène igoudar comme grenier collectif. Nous pensons que la zone d'Amslten a été la première à avoir procédé à l'écriture du *llouh*.

Dj. Jacques- Meunié a fait allusion à cette hiérarchie d'igoudar selon les formes d'architecture. Certains demeurent très anciens (ceux disposant d'un

(18) - Nous pensons à l'exemple de Tadakoust.

refuge et de tours) et d'autres sont plus récents (dont la fonction est limitée au stockage)

Chercher les premières origines de l'agadir ne peut aboutir à aucun résultat, car le stockage des biens et l'organisation sociale sont liés à l'évolution historique de toutes les sociétés . La datation de la séparation de l'habitat et du stockage peut contribuer à comprendre le phénomène des igoudar mais, l'état de nos connaissances ne le permet pas encore. D'une manière générale, on peut estimer que cet événement est situé au moyen âge. Mais les écrits des chroniqueurs arabes et les travaux des historiens d'aujourd'hui ne permettent pas de suivre ces aspects de l'histoire sociale.

L'agadir disparaît dans ces écrits mais l'institution a poursui son évolution et a connu durant l'histoire médiévale tardive et moderne l'étape la plus importante : l'apparition du *llouh*, charte de gestion.

V. Llouh et l'évolution des igoudar :

Selon nos enquêtes au Maroc, en Tunisie et en Lybie, la zone d'Illalen est la première région dans toute l'Afrique du nord qui a connu llouh(19). Le plus ancien llouh connu jusqu'à présent est probablement celui d'Ajarif datant du 15ème siècle.

5.1. L'importance de la région d'Illalen :

« Il s'en faut que l'institution des magasins collectifs ait pris dans tout l'Anti-Atlas l'importance qu'elle a gardé jusqu'à nos jours dans la montagne des Illalen ». (Robert Montagne 1929, 190). Cet espace tribal renferme encore les igoudar les plus importants non seulement au niveau architectural et monumental mais aussi au niveau des chartes écrites.

(19) - Les *ghassrou* de la Libye dans les montagnes de *Neffoussa* sont marqués par le système des *'azzaba* remontant au 8 et 9 siècle. C'est une organisation sociale des élus, équivalent aux *inflas* dans le Souss, et qui s'engage dans la gestion des affaires communautaires entre autre le grenier. Les codes des *'azzaba* sont oraux.

Selon la majorité des écrits et études, l'ensemble des llouah des igoudars dans l'Anti-Atlas se sont basés sur le llouh d'Ajarif, situé au cœur d'Illalen, à moins de 5 km du grand agadir de Tasguent. Cette zone se trouve au centre du territoire des igoudar. Dans l'Anti-Atlas *« le plus grand nombre de ces greniers se trouve situé sur le versant nord, dans un triangle compris entre Aït Baha, Aît Abdallah et Irherem. Il y a là un groupe très important, d'une curieuse unité, ayant pour noyau la tribu des Idouska Oufella de la confédération des Illalen, et s'étendant à l'Est jusqu'au Siroua, au nord et à l'ouest jusqu'à la plaine.* » (Dj. Jacques- Meunié, 1944, 5).

Comment explique t-on l'importance des igoudar dans cette région ? Est-ce que ce noyau signifie que l'origine de ce type d'Igoudar est à Id Ousseka Ouffella ? Cette tribu est -elle la première communauté ayant connu la séparation du grenier et de l'habitat ? Et quelles sont les conditions de production des chartes dans cette zone et non pas ailleurs ? Aussi, peut-on lier l'étape de production des chartes au processus de l'évolution de l'agadir?

Pour répondre à ces questions nous nous sommes basés sur la tradition orale. Cette dernière parle d'Illalen comme des descendants des populations de Tamdoult(20). D'origine chorfa Idrissides, les habitants de Tamdoult, ont quitté leur cité après sa destruction par Ali Amnssag, chef d'agadir *Oukhdayr* (Agadir n Mhrz)(21), mais quelle relation peut-on trouver entre l'arrivée d'Illalen et la production des chartes ? Quel a été le rôle de cette communauté savante issue de Tamdoult dans le passage de l'azerf(22) oral à des textes écrits ?

(20) - Il faut attirer l'attention que le terme de Tamdoult, peut signifier une chambre à provision. Le terme est fortement lié aux composantes des igoudar en Lybie (timidlt, pl.timidal). S'agit t-il d'un ancien grenier ayant donné naissance à une cité médiévale ? Les sources médiévales ne donnent aucune information la -dessus.

(21) - L'événement remonte au moins aux environs du 5ème siècle de l'Hégire.

(22) - Azerf : Pl. Izerfane, *orf* droit coutumier, ensemble de règles et de lois instaurées par les communautés amazighes pour cadrer la vie publique par un arsenal juridique. Ce droit coutumier traite tous les aspects de la vie publique: gestion des forêts, des parcours, de l'eau, de l'agadir etc.

Ce qu'est presque certain c'est que les igoudar sont antérieurs à la parution des *llouh*. L'origine géographique des igoudar n'est pas à Illalen, mais le *llouh* a été produit dans cette région depuis le 15ème siècle, dans quelles conditions ?

5.2. L'origine des llouah :

Les écrits affirment que l'origine du llouh est celui d'Ajarif. Plusieurs hypothèses essaient d'apporter des éclaircissements pour expliquer cette origine. Selon Jacques- Meunié, ce *llouh* a été introduit ou écrit après l'intervention ou l'influence de la principauté de Tazeroualt visant *«organiser les diverses provinces et d'unifier leur règles. Ce serait lors de l'essor de Tazeroualt que l'alliance d'Ajarif serait née ou se serait étendue et affermie »* (Dj. Jacques- Meunié, 1949, P.111). Or, et d'après les études historiques traitant cette période, 'il est très difficile d'attribuer la naissance du *llouh* d'Ajarif à une influence de Tazeroualt. D'abord, par ce que Sidi Ahmad Ou Moussa, fondateur de la confrérie est né aux environs de 853 de l'hégire alors que le llouh d'Ajarif est apparu en 869 de l'hégire.

Cet auteur, en analysant le contenue des *llouah* a formulé deux hypothèses :

- dans la première, les codes coutumiers ne sont que la consignation du droit berbère par une puissance occupante et dans la langue de cette dernière.

- deuxième hypothèse : « *les coutumiers sont des chartes ou des franchises accordées aux Berbères par une puissance étrangère qui en établit la version écrite dans sa propre langue ; elles pourraient alors éventuellement émaner aussi de sa propre législation.* »

Jacques- Meunié vise donc à mettre ces chartes sur le compte de l'étranger, qu'il soit arabe ou romain. La lecture de ces llouh prouve que le code de gestion des igoudar est spécifique à la culture amazighe. Il s'agit à notre sens d'izerfan oraux transcrits dans des conditions historiques très particulières. Il est clair que le style de ces llouh est amazighe, transcrit en

arabe. Le lexique amazighe, inclus dans les llouh n'a pas de synonymes en arabe (p.e *agnard, tizqi*).

On peut avancer que les codes de gestion des igoudar ont été formulés depuis des périodes historiques anciennes suite à la formation des sociétés amazighes. C'étaient des codes oraux ayant été écrits dans une période historique marquée par la montée du soufisme. On peut imaginer que la tribu Illalen (issue d'une cité en relation avec les confréries religieuses) a pu contribuer à la rédaction de ces codes oraux.

Certains chercheurs ont même cru qu'Ajarif était le plus ancien agadir et que sa technique de stockage et sa charte étaient diffusées et que son *llouh* constituait la source pour toutes les chartes des igoudar. Tous ces postulats sont à revoir.

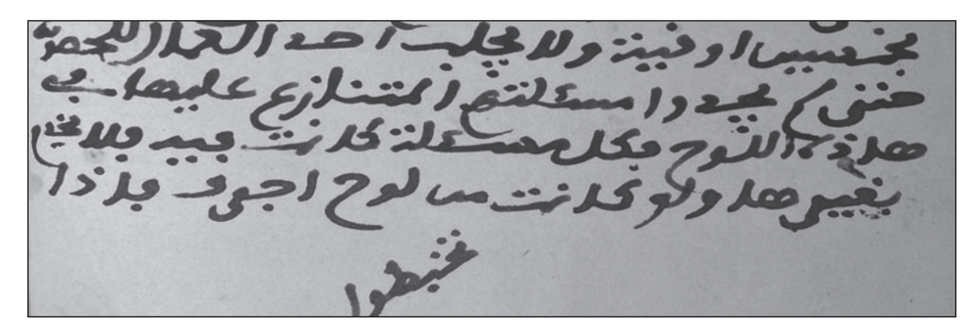
Lors de nos travaux du terrain, on a pu mettre la main sur le manuscrit du llouh de l'agadir Takfert. Selon cette source découverte à Idouska Oufella, que prouve *llouh* n'oujarif n'est pas l'unique source. C'est vrai qu'il est reconnu par son ancienneté et couvre un grand nombre d'articles, mais ce n'est pas la charte la mieux élaborée. Plusieurs igoudar se sont basés sur d'autres *llouah*, entre autre celui de Takfert.

L'agadir de Takfert se trouve dans la même région qu''Ajarif et à moins de 5 km de Tasguent, près du village d'*Almma*. L'agadir est en ruine, il n'en reste que des traces d'une murette et une citerne souterraine d'eau. Il est situé au sommet d'une montagne inaccessible(23). De nombreux indicateurs, entre autre la tradition orale, confirment l'ancienneté de cet agadir. Son *llouh* date du 922 de l'hégire /1511 ce qui prouve qu'il est de la même génération qu'Ajarif.

(23) - Le site de Takfert laisse croire qu'il s'agit du plus ancien agadir dans la zone.

La charte de l'agadir de Takfert se vante d'être la plus complète, la mieux élaborée et les inflass de l'agadir n'ont pas le droit d'y intégrer des codes issus **d'autres llouh y compris celui d'Ajarif** (manuscrit 1)

Manuscrit 1 :

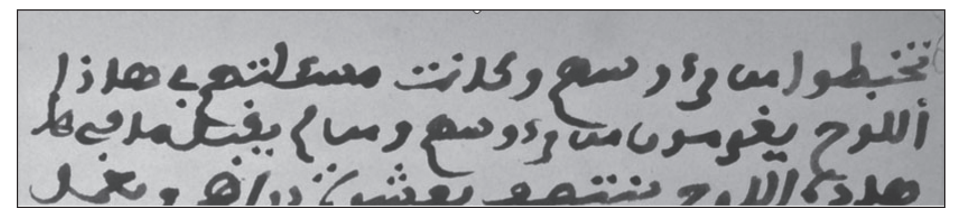


Source : llouh de Takfert, Idouska Oufella. CL. H. RAMOU (Mai 2010).

Traduction : *aucun des inflass n'a le droit d'emprunter des codes des autres igoudar à Takfert, même s'ils n'ont pas pu y trouver la réponse. Car notre llouh est complet et il est interdit de se référer à un autre même celui d'Ajarif.*

Si les *Inflass* n'ont pas trouvé de solution ou de réponse à une question (*masseala*), ils doivent faire le recours au droit coutumier oral, appris par cœur par les inflass. Comme le montre le manuscrit ci après :

Manuscrit 2 :

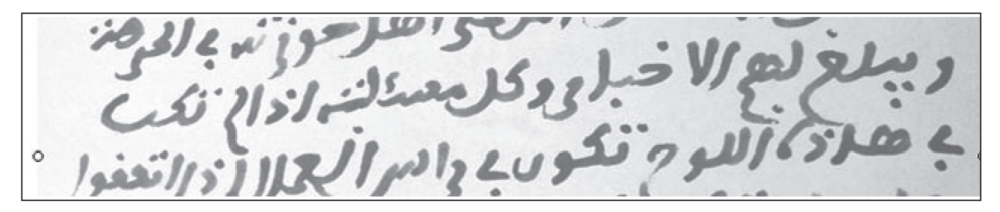


Source : llouh de Takfert, (mai 2010), Idouska Oufella. CL. H. RAMOU

Traduction : *si les inflass n'ont pas trouvé de réponse dans le louh, ils doivent faire recours à l'azrf oral.*

Le même article a été transcrit dans un autre passage du llouh. « *toute question non traitée dans le llouhe, est dans le code oral maitrisé par les inflass»*.

Manuscrit 3 :

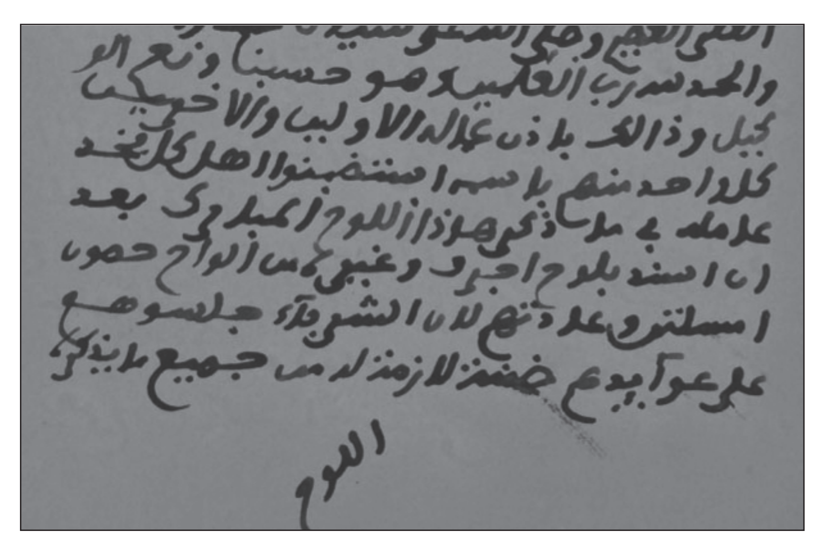


ويبلغ لهم الاخبار وكل مسئلة اذا لم تكتب
في هذا اللوح تكون في يد اسر العقلا اذا اتفقوا

Source : llouh de Takfert, Idouska Oufella. CL. H. RAMOU (Mai 2010).

L'idée importante qui ressort de la lecture de ce llouh est que certaines chartes ne sont pas copiées du llouh d'Ajarif. Llouh de Takfert constitue le texte original. Le llouh affirme que les lloouh(s) de *Tagadirt Oumlal* (*Hisnat Rraml*), *Tasgudelt, Itoughayn et Amagour* sont copiés du llouh de Takfert, alors qu'on les attribue à la copie d'Ajarif. Est-ce pour avoir plus de sacralité ou de légitimité ? Les données historiques nous manquent pour expliquer ce constat. Si on considère que les auteurs de ces llouah sont amazighophones et qu'ils écrivent en arabe, le mot *asnada* أسند en arabe (se baser) est souvent utilisé dans un contexte de sacralité. Est- ce le cas pour les llouah attribués au llouh d'Ajarif ? Dans l'état actuel des choses, les llouah sont marqués par une sacralité absolue ; le gardien de l'agadir ou les inflass ne peuvent en aucun cas les exiber sans le consentement de la Jmaâ.

Manuscrit 4 :



Source : llouh de Takfert, Idouska Oufella. CL. H. RAMOU (Mai 2010).

Traduction : *...et ce après l'accord de ses inflass.., chacun au nom de sa fraction est garant d'elle (dans le conseil des inflass) tel qu'il est motionné dans ce llouh sacré (* مبارك *) en se basant sur (isnad* أسند *) de llouh d'Ajarif et d'autres llouah des igoudar d'Amslten et leurs traditions....*

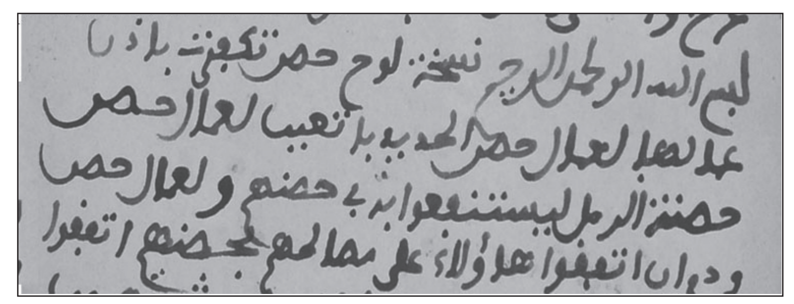
Il ressort de ce manuscrit que le llouh d'Ajarif n'est en aucun cas la seule source pour les autres chartes. Le manuscrit affirme que d'autres igoudar de la région d'Amslten disposent de llouh et constituaient la source et la référence. Le llouh se réfère au llouh d'Ajarif pour avoir la sacralité et la légitimité. Quel est le rôle de cette sacralité dans la diffusion de la charte d'Ajarif même si elle n'est pas la mieux élaborée comme le stipule le llouh de Takfert ?

5.3 - La diffusion des chartes :

Le llouh de *Takfert* se présente comme étant le mieux élaboré et que d'autres chartes s'en inspirent. Le processus de diffusion de cette charte permet de déceler les complexes relations tissées entre bon nombre d'igoudar.

D'abord la charte de *Takfert* a été copiée, après l'accord de ses inflass (*Ommal* عمال), au profit du conseil de l'agadir d'Itoughayn nommé agadir lhadid (*agadir du fer*). Puis de celle de ce dernier est sortie le llouh de *Hisnat Arraml* (*Tagadirt Oumlal*), lui-même devenue source pour celui de *Ouiddorrane*.

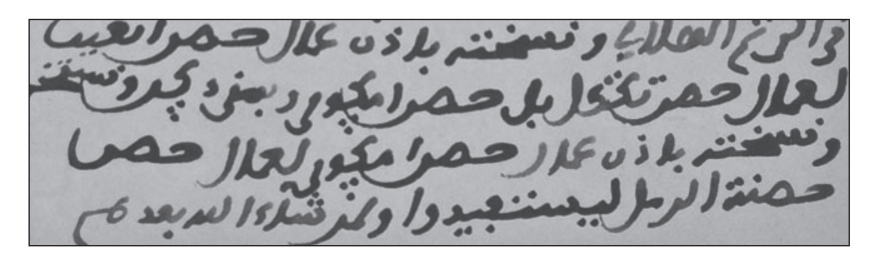
Manuscrit 5:



Source : llouh de Takfert, Idouska Oufella. CL. H. RAMOU (Mai 2010).

Dans un autre passage, la charte mère (de Takfert) servait de source pour agadir Itoughayn, puis à l'agadir Taktel (Amagour) et l'agadir Mzdaggan. Sur accord des inflass de l'agadir Amagour, la charte a été copié pour hisnat Arraml

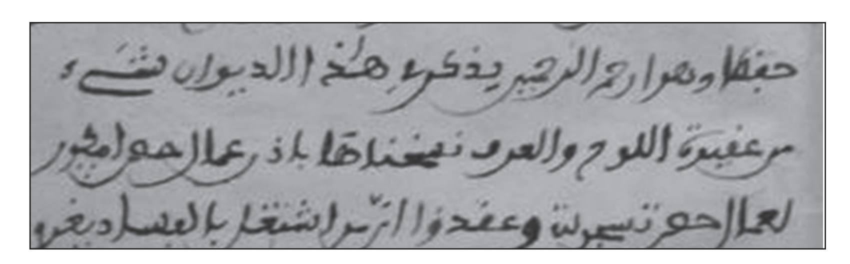
Manuscrit 6 :



Source : llouh de Takfert, Idouska Oufella. CL. H. RAMOU (Mai 2010).

Dans un autre llouh dans la zaouïa de sidi Yaàkoub, on trouve le llouh d'Amagour, copiée de la charte d'Itoughayn et de son origine Takfert, donnant naissance au llouh de Tasgudelt.

Manuscrit 7 :



حفظا وهو ارحم الراحمين يذكر هذا الديوان شيء

Source : llouh de Hisn zaouïa Yaàkoubia, Idouska Oufella. CL. H. RAMOU (Mai 2010).

La diffusion de ces premières versions de chartes s'est faite sans doute par le biais des *talbas* ou des chefs de confréries religieuses. Ces chartes n'ont, cependant, qu'une aire de diffusion limitée. Ainsi ans les Igoudar du Grand Atlas occidental, Jacques- Meunié n'a relevé aucune coutume écrite. *Quand au versant Nord, ces greniers ont été détruits par les grands chefs berbères*. (Jacques- Meunié, 1949, p120).

Conclusion :

Durant sa longue histoire, l'agadir a eu plusieurs fonctions, dont celle du stockage reste la plus dominante. Malgré cela, l'agadir représente, à notre sens, une institution à multiples rôles : politique, juridique, religieux et socioéconomique.

L'agadir était connu depuis l'antiquité, et même avant en tant que construction, et servait d'habitat et de refuge. Probablement au moyen âge, son évolution a connu deux étapes décisives dont la séparation de l'habitat du grenier, et la fixation par écrit du code qui le réglemente.

Bibliographie :

André Louis, 1971, « *Habitat et habitations autour des ksars de montagne dans le sud tunisien* », IBLA, n° 34, pp 123-147.

Camps G., 1960, « *Massinissa ou les débuts de l'Histoire* », Libyca, VIII, 320p.

Cominardi, François., 1991,"*Au cœur des monts des ksour : le ksar de Chellala Dahrania*." Études et documents berbères, 8,: pp 135-58.

Despois J., 1934 « *L'habitation dans Le Djebel Neffoussa* », Revue tunisienne, 36, pp277-316.

Diodore de Sicile, 1912, « *Bibliothèque historique* », livres III, texte traduit par H. HOEFER, Ed. Hachette, Paris.

Dupas, P., 1929, « *Notes sur les magasins collectifs du Haut-Atlas occidental* », Hespéris, IX. pp. 302-322.

El Idrissi, A., 2001 « *Néolithique ancien du Maroc septentrional dans son contexte régional* », Thèse de 3ème cycle Soutenue à l'I.N.S.A.P., (Dactylographie).

Ibn Abi Zarà, 1999, « *Rawd Al Qirtas* », Beaumier (trad.), éd. La Porte.

Jacques-Meunié Dj., 1944 « *Les greniers collectifs au Maroc* ». Journal de la Société des Africanistes XIV. pp.1-16.

Jacques-Meunié Dj., 1949 «*Greniers collectifs*». Hespéris XXXVI. pp.97-133.

Jacques-Meunié Dj., 1951, « *Greniers-citadelles au Maroc* », Publications de l'Institut des hautes études marocaines. LII. Arts et Métiers graphiques. Paris.

Jacques-Meunié Dj., 1951 « *Sites et forteresses de l'Atlas. Monuments montagnards du Maroc* », Paris.

Laoust Emille, 1934, l'habitation chez les transhumants du Moyen Atlas, Hesperis, XVIII, pp 109-196.

Léon l'africain, 1980, «*description de l'Afrique septentrionale*», Épaulard, A. (trad.), Paris

Montagne, R., 1930 « *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas : l'agadir des Ikounka* », Éditions Larousse. Paris.

Nait-Balk H., 1985, les Agadirs de l'Anti-Atlas du milieu du XIV[ème] siècle jusqu'à la fin du XIX[ème] siècle, mémoire de maitrise, université de Paris 1,86 Pages (dactylographie).

Pline l'Ancien, 1980, "*Histoire Naturelle*", livre V, texte traduit par J. Desanges, les Belles Lettres, Paris.

Pseudo-Jules César, 1865, « *Guerre d'Afrique* », Traduction dirigée par Nisard.

SALLUSTE, 1964, « *Guerre de Jugurtha* », texte établi et traduit par A. ERNOUT, Ed. les "Belles lettres", Paris,.

NAJI Salima, 2006, « *Greniers collectifs de l'Atlas* », édition Croisée des chemins et par Edisud, Casablanca et Aix en provence.

ابن الأثير، 1965، : الكامل في التاريخ"، الجزء 4، دار صادر، بيروت.

البكري (أبو عبيد الله)، "المغرب في ذكر بلاد إفريقية والمغرب"، دار الكتاب الإسلامي، القاهرة (د. ت).

صدقي، علي أزايكو: "معلمة المغرب"، ج. 1989,II، ص: 585 - 586.

Les Igoudar de l'Anti-Atlas Occidental : persistance, évanescence et perspectives(1)

Brahim EL FASSKAOUI
Université Moulay Ismaïl
F.L.S.H., Meknès

« *Fertiliser le passé et produire l'avenir tel est pour moi le présent* » Nietzche.

Résumé :

Les greniers collectifs sont des magasins-forteresses connus sous diverses appellations au maghreb. C'est en Tunisie et au Maroc qu'ils sont les plus nombreux, mais c'est dans l'Anti-Atlas qu'ils ont atteint leur apogée et leur plus haut niveau de perfectionnement architectural et institutionnel. Ces édifices ont été construits pour gérer la rareté et l'irrégularité des récoltes et les défendre contre les pillards qui n'étaient pas rares durant la période dite du *siba*.

Après la pacification, l'indépendance et l'ouverture de la société, on a cru que ces greniers allaient disparaître à jamais. Eu égard à l'effritement des structures traditionnelles et aux mutations socio-économiques (émigration, scolarisation, circulation...) Or il est bien curieux de savoir que ces institutions fonctionnent encore. Comment explique-t-on ce phénomène dans une société largement ouverte et qui ne compte que sur les revenus extérieurs? S'agit-il d'un simple attachement affectif à un bien collectif ou d'une adaptation fonctionnelle? L'agadir est-il aujourd'hui encore une nécessité? Que peut-on faire de cet héritage précieux? Quelle fonction peut-on encore lui attribuer?

(1) - Cette étude est réalisée dans le cadre d'un projet maroco-allemand sur les *igoudar* de l'Anti-Atlas (Patrimoine et tourisme culturel : cas des greniers collectifs du Maghreb). Je tiens à remercier les professeurs Popp Herbert et Ait Hamza Mohamed de m'avoir invité à participer à ce projet soutenu par l'Association de la Recherche Scientifique Allemande (DFG).

Introduction :

L'âpreté des milieux naturels et des composantes socio-économiques de l'Anti-Atlas a dicté l'obligation d'imaginer différentes formes d'emmagasinage et/ou de stockage des récoltes. Outre les différentes techniques de séchage, les silos (*tissarfine*), les citernes (*matfias*) et les terrasses (*tighoula*) constituent des constructions ingénieuses d'adaptation à la rareté. Par leurs formes, leur architecture et leurs dispositions institutionnelles, les igoudar viennent couronner la civilisation agro-pastorale de l'Anti-Atlas occidental et lui donner une personnalité particulière.

Les *igoudar* sont des constructions fragiles et vulnérables, et les degrés de la décomposition institutionnelle et de l'éclatement physique des *igoudar* varient en fonction de la diversité de l'exposition aux facteurs climatiques et en fonction de la résistance des liens communautaire. La littérature, d'ailleurs rare, souligne l'agonie et la dégradation physique de ces objets (Despois, J., 1954, Meunie, J., 1961, Adam, A., 1978, Fikri, M., 1995, Humbert, A., et Fikri, M., 1998 et Zerguef., A, 2001). Mais des visites intensives sur le terrain ont permis d'observer qu'un bon nombre d'entre eux reste toujours fonctionnel.

1. Contexte géo-environnemental :

L'Anti-Atlas occidental se présente sous la forme d'un plateau primaire nivelé, marqué par un réseau hydrographique dense mais essentiellement saisonnier. C'est un massif constitué de grès et de calcaires dolomitiques et d'affleurements de formations très anciennes du Précambrien (Riser, J., 1988, p.176).

Le climat de l'Anti-Atlas varie en général selon les expositions de l'Ouest à l'Est et du Nord au Sud. Si dans sa partie occidentale le climat est relativement clément, il et beaucoup mieux dans sa partie septentrionale ouverte sur les influences océaniques, alors que la partie sud subit un climat sec surtout dans les zones méridionales ouvertes sur le Sahara où il devient « franchement saharien » (Riser, J., op.cit, p. 179)

Les précipitations annuelles ne dépassent que rarement les 200 mm par an sur la partie septentrionale intégrée dans le bassin du Souss et ouverte sur les influences atlantiques. La partie méridionale ouverte sur les influences sahariennes ne reçoit que moins de 100 mm par an.

Le régime des températures varie selon l'exposition décrite ci-dessus. Le mois de juillet reste le plus chaud avec des maxima moyens de 38°C alors que celui de janvier enregistre des températures inférieures 0°C. Une telle rigueur rythme l'ensemble du système biologique.

Le couvert végétal se présente sous forme de nappes discontinues en fonction des précipitations, des sols (souvent peu développés) et de l'orographie. Seul le peuplement d'arganiers cache la pauvreté floristique et constitue une importante composante économique de la zone.

Paradoxalement, cette partie de l'Anti-Atlas est une montagne peuplée et ethniquement convoitée par une mosaïque de tribus installées de façon complexe. Ces entités humaines assez anciennement installées ont su transformer en avantage ce qui pouvait être perçu comme un handicap. Le visiteur, même pressé, reste perplexe devant la patience, l'ingéniosité et la persévérance qu'ont nécessité l'installation de cultures basées sur l'appréciation des milieux et la sélection des techniques appropriées. Les *matfias*, les terrasses et greniers collectifs ne sont pas les moindres des éléments constitutifs de l'équilibre local.

Par leur parlé *tachalhiyt*, par leur organisation sociale et par leur mode de vie agro-pastoral, les communautés de l'Anti-Atlas occidental se rattachent au grand rameau amazigh des Masmouda. Leur forme d'appropriation et d'utilisation de l'espace repose sur une structure lignagère.

L'économie repose essentiellement sur une agriculture pluviale (*bour*). La structure géologique de cette montagne et son orographie très accidentée ne permettent pas la constitution des sols et des nappes aquifères nécessaires à une agriculture irriguée. Pour pallier à ces problèmes majeurs, les

populations ont recours à des procédés ingénieux qui consistent à construire des sols et à capter les eaux de ruissellement : les terrasses sont une adaptation adéquate à la rareté et à l'irrégularité des ressources naturelles. En effet, le visiteur de l'Anti-Atlas occidental et notamment de sa partie septentrionale, remarquera les efforts fournis par les communautés chleuhs pour atténuer les anomalies topographiques et atténuer les irrégularités climatiques. Les cultures pratiquées sont aussi adaptées à la pauvreté des sols et à la rareté des précipitations : l'orge, la céréale adaptée à tous les extrêmes, est la culture pivot de l'économie des populations locales. Les labours se font à l'aide d'un araire rustique tiré par des ânes. La technique est adaptée à l'étroitesse des terrasses et à la maigre couche des sols. Un élevage extensif transhumant dans la forêt de l'arganeraie et sur les steppes méridionales de la montagne constitue le complément de cette économie de subsistance. L'apparent archaïsme de ces techniques et de ces modes de production ont conduit Humbert, A., (2003) à qualifier cette agriculture de « moyenâgeuse».

Les nomades (Ibarkak et Ait Ouarh) qui exploitent, selon le rythme des saisons, deux territoires à potentialités variées dans l'Anti-Atlas, ont construit des *igoudar* dans chaque terroir[2] pour gérer leurs contraintes de mobilité. Les paysans sédentaires, contraint de subir les irrégularités climatiques, donc de productions agricoles, ont construit les *igoudar* pour stocker et conserver les excédants des bonnes années et faire face aux difficultés des mauvaises années.

En raison donc, de facteurs naturels, économiques et humains (insécurité), les greniers collectifs ont été des constructions vitales pour les communautés qui en ont fait également des forteresses et des institutions sacrées. Durant leur longue histoire (mal connue), les *igoudar* ont fait l'objet des tentatives de perfectionnement mais surtout de dégradations (guerres

(2) - Les Iberkak ont trois greniers au Nord (Ighil, Isouka et Tizza) et un quatrième au Sud de leur territoire (Imi N Titguer). Le nombre élevé des greniers au Nord s'explique par la richesse de ce terroir (amandiers et terres bour), alors qu'au Sud il se limite à une étroite oasis irriguée). Leurs voisins Ait Ouarh ont un agadir au Nord (Ifarguane) et un au Sud (Assaka).

intertribales, soumission par le makhzen, colonisation et évolution du mode de vie de la société locale). L'état de ces bâtisses varie selon qu'elles sont encore fonctionnelles ou qu'elles sont abandonnées. Il est donc temps de sauver ceux qui résistent comme patrimoine et mémoire d'une civilisation amazighe. L'inventaire et l'étude de ce qui reste de cette civilisation vise ce patrimoine victime d'ignorance ou de négligence de la part de ceux qui sont censés en être les protecteurs.

2. Persistance physique et institutionnelle des igoudar :

Les discours actuels sur les igoudar évoquent l'agonie de ces éléments patrimoniaux voire leur disparition irréversible. Cependant, des visites intensives et presque systématiques de ces objets dans l'Anti-Atlas occidental démentent certaines déclarations catégoriques sur la disparition des igoudar comme bâtis et comme institutions. Un bon nombre d'igoudar sont toujours en état de résistance physique et institutionnelle. Chose difficilement explicable dans une société en pleine mutation. Le besoin de conserver les récoltes d'une agriculture qui reste de subsistance, l'isolement, la persistance de la solidarité de certaines communautés et parfois l'attachement aux igoudar sont, sans doute, des raisons à explorer.

2.1. La persistance architecturale des *igoudar*(3) :

En raison des mutations que connaît la région, il est difficile de faire un récapitulatif exhaustif de toutes les situations et d'en tirer une typologie.

Dans certaines des zones visitées, les *igoudar* ne sont plus que des ruines et leurs institutions ne forment plus que de pâles souvenirs. C'est le cas chez les Ida Omartini et dans la vallée des Ait Lahaj (ou Tizaght), dans la commune rurale de Khmis Issafen. Dans d'autres zones, toute une panoplie

(3) - Eu égard aux profondes mutations des communautés et de ses igoudarr, il est difficile de trouver un qualificatif pour désigner les objets qui sont encore dans une situation architecturale acceptable. Etant donné que les igoudar, par leur nature, sont des objets rustiques, tout agadir qui est encore « debout » avec toutes ses dépendances et ses institutions est pour moi un agadir en bon état.

de situations allant de la ruine au bon état architectural se présente. Entre les ruines de l'*agadir* d'Ajarif et le fameux *agadir* de Tasguent, il y a un ensemble d'objets qui résistent tant bien que mal aux effets de l'abandon : il s'agit par exemple des *igoudar* d'Aferni,

Illustrations 1 : Type d'Igoudar en bon état.



Photo 1 : Agadir Tizza des Iberkak. Type d'agadir rectiligne à allée centrale avec quatre tours. C'est un agadir en bon état architectural et fonctionnel. Cliché : El Fasskaoui 2009.

Photo 2 : Agadir des Ait Mallal des Ida Ou Kessous. Type d'agadir quadrangulaire à cours centrale. Il est en très bon état architectural. Si l'institution de *lamin* ne fonctionne plus comme avant, l'agadir est toujours fonctionnel. Cliché : El Fasskaoui, B., octobre 2009.



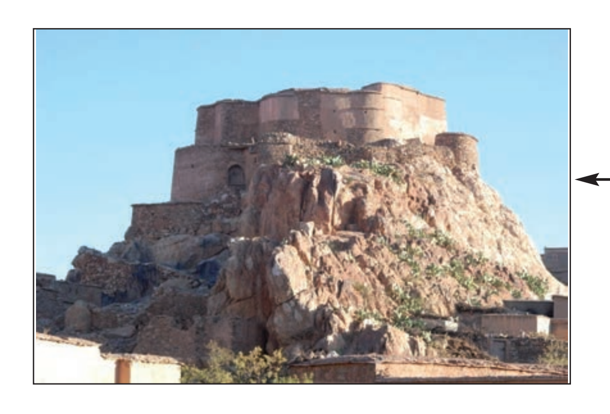


Photo 3 : Dou Tagadirte des Idouska Oufalla. Type d'agadir atypique de piton. Sa structure épouse la forme topographique. Il est en état acceptable mais il est en partie abandonné.
Cliché : El Fasskaoui, B., octobre 2009.

Illustration 2 : Organisation interne de l'agadir



Photo 4 : Porte d'une case privée avec de beaux motifs architecturaux.
Cliché : El Fasskaoui, B., Février 2010

Photo 5 : L'agadir rectiligne à allée centrale est organisé en deux corps de bâtiments. Les cases sont superposées sur un certain nombre d'étages et sont ouvertes sur l'allée.
Cliché : El Fasskaoui, B., Février 2010







Photo 6 : Portes de cases des institutions communautaires: la case de la mosquée (à gauche) et celle de la *jmaa* (à droite).
Cliché : El Fasskaoui, B., Février 2010

de Titki, d'Amzaour, de ceux de la commune des Ait Abdellah, mais aussi, de Do-tagadirt, de Taourirte n'Brhoure et de l'*agadir* géant de Itouraïn au pays des Idouska. Ailleurs, on rencontre aussi de bons éléments qui méritent l'intérêt des décideurs et des chercheurs : les *igoudar* d'Inafguene, d'Aguezmir et de Kemmaz sont des objets qui conservent une bonne tenue physique. Chez les Illalene (Hillala) on rencontre également des éléments qui tiennent encore debout malgré l'abandon qui commence à les toucher, comme le grand *agadir* des Ait Ighil.

On peut citer aussi le magnifique agadir de Toumliliyne qui se présente comme un objet photogénique au milieu d'une dépression culturale, entouré de plusieurs aires à battre rondes comme des soucoupes, de *matfias* (citernes) et d'une *Zaouïa*. Un *Moussem* est organisé chaque année au mois de septembre autour de cet agadir qu'on pourrait qualifier de musée culturel en pleine nature. Dans un petit rayon de quelques kilomètres autour de cet *agadir* existent d'autres objets intéressants par leurs formes : l'*agadir* à forme rectiligne[4] et à plusieurs corps de bâtiment d'Itouraine, l'agadir à

(4) - Dans son chef-d'œuvre sur les greniers citadelles, Meunie, J., a opté pour la classification des formes des igoudar en forme rectiligne à allée centrale, carrée à cour centrale, et atypique. Nous adoptons cette classification.

plusieurs étages de Tasguent, qui se situe, dans un paysage lunaire, sur une colline dominant une dépression couverte d'amandiers. L'Agadir Dou Tgadirt qui est a ce jour en bon état mérite un détour pour la beauté du site.

Autour du pays d'Igherm, on trouve un autre ensemble d'*igoudar* conçus selon un plan identique mais avec des dimensions différentes. Il s'agit d'*igoudar* à cour centrale. Parmi eux, les *igoudar* du centre d'Igherm, d'Aman n Tazart, de Tallat n Ouaman, de Tililit sont encore fonctionnels et relativement en bon état. L'*agadir* des Ait Malal dont les portes des cases sont entourées de motifs architecturaux d'une grande beauté se situe dans le périmètre municipal et il est facilement accessible. Son voisin immédiat, l'*agadir* des Ait Ali, présente les mêmes aspects architecturaux mais commence à tomber en ruines. Au sud de l'Anti-Atlas occidental (aux pays des oasis), la plupart des *igoudar* ont été abandonnés et sont tombés en ruine. Seul l'*agadir* des Ait Kin reste en bon état. Deux facteurs principaux expliquent la persistance de ces *igoudar* : l'usage de la pierre dans la construction et la persistance de la fonctionnalité et de l'entretien.

2.2. Gestion et fonctionnement des *igoudar* :

En général, la gestion et le fonctionnement de l'agadir relèvent des compétences des *jemaas* villageoise et communautaires(5), et des compétences du conseil des ayants-droit (les inaflas ou littéralement les sages, ou encore les *loumna* c'est-à-dire les hommes de confiance qui sont les responsables directs du fonctionnement et de la gestion de l'*agadir*). Le conseil des ayants-droit est une institution incontournable dans toutes les affaires concernant l'agadir. Les inaflas apprennent par cœur les dispositions du code (*louh*) du droit de l'*agadir* et doivent les appliquer en toutes circonstances.

(5) - Pour Adam, A., 1978, les berbères de l'Anti-Atlas refusent de donner le pouvoir à une seule personne qui pourrait se laisser tenter par le despotisme, et mettrait la cohésion sociale en danger. Cette pratique est sans doute la raison qui explique la perpétuation des institutions locales et des *igoudar* en particulier.

Le gardiennage quotidien de l'agadir relève de lamin qui est « la personne de confiance » comme le dit le terme, choisi par la communauté. Cette personne doit être étrangère à la communauté pour garantir une certaine neutralité dans le fonctionnement, mais elle n'a aucun pouvoir, sa fonction se limite à sa disponibilité pour ouvrir l'agadir, nettoyer ces dépendances collectives et avertir les inaflas si leur présence est obligatoire (fuite d'eau, écroulement d'une partie de l'agadir, menace quelconque).

Illustration 3 : Organes institutionnels de l'agadir : des institutions toujours vivaces dans un bon nombre d'agadir



Photo 7 : L'institution des inaflas, l'organe institutionnel le plus important dans l'agadir. C'est cette assemblée qui prend toutes les décisions concernant la forteresse. Cliché : Popp, H., octobre 2009.

Photo 8 : Lamin est un personnage de confiance à qui l'on confie la garde, l'ouverture et la fermeture de l'agadir ainsi que le nettoyage des dépendances collectives. Cliché : El Fasskaoui B., octobre 2010.

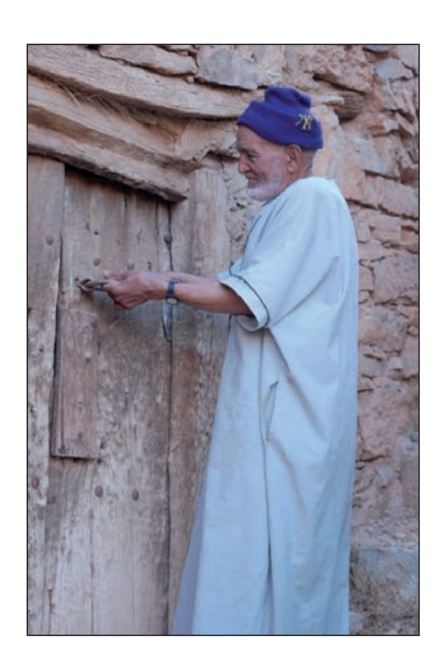




Illustration 4: La codification de la gestion de l'agadir



Photo 9 : Le *louh* de l'agadir de sidi Yaakoub : il contient un ensemble de codes qui régissent l'agadir comme institution : on y trouve les obligations, les devoirs, les interdictions et les punitions.
Clichés : El Fasskaoui B., février 2010.





Photo 10 et 11 : Type de documents qui régissent la vie économique (vente, achat; hypothèque...) et sociale (mariage, décès ou naissance). Documents à gauche dans l'agadir de Taourirte n brhouse et à droite documents de l'agadir Id Aissa.
Clichés : El Fasskaoui B., octobre 2009.

Les *louh* déclinent un ensemble de droits et d'interdits liés à la fonction de *lamin*. En général, il n'a même pas le droit d'ouvrir une case. La garde qu'il assure n'est pas une obligation de défendre l'*agadir*, car à lui seul, il ne pourrait faire face aux attaques, d'où la nécessité d'une autre institution de défense qui assure le gardiennage de l'*agadir* (*tidaf*) selon un tour de rôle entre les ayants- droit. Les dispositifs de défense sont nombreux : tours de guet, remparts, chemins de ronde, ceinture de plantes épineuses (jujubier et cactus), et enfin sanctuarisation, sacralisation du lieu, que même les *inflas* n'ont pas le droit de transgresser. Toute approche de l'*agadir*, quel qu'en soit le prétexte, doit prendre en compte un ensemble de pratiques précises. (Meunie, J.1951, Despois, 1954 Adam, A. 1978,)

Si, aujourd'hui, ces institutions ne fonctionnent plus exactement comme à l'origine, dans certains *igoudar* les codes du droit sont encore respectés. Perpétuer des pratiques (menacées) peut être un avantage intéressant dans une perspective de développement du tourisme culturel.

3. Abandon et déclin des igoudar : formes et mécanismes :

3.1 Aux origines du déclin :

Le déclin des *igoudar* est apparemment un phénomène ancien. Les innombrables ruines que l'on rencontre sur presque chaque colline sont les restes de plusieurs générations d'*igoudar*. Les premiers coups reçus par les *igoudar* sont liés aux conflits intertribaux de la période précoloniale. L'Anti-Atlas est une région éloignée des pouvoirs centraux qui se sont succédés dans le gouvernement du Maroc, et les communautés de cette région isolée se sont organisées à cette époque comme « de petites républiques » indépendantes vis-à-vis du makhzen (Montagne, R., 1929 et Despois, J., 1954). Le *louh*, droit coutumier de chaque communauté, formait alors une sorte de « constitution » qui régissait toutes ses affaires internes et externes. La paix dans ces « petites républiques » n'était pas assurée, de nombreux conflits pour assurer la mainmise sur les ressources agricoles aboutissant à

des attaques multiples entre les communautés et les alliances de tribus. Les *igoudar* qui constituaient le symbole de la richesse dans ces entités fermées étaient les cibles préférées des ennemis : « *pour châtier une tribu et la réduire à l'impuissance, le meilleur moyen est de ruiner ses agadir*» (Montagne, R., 1929). Si les documents écrits sur cette période font l'impasse sur ce thème, la tradition orale quand à elle rapporte des faits abondants sur la destruction des *igoudar* pendant la période dite de l'agitation et de *lachrar* (troubles) ou encore de *tassast* (crise). Dans les régions de contact entre les nomades et les sédentaires, les conflits et les pillages étaient fréquents, les nomades, souvent guerriers, pillaient les greniers pour s'approvisionner « [...] *les nomades menacés de famine dans les mauvaises années ne seraient-ils pas tentés de piller les greniers ou les sédentaires ont pu accumuler l'excèdent de bonnes années ?* » (Adam, A., 1978, p.7)

Pour ceux qui nous ont précédés dans l'étude des *igoudar* (Despois, 1954, Adam, 1978, Meunie, 1951 et Montagne, 1929), le Sud du Maroc a été entre la deuxième moitié du 17ème siècle et la première moitié du 18ème la cible des *harkas* du Makhzen, avec des caïds qui étaient les grands démolisseurs des *igoudar* (Montagne, R., 1929). Pour soumettre ces tribus dissidentes, les Sultans prenaient comme cibles leurs structures motrices, leurs fondements socio-politiques, c'est-à-dire les *igoudar* : «pas d'obéissance de ces républiques berbères sans la démolition de leurs greniers, symboles de leur indépendance économique et de leur cohésion... » (Despois, J., 1954, p. 56)

Illustration 5: Un patrimoine en voie de déperdition



Photo 12 :L'éclatement des murs extérieurs de l'agadir de Tasguedelt suivi par l'éclatement des cases et tout le bâtiment n'échappera pas à l'écroulement.
Clichés : El Fasskaoui B., février 2010.

Photo 13 : L'écroulement.de l'agadir de Tafraout Ida Oumanou. Un agadir irrécupérable.
Clichés : El Fasskaoui B., février 2010.





Photo 14 : L'agadir de Mherz totalement en ruine mais impressionnant. Il mérite une visite.
Clichés : El Fasskaoui B., septembre 2010.

Parfois, le pouvoir central recrutait ses gouverneurs dans les régions proches pour réduire la force de ces communautés et désorganiser leur structure. Le gouverneur Aghenaj était l'une de ces figures qui ont marqué cette zone au début du 19ème siècle. Il a pris en 1805 le fameux agadir d'Ajarif comme cible et l'a réduit presque à néant (Zarguef, A., 2001). L'agadir d'Ajarif avait une grande valeur symbolique et politique dans la région parce qu'il était réputé être le plus ancien, celui dont l'institution fut la base de tous les autres codes. Il était aussi le recours de toutes les communautés en cas de litiges que l'on pouvait résoudre localement. Le détruire, signifie la destruction de l'âme de toutes les tribus ayant un rapport avec l'Ajarif. Tiyiouti est aussi cité dans les sources et par la tradition orale comme étant un caïd qui a tenté de dominer la région par la destruction de plusieurs *igoudar*. Pour Adam, les innombrables ruines que l'on aperçoit sur presque tous les pitons du sud-ouest du Maroc, sont le plus souvent l'œuvre du Makhzen : *« Les sultans détruisaient l'agadir après l'avoir forcé, afin d'enlever à la tribu soumise la tentation d'y abriter une nouvelle dissidence»*. (Adam, A., 1978, p.8)

Pendant la période coloniale, les *igoudar* n'ont pas été épargnés, ils ont été la cible des forces coloniales afin de soumettre les tribus dissidentes en les faisant sortir de leurs forteresses et en les dépouillant de leurs biens. Les *igoudar* les plus exposés étaient les plus proches des axes de mouvements des forces coloniales et les plus facilement accessibles. L'*agadir* d'Assads (probablement aussi les *igoudar* d'Iminflous et de Tssaka) qui se situe dans une vallée largement ouverte sur la plaine du Souss et à une dizaine de kilomètres de la route) a été bombardé par l'armée française. L'*agadir* d'Imachguiguelne qui est à moins de deux kilomètres de la route reliant Ait Baha à *Agadir* était occupé par l'armée française et se transforma en dépôt de munitions. Les portes des cases de cet agadir portent de nos jours des numéros et des codes d'accès aux cases données par les nouveaux utilisateurs.

Durant cette longue période, les *igoudar* ont subi des destructions physiques volontaires qui ont entraîné la déstabilisation des organisations sociales et institutionnelles des communautés locales.

3.2. Les igoudar, entre attachement sentimental et abandon physique:

Comme nous l'avons déjà signalé, de nombreux *igoudar* dans l'Anti-Atlas continuent à résister, et certains sont même dans un bon état architectural. Par ailleurs, même si l'*agadir* est partiellement ou totalement en ruine, les communautés et les ayants droit manifestent un grand attachement à leur héritage. Elles s'organisent pour l'entretien, la restauration comme c'est le cas à Agouni n Lkhair où on a vu au mois de septembre 2010 une mobilisation générale des hommes, des femmes et des enfants. Quand le coût de la restauration du bâtiment dépasse les moyens de la *jmaas*, celle-ci formule des souhaits d'intervention extérieure : *« Nous avons besoins que l'on refasse notre agadir, nous, nous n'avons pas les moyens de le restaurer »* ou encore *« Quel est l'objectif de votre visite à notre agadir ? Vous voulez le reconstruire ?on aimerait que quelqu'un fasse un effort pour rendre l'agadir comme il était avant* ». Tel est l'exemple de propos qu'on entend chez les communautés des igoudar quelque soit l'état physique de l'*agadir*, il reste vivace dans la mémoire collective.

Au niveau individuel, comme nous allons le voir dans le paragraphe ci-dessous, on observe des attitudes contradictoires, entre ceux qui continuent à entretenir et à utiliser leurs cases et ceux qui les ont abandonnées. Les cases abandonnées appartiennent souvent à des familles migrantes qui ne cultivent plus l'orge pour le conserver, mais qui détiennent des comptes épargne dans les villes. Cependant, elles ne sont pas prêtes à céder leur droit d'usage alors que leur absentéisme accélère la dégradation de leurs cases et mécaniquement celle des voisins. Ces familles ne participent plus à l'entretien des dépendances collectives comme les remparts, les tours de

guet, les citernes et les allées. Ainsi l'*agadir* tombe, sous le regard impuissant des autres[6] usagers.

3.3. Le contexte socio-économique actuel des igoudar :

Les ressources de l'Anti-Atlas sont faibles par rapport aux autres régions du pays, elles ne suffisent plus à maintenir sur place une population croissante. Les hommes sont contraints de quitter leurs villages pour aller chercher des revenus complémentaires. Si certains ont participé au mouvement migratoire international, la majorité sont partis dans les villes du pays. Ces formes de migration ont pu pallier la rareté et l'irrégularité des ressources, ou alléger la pression démographique, mais les revenus de ces migrants ont aussi changé le paysage architectural avec la construction de grandes maisons, voire de villas qui n'ont rien à envier aux villas citadines, et surtout, ils ont changé les rapports socio-économiques et les rapports aux *igoudar.*

L'*agadir* est perçu par les migrants comme un symbole d'archaïsme et de sous développement car la fonction de sécurisation des biens familiaux est maintenant remplie par leurs nouvelles maisons. Le rapport à l'*agadir* n'est plus qu'un attachement à l'héritage familial dont on doit seulement garder le droit.

La conséquence en est l'abandon de l'entretien des cases individuelles et la non participation aux travaux collectifs concernant l'*agadir*. Ceci démobilise toute la communauté : *« Nous ne pouvons pas travailler pour ceux qui vont bien gagner leur vie ailleurs et ne participent à rien. L'agadir appartient à tous, et tous doivent participer aux travaux collectifs et entretenir leur cases pour protéger les autres»* répètent souvent les populations restant sur place. Dans certains *igoudar*, ce sont les conflits

(6) - Même si les codes de l'agadir donnent à la communauté des inaflas le droit de déposséder de sa case celui qui ne l'entretient pas, cette institution est aujourd'hui impuissante à agir en raison des mutations sociales et économiques de la région.

générés par les droits de propriété qui entraînent le retrait des ayant droit et l'abandon du bâti.

A l'exception des *igoudar* d'Id Aissa et d'Agloy qui ont bénéficié d'une importante opération de sauvegarde, et de Tasguent qui est bien réhabilité, tous les autres subissent, à des degrés divers, les effets du temps et de l'abandon, car les *igoudar* qui n'ont plus de clés deviennent la cible de voleurs qui revendent les portes décorées, les documents collectifs ou familiaux écrits sur des tablettes en bois, d'anciens ustensiles.... aux touristes et aux bazaristes.

Les igoudar de Taourirte n'Broure, d'Ait Malal, d'Aman n'Tazarte, d'Igherm, d'Itouraine, de Tiouarguine et Anzerge, d'Ouidourane, d'Infgane, de Kamaz, d'Agezmir, d'Ait Ighil, d'Amagour et d'Ait Oufra sont récupérables si un effort est déployé. Mais, pour ne citer que quelques exemples, les *igoudar* d'Ilamdan, ceux d'Ait Moussa et d'Ait Daoud Ou Brahim, de Ouaoumaloukt, de Taouritre n Bouhni, de Talat n'Yissi, d'Amanouz, d'Assaka, de Tourirte n'ait Belhaj, d'Ifasfas, d'Oumsdikt, de Tassila et de Taglagalte sont déjà tombées en ruine et ils n'ont plus aucune chance d'être restaurés.

4. Essais de restauration : de nouvelles fonctions et de nouveaux conflits :

Devant cet état de dégradation, quelques *igoudar* ont suscité l'intérêt de personnalités de la société civile ou des pouvoirs publics. Trois initiatives ont été repérées sur le terrain :

L'association Tiwizi a pu faire de l'agadir d'Inoumar son objet de mobilisation. Bien que les actions de réhabilitation soient très réduites, l'*agadir* fait l'objet d'une mise en scène touristique que l'*amin* assure bien. La mise en valeur de cet *agadir* passe, pour l'association, par la construction d'un gîte sur la colline qui domine l'*agadir* et le paysage environnant. En raison de la fréquentation touristique, des produits se sont développés autour

de l'*agadir*, comme des visites guidées dans les villages et dans l'arganeraie. Plusieurs muletiers assurent ainsi à leurs familles des revenus conséquents. Ces visites offrent aux touristes la possibilité d'observer les modes de vie des populations et celles-ci peuvent leur vendre une partie de leurs productions, notamment l'huile d'argane et l'*amlou*. En somme, cette mise en scène *« crée la dynamique de tout un terroir»* selon les termes du Président de l'Association Tiwizi (Alaayod Kh., 2011).

Par sa forme, sa taille, son environnement, l'*agadir* de Tasguent a lui aussi suscité l'intérêt d'une association locale soutenue par un homme d'affaires de la région[(7)]. La grande fréquentation de ce site a créé une certaine tension chez les communautés des ayants-droit. Celles-ci soupçonnent l'*amin* d'être le seul à bénéficier de la manne des touristes et elles décident la fermeture de l'agadir par trois serrures dont chacune des clés est jalousement détenue par une communauté d'*inflas*. Pour visiter l'*agadir* il faut donc la présence de toutes ces communautés. Cet *agadir* qui été proposé comme patrimoine mondial de l'Unesco (Adam, A., 2005) se heurte à un conflit entre ceux que veulent le valoriser et ceux qui veulent en tirer profit. L'association locale pourrait être un médiateur pour bien gérer le site, mais il faudrait vaincre le conservatisme actuel des communautés des ayants-droit.

L'*agadir* d'Id Aissa est aussi visité par des touristes depuis longtemps. Cet *agadir* a dernièrement fait l'objet d'une rénovation réussie par le conseil provincial de Guelmim et l'Agence du Sud en collaboration avec la société civile. La rénovation de l'*agadir* d'Id Aissa et son ouverture au public ont engendré un renouveau dans son mode de fonctionnement. Le gardiennage est annuellement mis aux enchères par la communauté. Le montant de l'enchère, qui donne un droit d'exploitation, est versé d'avance à la

(7) - Cet homme, conscient de l'importance de ce patrimoine, a même publié et diffuse gratuitement en cette année 2010, un calendrier très bien illustré par des photos des igoudar, cette importante initiative a provoqué des réactions positives des populations.

communauté et sert à régler quelques affaires d'ordre communautaire telles que l'entretien du réseau d'irrigation et la rétribution du *Fqih* par exemple. Le gérant est censé être présent dans l'*agadir* ou du moins dans le village pour ouvrir l'*agadir*, guider les visiteurs et leur montrer d'anciens objets d'artisanat qui se trouvent dans la pièce-musée de l'*agadir.*

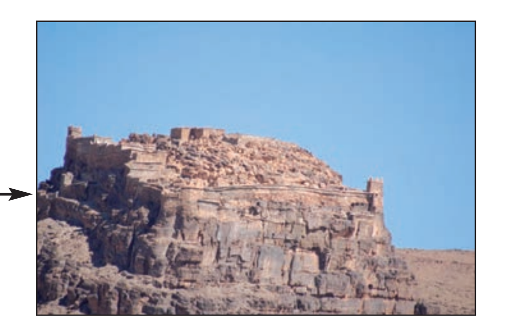
L'*agadir* Aglouy a fait également l'objet d'une belle action de restauration par les autorités publiques et la société civile. Quand les communautés ont senti la circulation de l'argent et notamment quand l'*amin* a permis le tournage d'un reportage par une chaîne de télévision étrangère contre une importante somme d'argent sans la permission des *inaflas* et sans repartir cette somme entre les ayants-droit, un conflit s'est déclenché et a aboutit à la fermeture (provisoire) de l'*agadir*. La clé a été confiée au caïd auprès de qui on doit solliciter l'autorisation de visiter. Ce conflit entre les ayants-droit a engendré de la frustration chez les touristes venus pour visiter le site et chez les gérants des auberges qui le proposent comme un de leur produit.

Illustration 6: Type d'*igoudar* restaurés



Photo 15 : agadir Aguellouy est l'un des igoudar qui ont bénéficié d'une réussite intervention de restauration. Clichés : El Fasskaoui B., octobre 2009.

Photo 16 : L'agadir d'Id Aissa dans sa nouvelle forme. Ce magnifique agadir a heureusement été restauré par la société civile et le gouvernorat de Guelmim. Clichés : El Fasskaoui B., octobre 2009.



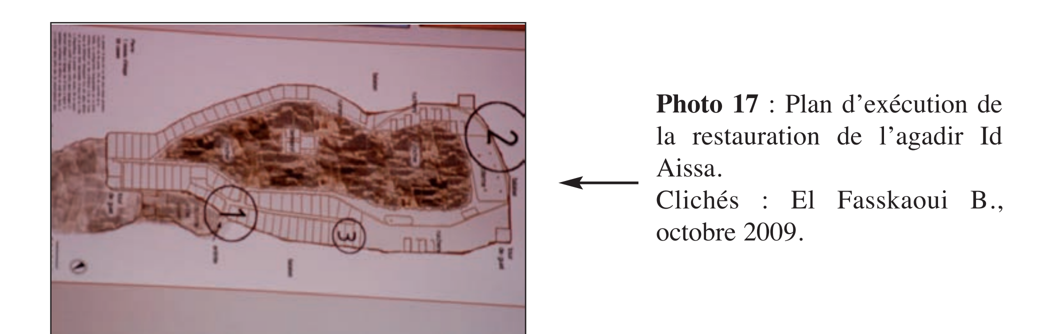


Photo 17 : Plan d'exécution de la restauration de l'agadir Id Aissa.
Clichés : El Fasskaoui B., octobre 2009.

Malgré tout, une dynamique touristique s'est développée entre Aglouy et Id aissa. Cette dynamique très ancienne d'ailleurs, a mobilisé les acteurs locaux et a créé des occasions d'emploi (muletiers, guides, gîtes chez l'habitant). Elle est également à l'origine de nouveaux enjeux économiques et politiques entre ces acteurs. (Ait Hamza, M., et Ait Said, H., 2012).

5. Contraintes et perspectives :

5.1. Diversité des contraintes :

Quand l'*agadir* est délaissé par les usagers, les structures de gestion qui lui sont liées se dégradent : les *jemass* et les conseils des sages (*inaflas*) n'ont plus d'autorité sur les absentéistes, *lamin* n'assume plus sa mission « d'agent de sécurité » des bâtiments. Dans le cas ou l'agadir est partiellement utilisé, la gestion des clés est assurée par une famille du village ou par une femme, signe de la dévalorisation de la fonction (l'aminat).

A ces problèmes relevant de la désagrégation de l'*agadir* et de ses institutions s'ajoute l'indifférence des autorités de tutelle (Ministère de la culture, Ministère du tourisme, Conseils régionaux ou locaux). Si le Ministère de la Culture a fait un inventaire, d'ailleurs incomplet, des *igoudar,* celui-ci ne sert presque à rien puisque il n'aboutit pas à des actions concrètes de valorisation. Au niveau des conseils régionaux (régions, provinces et collectivités), qui ont besoin d'offrir un produit de tourisme alternatif ou complémentaire dans la région d'Agadir, les avis sont mitigés et les élus

manquent d'une réelle compréhension de l'importance de ce patrimoine dans le marché du tourisme international qui cherche l'authenticité culturelle. Si la mission des Délégations de Tourisme et de leurs partenaires (Conseils provinciaux et régionaux de Tourisme) est de faire connaître ce patrimoine par l'édition de dépliants, de guides locaux ou de cartes postales(8), la mission des collectivités locales est de faciliter l'accès à ces *igoudar* qu'on ne peut pas découvrir facilement, de construire des pistes et de mettre en place une signalisation homogène sous forme par exemple d'un logo. Tout ceci pourrait améliorer le taux de visite de ces monuments et soutenir le développement d'une dynamique touristique dans la zone. Ces actions ne demandent pas de grands budgets mais représenteraient un pas important pour la revalorisation de ce patrimoine.

5.2. Quel avenir pour les *igoudar* ?

Les ressources de l'Anti-Atlas occidental paraissent très maigres pour subvenir aux besoins d'une population de plus en plus nombreuse même si la migration allège en partie ses effectifs. Cependant, durant une longue histoire de labeur et de persévérance, l'homme dans l'Anti-Atlas a créé une grande diversité d'objets patrimoniaux susceptibles d'être mis en valeur et de faire de l'Anti-Atlas un écomusée. L'architecture de l'habitat rural, les *matfias*, les terrasses et les aires à battre sont des éléments patrimoniaux issus d'une belle histoire entre l'homme et cet environnement montagnard isolé et désolé. Cette richesse patrimoniale pourrait contribuer à la création d'une dynamique économique qui pourrait assurer la survie de la population restée sur place.

Cependant, en raison de l'ouverture de la société sur le monde extérieur et de ses changements de comportements et de valeurs, ce patrimoine est perçu comme un symbole d'archaïsme par les populations autochtones qui

(8) - A titre d'exemple, on ne trouve pas une seule carte postale d'un agadir dans les kiosques de la ville d'Agadir ni aucun poster, alors qu'on trouve des cartes postales de tous les horizons du Maroc.

préféreraient suivre le courant de la migration(9). La conséquence de cet abandon intensif est le délabrement des *igoudar*, des terrasses et de l'habitat local. Comment, dans ces conditions, valoriser ce patrimoine?

La solution imaginée par tous ceux qui pensent la valorisation de cette région est le tourisme. Cette perspective est possible à condition de concevoir un tourisme culturel qui aille au-delà d'une simple présentation anecdotique de quelques *igoudar* et de leur environnement (architecture locale, terrasse de culture, *matfias*, *medrassa*, pratiques agraires...). En somme, le pays des *igoudar* est un véritable musée éco -culturel qui doit être labellisé pour devenir une destination du tourisme culturel ayant une véritable position sur le marché.

Cette ambitieuse perspective nécessite une vision globale impliquant tous les acteurs. Cette stratégie doit passer par la gestion de la propriété collective des igoudar, car l'appropriation collective crée, aujourd'hui, des situations conflictuelles aboutissant à la fermeture ou à l'abandon de l'*agadir* et par conséquent à sa dégradation(10). Face à une telle situation, il est difficile de compter sur les seules communautés locales et sur leurs structures traditionnelles pour restaurer leur *igoudar*. Le coût de l'opération de réhabilitation dépasse de loin les petits revenus des fellahs. L'expropriation serrait une solution qui faciliterait la maîtrise des actions nécessaires pour la restauration(11), mais elle se heurterait à la complexité des situations

(9) - Durant toutes les missions du terrain effectuées en mois d'octobre, 2009, de février et septembre 2010, on était surpris par la rareté voire l'absence des hommes dans les villages. Les rares garçons que l'on rencontre sur les chemins des écoles sont en réalités des migrants potentiels qui attendent le moment opportun pour suivre les grands, les femmes espèrent aussi suivre leurs époux.

(10) - C'est le cas de l'*agadir* de Tasguent qui appartient à onze communautés villageoises et qui est géré par 4 conseils de sages (*inaflas*) et c'est le cas de l'*agadir* Amtoul n'Ait Ali qui est totalement fermé.

(11) - En Tunisie, qui possède aussi un bon nombre de greniers collectifs, l'Etat a procéder à l'expropriation des *ksour* a pour faciliter leur gestion en les vendant aux acteurs privés ou en les prenant en charge. Cette expérience pourrait inspirer les autorités marocaines.

juridiques des objets et au grand nombre[12] des ayants -droit. Il est possible d'impliquer les associations qui fleurissent dans tout les villages, mais ses associations ont d'autres priorités (alimentation en eau potable, électrification, construction des pistes pour désenclaver les douars), mais aussi il faudrait déverrouiller les assemblées traditionnelles pour accepter de passer la gestion des igoudar aux associations qui manifestent un grand intérêt a prendre en charge ce patrimoine. La solution à ces problèmes nécessite une adhésion de tous afin d'en faire un vrai outil de développement local.

Illustration 7 : Diversité du patrimoine culturel autour des igoudar.



Photo 18 : Les matfias constituent des procédés ingénieux pour palier au problème de l'eau domestique en conservant les eaux pluviales. Clichés : El Fasskaoui, B., février 2010.

Photo 19 : Le paysage agraire (aires à battre et architecture rurale), un patrimoine culturel à faire valoir avec les igoudar. Clichés : El Fasskaoui, B., octobre.



(12) - Selon les relevés effectues dans le seul périmètre du projet, assez représentatif des pays des *igoudar*, le nombre des objets susceptibles d'être restauré avant de tomber dépasse 200 *agadirs*.



Photo 20 : Les terrasses de cultures sont aussi des procédés pour conserver les sols et les eaux de pluie. C'est aussi une formidable adaptation à la rareté des sols et à l'orographie.
Clichés : El Fasskaoui, B., février 2010..

La mise en valeur des riches composantes culturelles et naturelles de l'Anti-Atlas nécessite un certain nombre d'actions et de choix : si des efforts d'équipement en infrastructure se généralisent(13), ils doivent être accompagnés d'autres initiatives. Dans le domaine du tourisme, les autorités marocaines mettent en place de nouveaux produits comme les Pays d'Accueil Touristique (PAT) considérés comme des zones qui proposent une gamme de produits. Le seul PAT qui propose les *igoudar* comme patrimoine est celui de Chtouka-Ait Baha. Il n'est pas suffisant pour mettre en valeur cette sublime civilisation de l'Anti-Atlas. D'où la nécessité de penser, peut-être, à un PAT des *Igoudar* ou à un Plan Directeur des *Igoudar*. Des plans qui peuvent concevoir des circuits intégrant d'autres produits (terrasses de culture, habitat pittoresque, matfias, arganeraie, amandier, *medressas*) car le seul produit *agadir* n'est pas suffisant pour satisfaire des touristes culturellement motivés. Ces documents peuvent également percevoir des sites pour des hébergements et ce pour assurer des nuités sur place. Un tel projet va donner de l'emploi et faire valoir les produits locaux comme l'huile

(13) - Dans le cadre du programme national des routes rurales, de nombreux chantiers de construction de routes sont en cours, le taux de l'électrification est très important, mais l'activité touristique a besoin aussi d'une bonne répartition des stations d'essence et du réseau téléphonique ainsi que la création de centres d'approvisionnement en besoin de base.

d'argane, l'*amlou*, le miel et les produits dérivés des figues de barbarie (cactus)[14].

Enfin, pour donner une chance supplémentaire de réussite à ces stratégies, il faudrait impliquer l'université pour assurer la formation et l'encadrement des acteurs locaux et des visiteurs. Des enseignements spécialisés sur tout ce qui concerne le patrimoine de la zone et sa mise en valeur pourraient être proposés : cours d'histoire, de géographie, étude du patrimoine et des langues dont en premier lieu, l'amazighe[15] (Humbert, A., 2003).

Conclusion :

L'Anti-Atlas occidental constitue par ces composantes naturelles et culturelles un musée éco-culturel témoin d'un véritable génie d'adaptation. Mais ce sont les *igoudar* de cette zone de montagne déshéritée, qui constituent une synthèse de cette civilisation de valeurs patrimoniales pluridimensionnelles. Grâce à leurs sites, leurs formes, leurs architectures, leurs institutions et leur fonctionnement, ils ont résisté pendant des siècles durant aux actions érosives conjuguées de la nature et l'homme.

Le but de cette contribution est d'établir un diagnostic des potentialités territoriales et les possibilités de leur implication dans un processus de développement touristique de la niche de produits naturels et culturels (écomusée). Cet héritage, dans le cadre d'une bonne volonté de tous les acteurs, pourrait devenir un élément d'attraction et de développement régional. En d'autre terme, ce territoire a besoin d'une stratégie de renforcement de l'identité régionale et locale et une politique qui consisterait à encourager ces territoires à développer et à valoriser leurs ressources locales, bref, une politique de créativité, d'innovation et d'accompagnement.

(14) - Des coopératives de produits du terroir pourront être envisagées.

(15) - La population des pays des *igoudar* est exclusivement amazighe, l'enseignement de cette langue est primordial pour les guides pour qu'ils puissent assurer l'échange entre cette population et les touristes (Ait Lemkadem, Y., 2007, p. 146).

De plus en plus, on assiste dans le monde entier, à l'avènement de ce qu'on peut appeler l'économie de la culture : *«La culture est progressivement perçue comme étant une ressource économique, notamment pour le développement régional, a un degré tel que les objets, symboles, artefacts et autres formes culturelles sont maintenant considérées comme autant de « marqueurs culturels » dans ces stratégies de développement régional* » (Carrière J.B., et Lequin, M., 2009, p. 351).

En ce qui concerne l'Anti-Atlas, il faudrait des actions qui faciliteraient et vulgariseraient l'accès au patrimoine culturel à des fins touristiques en mettant à la disposition des instruments aptes à en faire la connaissance et la compréhension, et donc à en faciliter la fréquentation (Popp, H., 2010)[16]. Aujourd'hui, la vacation et les usages touristiques (alternatifs) du patrimoine culturel sont nécessaires pour répondre à deux objectifs : décongestionner les zones de tourisme de masse (Agadir) et faire valoir les zones marginales et leur patrimoine. Cependant, toute action dans ce sens doit prendre en considération plusieurs enjeux politiques, économiques et environnementaux. Percevoir un patrimoine comme un produit de consommation le condamne à perdre sa valeur identitaire et symbolique ; la conservation d'un patrimoine pour des fins économiques est agréable mais il faut le faire sans le dénaturer. En d'autres termes, *« il ne s'agit pas seulement de conserver le monument, mais il faut le faire participer au devenir de l'environnement* » (Jlok, M., 2007, p. 136).

(16) Le projet que nous entreprenons (Popp, H., Ait Hamza, M., et El Fasskaoui, B.), a l'ambition de combler ce vide par la publication d'un atlas illustré des *igoudar* (2011) et d'une carte touristique de l'Anti-Atlas occidental (2012).

Bibliographie :

Adam, A. (1978), « *L'agadir berbère, une ville manquée* ? » Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, Volume 26, Numéro 1, pp. 5-12.

Adam, J. (2005), « *L'agadir de Tasguent : (Anti-Atlas marocain) ; un grenier collectif à classer 'patrimoine culturel mondial'* » In Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines, Ait Hamza, M. et Popp, H.,(éd.) université Mohammed V-Agdal, FLSH, Série, Colloque et Séminaire, n° 119, Rabat, pp 227-237.

Ait Hamza, M., Ait Said, H., (2012), «*Mise en tourisme des greniers collectifs : stratégies, enjeux et conflits*», In Ait Hamza et Popp (éd), actes du colloque international, Igoudar, un patrimoine culturel à valoriser, Taroudant, 23 et 24 septembre 2010. IRCAM, Rabat.

Ait Lemkadem, Y., (2007), «*Tourisme interculturel : Facteur de développement rural au Maroc* », In, Patrimoine et musée au Maroc, Jlok, M., (coord), Série, Colloques et séminaires, n, 11, IRCAM, Rabat, pp. 143-150.

Boussalh, M. (2003), « *Imachguigueln* : *les dimensions socioculturelles d'un grenier collectif de l'Anti-Atlas occidental* », In, Le patrimoine culturel marocain, Gaulier Kurhan, C. (dir.) Maisonneuve el Larose, Paris, pp. 329-342.

Carrière, J.B et Lequin, M. (2009), «*Innovation culturelle, tourisme et gouvernance régionale*», In «Patrimoine culturel et tourisme alternatif» Breton, J.M (dir), (ed.), Karthala-CREJETA. Paris, pp. 349-366.

Chaumel, J. (1952), « Histoire d'une tribu maraboutique de l'Anti-Atlas: les Abdallah Ou Said », Hesperis, T XXXIX, 1-2, pp. 197-212.

Delage, J. (1987), « *Maroc que j'aime* », Editions Tougui, Paris, pp. 238-248.

Despois, J. (1954), « *Les greniers de l'Afrique du Nord* », Tunis, pp. 38-60.

Despois, J. (1956), « *La culture en terrasse dans l'Afrique du Nord* », Annales, Economie, Sociétés, Civilisation, Volume 12, Numéro 1, pp. 42-50.

Fikri, M. (1995), « *Organisation de l'espace et vie rurale sur le piémon*t *nord de l'Anti-Atlas (Maroc) le cas de la tribu d'Issendalène* », Thèse de doctorat, université Nancy 2.

Humbert, A. (2003), « *L'Anti-Atlas occidental : une montagne moribonde*? » In, Crises et mutations des agricultures de montagne, actes du colloque international en hommage au professeur Mignon, G., Presses Universitaires de Blaises Pascal, Clermont-Ferrand.

Humbert, A. et Fikri, M. (*1999*), *«Les greniers collectifs fortifiés de l'Anti-Atlas occidental et central : étude de cas»*, In Archéologie des espaces agraires méditerranéens au Moyen Age, Castrum 5, Actes du colloque de Murice (Espagne), du 8 au 12 mars 1992, (éd.) Casa de Vélasquez, pp. 361-370.

Jlok, M., (2007), «*Culture et tourisme*», In, Patrimoine et musée au Maroc, Jlok, M., (coord), Série, Colloques et séminaires, n, 11, IRCAM, Rabat, pp. 135-142.

Kagermeir, A., (2011), *« La mise en tourisme en valeur du patrimoine culturel matériel : mise en scène, revivre et animer les igoudar du sud marocain »*, In Ait Hamza (éd), actes du colloque international, "Igoudar, un patrimoine culturel à valoriser", Taroudant, le 23 et 24 septembre. 2010, IRCAM, Rabat. (sous presse)

Meunie, Dj., J. (1951), « *Les greniers citadelles au Maroc* », Arts et Métiers graphiques, 2 volumes, Paris.

Meunie, Dj., J. (1961), *« L'agadir berbère : Archaïsme vital, le grenier de tribu au Maroc»*, In, Archaïsme et modernisme dans l'Islam contemporain», Cahiers de l'Institut de science Economique Appliquée, Perroux, F., (dir.), Série V, Numéro 3, I.S.E.A, Paris.

Montagne, R. (1929), « *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas, l'Agadir des Ikounka* », Hesperis, T.IX, 2ème et 3ème trimestre, pp. 99-139.

Montagne, R. (1930), « *Villages et kasbas berbères* », Paris

Naji, S. (2006), *«Greniers collectifs de l'Atlas : patrimoine du Sud marocain »* ; Edition Edisud, Casablanca.

Popp, H., (2011), *« Routes touristiques' : produit d'une commercialisation 'en paquet' d'attraction culturelle, un modèle applicable au Maroc »*, In Ait Hamza (éd), actes du colloque international, "Igoudar, un patrimoine culturel à valoriser", Taroudant, les 23 et 24 septembre 2010. IRCAM, Rabat. (sous presse)

Popp H., Ait Hamza A. et EL Fasskaoui B. (2011), *« Les agadirs de l'Anti-Atlas occidental : Atlas illustré d'un patrimoine culturel du Sud marocain »* Bayrouth.

Riser, J. (1988), *« Anti-Atlas »,* In, Encyclopédie Berbère, V, Anactus-Anti-Atlas, EDISUD, Aix-en-Provence, pp. 776-791.

Zainabi, A.T., 2005, *« les magasins collectifs, un patrimoine culturel en voie de rapide dégradation : le cas du versant septentrional du jbel Sirwa et de sa bordure (province de Ouarzazate) »*, In Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines, Ait Hamza, M. et Popp, H., (éd.) FLSH, Série, Colloques et séminaires, n° 119, Rabat, pp. 217-226.

Zarguef, A., (2001), *« Un espace montagnard et une société en crise au cœur de l'Anti-Atlas : la contrée d'Igherm »*, Thèse de doctorat, université Nancy 2.

L'agadir dans l'œuvre de Robert Montagne (1893-1954)

Hans-Joachim BÜCHNER
Ingelheim, Allemagne

Introduction :

Pour soutenir notre réflexion sur la sauvegarde et la valorisation des greniers-citadelles de l'Anti-Atlas comme étant la reprise du plus important héritage culturel bâti de l'époque précoloniale des tribus autonomes amazighes des Chleuhs, nous nous reportons à une référence importante, en l'occurrence Robert Montagne et à son étude pionnière sur l'agadir des Ikounka (1929/1930). C'est un classique de l'ethnologie coloniale qui mérite à plus d'un titre d'être relu.

Ma contribution est centrée sur deux aspects souvent ignorés:

(1) - Quelles ont été les raisons qui ont poussé Montagne à faire du grenier collectif et de sa charte des objets de recherche? Pour le comprendre, il faut replacer son étude dans son contexte biographique et historique.

(2) - Comment Montagne a vu et interprété l'institution de l'agadir si caractéristique pour les tribus amazighes ? Pour mettre en relief sa perception de l'agadir il paraît raisonnable de structurer sa description et d'en décerner les aspects qu'il a intégré dans sa sociologie politique des berbères sédentaires du Maroc du sud-ouest.

1. L'approche contextuelle :

La présentation de Montagne s'appuie sur les indications qu'il a données lui-même dans ses œuvres, ainsi que sur les témoignages de ceux qui lui sont proches, que ce soit de manière personnelle (en particulier l'hommage

d'Adam en 1955: 16-35) ou de manière scientifique (en particulier Ernest Gellner en 1985/81 et 1986/72). Les actes du colloque « La sociologie musulmane de Robert Montagne » publiés sous la direction de Pouillon et Rivet en l'an 2000 fournissent un regard critique sur son rôle et son impact au sein de l'empire colonial français.

1.1. Le fond biographique :

Notre approche de Robert Montagne n'a pas pour objectif de rendre compte de sa vie et de sa personnalité, mais plutôt de faire l'esquisse de la fondation de son extraordinaire carrière. Ce fut d'abord son passage de fonction d'officier de marine au scientifique colonial, couronné en 1948 par sa nomination comme professeur de chaire au Collège de France ; ensuite ses fonctions relativement importantes exercées au Maroc et au service de l'empire colonial français. R. Montagne en tant que conseiller des décideurs politiques et en tant qu'instructeur des administrateurs coloniaux (fondateur et directeur du C.H.E.A.M. = Centre des Hautes Études d'Administration Musulmane).

1.1.1 - De l'officier au scientifique :

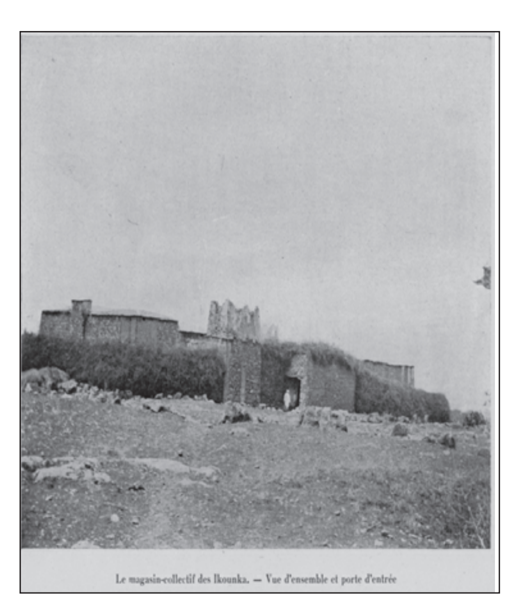
Adam (1955:17) rend compte pourquoi la rencontre avec le Résident Général Lyautey représenta pour ce jeune lieutenant de vaisseau, le tournant décisif de sa vie. Installé après la première guerre mondiale à Mehediya près de Kenitra (embouchure de Sebou au Maroc), dans l'Aéronavale, R. Montagne se consacrait aux levées topographiques tout en se lançant dans l'apprentissage de l'arabe « se mit à apprendre l'arabe, parce qu'il était curieux de comprendre les hommes, différents de lui, au milieu desquels il vivait... Il étudie les marins marocains, les coutumes des populations de la côte... À Rabat ... il est présenté au Maréchal et ce prodigieux sourcier d'hommes n'y trompe pas. Il l'emploie à des taches paradoxales pour un marin. ». R. Montagne a été affecté en 1920 au Cabinet de la Résidence, plus précisément au Service de Renseignements qui devait avant tout fournir les

informations nécessaires au contrôle et à l'administration. Lyautey avait ainsi pris une décision qui lui est typique en ce qui concerne le choix de son personnel. Il considérait Montagne comme une personnalité capable d'aller à la rencontre des Marocains avec respect, et qui par sa propre initiative est prêt à explorer ardemment leur société. Pour Lyautey, Montagne était un officier et donc habitué à fournir des informations concrètes et véridiques, pouvant servir de base pour des décisions stratégiques (Rivet 1984:107/8).

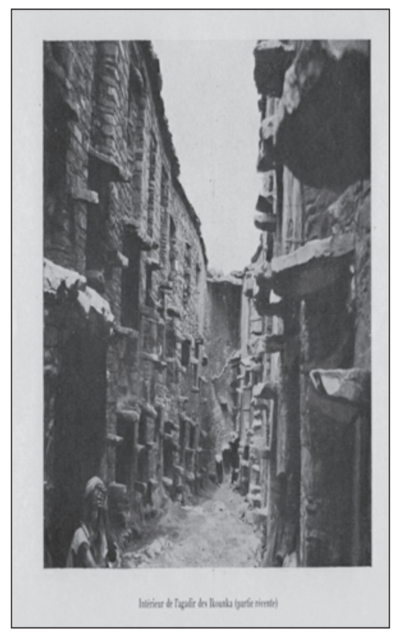
À Rabat, Montagne s'appropria à l'Institut des Hautes Études Marocaines d'où il se lança dans les bases langagières et méthodiques pour les enquêtes et les recherches dans les tribus. Cette formation a également permet la qualification des officiers de renseignements (à partir de 1926 : officiers des affaires indigènes) pour leurs interventions dans les zones soumises du «bled es-siba». Montagne, entièrement libéré par Lyautey, définira sa mission scientifique. Il écrit à ce sujet dans la préface de sa thèse, qu'il avait l'intention, au départ, de se « borner à mieux connaître seulement l'origine du pouvoir des chefs de l'Atlas, l'organisation de leurs commandements et institutions qu'ils avaient pu fonder en pays berbère. » (Montagne 1930b: IX et 1953 : 162). Il fit ainsi d'une question politique un sujet de recherche, ce qui était important pour Lyautey qui voulait intensifier la coopération avec ces Grands Caïds, et, selon le principe de « l'indirect rule », les charger de faire avancer la « pacification » des tribus berbères dissidentes au sud.

1.1.2 - La découverte de l'agadir :

Lors de son premier tour d'orientation en 1924 à travers son domaine de recherche, à la limite nord-est de l'anti-Atlas, chez cette petite tribu des Ikounka, Montagne fit une découverte qui l'a fasciné. Il entra non seulement dans le grenier collectif fortifié intact. (photo 1 = Montagne 1930a), (dans lequel les familles stockaient leurs grains dans des cellules accolées contre un haut mur. (photo 2 = Montagne 1930a Fig. 9), mais il obtint aussi l'accès à la charte de cette institution que l'amine gardait précieusement dans un coffre (photo 3 =Montagne 1930a, Pl. 1).


Le magasin-collectif des Ikounka. — Vue d'ensemble et porte d'entrée

ph.1


Intérieur de l'agadir des Ikounka (partie récente)

ph.2


Recueil de droit coutumier des Ikounka. Fin du préambule et page XXXII du louḥ

ph.3

Montagne raconte (1951, 5) : *«En 1924, au moment où s'ouvrait pour la première fois à nos enquêteurs le chemin des abords de l'Anti-Atlas, alors à demi dissident, nous avions eu la chance de pénétrer l'un des premiers dans la cour du vieil agadir des Ikounka; où un Cheikh à barbe blanche avait consenti en tremblant à nous laisser prendre connaissance du louh, du code vénérable du droit coutumier plusieurs fois centenaire de cette institution.»* Montagne se rendit rapidement compte que sa trouvaille, c'est-à-dire la charte de l'agadir des Ikounka, comportait 170 articles définissant des règles de l'organisation et des codes de conduites. Le coffre contenait aussi divers dossiers, qui permirent d'en tirer des conclusions précises sur l'histoire de cet agadir. Montagne (1930a: 5) était conscient de ce qu'il pouvait obtenir de documentation, pour la première fois, sur les berbères sédentaires des Chleuh: *«l'usage des magasins collectifs ... réglé dans le Sud du Maroc par des codes de droit coutumier, élaborés depuis de longs siècles..., et qui nous apparaissent comme les monuments juridiques les plus parfaits que les vielles populations de l'Afrique du Nord aient réussi à édifier.»*. C'est pourquoi il fit une traduction française des documents en faisant appel à deux *taleb* locaux, en investissant beaucoup et en travaillant avec une méticulosité critique.

Grâce à cette expérience Montagne a pu avoir une idée du fonctionnement de l'autogouvernement des groupements berbères autonomes et indépendentes. Il approfondira cet aspect dans son programme de recherche. Et après avoir compris, lors de ses recherches dans le Haut Atlas, comment ces Grands Caïds, ces meneurs d'hommes sous la mobilisation de leur clan et par l'utilisation du système dualiste d'alliance (« leff »), contrôlaient peu à peu les tribus berbères autonomes avoisinantes, les exploitaient, opprimaient leurs institutions « démocratiques » et détruisaient leurs greniers collectifs, il se concentra sur l'étude des *« républiques berbères »* et leurs institutions.

Après son intervention en tant qu'éclaireur et conseiller personnel de Lyautey durant la Guerre du Rif, il retourna en 1928 à l'agadir des Ikounka pour élargir la base empirique de son étude en faisant des relevés cartographiques.

En 1927/1928, il entreprendra de nouvelles recherches en particulier dans l'Anti-Atlas et le Jbel Siroua où il rencontrera des greniers-citadelles bien impressionnants et d'autres traces et vestiges de la société berbère particulièrement bien conservés.

1.3. Une anthropologie sociale et politique des Chleuh :

Les différents regards sur l'agadir :

Les résultats des recherches entreprises par Montagne sur les berbères sédentaires du sud-ouest marocain, sont livrés dans trois importants ouvrages, publiés presque en même temps. Bien qu'il y ait mis à chaque fois l'accent sur des thèmes différents, il nous faut considérer ces œuvres comme formant un tout. Ils ont en commun l'approche empirique, la description extrêmement fouillée et l'application cohérente d'une terminologie autonome. En fait, R. Montagne était persuadé d'avoir trouvé les règles du fonctionnement de la politique des tribus berbères : le concept de l'oscillation cyclique des agrégats politiques est la charpente constante de son argumentation.

L'importance de l'agadir dans les trois ouvrages peut être saisie différemment comme suit :

Ce qui l'intéresse avant tout dans l'étude sur l'agadir des Ikounka (1929/1930a), c'est l'ancrage territorial et social de cette institution et sa gestion collective réglée selon le droit coutumier. Bien que certains cercles du protectorat aient essayé d'instaurer officiellement en 1930 avec le *dahir berbère* pour les tribus berbérophones un système juridique basé sur le droit coutumier indépendamment du droit islamique et contrôlé par les Français, Montagne s'abstient de prendre position sur la politique de redéploiement

de ce droit. Il considérait cette initiative des « berbérophiles » comme étant bien naïve et politiquement déplacée (Montagne 1934 et 1953: 180-187 ; Khemmache & Mahé 2000 : 159).

Dans sa thèse (1930b), il porte sa réflexion, avant tout, sur les états d'agrégation entre « l'anarchie organisée » *des républiques autonomes berbères*, d'un côté, et les régimes hégémoniques despotiques de l'autre. Le grenier collectif fortifié en tant que garant de survie, et centre socioéconomique dans les républiques berbères indépendantes, devient, en cas de conflit, un lieu de refuge et de résistance et par conséquence la cible principale des attaques. La destruction des *igoudar* (pl. d'agadir) par les Glaoui est pour Montagne la preuve de l'importance politique et stratégique qu'on attribuait à ces constructions dans un passé tout récent.

Pour illustrer sa thèse, Montagne (1930c) a publié une collection de photos prises lors de son travail sur le terrain comme *« tableau de la vie sociale des berbères sédentaires dans le sud du Maroc »*. Ces photos qui ont été rassemblées en blocs thématiques et accompagnées d'un court commentaire, reflètent dans leur succession les différents stades de la transformation de la société berbère vue par Montagne. Les architectures qui sont visibles sur ces photos sont en quelques sortes les indicateurs de l'état de la société. Huit planches sont consacrées au grenier collectif dans un chapitre à part entier. Il est présenté comme l'élément architectural dominant des « républiques berbères » et le symbole tangible de leur pouvoir et de leur cohésion. Ces photos donnent en même temps une idée de la culture matérielle de ces sociétés agricoles, perçue comme archaïque.

2. La perception de l'agadir des Ikounka (Anti-Atlas) :

L'étude du cas de l'agadir d'Ikounka (1929/1930a) est à juste titre considérée comme une percée dans ce domaine. Montagne a réussi à dresser un tableau nuancé de cette institution en faisant appel à une large variété de données et d'informations. Il s'est intéressé, en particulier, à la gestion

collective grâce à laquelle il a pu montrer comment fonctionnait la société berbère autonome. De par cette exigence, il se distinguait clairement du Lt. Dupas (1929) qui, la même année, ne fit que regrouper quelques rapides descriptions et une typologie des plans d'architecture dans son article sur les magasins collectifs du Haut-Atlas occidental.

L'objectif de l'analyse de ce travail n'est pas d'en résumer son contenu et de le comparer à l'état actuel de la recherche, mais plutôt de mettre en évidence l'approche selon laquelle Montagne a structuré et présenté l'agadir comme une institution.

Son étude est divisée en trois chapitres à peu près équilibrés et qui se complètent de façon cohérente. Dans la première partie sous le titre de « le canton des Ikounka», sont exposées les conditions géographiques et historiques qui ont ici favorisé la construction d'un grenier fortifié à la fin du 17ème siècle. Le deuxième chapitre se concentre sur « l'agadir des Ikounka » en tant qu'institution sociale au sens large du terme. Il en analyse la construction, la fonction et l'organisation sur la base de la charte correspondante. Dans son dernier chapitre, Montagne essaye d'émettre une hypothèse sur l'évolution de cet acquis culturel élémentaire que c'est le stockage collectif des grains au Maroc et en Afrique du Nord jusqu'à leur stade de développement le plus impressionnant dans l'Anti-Atlas.

2.1. L'agadir comme réponse aux conditions de vie précaires :

Montagne mobilise une large palette d'informations géographiques et historiques pour clairement illustrer les différentes situations dans lesquelles les Ikounka sont soumis à des risques d'existence (fig. 1).

Fig. 1:

Schéma des conditions géographiques et historiques du canton des Ikounka relatives à l'installation de l'agadir (d'après Montagne 1930a, Chap. 1)

Conditions de vie précaires:	Stratégies de sûreté de l'existence:
Danger de soumission au (makhzen) et incursions (tribus nomades) (site du canton: Dir et voie de passage)	**Garde de grains, Défense de l'habitat**
Risques : perte des récoltes et disettes (aridité et variabilité climatique)	
	Formes d'action:
Risques : pillage des réserves de grains (attaques des voisins) ou du hameau	(1) Fortification de la maison
(2) Association de 3 Clans(Azilal):	fondation d'un grenier fortifié (fin 17e s.)
	(3) Extensions successives de l'agadir au grenier collectif du canton resp. de la tribu
	H.-J. Büchner - 2010

Il décrit, dès le départ, la situation géographique du 'canton' en tant qu'espace appartenant à la zone du *Dir* directement accolée à la plaine du Sous. Espace traversé par une voie de passage vers l'intérieur de l'Anti-Atlas, et directement exposé aux attaques des nomades arabophones de la plaine et à des *harkas* du makhzen. Malgré la proximité de l'Atlantique, les conditions climatiques caractérisées par l'aridité et la variabilité des précipitations mettent souvent en péril l'agriculture paysanne de subsistance: «*Quatre fois sur sept, la récolte est nulle*» (Montagne 1930c: 21). En période de famine, les tribus voisines pillent souvent les réserves de nourritures stockées. On comprend bien que dans ces conditions d'existence précaires, ces berbères sédentaires aient cherché des moyens pour garder leurs grains et défendre leurs vies. Montagne (1930c: 23) intègre les façons d'agir des Ikounka dans une suite historique : *« il n'est d'autre moyen, tout d'abord, que de construire, chacun pour soi, de solides maisons, disposées comme de petite forteresse, entourées de haies élevées, pourvue de meurtrières et de tours de guet...»*. A la fin du 17ème siècle, trois clans du plateau décident de construire ensemble un grenier fortifié commun sous la direction des Ait Bahman. Peu à peu, les autres villages de la tribu s'y rattachent et le grenier collectif s'élargit à celui du « canton ».

2.2 - L'agadir comme bâtiment et institution :

Montagne a travaillé sur l'agadir de manière très détaillée (fig. 2). En s'appuyant sur de vieux dossiers et sur l'architecture encore existante, il reconstruit l'histoire de sa fondation, c'est-à-dire le choix d'un lieu défensif stratégique à proximité et accessible *(« sur le bord de la falaise, en un point d'où l'on peut observer de loin l'arrivée de l'ennemi »)*, puis l'achat d'un terrain et pour gérer cette construction, le choix d'une charte adéquate et respectée qui pourra servir de modèle. Les éléments du plan de construction semblent avoir été connus. Un plan d'ensemble d'état 1928 (fig. 3 =Montagne 1930a, Plan, p. 31) permet d'identifier, sans aucune difficulté, les éléments de cette architecture fonctionnelle, c'est-à-dire les constructions défensives extérieures, l'installation de stockage au centre rigoureusement réglementée et les dispositifs des différentes fonctions secondaires (mosquée, citerne, magasins etc.).

Fig. 2 : Schéma de l'institution de l'agadir des Ikounka
(d'après Montagne 1930a, Chap. 2)

LE BÂTIMENT	L'ORGANISATION
Fondation: choix du lot à bâtir (site défensif; accessibilité)	Fondation: choix d'un modèle du louh (code respecté)
Architecture: Structure spatiale et répartition fonctionnelle	Structure sociale: participants: 'gens de l'agadir' et leurs repré-sentants ('ommal); Ségrégation: forgerons, juifs

Gestion et Gouvernement par l 'ommal ("sénat"):

fixation des servitudes communes
et l'inflictions des sanctions:

maintien de la construction et de la défense;

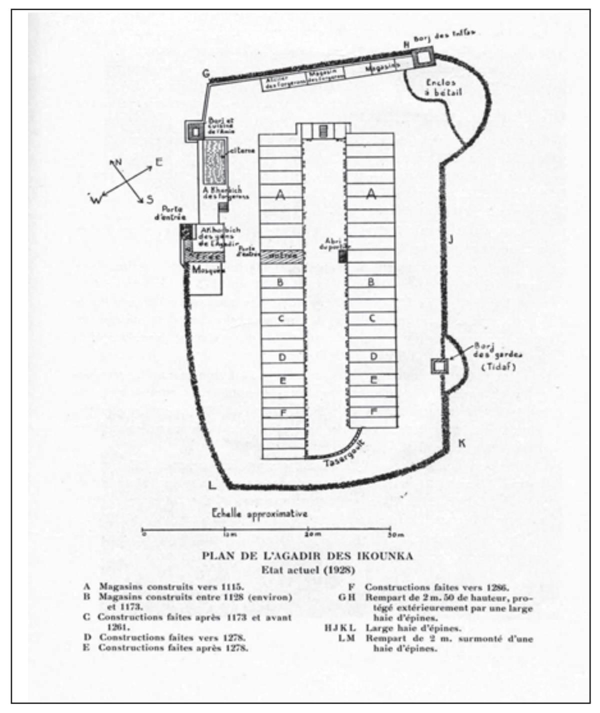
contrôle par le portier ('amin');

jurisprudence ('louh') et châtiment

Montagne, partant de la charte, souligne les bases de l'autogestion de cette installation, en particulier le catalogue des droits et devoirs des propriétaires des magasins *('les gens de l'agadir')* et le code de conduite détaillé avec ses nombreuses sanctions assurant le droit et le règlement. Le contrôle du respect des règlements ainsi que la distribution des punitions incombées aux représentants (*'ommal'* ou *'inflas'*), choisis par les chefs de famille tous les ans et qui prennent leurs décisions avec une majorité aux deux tiers. Montagne (1930c: 37/8) pense pouvoir démontrer que cette institution, en principe démocratique, a évolué vers un régime oligarchique. Les *'ommal* (*«ce petit sénat des paysans cupides et faméliques»*) ont, non seulement un prestige important, mais aussi de considérables avantages matériels car ils gardent en grande partie pour eux, sans partager avec les gens de l'agadir, les sommes qu'ils font payer et les repas « imposés».

La charte ne dit rien sur la nomination des inflas. Montagne (1930a:35/36) rapporte en suivant l'exemple de la désignation de l'amrhar de la djemâa :

Plan, Agadir Ikounka (Montagne 1930)



«Chaque année, les chefs des familles patriarcales associées dans la fondation de l'agadir, se réunissent et il est procédé, par voie de tirage au sort ou en appliquant le tour de rôle... ». Mais la constatation suivante d'Adam (1986 : 238) est plus probable *« La gestion de l'agadir est confiée à un Conseil de six à huit membres ..., réprésentant chacun une des « gens » ou un hameau, et choisis en fonction de leur intelligence et de leur expérience, mais aussi de leur richesse. Chacun assume à tour de rôle, pendant un an, la charge de chef du Conseil. »*.

2.3 -L'hypothèse d'une évolution :

Montagne essaye dans le dernier chapitre de classer son objet de recherche et de faire une typologie régionale, afin d'en déduire une hypothèse pour une évolution des greniers. Il se réfère pour cela à d'autres formes de greniers communs en Afrique du Nord. C'est dans l'Anti-Atlas et dans le Djebel Siroua que l'on trouve des Igoudar du plus haut niveau de

construction de forteresse et d'une perfection fonctionnelle. *« Pour la plupart ils sont devenus, comme celui des Ikounka, le centre économique du canton; des artisans nègres ou juifs travaillent en permanence dans leur voisinage; l'assemblée de l'État berbère y tient ses délibérations et derrière leurs remparts défendus par des tours, percés de meurtrières, grâce aux réserve de blé et à l'eau de la citerne, tous les habitants peuvent trouver un refuge et soutenir un long siège».* (Montagne 1930a: 51). Le Haut Atlas Occidental connaît le grenier collectif sous le nom de « igherm ». En règle générale celui-ci est plus petit et intégré dans l'habitat villageois. Dahane (2000: 66) reproche à tort à Montagne, d'avoir surestimé la signification des greniers collectifs pour le Haut Atlas, car du grand nombre des ruines qu'il cite ne sont pas historiquement catalogués ou classifiés comme grenier.

Montagne (1930c: 51) présente ensuite d'autres formes de stockage de céréales, comme par exemple les sommets fortifiés ou les cavernes creusées dans des roches. Il mentionne les grottes (sg. *tighermt*) des semi-nomades aux versants sud de l'Atlas: *«Du Sous à l'Aurès coexistent donc les cavernes et les magasins collectifs - les premières comme la forme primitive des seconds.»*. En s'appuyant sur ce genre d'analogies, Montagne ose formuler l'hypothèse que le type de grenier-citadelle de l'Anti-Atlas s'est développé progressivement des cachettes des nomades lors du processus de sédentarisation. Le magasin collectif serait *« lié aux premières phases de la vie sédentaire et agricole chez les nomades »* (Montagne 1930c: 65). La plupart des auteurs qui citent Montagne comme étant le représentant de cette, théorie des nomades' oublient généralement que Montagne relativise lui-même son hypothèse : Il pourrait également y voir une « gradatation idéale » comme un modèle de l'ordre qui serait à compléter par des recherches supplémentaires.

3. Quelques remarques sur Montagne et ses recherches sur l'agadir :

1. Montagne est aujourd'hui, grâce à la précision et la richesse de sa documentation de sa recherche de terrain, un témoin important en

terme de connaissance de la société berbère sédentaires dans le sud-ouest du Maroc. Il a pu la décrire à un moment où elle a connue «l'anarchie organisée» de la situation précoloniale en observant les conséquences de la «pacification» définitive à une époque où le grenier fortifié perdit son caractère guerrier.

La prudence s'impose, lorsque Montagne recourt au lointain passé de l'Afrique du Nord pour tenter de reconstruire l'évolution du grenier fortifié et également quand il prévoyait le déclin définitif et inévitable de cette institution.

2. C'est à Montagne que revient le grand mérite d'avoir rédigé la première anthropologie sociale et politique des Chleuhs, et, dans ce contexte, la première étude de cas sur un agadir de l'Anti-Atlas. Son œuvre principale est une contribution créative en ce qui concerne l'organisation politique des sociétés acéphales qui fonctionnent sans pouvoir hiérarchique établi. Le travail de Montagne, longtemps considéré comme « Bible » dans le cercle interne de l'administration coloniale, a été vulgarisé par Gellner (1985/81).. Il a ainsi veillé à ce que sa conception d'une société dualiste (principe du damier) soit encore aujourd'hui discutée comme étant une variante territoriale du modèle segmentaire, partiellement critiqué par Hart (1996). En revanche, l'impulsion à vouloir faire de la recherche scientifique sur l'agadir, a été reprise déjà de son vivant par Jacques-Meunié (1951).

3. Montagne a retracé, pour la première fois et et cela de façon encore valable, la morphologie spatiale et sociale d'un agadir de l'Anti-Atlas grâce à sa démarche scientifique. Son outillage méthodique est basé sur l'approche empirique comme celui des officiers des Affaires indigènes et de leurs travaux ethnographiques. Sa manière d'interpréter l'architecture de l'agadir et son espace en rapport avec la structure sociale des participants correspond à une conception moderne des sciences sociales.

Montagne n'était pas un sociologue de formation. Mais, même sans être lié à l'école d'Émile Durkheim, le fondateur de la sociologie moderne en France, la thèse de Montagne fut publiée dans, *L'Année sociologique*, probablement parce qu'il a évité tout déterminisme (c.à.d. les paradigmes naturalistes ou raciaux) et parce qu'il avait suivi une réflexion strictement fonctionnelle dans son analyse.

4. Montagne reste, cependant, dans le cadre défini des clichés qui ont marqué la politique coloniale au Maroc comme un « axiome ». Il s'agit plus précisément des dichotomies « *bled es-siba* »' / «*bled el-makhzen*» pour la catégorie de l'espace et les « Berbères / les Arabes » comme catégorie ethnique. Il revient pourtant à Montagne le mérite d'avoir remanié une pierre angulaire de ce cadre défini de l'idéologie coloniale, avec son travail sur les tribus berbères : sîba devient chez lui une «*anarchie ordonnée*» selon le principe d'un équilibre instable par l'opposition dualiste *(leff)* de ces nombreux petits états berbères. Et aux berbères il attribue un esprit égalitaire et communautaire présent dans l'autogestion des institutions comme le *souk*, la *djemâa* ou le grenier fortifié.

Il est difficile d'évaluer ce que Montagne à pu faire bouger politiquement avec son nouveau regard sur les tribus berbères. En tout cas, la Résidence n'a pas remis en question sa coopération avec les Grands Caïds, bien qu'il les ait stigmatisés comme tyrans. Sa sympathie pour les « *républiques berbères* » et leur fondement égalitaire-démocratique ainsi que son admiration pour l'agadir comme étant la manifestation imposante de l'ingéniosité de cette ancienne civilisation berbère, sont indéniables. Montagne resta, néanmoins, d'une grande lucidité loin de toute berbéromanie de son époque. Mais il a mis en évidence les potentiels qu'on peut trouver dans l'organisation communautaire des «*républiques berbères*» pour une autogestion communale. Il a également pensé à ce sujet à la mise en place d'institutions communautaires selon le modèle de l'agadir.

5. Le scientifique Montagne était plutôt dogmatique et ne remettait pas en question la validité de ses ‘lois’. Même l’institution de l’agadir devait donc obéir aux règles de l’oscillation. À l’époque du *sîba,* on arrive à la naissance ou plutôt à l’épanouissement de cette institution mais la domination de l’ancien makhzen ou des Grands Caïds engendre son déclin. Montagne parle ici d’un « sommeil ». L’image du *« sommeil de la belle au bois dormant »* de l’agadir est vraiment problématique, car cette conception rend difficile l’interprétation de son présent. Le déclin de l’institution collective de l’agadir qu’il a prévu, est-il uniquement la conséquence de la domination par le makhzen? Ne serait plutôt la conséquence du bouleversement profond provoqué par le protectorat qui a déclenché le changement économique fondamental par, entre autre, l’imbrication du commerce et la migration de travail?

6. En tant que pionnier scientifique dans ce domaine, Montagne a dû créer une terminologie appropriée qui parait ethnocentrique et qui de ce fait soulève plusieurs questions. Ainsi le terme “canton” correspond certes bien à l’idée d’une région française de modeste envergure et à l’autonomie des cantons suisses, mais son concept de la *« république berbère »* engendre de fausses associations. Montagne s’oppose avec fermeté à appliquer le terme « féodal » du Moyen Age européen aux «dictatures des Grands Caïds», même si ce terme était courant à son époque.

En formulant sa définition de l’agadir des Ikounka, il rencontre un problème terminologique important qu’il ne saura résoudre (Montagne 1930a: 28). Le grenier est-il l’expression matérialisée d’un collectif ou plutôt d’une association privée d’actionnaires ? On ne pourra sûrement régler ce problème que si l’on invoque les bases de la cohésion sociale de cette société berbère (voir pour l’Algérie Bourdieu 2010, p. 24-27 sur le *qanum*, recueil de coutumes, chez les Kabyles et p. 37-38 sur l’organisation de la *qal’ah*, grenier-citadelle, chez les Chaouïa).

7. C'est à Montagne que revient également le mérite d'avoir fait de la charte des Ikounka un objet de recherche. Il a ainsi mis à disposition des chercheurs, en proposant une traduction française méticuleuse, une base indispensable pour mieux comprendre cette institution. Toutefois, elle n'a pas le niveau de traduction critique comme celle qu'a effectuée Mezzine (1987) pour le recueil de coutume du qsar de Lgara (Tafilalt).

Il est vrai que Montagne a pu grâce à la charte, clarifier l'organisation de l'agadir et expliquer comment était assuré le respect du règlement par le catalogue de sanctions, mais il n'a pas saisi ce que cette charte excluait ou laissait de côté, à savoir les valeurs sur lesquelles se base la société amazighe. L'agadir n'est pas uniquement un lieu de rencontre et le point de repère des comportements quotidiens des gens de la tribu, mais aussi un lieu saint ou s'accomplisse un grand nombre de rites religieux protégeant l'agadir (*baraka*). Certes Montagne a mentionné le caractère sacré de l'agadir et de son louh, mais il a largement négligé de rechercher cet aspect de la réalité sociale, souvent non explicité dans la charte.

4. Perspectives :

Robert Montagne a tout de même le mérite d'être le premier à présenter le grenier fortifié de l'Anti-Atlas comme étant une pièce maîtresse de l'économie des tribus et le centre de leur vie sociale. Il résume (1930c: 10) *«... ces forteresses utilitaires sont l'orgueil des républiques berbères» et sont significatives pour «les remarquables aptitudes de ce peuple à l'organisation collective»*. Cette remarque est-elle toujours valable, aujourd'hui, 80 années après ?

Conclusion :

Ernest Gellner (1981) caractérise Robert Montage (1893-1954) avec ses travaux sur la société berbère comme l'apogée de l'ethnologie coloniale du Maroc. Et sa fameuse étude (1929/30) sur l'agadir des Ikounka en fait le pionnier dans le domaine de la recherche sur les greniers collectifs au Maroc. La communication vise à mettre en relief pourquoi et avec quelle intérêt Montage a pris cet agadir et sa charte (*louh*) 1924 comme sujet particulier d'une documentation et interprétation approfondie. L'étude de cas sur l'agadir des Ikounka a été pour Montagne une clef essentielle pour la compréhension des sociétés berbères Chleuhs précoloniales et de leur sytème social et politique égalitaire et démocratique. Ma contribution veut montrer comment Montagne, grâce à des relevés empiriques et à l'interprétation des recueils de cet agadir a mis en évidence la structure du bâti de cette importante institution économique et sociale ainsi que son fonctionnement par mode d'autogestion. Sont discutés et de façon critique les déductions de Montagne concernant la formation et l'avenir des agadirs.

Références bibliographiques :

Adam, A. (1955) « *Robert Montagne et le Maroc* », L'Afrique et L'Asie, n° 32,4 («Hommage à Robert Montagne»), p. 16-35.

Adam, A. (1985) *«A86. Agadir»*, Encyclopédie berbère, Aix-en-Provence, p. 236-238.

Bourdieu, P. (2010) *« Sociologie de l'Algérie »*, Paris : Quadrige / PUF (Le texte publié ici est celui de l'édition de 1961 - 1er édition: 1958).

C.H.E.A.M. (1986) *«Regards sur le Maroc: Actualité de Robert Montagne»*, Paris, Éditions du Centre des Hautes Études sur l'Afrique et l'Asie Modernes.

Dahane, M. (2000) « *Itinéraire ethnographique de Robert Montagne dans les années vingt* » in Pouillon, F. & Rivet, D. (éds.) *La sociologie musulmane de Robert Montagne* (= Actes du colloque EHESS & Collège de France - Paris, 5-7 juin 1997), Paris, Maisonneuve & Larose, p. 55-67.

Dakhlia, J. (2000) « *Robert Montagne ou la comparaison par défaut* », in Pouillon, F. & Rivet, D. (éds.) *La sociologie musulmane de Robert Montagne* (= Actes du colloque EHESS & Collège de France - Paris, 5-7 juin 1997), Paris, Maisonneuve & Larose, p. 133-146.

Dresch, J. (1940) « *Documents sur les genres de vie de montagne dans le massif central du Grand Atlas* », Tours, Arrault.

Dupas, P. Lt. (1929) « *Note sur les magasins collectifs du Haut-Atlas occidental* », *Hespéris*, n° 9,4, p. 303-322.

Gellner, E. (1985) « *Die Soziologie Robert Montagnes (1893-1954)* », in *Leben im Islam*, Stuttgart, Ernst Klett, p. 269-289 (= Trad. de l'Anglais « The sociology of Robert Montagne (1893-1954)», in *Muslim Society*, Cambridge, University Press, 1981, p. 179-193.

Gellner, E. (1986) « *Préface de l'édition anglaise de 1972* "The Berbers: Their social and political organisation (traduction française) », in *Regards sur le Maroc: Actualité de Robert Montagne*, Paris, Le Centre des Hautes Études sur l'Afrique et l'Asie Modernes, p. 95-97.

Hart, D. M. (1996) « *Berber Tribal Alliance Networks in precolonial North Africa: the Algerian Saff, the Moroccan Liff and the Cessboard Model of Robert Montage* », *The Journal of North African studies*, n° 1,2, p. 192-205.

Hoisington Jr., W. A. (1995) *«Lyautey and the French conquest of Morocco»*, Houndmills, Basingstoke, Hampshire and London, Macmillan Press LTD.

Jacques-Meunié, D. (1951) *«Greniers-citadelles au Maroc»*, Texte et Plans, 2 vol, Paris, Arts et Métiers Graphique (=Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, vol. 52).

Jacques-Meunié, D. (1961) «*L'Agadir berbère: archaïsme vital. Le grenier de tribu au Maroc*», *Cahiers de l'Institut de Sciences économique appliqué,* Série V: Humanités (Économie, Ethnologie, Sociologie), n° 3, Suppl. 120, p. 99-138.

Khemmache, B. K. & Mahé, A. (2000) « *Robert Montagne, la politique et le mythe berbères de la France* », in Pouillon, F. & Rivet D. (éds.) *« La sociologie musulmane de Robert Montagne* (= Actes du colloque EHESS & Collège de France - Paris, 5-7 juin 1997), Paris, Maisonneuve & Larose, p. 149-166.

Mezzine, L. (1987) *« Le Tafilalt - Contribution à l'histoire du Maroc aux* XVII[e] *et* XVIII[e] *siècles »,* Casablanca (= Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences sociales - Rabat, Série Thèses 13).

Montagne, R. (1929) « *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas - L'Agadir des Ikounka* », *Hespéris* n° 9,3, p. 145-205. - Réédition 1930, Paris, Larose.

Montagne, R. (1930a) : *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas - L'Agadir des Ikounka*, Paris, Larose.

Montagne, R. (1930b) *«Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc. Essai sur la vie politique des Berbères sédentaires (groupe chleuh)»,* Paris, Alcan (= Travaux de l'Année Sociologique). Réédition: Casablanca 1989, Éditions Afrique Orient.

Montagne, R. (1930c) *«Villages et kasbahs berbères - Tableau de la vie sociale des berbères sédentaires dans le Sud du Maroc »*, Paris, Alcan.

Montagne, R. (1934) « *La politique berbère de la France* », *Journal of the Royal African Society*, n° 33, p. 338-352.

Montagne, R. (1951) «Préface», in Jacques-Meunié, D. *«Greniers-citadelles au Maroc»*, Texte et Plans, 2 vol., Paris, Arts et Métiers Graphiques (=Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, vol. 52, p. 5-6.

Montagne, R. (1953) *« Révolution au Maroc »*, Paris, Éditions France - Empire.

Pouillon, F. & Rivet, D. (sous la direction de) (2000) *« Présentation: La sociologie musulmane de Robert Montagne »* (= Actes du colloque EHESS & Collège de France. Paris, 5-7 juin 1997), Paris, Maison neuve & Larose, p. 9-18.

Rivet, D. (1984) «Exotisme et "*pénétration scientifique*": l'effort de découverte du Maroc par les français au début du XXe siècle», in «*Connaissances du Maghreb. Sciences sociales et colonisation »,* Paris (= Collection „Recherches sur les sociétés méditerranéennes"), p. 95-109.

Rivet, D. (1996) *«Lyautey et l'institution du protectorat français au Maroc 1912-1925»*, 3 vol., Paris, L'Harmattan (Collection: Histoire et perspectives méditerranéennes).

Rivet, D. (2002) «*Le Maghreb à l'épreuve de la colonisation*», Paris, Hachette Littératures.

Rivet, D. (2000) « La “*Barbarie du Haut Atlas*” selon Robert Montagne: en-deçà de la tribu, la cité berbère; au-delà de la tribu, l’empire musulmane», in Pouillon, F. & Rivet, D. (éds.) *«La sociologie musulmane de Robert Montagne»* (= Actes du colloque EHESS & Collège de France - Paris, 5-7 juin 1997). Paris, Maisonneuve & Larose, p. 81-92.

Seddon, D. (1986) «*Introduction de l’édition anglaise de 1972* “The Berbers: Their social and political organisation (traduction française)», in C.H.E.A.M. *«Regards sur le Maroc: Actualité de Robert Montagne»*, Paris, Le Centre des Hautes Études sur l’Afrique et l’Asie Modernes, p. 99-124.

Werner Wrage et les igoudar de l'Anti-Atlas

Herbert POPP
Universität Bayreuth (Allemagne)

1. L'Anti-Atlas, une région ignorée dans les publications touristiques sur le Maroc :

Pacifié seulement au début des années 1930, l'Anti-Atlas avec le Jebel Sahro constituait la dernière région du Maroc à être dominée par la France au Maroc. Avant, il n'y avait presque pas de présence du Protectorat dans cette montagne. De ce fait, on ne trouve presque pas de documents (cartes postales en noir et blanc, une mode qui se développa ailleurs à partir du début du XXème siècle) pouvant contribuer à la connaissance visuelle de cette portion du Maroc. En Tunisie, par exemple, plusieurs greniers collectifs ont déjà été vulgarisés et exploités dans la période coloniale sous forme de cartes postales depuis 1900 : Médenine, Métameur (Om Ettamr) et Béni Barka (cf. Popp & Kassah 2010, p. 156, 166-167, 317-319). Ainsi les greniers collectifs, les ksour, sont devenus un fait culturel connu et hautement estimé par les Européens. Dans l'Anti-Atlas il n'y avait donc pas au début du Protectorat de photos de greniers qui auraient pu contribuer à la formation d'une perception positive de la région. Dans cette zone, les igoudar sont plus ou moins restés ignorés des Européens.

Avec la domination militaire et civile retardée de cette montagne, l'infrastructure est aussi restée longtemps très modeste, ce qui a freiné toute mise en valeur touristique. C'est seulement dans les années 1940, à la fin de la période coloniale, qu'un premier gîte d'étape de 8 chambres fut créé à Tafraoute pour meubler les premiers circuits touristiques desservis par voiture (*fig. 1*). Une première piste carrossable fut créée pour des motifs

touristiques et sécuritaires, celle de Tiznit via Assaka et Tahala jusqu'à Tafraoute. Une deuxième piste carrossable sera ouverte entre Biougra et Tafraoute via Aït Baha jusqu'au col de Tizi-n-Tarkatine et à Aguerd Oudad (*cf. fig. 2*)

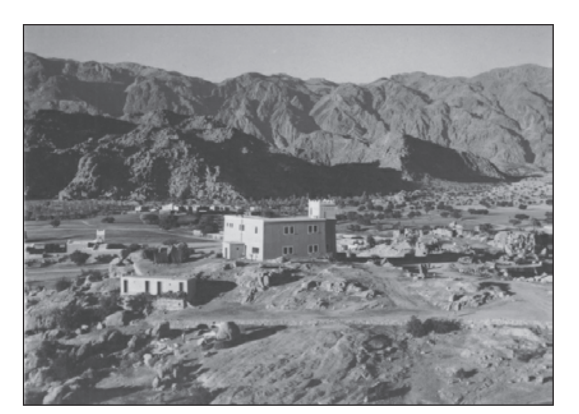


Fig. 1 : Le gîte d'étape de Tafraoute vers les années 1940.

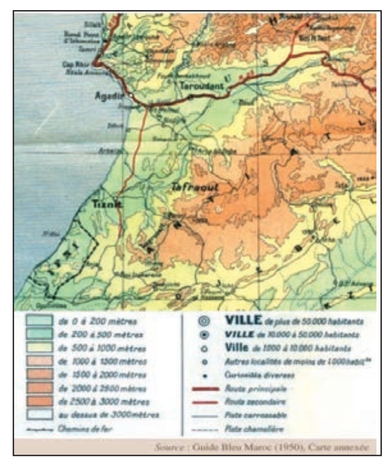


Fig. 2: Situation routière (sans goudron) de l'Anti-Atlas vers 1950.

Les deux pistes furent reliées à la vallée des Ammeln pour former un circuit touristique très animé. Cette route est devenue goudronnée dans les années 1970. Une troisième piste menait de Taroudannt via Igherm à Aït Abdallah et le col de Tizi-n-Tarkatine. Dans la suite de ces premières initiatives, pour une mise en valeur des infrastructures routières de l'Anti-Atlas, c'est surtout Tafraoute et sa cuvette avec la vallée des Ammeln qui profitent de la mise en valeur touristique.

Néanmoins et malgré la relative précocité de la mise en tourisme dans une partie de l'Anti-Atlas et jusqu'à nos jours, les *igoudar* sont restés un fait culturel presque ignoré. Dans la perception des Européens, l'Anti-Atlas c'est Tafraoute et ses environs : les granites, l'arganier, les terrasses de culture et peut-être l'amandier. Aussi, si aujourd'hui on cherche des cartes postales de l'Anti-Atlas, on trouve peut-être le village d'Adaï avec ses rochers pittoresques de granite et les rochers d'Aguerd Oudad. Les cartes postales ne couvrent que le centre touristique autour de Tafraoute. Elles ignorent

complètement les *igoudar*, certes peu nombreux autour de Tafraoute. Leur absence comme motif visuel est surprenant puisqu'ils portent un caractère photogénique et pittoresque. A l'aéroport d'Agadir-Al Massira ou dans les boutiques touristiques de la ville d'Agadir on ne trouve qu'une seule carte postale exposée reproduisant un *agadir* - et on ne mentionne même pas le nom du motif. On peut seulement lire qu'il se trouve dans la « région de Ouarzazate » (*cf. fig. 3*).



Fig. 3 : *La seule carte postale d'un agadir disponible dans les boutiques de vente au Maroc.*

Ce constat d'oubli est confirmé au niveau des guides de voyages européens sur le Maroc : les *igoudar* sont un élément assez marginale ou même ignoré jusqu'à nos jours. L'analyse d'un échantillon de sept guides de voyage (*cf. tab. 1*) montre que seuls trois cas évoquent une explication sur qu'est-ce que c'est un *agadir* (moins que la moitié).

Dans les guides en français et en anglais on ne présente pas un seul agadir ou on ne cite qu'un seul cas sans donner de renseignements sur son rôle ni sa fonction ou son architecture.

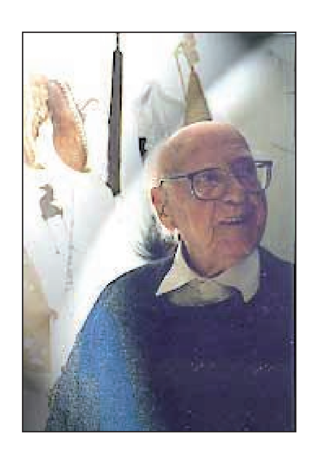
Nom du guide de voyage	Langue du guide	Nombre de pages	Explication du terme?	Igoudar présentés
Guide Bleu du Maroc (1950)	français	519	non	A. Tasguent
Guide de Tourisme Michelin : Maroc (1997)	français	432	oui	Pas un seul
Le Guide du Routard Maroc (1998/1999)	français	430	non	A. Talâat Yissi, A. Id Aïssa
BaedekerAllianzReiseführer Marokko (2001)	allemand	522	oui	A. Tasguent, A. Id Aïssa
Reise Know-how Südmarokko par E. Därr (2000)	allemand	500	oui	A. Tasguent, A. Id Aïssa
Travel Handbuch Marokko par M. Ellingham et al. (2001)	allemand (tra-duit de l'anglais)	632	oui	A. Anamer, A. Id Aïssa
Lonely Planet Morocco (2009)	anglais	538	oui	pas un seul

Tableau 1 : Quelques guides de voyages européens et leur représentation de l'Anti-Atlas et de ses *igoudar.*

Très surprenant est la situation différente des guides de voyage allemands. Ils présentent des informations sur le type des *igoudar* et plus spécifiquement sur ceux de Tasguent et d'Id Aïssa. La raison est simple. Elle est due à l'influence des écrits de Monsieur Werner Wrage !

2. Le rôle de Werner Wrage dans la vulgarisation du savoir sur les *igoudar* de l'Anti-Atlas :

Werner Wrage était professeur de géographie et de biologie au lycée de Hambourg. Fasciné par la culture berbère dans toutes ses expressions (*fig. 4*), il a réalisé entre 1951 et 1970 plusieurs voyages et des recherches sur cette ethnie et sa culture matérielle dans plusieurs pays de l'Afrique du Nord (Libye, Tunisie, Algérie et Maroc).



Avec sa voiture VW « coccinelle » et durant ses vacances scolaires, ses voyages ont été dédié à la collecte des documents, des impressions et des observations sur cette portion du Maroc sous forme de diapositifs de haute qualité.

Dans le monde amazigh marocain il faisait plusieurs voyages surtout le long de la zone présaharienne, Sud du Haut-Atlas (route des Kasbahs, oasis du Drâa, Figuig, Anti-Atlas) et dans le Haut-Atlas, le Moyen Atlas et le Rif.

Fig. 4 : *Photo de Werner Wrage*

Ses impressions de voyageur ont été publiées dans plusieurs livres chez la maison d'édition Neumann à Radebeul avec un grand succès. Deux de ses livres, illustrés par des planches photographiques en couleur, furent publiés en 2ème édition.

Aussi, ses résultats sont publiés non pas dans des journaux scientifiques mais, dans des journaux culturels destinés à une clientèle lettrée, intéressée à ses récits et à ses excellentes photos. Sur le Maroc il publia un premier livre en 1966 sous le titre « La route des Kasbahs » (*Die Straße der Kasbahs* ; *cf. fig. 5*). Après sa réussite, trois années plus tard, sort le deuxième livre qui nous intéresse ici : « Hors de l'Atlas » (*Jenseits des Atlas ; cf. fig. 6*) en 1969.

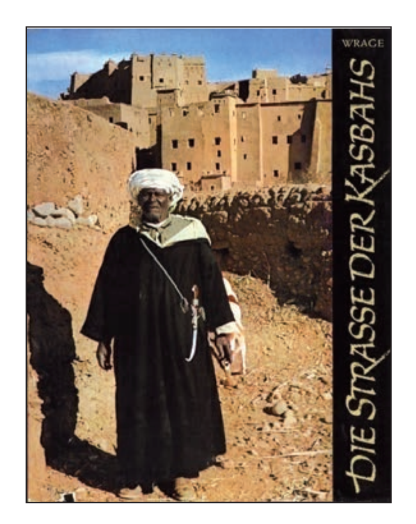


Fig. 5 : Couverture du livre «La Route des Kasbahs» (*Straße der Kasbahs*) de Werner Wrage, publié en 1966.

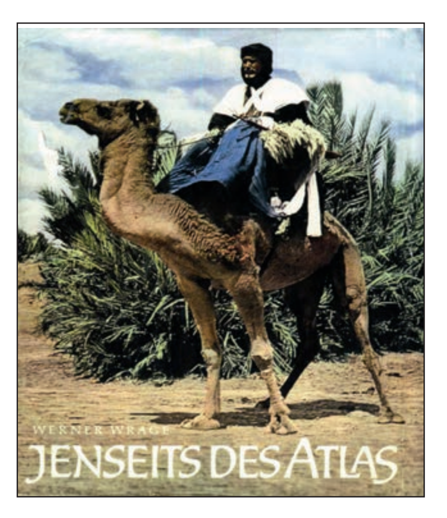


Fig. 6 : *Couverture du livre « Hors de l'Atlas » (Jenseits des Atlas) de Werner Wrage, publié en 1969.*

Sa présentation prend le style d'un rapport personnel avec la mention de tous les détails de ses voyages, y compris les impressions et les interprétations (*cf. fig.7*). Ses descriptions basées sur la littérature scientifique relative à ses intérêts avec des plans, des esquisses détaillés et des photos en couleur sont très précises (*cf. fig.8*). Ses publications sont connues en Allemagne où il a réussi à créer de manière décisive l'image touristique du Sud marocain.

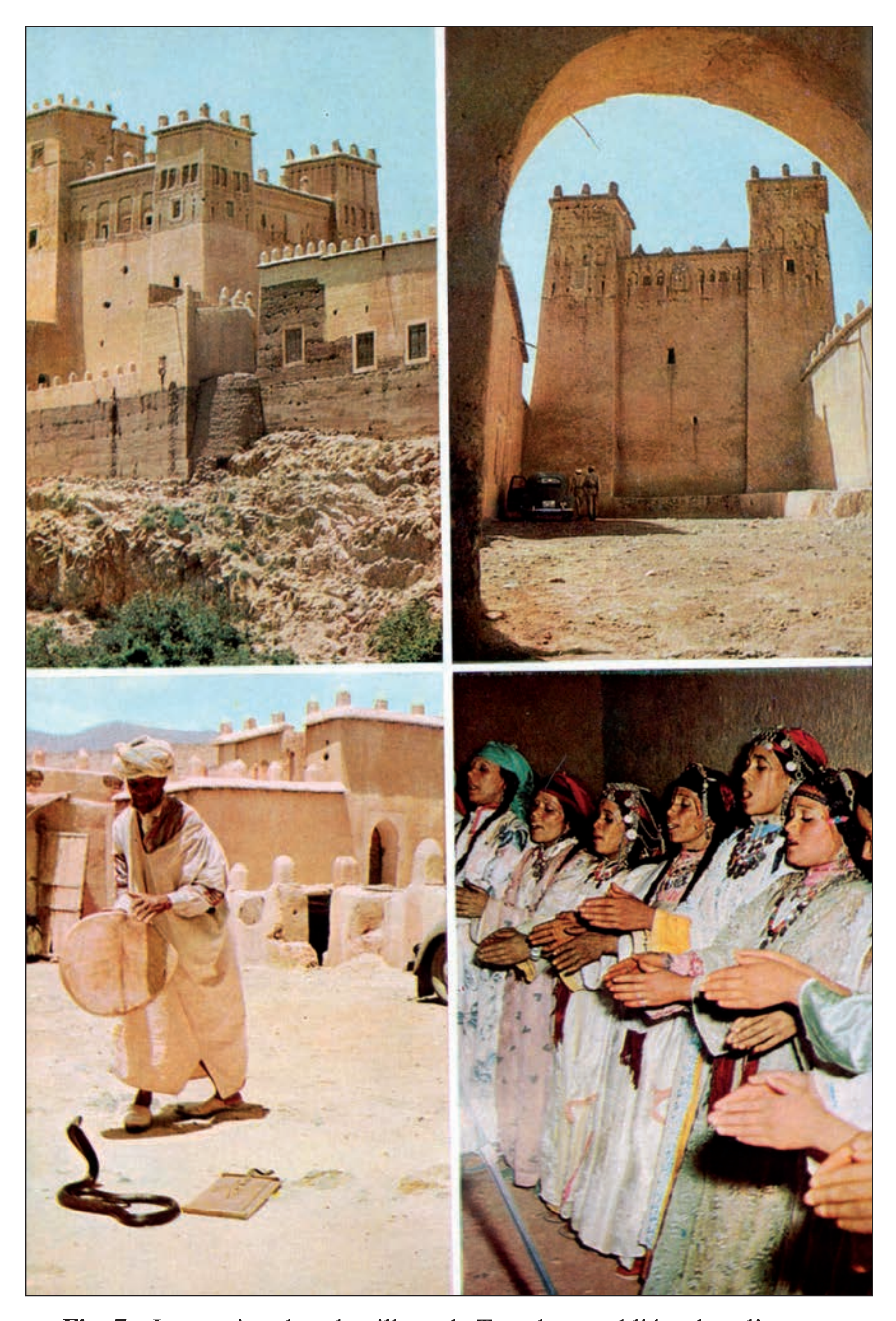
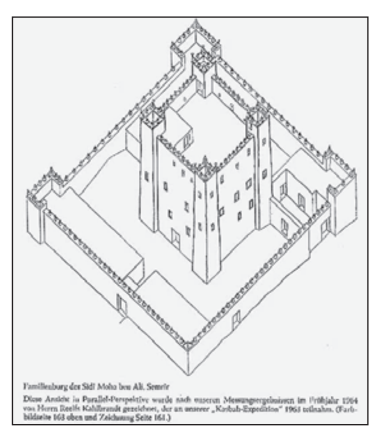


Fig. 7 : Impression dans le village de Toundout, publiées dans l'ouvrage de W. Wrage « La Route des Kasbahs » en 1966, p. 177.

Dans son livre « Hors de l'Atlas » Werner Wrage décrit ses voyages au Sud du Maroc dans les années 1963 et 1966. Au niveau de l'Anti-Atlas, il nous présente deux *igoudar* auxquels il a consacré, chacun, un chapitre : « Le grenier-forteresse collectif d'Id Aïssa » (*Die Speicherburg Id Aïssa*) 1967, pp. 116-126, et « Au Nord-Ouest de l'Anti-Atlas et vers l'Agadir Tasguent » (*Im Nordwesten des Antiatlas und zum Agadir Tasguent*) 1967, pp. 149-167. Ces deux *igoudar* comptent certainement parmi les greniers les plus impressionnants de l'Anti-Atlas. Les plans réproduits par Werner Wrage ne sont pas seulement une copie des plans de D. Jacques-Meunié de sa publication de 1951, qu'il connaissait, mais il a modifié et amélioré les planches sur la base des ses observations personnelles.



Les récents guides de voyage en langue allemande se sont servis des renseignements de Werner Wrage, et ils ont intégré plusieurs informations sur les deux *igoudar* mentionnés. L'image positive et spécifique de l'Anti-Atlas dans les guides de voyage allemands résulte des ses publications, c'est lui qui a fait une sorte de marketing pour la région.

Fig. 8 : *Plan du tighremt de Sidi Moha Ben Ali à Msemrir, dans l'ouvrage de W. Wrage « La Route des Kasbahs » en 1966, p. 159.*

3. Résultats de l'œuvre de Werner Wrage relatiifs à l'Anti-Atlas :

* Photos et plans de l'Agadir Id Aïssa en 1963 :

Le trésor le plus apprécié est certainement ses photos prises d'Id Aïssa en 1963 qui sont partiellement publiées dans l'ouvrage « Hors de l'Atlas ». D'autres photos (non-publiées) sont également impressionnantes et forment une source historique puisqu'elles sont relatives à un grenier qui était complètement fonctionnel à l'époque (*cf. fig. 9*). Werner Wrage a pris des

photos avec l'*amin* de l'*agadir* et la situation du bâti avant les récentes restaurations. Son plan d'Agadir Id Aïssa est très précis et plus détaillé que celui de D. Jacques-Meunié et dispose d'une longue légende. (*cf. fig. 10*).

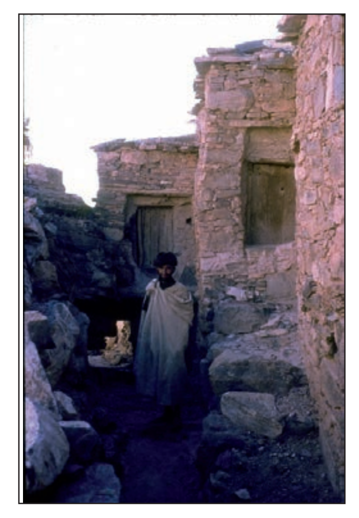


Fig. 8 :Photo prise en 1963 dans l'Agadir Id Aissa par Werner Wrage.

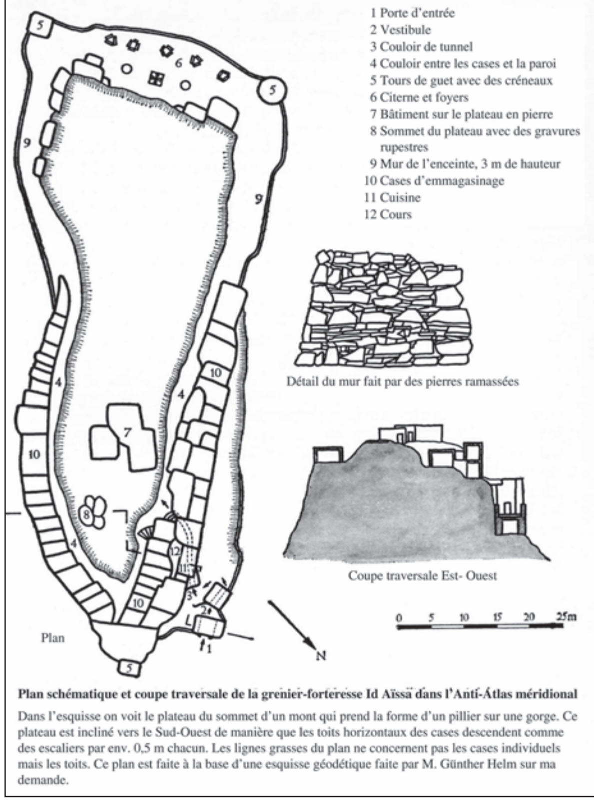


Fig. 9 : *Plan de l'Agadir Id Aissa, fait par W. Wrage avec sa légende très détaillée (publié dans: "hors de l'atlas", 1967).*

* Photos et plans de l'Agadir Tasguent en 1968 :

Les photos de 1968 prises dans l'Agadir Tasguent relatent de la vie quotidienne dans l'agadir (cf. fig. 11). Elles documentent les activités des ayants-droit dans leurs cases autour de la matfiya. Le plan d'Agadir Tasguent, lui aussi, montre quelques détails supplémentaires comparés avec celui de Mme Jacques-Meunié (fig. 12). C'est son plan qui a été copié par la maison d'édition Baedeker-Allianz dans leur guide de voyage. L'agadir ainsi fut présenté à un grand public touristique. Un autre aspect (qui donne quelques premières impressions sur le sérieux du marché des guides de voyage) est le « vol » du plan dont la source reste non-citée, et la maison d'édition a même osé placer son « copyright » sur la carte (fig. 13) !

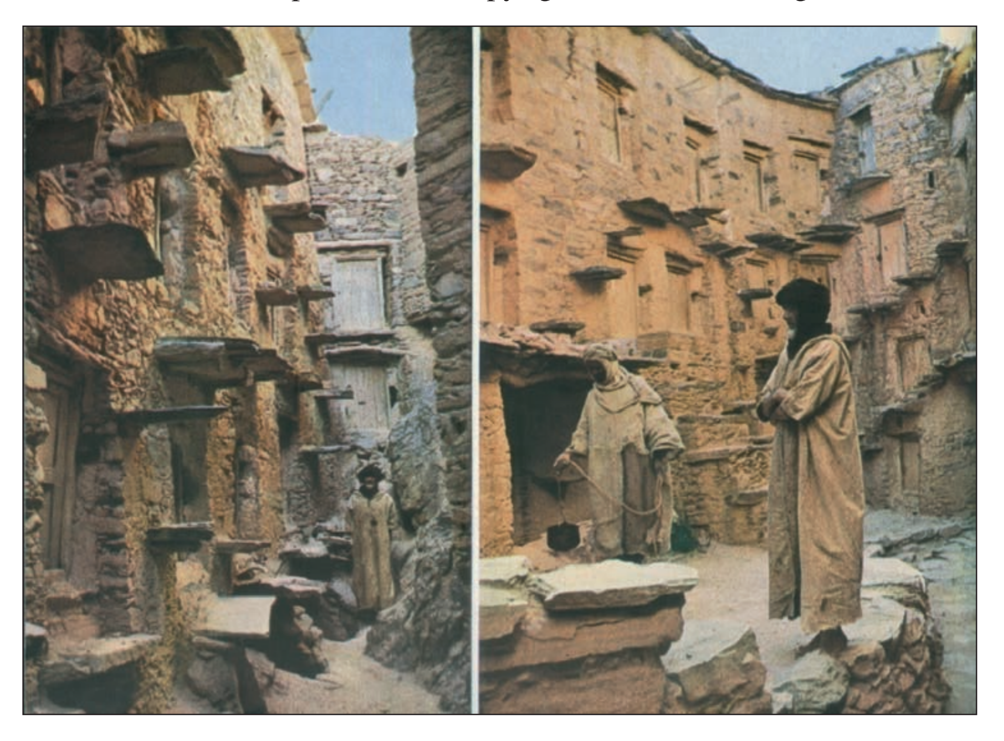


Fig. 10:*Photos prises dans les années 1960 dans l'Agadir Tasguent par Werner Wrage et publiées dans son ouvrage « Hors de l'Atlas » (1967, devant p. 165).*



Fig. 11 : *Plan de l'Agadir Tasguent, fait par W. Wrage (dans : « Hors de l'Atlas » 1967, p. 155).*



Fig. 12 :*Le même plan, refait par la maison d'édition Baedeker dans son guide de voyage, sans citation de l'original et en ajoutant un copyright.*

*** Le transfert inter-culturel pour faire comprendre et pour faire respecter une autre culture aux lecteurs allemands :**

La qualité sympathique du livre de Werner Wrage réside dans son texte descriptif du charme de l'Anti-Atlas. Il présente au lecteur des informations fascinantes et précises, avec un grand respect et même un amour envers la culture berbère (Encadré 1). C'est un hommage au monde amazigh de l'Anti-Atlas que l'auteur donne avec ses descriptions des deux igoudar.

Commentaire après avoir vu les gravures rupestres au sommet du rocher de l'Agadir Id Aïssa :

« La découverte des ces fissures dans les rochers nous a curieusement touchée. Bien sûr, nous conservons les images en photo. Mais nous jouissons encore une fois en toute tranquillité de la sensation bizarre d'être assis sur un mont qui est saint depuis un temps ancien dans un environnement archaïque et reculé. Le crépuscule se voûte sur nous en couleur bleue. Au loin, les regards errent sur les rochers de la montagne et la plaine éloignée. »

(*Werner Wrage, Jenseits des Atlas. Radebeul 1969, p. 125*)

Explication et commentaire de l'auteur sur la fonction de l'Agadir Tasguent :

« L'agadir se trouve sous la protection spirituelle d'un marabout, d'un homme notable qui est respecté comme un saint et qui est au courant du droit coutumier des Berbères transmis depuis 1000 années ainsi que du Coran. Parmi les greniers collectifs berbères qui sont toujours sauvegardés et fonctionnels l'Agadir Tasguent a un rôle exceptionnel, car dans ce grenier on stocke un document du droit coutumier berbère qui ailleurs n'est transmis que dans une tradition orale. A l'époque de la fondation de l'agadir, il y a presque 1000 années, il paraît que ce droit a été gravé en bois dur avec des lettres arabes. Le vieux Berbère nous dit qu'entre-temps ce texte a été récrit dans un livre. Il est gardé dans une case dont la porte est scellée avec douze serrures dont douze personnes respectées possèdent la

clé. Ces douze hommes habitent loin l'un de l'autre. On dit que ce n'est pas impossible d'apercevoir ce document ; mais il faut s'annoncer longtemps avant, il faut avoir le temps - et certainement aussi un peu de l'argent - pour qu'on puisse envoyer chercher ces douze hommes. Toutes ces conditions n'existent pas chez nous, car jusqu'à ce matin nous ne savions même pas si on réussirait d'y arriver. En plus, il ne faut pas oublier que tous ces greniers-citadelles sont en quelque sorte une terre sainte, qu'ils possèdent quelque chose de numineux, quelque chose qui résulte de la tradition de plusieurs siècles. C'est déjà vraiment une faveur que nous - en tant que personnes étrangères à la tribu - avons le privilège de visiter cet agadir, l'un des plus importants en somme. D'une manière générale, à ce qu'on dit, même aujourd'hui chaque grenier-citadelle des Berbères est une terre interdite aux étrangers. »

(Werner Wrage, Jenseits des Atlas. Radebeul 1967, p. 162)

Commentaire de la personne qui a accompagnée Werner Wrage durant la visite de l'Agadir Tasguent :

« Je pense que seulement par la visite de ce grenier-citadelle, j'ai une idée de la manière de vivre des Berbères et de la civilisation extrêmement vieille et préhistorique de ces paysans montagnards qui sont libres et vaillants. Comme c'est merveilleux que ce bâtiment primitif et gigantesque en même temps a survécu un millénaire dans la conception originale. Pour cela tout effort a valu la peine. Maintenant je te comprends mieux toi, et ton amour pour ces hommes. »

Werner Wrage, Jenseits des Atlas. Radebeul 1967, p. 167

Encadré 1 : *Citations du livre de Werner Wrage « Hors l'Atlas » (1969) qui témoignent sa haute estimation envers la culture berbère.*

Bibliographie :

Därr, Erika (1999), *Agadir, Marrakesch und Südmarokko*, 2ème éd., Hohenthann (= série « Reise know-how »).

Ellingham, Mark, Don Grisbrook & Shaun McVeigh (2001), *Marokko. Travel Handbuch*, Berlin.

Felze, Jacques (1935), *Au Maroc inconnu. Dans le Haut-Atlas et le Sud marocain*, Grenoble.

Jacques-Meunié, Djinn (1951), *Greniers-citadelles au Maroc*. 2 vol., Paris (= Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, vol. 52).

Lehmann, Ingeborg (2001), *Marokko*, 5ème éd., Ostfildern (= série «Baedeker-Allianz Reiseführer »).

Maroc. 2ème éd. (1997), Clermont-Ferrand (= Guide de Tourisme Michelin).

Maroc 1998/99 (1998), Paris (= série « Le Guide du Routard »).

Ricard, Prosper (1950), *Maroc*. 7ème éd., Paris 1950 (= série « Les Guides Bleus »).

Wrage, Werner (1966), *Die Straße der Kasbahs. Unter den Berbern Südmarokkos*, Radebeul (2ème éd. 1971).

Wrage, Werner (1969), *Jenseits des Atlas. Unter den Berbern Südmarokkos*, Radebeul (2ème éd. 1971).

Les pratiques d'un agadir et son territoire L'exemple de l'Oasis d'Amtodi (Guelmim, Maroc)

Marie-Christine DELAIGUE
Jorge Onrubia-PINTADO
Youssef BOKBOT
Abdesselam AMARIR

Les études sur les igudar marocains effectuées à l'époque du Protectorat, comme celles de Dj. Jacques-Meunié, 1949, 1951 et 1962 ; ou de R. Montagne, 1930a et 1930b, ont eu le grand mérite de proposer un vaste panorama des diverses variantes de cette architecture monumentale ainsi qu'une bonne lecture de ses aspects fonctionnels car, à cette époque, beaucoup de ces greniers étaient encore en usage. Mais pour pouvoir constituer un maillon cohérent dans la compréhension du phénomène castral au Maroc, ces travaux pionniers doivent néanmoins être aujourd'hui complétés par une relecture ethnoarchéologique. Cette réinterprétation s'avère indispensable pour situer ces greniers dans leur cadre territorial et proposer des liens plus précis entre le bâti et la société. C'est pour cela que, dans cette contribution, nous nous proposons de procéder à une lecture archéologique du bâti d'un grenier et à la restitution de ses fonctions et d'essayer de retracer le processus, nécessairement historique, de son insertion dans le territoire qu'il marque de son empreinte.

Le grenier des Id Ayssa :

Le nom d'Id Ayssa désigne à la fois un agadir, le village situé à ses pieds et ses habitants. Ceux-ci font partie de la tribu berbérophone des Aït Hrbil dont les fractions occupent le piémont du contrefort de l'Anti-Atlas qui délimite vers l'Est le bassin versant de l'oued Noun (fig. **1**).

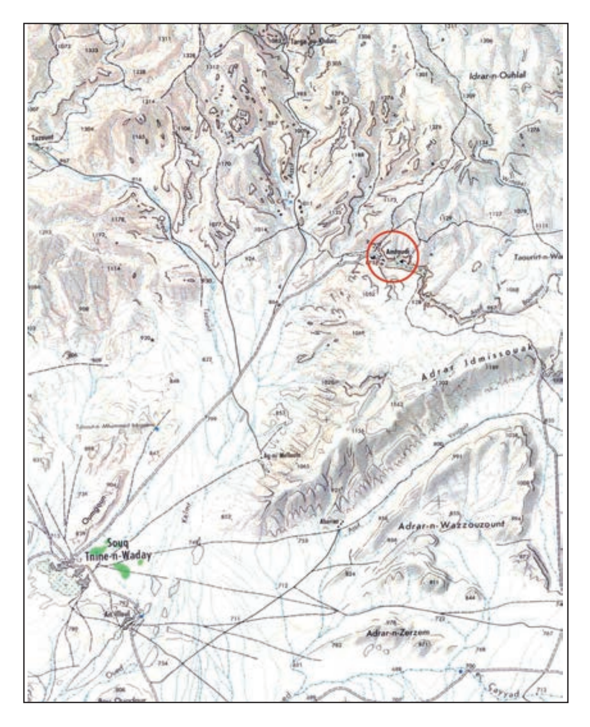


Fig. 1. *Carte du territoire des Aît Hrbil. Le cercle rouge indique la localisation de l'oasis d'Amtodi.*

L'*agadir* des Id Ayssa est sans conteste le mieux conservé de ceux de la région. C'est pour cette raison que, dans le cadre du programme maroco-espagnol « Recherches archéologiques dans la région de Souss-Tekna »[(1)], nous l'avons choisi comme objet d'étude privilégié pour une enquête ethnoarchéologique sur les greniers fortifiés du haut oued Noun (Delaigue et al., 2006).

Description :

Le grenier des Id Ayssa est implanté à l'entrée de l'oasis d'Amtodi (fig.2), sur un éperon d'où l'on peut surveiller l'accès aux terres irriguées (*targa*) et

(1) - Ce programme, encore en cours et développé en partenariat entre l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine (Rabat) et l'Université de Castilla-La Mancha (Ciudad Real, Espagne), a débuté en 1995. Alliant recherche fondamentale et appliquée à la gestion du patrimoine archéologique, il a jusqu'à présent bénéficié du concours financier de plusieurs organismes marocains et espagnols : Ministère de la Culture, Ministerio de Cultura et Agencia Española de Cooperación Internacional para el Desarrollo (AECID).

à l'habitat (fig. 3). Dans le choix de cette table rocheuse en pente douce vers le Sud a dû sans doute peser la présence d'une station rupestre préislamique (Cortés Vázquez, 1987) qui confère au lieu une valeur prophylactique et atteste de la continuité de la sacralisation de cet espace.



Fig. 2 : *Image satellitaire de l'oasis d'Amtodi.avec les villages d'Id Ayssa (aval) et Uggluy (amont) dominés par leurs igudar respectifs.*



Fig. 3 : Vue générale de l'*agadir d'Id Ayssa* (auteurs).

L'étude de la stratigraphie muraire permet de restituer la chronologie relative de la construction. En premier lieu est édifiée la vaste enceinte qui enserre quelques trois hectares : la muraille, construite dans un seul temps, sans doute par plusieurs équipes, est disposée à l'aplomb du rocher dont elle

suit le tracé sinueux de manière à limiter les possibilités d'escalade de ses murs (les ressauts de la muraille contribuent aussi à éviter toute intrusion). On tente ainsi de pallier les déficiences du tracé de l'enceinte qui ne prévoit pas une défense active de la base de la muraille, comme le montrent l'absence de créneaux ou de parapet supérieur et le faible nombre de tours défensives qui, de plus, sont intégrées dans le tracé de la muraille et ne font qu'à peine saillie. Pour résoudre les problèmes liés aux irrégularités du sol de la plateforme, on a choisi de disposer quelques assises de fondation avec un fruit (sur une hauteur comprise entre 0,5 m et 1,3 m) construites avec des blocs irréguliers de la pierre locale (surtout du schiste et quelques blocs de grès). Ces assises, parfois en encorbellement entre deux roches, permettent d'adoucir le tracé sinueux de la muraille qui est ainsi composée d'une série de panneaux concaves et convexes qui confèrent à l'ensemble un aspect particulier que l'on retrouve dans d'autres igudar de la région (fig. 4). En fait, cette sinuosité a un rôle structurel : elle assure la stabilité des différents panneaux par un jeu de poussées et de contre poussées qui rendent plus flexibles l'ensemble.



Fig. 4 : *Vue de l'angle nord-est de l'agadir d'Id Ayssa (auteurs).*

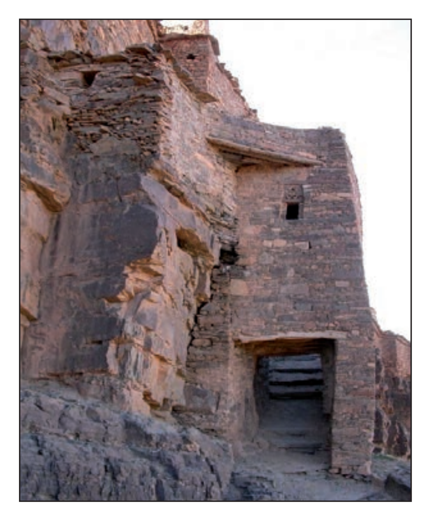


Fig. 5 : *Vue de la porte d'accès à l'agadir d'Id Ayssa (auteurs).*

Les quatre tours intégrées dans la muraille ne présentent qu'une faible valeur défensive. De plus, la présence de merlons décoratifs chaulés montre bien que leur raison d'être est avant tout symbolique (les informateurs comparent ces tours au minaret des mosquées). Trois d'entre elles sont situées dans les angles de la forteresse, la quatrième qui présente la meilleure défense, surmonte l'unique porte d'entrée. Cet accès est protégé par une enceinte flanquée, munie de deux portes et d'une rampe d'accès (fig. 5).

Dans la planification du grenier, l'organisation de l'espace est soigneusement pensée : les réserves d'eau, nécessaires en cas de siège et pour les besoins quotidiens du gardien, sont situées au point le plus bas de l'ensemble, de manière à récupérer le plus possible d'eau de ruissellement ; de petits canaux conduisent le flux à des bassins de décantation avant de remplir la citerne qui occupe l'esplanade sud de l'agadir ; deux structures plus petites (une citerne et un réservoir) sont situées au niveau des cellules. Au Nord de la grande citerne sont disposées les ruches, de propriétés individuelles et qui, selon Dj. Jacques-Meunié témoigneraient d'un changement climatique, la région ayant été plus verdoyante. La partie septentrionale du grenier est réservée aux cellules et aux pièces communes.

Les cellules sont construites (hormis quatre) autour du rocher central qui les domine de telle façon que, quel que soit l'angle de vue de la forteresse, on ne peut apprécier le nombre de cellules qu'elle abrite.

Le grenier est un bâtiment en évolution et dès le début de la construction on prend en compte une possible augmentation ultérieure du nombre de cellules. Dans une première phase on n'a construit, le long du rempart et dans un appareil similaire à celui de l'enceinte, qu'une vingtaine de cases et les éléments communs : cuisine, mosquée, salle communautaire, pièce du gardien de jour (fig. 6).



Fig. 6. *Vue des cases et des éléments communs située dans le flanc occidental de l'agadir d'Id Ayssa (auteurs)..*

Par économie d'énergie et de moyens, ces pièces s'appuient d'un côté sur la muraille et de l'autre sur le rocher ou bien sont construits un ou deux murs parallèles au rempart, subdivisés ensuite en cellules par des murs de refend. Cette technique permet, dans quelques cas, de construire dès le départ deux étages (A127). Notons l'inexistence d'escalier, les cases étant accessibles grâce à des échelles aménagées en troncs de palmiers encochés d'entailles.

Au cours de cette première phase, les cellules s'organisent en îlots, séparés les uns des autres, on prévoit ainsi une possible extension future. Les cellules de cette phase sont de taille plutôt régulière (leur superficie varie entre 8 et 10 m^2, au plus 12 et 13 m^2). Leur disposition permet la création de couloirs couverts qui protègent des intempéries lors des travaux de chargement et de déchargement et facilitent les courants d'air (très importants pour la bonne conservation des denrées comestibles). De plus, l'on évite, dans la mesure du possible, que les portes des cellules soient disposées face à face, de façon à protéger des regards indiscrets et à ne pas entraver les allées et venues.

Certaines modifications caractérisent les extensions postérieures, comme celles de l'appareil constructif (on utilise des blocs plus importants qui proviennent de la retaille du rocher pour élargir la zone construite) ou des

dimensions des cellules, qui varient entre 6 m^2 et 35 m^2 pour une moyenne de 20 m^2. Cette phase ne présente pas une planification générale : les cellules sont construites progressivement du Nord au Sud par module de deux, séparées par un petit couloir central couvert sur lequel s'ouvrent leurs portes respectives. La circulation d'un module à l'autre a lieu par des passages aménagés le long du rocher retaillé en conservant des surplombs au niveau de la toiture qui imitent les couloirs couverts. Le sol de ces ruelles est également sur-creusé de façon à protéger les nouvelles constructions des infiltrations d'eau et à guider l'eau pluviale vers les citernes. En plus de cet accès, qui est parfois difficile à cause de la présence de blocs de rocher qu'on a laissé en place, on aménage une circulation par les toitures qui forment de larges marches le long de la muraille, à la manière d'un chemin de ronde.

Bien que la forme et la disposition intérieure des cellules soient relativement variées, on observe une tendance à la division tripartite de l'espace, subdivisé par des murets de faibles hauteurs, parfois par des caissons construits. La porte, à peu près située au milieu du mur, s'ouvre sur un petit espace de distribution qui facilite l'accès aux rangements de part et d'autre ainsi qu'à celui qui lui fait face. On a souvent augmenté les capacités d'engrangement de la cellule en construisant un plan incliné (*ayyer*) au-dessus des rangements à même le sol.

Matériel :

Le mobilier de ce grenier qui n'est plus en fonction depuis l'époque du Protectorat n'est bien sûr pas en place ; il aurait d'ailleurs fait l'objet de prévarications de la part de guides touristiques. Les objets que l'on trouve sont très variés puisque l'*agadir* sert à la fois de coffre-fort (argent et bijoux, situés dans des caches dans les murs, sont les premiers à être récupérés) et de remise pour les objets que l'on n'utilise pas tous les jours comme des armes, des objets en métal (soc de charrue, couteaux, serrures...), des pièces de vaisselle de terre ou de bois, des vêtements... En tant que grenier, il sert de magasin surtout pour les céréales (en particulier l'orge conservé dans sa

balle), pour les produits agricoles entassés à même le sol ou sur les *ayyer/s:* légumes desséchés (carottes, piments, poivrons,...), dattes, et, dans des récipients de terre, de l'huile, du miel, du beurre rance....

La céramique n'est pas fabriquée sur place mais achetée au souk. Les formes repérées sont récurrentes. Il semble que presque toute la vaisselle utilisée par les familles soit représentée, mais les vases les plus fréquents sont ceux qui présentent des formes fermées et servent au transport et à la conservation d'aliments liquides ou semi-liquides. Les fonds convexes ont été élaborés à l'aide de tournette, les panses sont souvent globulaires ou ovoïdes, les cols ne sont pas très importants et une ou deux anses s'attachent en général assez haut sur la panse ; elles sont souvent décorées d'ergots ou de boutons. Le décor des vases se réduit généralement à quelques incisions, quelques cordons rapportés, rajoutés au niveau des changements d'inflexion ou quelques traits de manganèse. L'unique récipient richement orné de peinture est considéré par les informateurs comme un élément de luxe (fig.7).

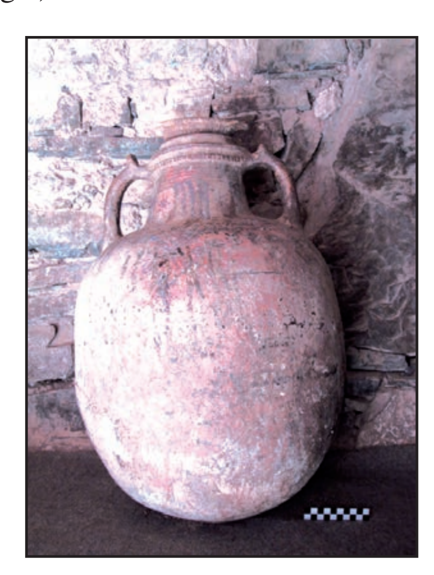


Fig -7. *Poterie modelée à la tournette et peinte entreposée dans la case A 101 (auteurs)..*

La nomenclature de la céramique est réduite et chaque forme ne correspond pas à un usage particulier. Le terme générique est *khàbît* est utilisé surtout pour les grandes pièces (entre 40 et 50 cm de hauteur[2]) avec deux anses ou deux oreillettes triangulaires. On y conserve le miel et les produits gras (*lqdam*). *Aboqal o tazzàlùt* désignent des pièces plus petites (30 cm de hauteur) pourvues d'une unique anse qui servent à puiser de l'eau, à transvaser des liquides. Les récipients sans anse sont réservés à la cuisson et sont appelés *tagdurt*. Les formes fermées faites au tour et glaçurées sont de taille inférieure (moins de 20 cm). Les formes ouvertes non tournées comportent des bols (moins de 20 cm de diamètre), des casseroles aux bords droits (entre 20 et 30 cm de diamètre), des plats (*azlaf*), des passoires (*tasksut n'tament*) qui servent autant pour la cuisson du couscous que pour filtrer le miel. Les uniques formes ouvertes tournées et glaçurées se réduisent à quelques *ataifores* avec un pied annulaire de différentes hauteurs.

Des récipients en bois local (argan, acacia, palmier...) complètent le répertoire des formes ouvertes, de même que vanneries et calebasses augmentent le nombre de contenants de typologie fermée.

Un calcul effectué dans les cellules qui comportent entre 20 et 50 objets montre que, contrairement à ce que l'on pourrait penser, les grands contenants ne représentent pas plus de 20 % des objets d'une cellule (toutes catégories confondues) et seulement un tiers de la céramique. Par conséquent, si l'on transpose ces données dans un contexte archéologique de fouilles de structures castrales, la prudence est de mise quant à l'interprétation des vestiges comme habitat stable, uniquement en fonction de l'inventaire céramique. Car il ne faut pas oublier que le grenier sert aussi de remise et donc qu'une partie du matériel n'est pas utilisée *in situ*.

(2) - Les pièces les plus grandes peuvent toujours être facilement déplacées lorsqu'elles sont vides. On ne trouve pas ici de grandes jarres non amovibles.

Fonctionnement :

L'agadir est une affaire commune, gérée par l'assemblée « démocratique» formée par les représentants (*inflas*) de la communauté qui l'utilise(3).

De nuit, des tours de garde sont instaurés entre les détenteurs de cellule. De jour, le grenier est placé sous la surveillance de l'addwab dont la loge se trouve au premier étage de la tour qui surmonte la porte d'entrée. Son salaire se compose d'un montant annuel fixe payé pour chaque case et d'une partie proportionnelle aux récoltes engrangées. Les détenteurs de cellules doivent aussi réserver une partie de leurs récoltes pour les marabouts qui ont sacralisé l'*agadir*. Il semblerait que, dans un premier temps, l'*agadir* soit considéré comme un espace sacré, inviolable sans qu'interviennent les marabouts. De fait, leur cellule se situe dans la partie construite au cours d'une étape du développement postérieur. On peut se demander si leur protection symbolique n'est pas requise seulement après un évènement néfaste (tentative de vol dans le grenier, mauvaises récoltes, conflits...).

L'engrangement des récoltes, comme leur retrait, au fur et à mesure des besoins de la famille ne donnent lieu à aucun rituel particulier. On notera toutefois que les charges et décharges dans l'*agadir* sont exclusivement réservées aux hommes (les femmes pouvant parfois aider au moment des récoltes). C'est aussi la dernière mainmise masculine sur la gestion des réserves avant qu'elles n'arrivent dans les maisons où elles sont alors gérées et transformées par les femmes.

Chaque famille ne détient généralement qu'une seule cellule qui est transmise de père en fils. A la mort du père, si les frères ne parviennent pas à un accord pour partager la cellule paternelle, on requiert des *inflas*, chargés de la gestion de l'*agadir*, l'attribution d'une cellule vide et, si aucune n'est disponible, on peut en construire une nouvelle à l'emplacement indiqué par les représentants de la communauté qui assurent la continuité des traditions

(3) - A Id Ayssa ces inflas sont choisis entre les différents lignages mais tous ne semblent représentés.

et veillent à préserver une apparente « égalité » entre les divers détenteurs de cellules. Pour autant l'*agadir* ne reflète pas ou peu les différences socio-économiques qui pourtant existent entre les membres de la communauté. A cet égard, le contenu des cellules est sans doute davantage révélateur des inégalités sociales et économiques...

En revanche, l'identification des propriétaires des cellules permet de restituer une image de la société.

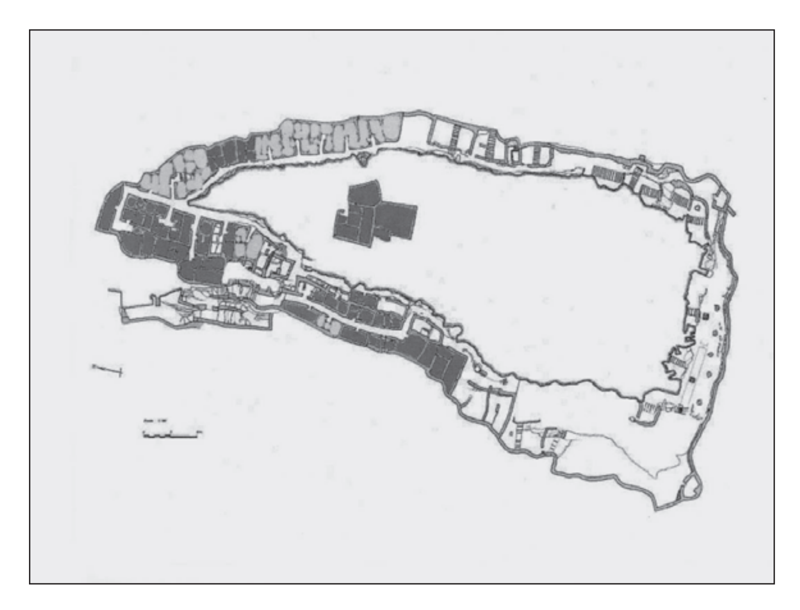


Figure 8 :Plan du rez-de chaussée de l'*agadir* d'Id Ayssa. Les cases attribuées à chacun des deux lignages qui composent la communauté des Id Ayssa (Ibn Smayr et Amzien) ont été coloriées en deux tonalités différentes de gris. Il est à noter que, pour faciliter la lecture de ce document, les cellules d'emmagasinage du premier et du deuxième étage du flanc occidental n'ont pas été représentées.

La cartographie du nom des derniers propriétaires (fig. 8) montre que la répartition des différents lignages qui composent la communauté d'Id Ayssa n'est pas aléatoire : les deux principaux groupes qui comptent divers lignages sont représentés et chacun occupe majoritairement un secteur. Ainsi les Ibn Smayr sont-ils concentrés dans la zone orientale alors que les Amzien sont plus nombreux dans la partie occidentale. Bien qu'en théorie on stipule de ne pas vendre ni louer les cellules, mais d'en rendre les clés à la communauté lorsqu'elles ne sont plus utilisées pour qu'elles soient redistribuées, des « étrangers » à la fraction ont réussi à en obtenir quelques unes (15% du total), semble-t-il, pour les cas documentés, par le biais de femmes mariées à l'extérieur de la tribu. Le nombre de cellules qu'abrite un *agadir* permet d'obtenir une estimation de la population qui l'utilise : sachant que chaque famille ne possède en général qu'une seule case et que 15% d'entre elles sont aux mains de personnes extérieures à la communauté, on peut ainsi calculer le nombre d'unités familiales (*takat*). Ainsi à Id Ayssa le recensement le plus ancien que nous ayons pu trouver est celui de 1960 qui y dénombre 82 familles ; si l'on considère un taux de croissance de 1% par an (en 2002 il est de 1,68%), on obtient dans les années 40-50 environ 60 familles, chiffre qui concorde avec les données de nos informateurs et le nombre de cellules (70), sachant que 15% de ces cellules sont aux mains «d'étrangers» au village.

Hormis son rôle de grenier, l'*agadir* sert aussi de refuge pour la population en cas de danger et, selon les informateurs, on ne cultive alors plus que les terres sèches à proximité du bâtiment. La dernière utilisation comme tel de celui d'Id Ayssa date de la période agitée de la fin du Protectorat. Lorsque les guetteurs signalèrent l'avancée d'une colonne de cavaliers, la population d'Id Ayssa monta se réfugier dans son grenier collectif ; certains y passèrent plusieurs jours jusqu'à ce qu'ils comprissent qu'il n'y avait plus de danger.

Grenier et refuge, ce bâtiment a toujours une forte valeur symbolique aux yeux de la société actuelle : dans les mythes d'origine qui retracent l'arrivée des Id Ayssa dans l'oasis, la construction d'un *agadir* illustre la domination du groupe sur un territoire et les familles qui ont essaimé en dehors de la vallée d'Amtodi revendiquent toujours leur appartenance aux Id Ayssa à travers la détention de part d'eau dans les terres irriguées (*targa*) et de cellules dans son *agadir*. On se demandera alors quel territoire est associé à ce lieu symbolique qui reflète plutôt que la société, l'image que celle-ci veut donner d'elle-même.

Un agadir pour quel territoire ?

Le grenier d'Id Ayssa est associé à trois éléments du paysage : un habitat situé en contrebas, les terres irriguées (*targa*) en contact avec l'habitat et le *lbùr* qui comporte cultures sous pluie et terrains de parcours pour les animaux.

Avec quelques variantes on retrouve ces caractéristiques sur tout le territoire des Aït Hrbil. Cette « tribu »[4] occupe, nous l'avons dit, le piedmont sud de l'Anti Atlas où leurs villages s'égrènent sur les contreforts aux points où affleure la nappe phréatique, dessinant ainsi la forme d'un éventail dont l'épicentre serait Suq Tnine n Wadday (marché du lundi), aujourd'hui le centre administratif, situé au milieu de la plaine centrale et accessible depuis toutes les localités à moins d'une journée de marche (fig.1).

Tous les villages ne disposent pas d'un grenier fortifié : dans la plaine, Suq Tnine n Wadday, à l'origine un simple marché, n'en avait pas besoin, d'autant plus que le caractère sacré du souk le protégeait. Les autres localités de la plaine (Aït Illul) ou des contreforts (T'annunt, Agni Melluln, Abariaz, Talilit) semblent correspondre à des recompositions de la société à partir de groupes familiaux qui viennent d'autres centres du territoire des Aït Hrbil et

(4) - Dans le Maroc contemporain, le terme de tribu ne doit pas être entendu dans son sens strict comme l'a déjà noté J. Berque (Berque, 1953).

édifient, au sein de ce territoire, une nouvelle localité. Le cas le plus récent est celui d'Abariaz où deux familles de transhumants des Id Ayssa s'installent définitivement dans les années soixante-dix sur l'un de leurs terrains de parcours (*la'azib*), autour d'un puits où ils construisent de vastes habitations pourvues d'enclos, éparses sur la colline. Les habitants de ces villages issus de la fission d'un groupe initial insistent sur le fait qu'ils détiennent toujours des cellules dans l'agadir de leur lieu d'origine ainsi que des parts d'eau dans sa *targa*.

Le plus souvent les igudar sont situés à une centaine de mètres au-dessus de l'habitat et des terres irriguées, sur une élévation qui domine l'oasis. Le tissu villageois de l'habitat est en général assez lâche (sauf à Uggluy) et s'organise en un ou deux quartiers séparés par un cours d'eau (Targa Ukhdayr, N'rat) ou à quelques mètres l'un de l'autre (Tazount). La distance entre l'habitat et l'*agadir* peut être plus importante comme à Targa Ukhdayr (plus d'un kilomètre) parce qu'on a choisi pour l'implantation du grenier un piton rocheux pratiquement inaccessible d'où l'on ne voit pas l'habitat mais qui domine un terroir irrigué, aujourd'hui fossile. Targa Ukhdayr constituait aussi le seul exemple de cette région dont le grenier était utilisé par les habitants de plusieurs noyaux de peuplement : les deux quartiers de Targa Ukhdayr et, à 1,5 km plus bas, celui d'Id Hsayn, aujourd'hui déserté.

Dans ce milieu pré-désertique, l'existence de terres irriguées est une condition *sine qua non* pour un établissement permanent. L'enquête effectuée à Amtodi montre que les rendements de la *targa* suffisent tout juste à assurer la survie de la population et doivent être complétés par l'apport des cultures sous pluie et de l'élevage. Mais ils permettent de garantir ce minimum qui justifie l'installation. Tous les *igudar* de la région sont donc associés à un terroir irrigué ou à une portion de celui-ci, comme à Amtodi où les habitants des deux villages (Id Ayssa et Uggluy), chacun surmonté de son propre *agadir*, partagent la targa.

Tous les établissements des piémonts utilisent l'eau de sources parfois canalisée dans des *qanat/s*, conduite à un bassin et répartie dans des canaux à ciel ouvert (*seguia/s*), tandis que les établissements de la plaine doivent

systématiquement avoir recours à des conduites souterraines (*qanat/s*) pour alimenter leurs oasis.

L'oasis d'Amtodi peut servir d'exemple. Elle est alimentée en eau par une zone de sources qui affleurent dans le lit de l'oued à quelques deux kilomètres en amont du village d'Uggluy. Quelques mètres plus bas l'eau est canalisée dans une seguia qui, un peu avant d'arriver dans le terroir irrigué, la fait passer dans une petite ouverture sous un gros rocher permettant ainsi d'en réguler le flux. Puis le débit est guidé jusqu'au répartiteur qui l'oriente vers les deux canaux, un sur chaque rive, qui irriguent la vallée. Le franchissement du lit de l'oued a toujours posé problème à cause des violentes crues au moment des pluies. Avant le Protectorat un aqueduc était construit avec des troncs de palmiers évidés supportés par des piliers. Celui-ci devait être reconstruit après chaque crue.

Au niveau du répartiteur on a construit un bassin qui recueille l'eau de nuit pour qu'elle soit ensuite redistribuée de jour pour faciliter le travail des agriculteurs concernés. C'est aussi à l'emplacement de ce système qu'on plaçait autrefois la clepsydre (tanast) qui permettait de mesurer le temps de chaque tour d'eau calculé en *habba*(5).

Les tours d'eau dans l'oasis sont organisés selon un cycle de 14 jours. Chaque journée est subdivisée en deux périodes, l'une de nuit, l'autre de jour qui sont appelées *tirmt* en berbère ou *nuba* en arabe (Laoust, 1920 : 413-414). Le cycle tel que nous avons pu le restituer avec l'aide d'informateurs comprend donc 28 *nuba/s* (tableau I).

(5) - La tanast a un temps de vidange de 12 min qui correspond à une habba. Cette tanast est subdivisé en demi-tanast (*azghen*), en quart de tanast (dânaq) et en « portion inférieure au quart », c'est à dire sans doute un sixième (**agru**). Il n'existe pas de droit inférieur à une demie-*tanast* ; en revanche on trouve des parts correspondant à une *tanast* moins un quart, ou une *tanast* moins un sixième. Avec une demie - *tanast*, on peut irriguer une surface d'environ 2 m sur 20 m.

Tableau I: Cycle des *tirmt/s* ou *nuba/s*

JOURNÉE	TIRMT DU JOUR	TIRMT DE LA NUIT
lundi	Id Bùhùs	Aït al Has Awbãhã
mardi	Id Brãhím	Ignawn
mercredi	Id Bayya	Id al z'ím
jeudi	Tílíwa	Id Bayya
vendredi	Ùswam	Id Balla ãw'mar
samedi	Aït Guenni	Bãsù
dimanche	Id Hammù	Idardùrn
lundi	Id Bùsghul	Id Bùzzít
mardi	Al Mukhtãr	Aït 'mar
mercredi	Imgawitsawu	Ãmarírn
jeudi	Id Búzzít	Úswam
vendredi	Ãkzã	Id Búhasún
samedi	Ulhakúm	'Síq 'lallã
dimanche	Id Bãhã	Id Búsghul

Source: *élaboration propre d'après les informateurs*

Comme il arrive souvent au Maghreb, la possession de la terre n'est pas liée à celle de l'eau. Pour autant les terres arrosées par une *tirmt* ne sont pas forcément contigües. Cependant on peut supposer qu'elles l'ont été à l'instauration du système, mais que la succession des héritages, divisions, achats et ventes les ont partiellement dispersées.

Même si les terres d’une *tirmt* ne sont pas toutes jointives, un test effectué dans une portion de la *targa* montre que, n’y sont utilisées que quelques *tirmt/s,* et que chaque tour d’eau ne s’étire pas sur toute la longeur de l’oasis: ils sont majoritaires dans un secteur particulier de la surface irriguée ce qui permettrait de dessiner, à l’aide des droits d’eau, une carte approximative des possessions de chaque clan ou famille ayant donné son nom à une *tirmt*.

En effet, la plupart des noms de nuba correspond à des gentilices parmi lesquels nous n’avons pu identifier que neuf désignations actuellement connues. Un sondage dans les archives familiales disponibles apporte quelques précisions sur l’organisation des tours d’eau et le fonctionnement de leur appelation: l’alternance des tours entre jour et nuit est attestée par le fait qu’on précise, dans certains actes, que le nom des *tirmt/s* concerne « la *habba* de 60 » (si la *habba* est de 12 min, 60 *habba/s* dureront 12 heures), c’est-à-dire que la désignation se refère à la *nuba* de jour ou de nuit.

La majorité des désignations des *tirmt/s* est concentrée aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles et bien que la restitution des tours ne soit pas complète (tableau II), elle permet d’ores et déjà d’en tirer quelques conclusions. D’une part, tous les noms (à part celui de la pierre) sont des gentilices qui correspondent à des familles ou clans que la documentation localise dans l’un des villages d’Amtodi à travers des actes de ventes, d’achat... Par ailleurs, il n’y a pas de continuité dans la désignation des *nubas*, d’une époque à l’autre les noms changent, chacun ne durant guère plus d’un siècle.

Tableau II: Désignations des *tirmt/s* du XVe au XXe siècles

	XV	XVI	XVII	XVIII	XIX	XX
Lundi		B. Ali bn Cheikh	B Amanú 1630 B. Waylal 1623 B.Muhamed 1646 B. el Hasan 1656 B. Lahsen bn Wa'lal 1744 -1662	B. Hammú 1738-1788 B. Bahman 1721-1739 B.Bnah 1770	Bús̄gul 1824	
Mardi			B. I'azza 1646	B. Muh. W Umar 1703-1782 B. Mahluf 1740-1798 Id. 'Ali 1785	B.'Ali w Daud 1824	
Mercredi			B.Busalah 1646	B. Yaqùb 1703-1744 B.Daudbn 'mar 1738-1751 B.Hammú 1782	Pierre 1837-1838	
Jeudi			B. Abd el Ouhed 1653 -	1785 B. Argan 1723-1782 B. Wali w 1837 Daud 1739-1785 B. Bùzzít 1785 - 1848		

Vendredi	B. Musa 1656 B. Allús 1670	B. I'azza 1735 B. Usam 1732-1759 B. Muh. Ulman 1780-1782	
Samedi	B. Abu 1653	B. Sawu 1703-1785 B. Daud bn 'mar 1740-1757 B. Ahda 1735	B. Bùzzít Ahmed w 1920 Umbark 1876 - 1866
Dimanche	B. Gazal 1649	1716 -1757 B. Muhmad 1785 B. Hammú 1738-1784	

Source : *élaboration propre d'après les archives familiales*

Pourquoi de tels changements ? Il semblerait que la modification des désignations entérine l'évolution de la société. Bien qu'en général les achats et ventes de portions d'eau ne concernent pas de grandes quantités (autour d'une habba, quelques fois moins, jusqu'à un quart de *habba*), les inventaires de biens laissent entrevoir des concentrations plus importantes, comme celle de cette femme qui hérite en 1780 « de 36 *habba/s* dans la *habba* de 60 le jour du samedi des Bani Daud u 'mar » (c'est-à-dire 7 heures et demie), ou cet homme Umbark qui, en plus de petites quantités d'eau dans presque tous les tours de la semaine, détient, en 1782, 35 *habba/s* dans le tour du mardi des Bani 'Ali. Vraisemblablement c'est le fait de posséder ou d'avoir possédé la majeure partie des droits d'irrigation dans un tour qui favorise la désignation de ce tour par le gentilice de cette famille. Mais il existe un certain décalage entre la réalité des propriétés et la désignation des *nuba/s*, ainsi les Buzzīt achètent-ils au XVIII[e] siècle des parts d'eau surtout au lignage Bu Argan qui de 1723 à 1782 ont une *nuba* éponyme. À partir de cette dernière date la

désignation de Bu Argan disparaît dans les tours d'eau, au profit des Buzzít qui apparaissent à partir de 1785. Puis, au milieu du XIX[e] siècle, ces derniers vendent de nombreuses parts de leur *tirmt*, ce qui provoquera après 1920 un nouveau changement du nom du tour d'eau.

Ainsi les *nubas* n'offrent-elles pas une image de la société dans sa totalité, mais reflètent l'émergence fugace de familles qui, grâce à diverses stratégies, ont réussi à concentrer suffisament de ce bien très apprécié qu'est l'eau pour conférer leur nom au tour d'eau dont elles sont les ayant-droits.

Le troisième élément du territoire est le *lbùr* ou terres communes qui s'étendent dans la plaine et sur les plateaux. En théorie, ces terres ne peuvent pas faire l'objet d'une appropriation individuelle mais toute personne qui le désire, peut en ensemencer une partie et s'en approprier la récolte. La capacité de travail(6) constitue la seule limitation à la quantité de terre exploitable. C'est aussi cette quantité de travail concrétisée dans l'aménagement des parcelles (dépierrage, murets, etc.) qui peut être transmise, vendue ou achetée. A la différence de la *targa* où la parcellisation est extrême(7), les champs du lbùr sont beaucoup plus vastes. L'apport aléatoire de ces terres, puisque soumis aux caprices du climat, n'est pourtant pas négligeable dans la consommation familiale et le manque de pluie détermine une année de famine, la survie du groupe n'étant alors plus assurée que par la targa, les réserves dans l'*agadir* et les possibilités de ventes de quelques animaux.

Ces terres servent aussi de pâturage pour les troupeaux villageois (petits troupeaux de chèvres qui sont conduits tous les jours depuis le village vers les zones de pâturage) et sont aussi utilisées, en vertu du droit islamique(8)

(6) - La capacité de travail est celle de la famille, mais il faut aussi tenir compte des systèmes d'entraide (*tiwizi*) qui peuvent l'augmenter considérablement.

(7) - Certaines propriétés ne mesurent guère plus de deux mètres carrés mais elles sont souvent situées dans un ensemble familial plus important qui favorise des systèmes d'entraide au moment de les travailler. Dans la partie basse de la *targa* les parcelles sont plus importantes et correspondent peut-être à une augmentation récente.

(8) - Voir Linant de Bellefonds, 1959 et Fãrùq al-'Akkãm, 1996.

ou de pactes intertribaux(9), par des familles nomades qui ne font pas partie des Aït Hrbil. Dans la vallée d'Amtodi, les habitants d'Id Ayssa comptent des transhumants. Lors des déplacements, la famille se dédouble : une partie reste dans le village et continue à assumer les charges agricoles, l'autre suit les troupeaux jusqu'aux pâturages de la région d'Agadir.

Ce schéma d'agadir dominant un ou plusieurs habitats associés à des terroirs irrigués et à des terres sèches est typique de l'organisation des communautés paysannes berbérophones du sud du Maroc. Mais dans l'oasis d'Amtodi la prospection révèle une organisation territoriale un peu plus complexe : on dénombre au total six *igudar* car, en plus des deux greniers collectifs subactuels d'Id Ayssa et Uggluy, il existe quatre autres structures en ruine que les informateurs dénomment également *igudar* (fig. 2). Les deux bâtiments les plus à l'Ouest ont abrité quelques cases mais ne présentent pas l'accumulation de cellules qui caractérise les greniers fortifiés et leur fonction correspond plutôt à une volonté de contrôler tout ce qui touche à l'eau. Ainsi Aguerguidar domine-t-il la source et Isdar se situe-t-il juste au-dessus du système de répartition des eaux entre les deux canaux qui permettent d'arroser les champs, au début de la targa(10). Les quatre autres *igudar*, dont celui d'Id Ayssa, sont implantés à l'entrée de la vallée, au-dessus des terres irriguées et sont associés à un habitat, parfois en ruine(11). Seul le grenier d'Id Ayssa est de vastes proportions (environ 3 ha), tandis que les trois autres, pour ce que l'on peut en juger, présentent de nombreuses similitudes (plan ramassé, techniques de construction...) et recouvrent environ un hectare. En guise d'exemple de ces derniers *igudar*, l'on décrira brièvement celui d'Uggluy, le mieux conservé des trois.

(9) - Les informateurs n'ont pas pu nous préciser de quel cas il s'agissait.

(10) - Pour une description de ces sites voir Bokbot et al. 2002.

(11) - C'est certainement le cas pour agadir Ircheguene, tandis qu'en ce qui concerne celui de Mahdi il est possible que les vestiges des habitations aient disparu sous les constructions d'un nouvel écart.

L'*agadir* d'Uggluy (fig. 9) est implanté à une centaine de mètres au-dessus de l'habitat. Sur un éperon rocheux qui domine les terres irriguées, l'agadir est invisible depuis l'entrée de la vallée.



Fig. 9 - Vue générale de l'*agadir* d'Uggluy (auteurs).

On commence par construire une tour qui compose l'angle nord-ouest du bâtiment. Ensuite on édifie la courtine sur laquelle prennent appui les murs de refend des cellules, sauf dans la partie sud, située à l'aplomb de la falaise où, pour renforcer la construction, on chaîne murs de refend et courtine. Dans le même temps on monte une série de cellules organisées sur deux niveaux et distribuées de part et d'autre d'un couloir central pourvu de cheminées d'aération et d'accès aux cellules du niveau supérieur. Cet ensemble « s'enroule » autour du rocher surcreusé et aménagé sauf en ce qui concerne le sommet qui n'est édifié dans un premier temps. Sur ces structures initiales se greffent, dans un deuxième temps et de façon progressive, d'autres cellules qui occupent alors aussi l'espace central. Ces cases sont plus vastes et construites selon des techniques différentes de celles des premières. Elles confèrent au bâtiment l'aspect d'une énorme tour car elles s'empilent sur quatre étages. Au cours de cette deuxième période, à un moment indéterminé, on édifie aussi deux enceintes qui flanquent à l'ouest le bâtiment central et enserrent les citernes.

Quelle est la raison de cette prolifération de greniers dans l'oasis d'Amtodi ? Ces structures ont-elles fonctionné en même temps ? Comment interpréter les évidentes différences de tailles (entre les 3 ha d'Id Ayssa et à peine 1 ha pour les autres) ?

Documents familiaux et traditions orales permettent de discerner quelques éléments de réponse. Dans les archives familiales sont mentionnés sept noms de *husun* (terme que les *fuqa*' utilisent pour traduire le mot berbère *agadir*) situés dans la vallée d'Amtodi. L'identification de quatre de ces termes ne pose pas de problème. D'une part, Aguerguidar qui domine la source est cité dans un document de 1739 à propos d'une vente dans le « *lbur* situé au-dessus de Aguerguidar ». Par ailleurs, plusieurs actes se réfèrent à partir de 1784 au hisn des Bani Ayssa. Quant à l'agadir d'Uggluy, il est enfin cité sous le nom de Bani Ya'qub (désignation dont la mémoire collective garde le souvenir) en 1624 et en 1655 et plus tard, en 1778 et en 1785, par le terme *chioukh*, traduction du berbère agurram par lequel on le désigne encore aujourd'hui : *agadir* Ugurram. Cette appellation qui signifie « sacré» fait peut-être référence à la sacralisation du grenier par un marabout après sa supposée destruction, comme le rapportent les traditions orales[(12)].

En revanche, les trois autres termes ne permettent pas d'identifier les structures décrites : l'un est désigné en 1605 ou 1607 par le terme d'«en haut» (*hisn al 'ala*) qui pourrait s'appliquer à tous les greniers. Les deux autres termes correspondent à des gentilices : Banu Ilùl, cité en 1641, et Bani Sukt, cité en 1477 (référence qui est à l'heure actuelle l'une des mentions les plus anciennes de grenier[(13)]) puis en 1659. Mais aucun indice ne permet pas pour l'instant leur identification avec l'une ou l'autre des structures en ruine de l'oasis d'Amtodi.

(12) - L'arbitrage des saints est bien connu depuis l'ouvrage d'E. Gellner (1969) et sa critique par A. Hammoudi (1974).

(13) - La plus ancienne serait celle de l'*agadir* d'Ajarif dont la charte remonterait à 1344 (Jacques-Meunié, 1965).

En ce qui concerne la chronologie, seule la date approximative de construction du grenier des Id Ayssa est assurée : si les textes le mentionnent à la fin du XVIIIe siècle, l'inscription d'une pierre de fondation curieusement fichée dans le mur oriental de la courtine précise qu'il a été construit en *s'bãn* 1107H/1696 (fig. 10). Il s'agirait donc du grenier le plus récent de la vallée, les autres étant cités à des dates antérieures (sauf Aguerguidar mentionné en 1739 mais il s'agit plutôt d'une tour de contrôle).



Fig.10 - Pierre de fondation de l'agadir d'Id Ayssa (auteurs).

Comment expliquer alors la construction de ce nouvel agadir alors que des bâtiments similaires, attestés par les textes, fonctionnaient déjà dans la vallée ? L'explication vient du processus de formation de la société.

Dans l'oasis d'Amtodi, la population revendique comme ancêtres mythiques des Id Ayssa qui feraient partie des Aït Hrbil(14). Mais les traditions reconnaissent que les habitants ont des origines différentes.

Selon le mythe d'origine, les Id Ayssa viendraient de Tamdult Waqqa et après un long périple (au cours duquel ils construisent plusieurs *igudar*), ils s'installent dans la vallée d'Amtodi. Ce récit est confirmé par le grand historien du Souss Moktar Susí pour qui les Aït Hrbil sortent du Sahara vers

(14) - Malheureusement, nous n'avons pas trouvé de documents sur la composition de la tribu des Aït Hrbil.

Tamdult Waqqa, après que la peste Noire du XIVe siècle ait vidé de sa population de nombreuses régions.

Une légende, qui veut offrir l'image d'un groupe cohérent, explique de façon allégorique l'existence des deux noyaux de peuplement d'Uggluy et d'Id Ayssa par une fission de la société. Les Id Ayssa vivaient à Uggluy avec un autre lignage, mais à la suite du meurtre des hommes de cet autre lignage par des Id Ayssa, ceux-ci sont chassés d'Amtodi puis, après une intervention maraboutique, reviennent et s'installent à Id Ayssa.

Historiquement, les archives familiales assurent la présence des Id Ayssa dans la vallée à partir de la première moitié du XVIIe siècle et enregistrent leur relation difficile avec d'autres lignages. Selon un document de 1646 «les témoins reconnaissent et attestent qu'ils sont au courant et qu'ils sont sûrs du conflit ('adawa) entre les Bani Ayssa ben 'Abdelmoumen d'Amtodi et les Bani Waggag d'Amtodi et aussi entre les Bani Ayssa et les Bani Wa'lal avec les Bani Ya'qub qui sont tous habitants d'Amtodi : un vrai conflit (*'adawa*) et une vraie *fitna*'; et ils se sont entretués et cela continue jusqu'à maintenant... *ramadan* 1056H ». Trois ans plus tard, un texte se réfère à un crime, cette fois-ci à l'encontre des Id Ayssa : « Daoud ben Ahmed ben Ali ben Bihi d'Amtodi s'adresse à la *jama'a* des Id Ayssa, à l'entrée de la mosquée d'Amtodi , en proclamant que le feu 'Ali ben Mohamed ben Yahya... nous ne l'avons pas tué... et nous sommes des gens de la *shari'a* ... et nous n'acceptons pas l'exil (*amzùg*)... safar 1059H». Ces textes corroborent bien l'existence de relations difficiles, dans la première moitié du XVIIe siècle, entre les Id Ayssa et d'autres lignages qui peuplent alors la vallée ainsi que la pratique de l'exil pour punir les meurtriers (il s'agit sans doute d'un article du droit coutumier dont nous n'avons retrouvé que des bribes). Deux autres documents, l'un de 1649 et l'autre de 1669 qui relatent un problème peu clair ont le mérite de citer plusieurs lignages qui peuplent la vallée : en 1649 sont mentionnés les Bani Ya'qub, les Bani Sukt et les Bani Waggag ; en 1669, les Bani Y'aqub, les Bani Sukt, les Bani Ayssa et les Bani

Wa'lal. Ces lignages sont, sans nul doute, les plus importants, d'ailleurs au moins deux d'entre eux (Bani Sukt et Bani Y'aqub) détiennent à cette époque un *agadir* éponyme. Dans cette première moitié du XVII[e] siècle, la vallée d'Amtodi comporte donc plusieurs igudar (pour le moins trois désignés par les gentilices Bani Y'aqub, Bani Sukt et Bani Illul) associés à leur respectifs noyaux de peuplement et unis par l'exploitation de la targa et par la mosquée principale d'Amtodi d'où ont lieu toutes les proclamations (*lbrih*). Selon toute vraisemblance, cette mosquée correspond à l'ancien *masjid* d'Uggluy, situé à l'entrée du village, et dont le *mihrab* présente une ancienne orientation au Sud/Sud-Ouest[(15)].

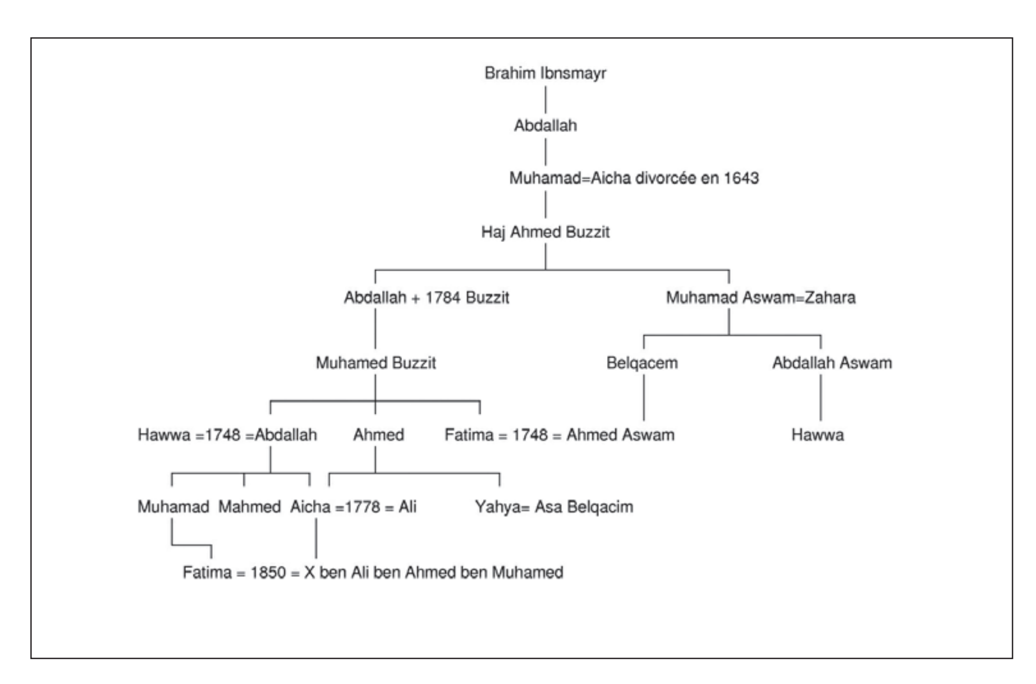
En résumé, on peut donc considérer que les caractéristiques du grenier des Id Ayssa répondent au mode de vie de ses lignages : anciens nomades transhumants, ils seraient les derniers à venir peupler la vallée. Les relations conflictuelles avec leurs prédécesseurs les poussent à construire leur propre *agadir*, implanté à l'entrée de l'oasis que les troupeaux n'auront pas à traverser et dont l'architecture s'inspire de celle qui existe alors dans la région mais s'en différencie par les dimensions et surtout la présence d'une vaste esplanade pour pouvoir accueillir le bétail, alors que les greniers des agriculteurs sont plus réduits.

Peut-on transférer ce scénario de sédentarisation d'un groupe nomade pour expliquer l'existence d'autres fortifications dans la vallée ? Peut-être, mais on ne peut pas négliger un autre processus, autochtone celui-là, selon lequel des «chefferies » ou lignages endogènes peuvent émerger au sein de la société. Ainsi les généalogies rendent-elles compte de la formation de lignages (tableau III) comme par exemple dans le cas des Ibn Smayr. Cette famille est mentionnée dès le XVII[e] siècle mais c'est surtout à partir du XVIII[e] qu'elle nous est mieux connue. L'agnat le plus ancien est Brahim Ibn Smayr.

(15) - Un document de 1073H /1662-1663 précise que le *lbrih* a lieu devant la vieille mosquée d'Amtodi. On peut donc penser que la nouvelle est alors déjà construite, en revanche celle d'Id Ayssa n'est pas mentionnée avant le XIXe siècle.

À partir de la quatrième génération, son petit-fils, le *haj* Ahmed ben Muhammad ben Abdallah est désigné par le nom Buzzít qui donnera lieu à un nouveau lignage et Mohamed, l'un de ses petit-fils, répond au surnom de Aswam qui donnera les Bani Aswam. Ces changements de désignation semblent provoqués par l'augmentation démographique : l'importance numérique du groupe ne permet plus l'identification des individus par leur nom à cause de la répétition non seulement des mêmes prénoms mais aussi des mêmes séquences de prénoms (Fatima bint Muhammad ben Abdallah se retrouve au moins trois fois dans le même siècle et la généalogie n'est pas complète). Parallèlement, l'émergence d'un segment s'accompagne, comme nous l'avons vu, d'une stratégie pour accaparer des parts de cet élément essentiel que représente l'eau. La culmination du processus d'émergence se concrétiserait alors dans la construction d'un nouvel *agadir*.

Tableau III. Lignage des Ibn Smayr



Source : *élaboration propre d'après les archives familiales*

Dans le cas d'Amtodi, on peut, sans trop se hasarder, considérer que la multiplication des forteresses est le fait de lignages endogènes ou allogènes qui cherchent à s'emparer d'une partie du territoire et ne réussissent pas à «s'entendre» avec les autres parties présentes. Ces greniers sont le signe de l'émergence de pouvoirs locaux sans qu'aucun ne soit pas arrivé à dominer les autres, dans une région où la représentation de l'Etat brille par son absence. Si au Moyen Âge, deux fortifications paraissent encadrer le territoire qui sera celui des Aït Hrbil (la forteresse almohade de Dar al Sultan(16) et la «ville» de Targa Ukhdayr, dominée par sa *kasbah*(17)), à l'époque moderne ni l'archéologie, ni les textes ne rendent compte de relations avec le *Makhzen*(18). Ce fait marque une nette différence par rapport à la petite enclave voisine d'Ifrane de l'Anti Atlas où sont attestés à la fois des greniers collectifs et des forteresses, relais de l'État.

Si l'insécurité justifie l'apparition des greniers fortifiés, cette explication ne paraît ni suffisante ni pertinente pour tenter de comprendre la multiplication dans un même lieu de ces structures, dans la mesure où l'insécurité est alors permanente. Il faut plutôt mettre en cause tant le système social d'alliance fluctuante (en vertu du fameux proverbe « moi contre mes frères ; mes frères et moi contre mon cousin ; mes cousins, mes frères et moi contre le monde ») que des contingences historiques comme l'installation de populations nomades qui, dans cette région au contact du Sahara, tentent d'échapper aux conditions de vie rigoureuses (Kably, 1986). Ainsi, l'éloignement d'un pouvoir fort, permet à ces communautés rurales d'organiser leur propre défense en fonction de la dynamique de leur structure sociale.

(16) - Citée pour la première fois par P. Ricard (Ricard, 1939), cette forteresse a constitué l'une des études de cas entreprises dans le cadre du programme « Recherches archéologiques dans la région de Souss-Tekna ».

(17) - Découverte et inventoriée lors des prospections du programme Souss-Tekna, elle n'a pas encore bénéficié d'une étude archéologique approfondie.

(18) - Seuls deux textes non datés font allusion à un possible enrôlement dans les troupes (participation aux *harka/s*) et un document de 1810 cite les noms des garants de l'impôt à Amtodi.

Bibliographie

Berque, J. (1953), « *Qu'est-ce qu'une 'tribu' nord-africaine*? », in *Éventail de l'histoire vivante, Hommage à Lucien Febvre*, Paris, Armand Colin, t. I, p. 261-271.

Bokbot, Y., Cressier, P., Delaigue M.-Ch., Izquierdo Benito, R., Mabrouk, S., Onrubia Pintado, J. (2002), « *Enceintes refuges, greniers fortifiés et qasaba-s: fonctions, périodisation et interprétation de la fortification en milieu rural pré-saharien* », in I.C. Ferreira Fernandes (coord.), *Mil anos de fortificaçoes na Península Ibérica e no Magreb (500-1500): Actas do Simpósio Internacional sobre Castelos* (Palmela, 2000), Lisboa, Ediçoes Colibri/Câmara Municipal de Palmela, p. 213-227.

Cortés Vázquez, M. (1987), « *Los petroglifos de Amtodi (Goulimine - Marruecos)* », in XVII *Congreso Nacional de Arqueología* (Islas Canarias, 1985), Zaragoza, p.115-151.

Delaigue, M.Ch., Onrubia Pintado, J., Amarir, A., Bokbot, Y. (2006), «*Etnoarqueología de los graneros fortificados magrebíes: el agadir de Id Aysa (Amtudi, Marruecos)* », in *Etnoarqueología de la Prehistoria: más allá de la analogía* (Treballs d'Etnoarqueologia, 6), Madrid, CSIC, p.161-172.

Fãrùq al-'Akkãm, M. (1996), « *Des fondements de la propriété dans la jurisprudence musulmane. La mainmise sur les biens vacants* », *Revue du monde musulman et de la Méditerranée*, 79-80, p. 25-41.

Gellner, E. (1969), *Saints of the Atlas,* Londres, Weidenfeld & Nicolson.

Hammoudi, A. (1974), « *Segmentarité, stratification sociale, pouvoir politique et sainteté. Réflexions sur les thèses de Gellner* », *Hespéris-Tamuda*, XV, p. 147-180.

Jacques-Meunié, Dj. (1949), « *Greniers collectifs* », *Hespéris*, XXXVI, p. 97-137

Jacques-Meunié, Dj. (1951), *Greniers-citadelles au Maroc*, Paris, Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines, LII, 2 vols.

Jacques-Meunié, Dj. (1962), *Architecture et habitats du Dadès*. Maroc présaharien, Paris, C. Klinsieck.

Jacques-Meunié, Dj. (1965), *«La coutume écrite des Berbères montagnards du Sud marocain* », in *Actes du 6e Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques* (Paris, 1960), Paris, t. 2, p. 329-335.

Kably, M. (1986), *Société, pouvoir et religion au Maroc à la fin du «Moyen-Âge »* (*XIVe-XVe siècle*), Paris, Maisonneuve & Larose.

Laoust, E. (1920), *Mots et choses berbères*. *Notes de linguistique et d'ethnographie*. *Dialectes du Maroc,* Paris, A. Challamel.

Linant de Bellefonds, Y. (1959), « *Un problème de sociologie juridique*. *Les terres 'communes' en pays d'Islam* », Studia Islamica, X, p. 111-136.

Montagne, R. (1930a), *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas*. *L'agadir des Ikounka*, Paris, Larose.

Montagne, R. (1930b), *Villages et kasbas berbères*. *Tableau de la vie sociale des Berbères sédentaires dans le sud du Maroc*, Paris, F. Alcan.

Ricard, P. (1939), « *Une forteresse maghrébine de l'Anti-Atlas (XIIe siècle)*», in Quatrième Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord (Rabat, 1938), Alger, t. II, p. 641-650.

L’agadir des Issendalène à Oumsdikt : un patrimoine en ruines

André HUMBERT
Université Nancy 2

L’agadir d’Oumsdikt : situation et site.

D’emblée, l’*agadir* d’Oumsdikt affiche son originalité par rapport à la grande majorité des *igoudar* de l’Anti-Atlas. Il est en position d’interface : en effet il est situé sur le dir de l’Anti-Atlas en bordure de la plaine du Souss (fig.1 Anti-Atlas : *carte de situation*).

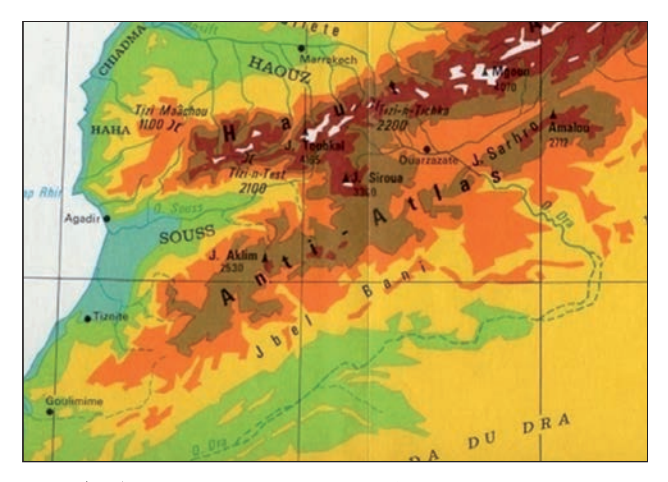


Fig.1 - Carte du domaine atlasique marocain.

Les igoudar sont particulièrement abondant dans toute la partie occidentale de l’Anti-Atlas entre l’est de la plaine de Tiznit et le Jbel Aklim.

Photo 1 - Le site de l'agadir d'Oumsdikt (auteur).



Juste au-dessus du dir de l'Anti-Atlas, dans la tribu des Issendalène, l'agadir occupe le sommet d'un piton dont la position est légèrement en retrait par rapport au débouché du foum. A l'arrière plan s'étend la surface monotone de l'Anti-Atlas qui offre peu de solution de perchement semblable à celui d'Oumsdikt. (Cl. A. Humbert)

Il n'est certes pas le seul dans ce cas et j'en ai repéré d'autres, plus à l'est qui, pour la plupart sont en ruine. Mais son originalité vient surtout de son site qui est exceptionnel. Il est en effet perché sur un piton qui domine le village d'Oumsdikt, très légèrement en retrait du front montagneux, dans l'entonnoir dilaté d'un *foum* (*Imi Ighzer*). J'ai pu observer des dizaines d'*igoudar* dans l'Anti-Atlas, je n'en ai trouvé aucun qui présente à la fois la même situation et surtout le même site. L'*agadir* d'Oumsdikt marque donc son originalité.

Organisation et fonctionnement de l'agadir :

Plan de l'*agadir* d'Oumsdikt (province de Taroudannt)

Fig. 2 - Plan de l'agadir d'Oumsdikt.

Ce plan réalisé par Mohamed Fikri dans les années 1990 rend bien compte de la morphologie générale de l'agadir, mais il en décrit surtout les différentes composantes (grenier, constructions dans la cour d'accueil, citernes, etc.)



Photo 2 - L'agadir d'Oumsdikt en 2009 (auteur).

Le cliché, pris vers le sud, montre l'état déplorable dans lequel se trouve l'agadir. La large blessure sur son flanc oriental remonte aux années 1930,

lorsqu'un orage particulièrement violent a sapé le versant du relief, entraînant toute une partie de la paroi extérieure du grenier. A partir de cette époque, sa dégradation s'est poursuivie de façon inexorable.(Cl. A. Humbert)

L'agadir d'Oumsdikt a été étudié par un de mes étudiants, Mohamed Fikri, il y a plus de 15 ans[(1)] et il en a dressé un plan relativement précis (Fig 2 et photo 2 agadir Oumsdikt) qui nous permet, en tout cas, de procéder à une analyse de l'organisation physique du grenier collectif et d'en déduire le fonctionnement qui était le sien à l'époque où il était utilisé par les communautés qui en faisaient usage.

La partie essentielle de l'édifice est évidemment le grenier proprement dit. Sa structure est simple ici puisqu'il est constitué de deux longues travées aux murs aveugles sur l'extérieur mais qui s'ouvrent par une multitude d'orifices sur la rue intérieure qui sépare les deux travées (photo 3).

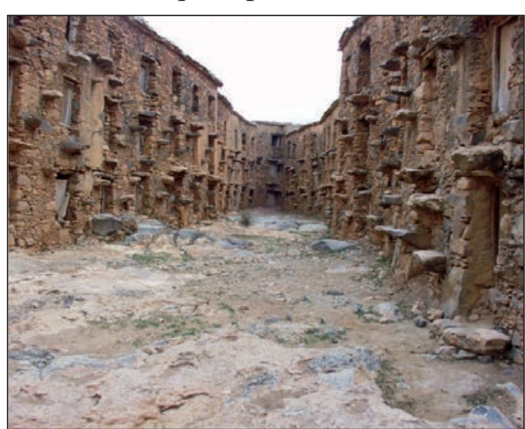


Photo 3 - L'intérieur d'un agadir (auteur).

Ce cliché a été pris dans l'agadir de Taâlat (Aït Alla) mieux conservé que celui d'Oumsdikt mais organisé tout à fait de la même manière avec sa rue bordée de cases individuelles, fermées de portes en bois et dont les niveaux supérieurs sont rendus accessibles grâce aux dalles de pierre qui servent d'escalier aux marches très espacées. Cl. A. Humbert-C. Renard)

(1) - Voir le travail de Mohamed FIKRI, *Organisation de l'espace et vie rurale sur le piémont de l'Anti-Atlas (Maroc). Le cas de la tribu d'Issendalène*, Thèse de doctorat, Université Nancy2, 1995, 295 p.

Ces longues travées sont divisées en un grand nombre de cases dont la taille varie peu de l'une à l'autre. La profondeur de ces cellules est d'environ 4,50 m sur 1,70 m de largeur. La hauteur ne dépasse pas, en général 2 m ou 2,10 m. (photo 4).



Photo 4 - La case d'un agadir.

Ce cliché, pris de l'intérieur d'une case, rend compte de la forme générale de ce compartiment beaucoup plus long que large, recouvert d'un plafond de terre soutenu par des poutres vraisemblablement en bois d'arganier, visibles sur le cliché. (Cl. C. Renard)

La rue qui sépare les deux alignements de cases a environ 4 m de largeur et une longueur de 65 m. Un aspect particulièrement spectaculaire du grenier est évidemment l'alignement des portes de bois qui ferment les cases mais surtout les larges dalles de pierres qui hérissent les deux façades du grenier et qui jouent un rôle essentiel comme nous le verrons lors de l'interprétation fonctionnelle. Il convient d'ajouter que les deux rangées de cases présentent une différence essentielle : l'une comporte deux niveaux de cellules alors que l'autre en a trois (fig. 2).

Le grenier est évidemment le cœur de l'édifice. Cependant l'*agadir* comporte d'autres éléments qui méritent d'être observés (photo 2 et plan fig.2). En effet, l'accès au grenier n'est pas direct et les usagers, avant

d'accéder à leur case, doivent pénétrer dans une cour qui flanque le grenier, du côté occidental dans le cas d'Oumsdikt. L'accès se fait par une entrée en chicane, tout à fait classique dans l'architecture domestique des pays musulmans ; cette vaste cour, dont la surface a été estimée par M. Fikri à environ 160 m^2 comporte un certain nombre de constructions intéressantes. Il y a d'abord la maison d'habitation du gardien de l'*agadir*, c'est-à-dire l'*amine*. Celle-ci est évidemment associée à l'entrée de l'*agadir*. M. Fikri, n'a pas fait allusion, dans sa thèse, à un édifice qui existe fréquemment dans les igoudar, qui est la boutique d'un bijoutier juif ; il a vraisemblablement existé ici aussi à côté de la maison du gardien. Cette grande cour comporte aussi une citerne placée en son centre. Mais l'enceinte générale du grenier comporte aussi d'autres éléments intéressants : une seconde cour, plus petite que la première est jointive à celle-ci et comporte également une citerne. Enfin, à l'extrémité de l'enceinte, près du *borj* qui est à la pointe méridionale de l'édifice, existent les restes d'une mosquée et d'une salle d'ablutions. Je terminerai cette description en disant qu'à l'extérieur de l'enceinte générale de l'*agadir* il existe une sorte de chemin de ronde protégé par une enceinte basse ou plutôt un talus symbolique, sans doute, mais dont le franchissement est néanmoins marqué par deux amoncellements de pierres(2).

L'*agadir* d'Oumsdikt est donc un édifice complexe dont la structure reflète aussi la complexité du fonctionnement. L'origine de ce bâtiment est impossible à déterminer. Elle pourrait être au XVIII[e] siècle lors d'une période de *siba* particulièrement instable(3). Tout ce qui concerne l'origine de ce grenier relève évidemment d'une information transmise de génération en génération avec toutes les déformations et imprécisions que l'on peut imaginer. Ce qui, en revanche, peut être considéré comme plausible est la mise en commun de la construction de ce grenier par les différentes fractions de la tribu d'Issendalène qui disposaient, dans la fraction des Aït Yassin-n-Dir, d'un site défensif remarquable qui pourrait rebuter d'éventuels pillards mieux qu'un grenier construit en plaine ou sur une surface plane de la montagne. Les conditions de l'édification de l'*agadir* sont mieux connues.

(2) - FIKRI ,*op.cit*, p. 178.
(3) - FiKri, *op. cit*, p.173-176.

Selon les informateurs interrogés par M. Fikri, le gros œuvre général était assuré par les *jmaâ(s)* des fractions (enceinte, citernes, mosquée, etc.) ; en revanche, la construction du grenier proprement-dit était à la charge des usagers qui devaient acquérir, auprès de la *jmaâ*, un emplacement pour édifier eux-mêmes leur cellule. Il semble que les emplacements étaient mis aux enchères car les candidats estimaient que les emplacements n'étaient pas tous de qualité identique. Les cases inférieures étaient considérées comme trop humides et celles du dessus susceptibles de recevoir une eau de pluie indésirable en cas d'infiltration d'une toiture peu étanche. C'était donc les cases du second étage qui étaient les plus convoitées quand il y avait trois niveaux. Celles du bas, cependant étaient souvent pourvues d'un plancher surélevé qui leur permettait de disposer de caches dans lesquelles ils déposaient leurs objets de valeur comme les bijoux ou les actes de propriété, ce qui expliquait la présence fréquente du bijoutier juif qui était aux premières loges lorsque les usagers devaient vendre une partie de leurs bijoux ou en acheter à l'occasion d'une noce, par exemple. Les cases construites étaient fermées par des portes à serrure de bois qui n'étaient ouvertes qu'en présence de l'*amine*. L'accès aux étages était assuré par les escaliers sommaires constitués par les dalles de pierres déjà évoquées. L'ascension était un peu acrobatique mais les expériences réalisées prouvent que cette pratique était tout à fait possible (photo 5).



Photo 5 - Comment les fellah(s) accèdent aux cases supérieures.

Démonstration in vivo de l'utilisation des marches de pierres plates pour accéder aux étages supérieurs du grenier. (Cl. A. Humbert)

La pénétration dans le grenier se faisait par un passage couvert entre la grande cour et la rue de l'*agadir*. Ce passage correspond à une case non construite pourvue de banc où l'*amine* et les visiteurs pouvaient bavarder à l'ombre. La grande cour jouait un rôle important car c'est là que l'amine accueillait les usagers ; ceux-ci devaient décharger là le fardeau de leurs bêtes de somme et laisser ces dernières dans l'enclos en les abreuvant avec l'eau de la citerne creusée au milieu de la cour. L'amine choisi par la *jmaâ,* était généralement rémunéré par une certaine quantité d'orge que lui laissaient les propriétaires des cases. Mais à l'époque de son fonctionnement optimal, sans doute au moment de l'insécurité maximale, l'*amine* n'était pas seul à vivre dans l'agadir car celui-ci devait être gardé et protégé par une milice formée de membres des communautés qui devaient ce service à tour de rôle ; ils vivaient donc à l'intérieur de l'*agadir* pendant le temps de leur tour de garde, attentifs aux mouvements humains qui empruntaient, le *foum* en contrebas, utilisant le *borj* pour voir le plus loin possible. La présence permanente d'un petit groupe de gardes explique la présence de la petite mosquée (fig. 2 et photo 2). Le rôle social de l'*agadir* est évident : il était, dans ce cas une véritable forteresse qui assurait la sécurité alimentaire des communautés qui devaient pouvoir non seulement protéger leurs récoltes d'orge de l'année mais aussi les réserves qui devaient assurer leur survie en cas de mauvaise année. L'importance sociale de l'édifice est souligné encore par une zone réservée au conseil de la jmaâ (*ineflasse*, sing. *aneflous*) qui symboliquement disposait d'un espace destiné à ses réunions et délibérations concernant le fonctionnement de l'*agadir* ; l'assemblée avait à voir tout ce qui concernait l'entretien de l'édifice (entretien du gros œuvre de la muraille, nettoyage des citernes, etc.) mais elle devait aussi veiller à ce que l'entretien du grenier lui-même soit effectué régulièrement, notamment pour ce qui était de la couverture, afin que des dégâts ne surviennent pas aux récoltes amassées dans les cases. Les droits et devoirs de chacun étaient consignés

par écrit sur des tablettes de bois (*llouh*, plur. *lalouah*)(4) et celui qui enfreignait un quelconque des articles du code en subissait les conséquences qui pouvaient être financières ou sous forme de travail obligatoire. Les cas les plus graves, le vol par exemple, étaient passibles des peines les plus graves qui pouvaient aller jusqu'à l'expulsion de l'*agadir* et la cession de leur case(5).

L'*agadir* d'Oumsdikt, comme bien d'autres d'ailleurs était donc un organe complexe qui jouait un rôle important dans la vie de la société rurale des Issendalène préoccupés de leur sécurité alimentaire même en temps de paix en raison de l'irrégularité des récoltes.

Un patrimoine en ruines :

Alors que certains *igoudar* de la région continuent à vivre, même de façon souvent anémiée, celui d'Oumsdikt est abandonné depuis longtemps car il a été victime d'un accident gravissime au cours du premier tiers du XXe siècle. En effet, lors d'un orage particulièrement virulent, tout un pan du mur de l'alignement oriental du grenier s'est effondré, ouvrant une plaie béante que les *fellah(s)* ont été incapables de réparer. J'ai recueilli le témoignage d'un vieux paysan qui se souvenait encore parfaitement de l'évènement et qui décrivait le ruissellement de l'orge sortie des cases éventrées. L'aile ouest du grenier est restée intacte et elle a pu continuer à fonctionner un temps mais l'*amine* devait surveiller la béance par laquelle pouvaient entrer les voleurs. Cet accident explique la dégradation avancée de l'édifice mais il est difficile de mesurer la vitesse de cette dégradation. Je l'ai visité pour la première fois en 1989 ; la rue du grenier était envahie par les herbes folles et l'aile orientale était fortement dégradée avec une couverture souvent effondrée. L'aile de l'ouest était mieux conservée mais les portes des cases manquaient parfois car le bois intéressait certains pilleurs. La toiture paraissait encore intacte

(4) - Voir à ce sujet la polysémie du terme dans A. ZARGUEF, "Glossaire" dans A. AÏT HSSAINE et A. HUMBERT, Eau et *histoire des paysages dans le Souss*, Nancy, Université d'Agadir et Nancy2 et Comité Mixte Interuniversitaire Franco-Marocain, 2002. CD-Rom, la définition de *llouh*.

(5) - Au sujet du vocabulaire vernaculaire et aux précisions du fonctionnement de l'*agadir* voir A. ZARGUEF, "Glossaire" dans A. AÏT HSSAINE et A. HUMBERT, *Op. cit.*, 2002.

presque partout. Quand on observe les images actuelles de l'*agadir,* notamment les images aériennes qui peuvent donner une vue d'ensemble et de dessus de l'édifice, on peut apprécier l'évolution de la dégradation de ce patrimoine remarquable. La plaie ouverte sur le flanc oriental s'est élargie, entraînant des cases déjà très dégradées ; on voit surtout que l'alignement occidental s'est fortement dégradé, lui aussi, avec l'effondrement de nombreuses toitures. L'*agadir* d'Oumsdikt est donc un organe mort qu'il semble bien difficile de restaurer ; cela est bien regrettable car cet édifice était remarquable tant par son site que par son architecture. Mais il y a bien d'autres *igoudar*, très intéressants aussi qui ont sans doute quelque chose à voir avec celui d'Oumsdikt.

Oumsdikt : un modèle architectural des *igoudar* ?

Si l'on renonce à sauver l'*agadir* d'Oumsdikt peut-on trouver d'autres greniers qui auraient les caractéristiques de celui que nous sommes en train d'étudier ? J'ai observé des quantités d'*igoudar* en survolant de façon répétée l'Anti-Atlas. Je n'en ai guère trouvés qui avaient le site remarquable de celui-ci ; la plupart sont établis sur des surfaces horizontales, parfois même au milieu des habitations (photo 6) ;



Photo 6 - Douar de l'Anti-Atlas occidental avec son agadir.

La situation de perchement de l'agadir d'Oumsdikt est rare dans l'Anti-Atlas occidental ; le plus souvent, comme ici, les igoudar sont situés sur une surface plane à proximité des habitations. (Cl. A. Humbert-C. Renard)

Quelques sites perchés existent cependant sur la bordure de l'Anti-Atlas ou au-dessus d'une vallée encaissée comme celle de l'*assif* Fouguenar qui débouche dans la plaine au *foum* d'Assads. La plupart de ces *igoudar* sont aujourd'hui en ruine, comme celui que nous avons repéré sur le rebord de la vallée de l'*assif* Arhren, plus à l'est. La plupart des *igoudar* n'ont pas de site véritablement perché, en tout cas ceux qui aujourd'hui sont dans un bon état de conservation. Si le grenier d'Oumsdikt n'a pas son pareil pour le site, est-il au moins un modèle morphologique que l'on retrouve dans cette partie de l'Anti-Atlas ? La réponse est clairement affirmative. Le modèle linéaire à longues travées parallèles est très répandu dans tout l'Atlas occidental. Un certain nombre est construit sur le modèle d'Oumsdikt à deux travées simples. Parmi d'innombrables exemples, le cas d'un *agadir* de la zone au milieu de son douar, ou encore celui des Ikounka près de la route qui mène à Aït Baha (photo 7).



Photo 7 - Agadir des Ikounka au nord-est d'Aït Baha.

Un des premiers igoudar à avoir été étudié, le grenier des Ikounka, est parfois considéré comme l'archétype des igoudar bien qu'il ne soit pas dans la situation défensive de celui d'Oumsdikt. (Cl. A. Humbert-H. Popp)

La morphologie est exactement celle d'Oumsdikt avec les deux travées, un *borj* et des façades intérieure hérissées de dalles de pierres. Mais le modèle simple a été décliné de différentes façons pour augmenter la capacité du grenier, avec trois, quatre ou même davantage de travées. Cette augmentation modifie généralement le plan du grenier par la multiplication des travées parallèles ou l'adjonction de travées perpendiculaires comme celui des Aït Ighil, sur la nouvelle route des Ida Ougnidif, à une douzaine de kilomètres à vol d'oiseau d'Oumsdikt (photo 8).



Photo 8 - L'agadir d'Aït Ighil.

Construit selon le modèle de tous les igoudar de la zone, celui d'Aït Ighil est situé à une douzaine de kilomètres, à vol d'oiseau, de celui d'Oumsdikt. Si son modèle architectural correspond à la forme locale, on peut voir qu'il a été légèrement agrandi par deux ailes perpendiculaires au corps principal. Il est

demeuré dans un excellent état de conservation et il est encore actuellement utilisé sous la surveillance de son vieil amine. On peut observer tout près de l'agadir, sur la droite, les ruines d'une petite mosquée rurale. (Cl. A. Humbert-C. Renard)

La grande majorité des greniers de la zone corresponde à ce modèle. Il existe pourtant un certain nombre d'*igoudar* de plan assez différent qui attire l'attention lorsqu'on les survole. Je ne les ai pas tous localisés avec précision. Certains ont des formes curieuses. A côté de ces quelques formes particulières d'édifies qui paraissent encore fonctionnels il existe dans des secteurs proches d'Oumsdikt des *igoudar* aux formes souvent différentes de la plupart des *igoudar* de la région mais ce sont généralement des greniers en ruine situé à l'écart des agglomérations (photos 9 et 10).



Phot 9 - Agadir polygénique de la bordure nord de l'Anti-Atlas.

Cet agadir ne correspond pas aux canons architecturaux qui ont présidé à la construction des grands igoudar de l'Anti-Atlas occidental bien qu'il se trouve dans cette même partie de l'Atlas. Á l'évidence, cet agadir a été édifié en plusieurs étapes, sur des plans différents. Une partie, peut-être la plus ancienne, est formée de segments qui s'enroulent autour d'une cour minuscule ; la partie de gauche - la plus récente ? - a adopté l'organisation générale de la région même si c'est d'une façon assez peu rigoureuse. (Cl. A. Humbert)



Photo 10 - Ruines d'un agadir circulaire de la bordure nord de l'Anti-Atlas.

Un certain nombre d'igoudar sont totalement ruinés, comme celui-ci dont le plan est pratiquement circulaire avec une cours centrale oblongue. On peut, sans peine, compter le nombre de cellules (environ 25) du niveau inférieur. On remarquera, aussi, l'enceinte extérieure de l'agadir avec quelques édifices en ruines. (CL; A. Humbert-C. Renard)

Ces *igoudar* posent clairement le problème de la genèse des modèles de greniers et de l'existence possible de générations différentes : la génération la plus ancienne pourrait être celle des plans anarchiques, placés à l'écart des agglomérations et aujourd'hui en ruines pour la plupart. Mais il faut tenir compte aussi du fait que le modèle Oumsdikt est localisé surtout dans la parie nord occidentale de l'Atlas alors que des plans différents de greniers encore bien conservés existent dans d'autres secteurs de la montagne, plus à l'est (photo 11) et au sud où apparaissent, notamment au sud d'Igherm des igoudar en terre au plan et aux aménagements intérieur très différents (photo 12).

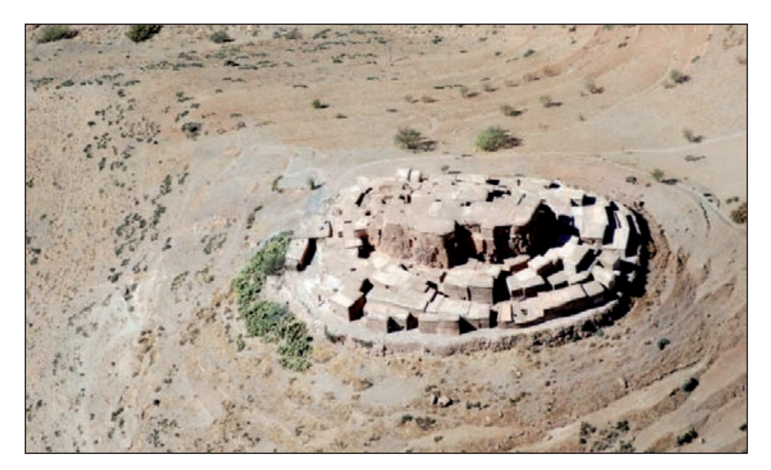


Photo 11 - L'agadir de Tazrout, au nord de la vallée de l'oued Arhen, dans l'Anti-Atlas central.

Cet agadir, d'un modèle très particulier, a mis à profit un relief tabulaire sur lequel a été édifié le premier noyau de cases. Par manque de place, des segments de plusieurs cases se sont agglutinés tout autour, au pied du relief. Cet agadir est encore, actuellement, fonctionnel. (Cl. A. Humbert-C. Lemmel)



Photo 12 - Agadir de terre sur le versant méridional de l'Anti-Atlas, au sud d'Igherm.

Dans ce secteur de l'Anti-Atlas, les igoudar ont adopté, à la fois une forme différente de ceux de l'Anti-Atlas occidental et des matériaux de construction également différents. Ces igoudar ont une forme fréquemment carrée avec une vaste cour en leur centre. L'essentiel de la construction est en terre banchée parfois renforcée par des éléments de pierres. Le pisé ne permet pas l'inclusion de dalles de pierre pour accéder aux étages d'où l'usage d'échelles et de troncs de palmiers entaillés que l'on aperçoit sur cette photographie. (A. Humbert)

Un patrimoine menacé ?

Sur les 215 *igoudar* signalés sur la carte établie par l'équipe du professeur Herbert Popp, 55 sont considérés comme étant en ruine et sans doute irrécupérables pour une sauvegarde patrimoniale. 160 sont considérés comme étant "encore en fonction ou dans un état passable". Ceux qui sont encore en fonction ne posent apparemment aucun problème sauf qu'ils risquent de tomber rapidement en désuétude et donc de poser prochainement la question de leur protection. Ceux qui sont dans un état passable ont sans doute commencé à se dégrader et nécessiteraient rapidement des mesures de sauvegarde. Ces *igoudar* menacés sont nombreux et leur survol permet, en un clin d'œil, d'apprécier leur état de conservation car c'est souvent par la couverture que commence la dégradation. Ces cas sont extrêmement nombreux mais à des degrés différents. Un bon exemple est celui des Ikounka dont nous avons la photo réalisée par H. Popp, lors du vol que nous avons effectué l'an dernier (photo 7) où la dégradation de la couverture est déjà amorcée, c'est aussi celui de Taâlat dont les dégâts sont encore plus visibles (photo 13).



Photo 13 - L'état de conservation d'un agadir simple, celui de Taâlat (Aït Alla).

Du sol, cet agadir paraît encore relativement bien conservé mais on peut observer, sur cette vue aérienne, comment la destruction de l'extrémité la plus proche est déjà avancée. Surtout, on peut voir comment la dégradation commence par la couverture de terre qui entraîne et précipite ensuite la ruine des cases et des murs principaux. (Cl. A. Humbert-C. Renard)

Mais un des cas les plus spectaculaires est celui qui doit être le grenier d'Aït Ouizzein (photo 14) : magnifique édifice à 5 travées dont la plupart, malheureusement n'ont plus de toiture.



Photo 14 - Le grand agadir d'Aït Ouizzein.

Situé à faible distance de l'agadir d'Oumsdkt et à quelques kilomètres au nord-est de Taâlat, cet immense agadir à quatre travées parallèles avec une travée perpendiculaire, est dans un piteux état avec ses toitures de cases qui ont disparu sur une grande partie de l'édifice. On reconnaît un certain nombre d'autres éléments de l'agadir avec l'entrée et la maison de l'amine (sur la droite) ; un des borj(s) paraît encore intact. Cet état avancé de ruine rend ce magnifique édifice difficilement récupérable sans une volonté forte et coûteuse de restauration. (Cl. A. Humbert)

Est-il encore possible de restaurer ces constructions patrimoniales ? Il faut sans doute une volonté des communautés dont les membres commencent à prendre conscience de l'importance de cet héritage. L'argent manque souvent plus que la main d'œuvre qui peut encore se trouver parmi les mâlmine (sing. *mâlem*) qui savent encore réparer une toiture avec des poutres d'arganier et des branches de laurier rose (*alili*). Les ONG peuvent aussi apporter leur contribution pour sauver quelques greniers particulièrement emblématiques. Leur inventaire est déjà un pas important vers la sauvegarde du patrimoine. Au-delà, il ne fait pas de doute que les chercheurs doivent mener une réflexion non seulement sur la catégorisation des *igoudar* mais aussi sur la genèse de ce type d'édifice et en particulier sur les ancêtres des greniers qui pourraient n'être que des enceintes refuges avec une citerne permettant de tenir un certain nombre de jours ou de semaines, en attendant que la razzia passe. J'en ai détecté un certain nombre en survolant l'Anti-Atlas qui mériteraient d'être étudiés comme cela a été fait par des archéologues français en Espagne, dans les années 1980[(6)]. En effet, il existe un grand nombre d'enceintes refuges que les Espagnols appellent *albacar*, (photo 15) terme d'origine arabe qui pourrait signifier l'enceinte des vaches.

(6) - On pourra lire une contribution à ce sujet dans André BAZZANA, La défense des communautés rurales dans l'Espagne musulmane, dans A. BAZZANA et A. HUMBERT ed., *Prospections aériennes. Les paysages et leur histoire*, Paris, Publications de la Casa de Velázquez, Série en Sciences Sociales, fasc. VII, 1983, p. 105-122.



Photo 15 - Enceinte refuge (albacar) des montagnes méditerranéennes espagnoles.

Cette table rocheuse fortifiée, au Nord de Valence, ne contient aucun élément construit, à l'exception d'un édifice fortifié placé à l'extrémité supérieure et probablement tardif. Cet espace perché et protégé ne contient généralement qu'une ou plusieurs grandes citernes permettant d'alimenter en eau un groupe humain obligé d'y séjourner. Ces enceintes médiévales (XIIe-XIIIe s.) sont peut-être semblables aux enceintes vides que l'on observe parfois dans l'Anti-Atlas et qui pourraient être les ancêtres des formes construites de refuges que sont les igoudar. (Cl. A. Bazzana-A. Humbert)

Ces enceintes muraillées sont vides de constructions généralement, à l'exception d'une ou plusieurs citernes. Ces "refuges" sont toujours situés sur des tables rocheuses faciles à défendre et leur origine est sans conteste médiévale, c'est-à-dire, en Espagne, antérieure à la conquête chrétienne du XIIIe siècle. Comparaison n'est pas raison, surtout concernant deux domaines aussi éloignés ; cependant, l'exemple espagnol peut servir de base de réflexion pour guider une recherche sur d'éventuelles enceintes refuges dans l'Anti-Atlas.

Conclusion:

L'*agadir* d'Oumsdikt n'est qu'un parmi les centaines d'*igoudar* qui ont été recensés dans l'Anti-Atlas. Mais son perchement en fait un grenier original tel qu'on les imagine souvent quand on évoque les greniers fortifiés. En réalité ce type est très rare mais le plan de l'*agadir* correspond à beaucoup de ceux qui occupent l'Anti-Atlas occidental, sans que l'on puisse dire si celui d'Oumsdikt a constitué un modèle ou s'il a copié un plan déjà bien établi. Des plans différents existent dans la même zone mais les greniers sont souvent en ruine très avancée : l'anarchie de leur plan peut nous faire supposer qu'ils sont les plus anciens. Mais là non plus nous ne pouvons être sûrs de rien. Quoi qu'il en soit, l'état actuel de l'*agadir* d'Oumsdikt exclut presque à coup sûr que l'on puisse envisager sa restauration sauf si l'on trouve un mécène suffisamment riche et intéressé au sauvetage de ce patrimoine en piteux état.

Sidi Mhammed Ou Yaâkoub:
Le saint patron des greniers collectifs de l'Anti Atlas

Mbarek AÏT ADDI
El Ouafi NOUHI
IRCAM (Rabat)

Introduction :

Nécessaires à la protection des biens et des hommes, les greniers collectifs se distinguent par plusieurs structures défensives : murailles, fosse, tours, postes de garde, portiers, clôture vivante du jujubier ou du cactus, ainsi que des places assez étendue permettant aux vieillards, aux femmes, aux enfants et aux animaux de se tenir à l'abri, etc.

Malgré l'importance de ces systèmes de défense *(matériels*), les tribus assurent aussi à ces institutions communautaires une protection d'ordre spirituelle, en faisant appel aux zaouïas et aux marabouts et dans un sens plus large à la sainteté des lieux et des personnes. Grâce à la *baraka* de ses derniers, ce patrimoine architectural a pris un aspect de *horoum*; au sein duquel aucune mauvaise action ne peut y être commise. Cet interdit moral assure à ces institutions l'inviolabilité mais aussi le respect de tous. En retour, chaque Agadir possède une case réservée aux saints, où les tribus déposent les dons, *ziara*, en nature offerts au saint patron, après la récolte.

Dans cet article, nous allons étudier le cas du marabout, le plus honoré de l'Anti-Atlas, Il s'agit de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub, le fondateur de la zaouïa Yaâkoubiya à Imi-n-Tatelt. Le choix de ce saint est justifié par le fait que la majorité des travaux, excepté l'ouvrage publié récemment par Salima Naji, (Greniers collectifs de l'Atlas. Patrimoines du Sud Marocain 2006), ne souffle pas mot sur sa bénédiction, sa protection, sa place dans l'organisation des greniers collectifs de l'Anti-Atlas (.*Montagne*, 1929, 1938 ; *Meunié*, 1951a, 1951b ; *Despois*, 1953 ; Adam, 1978 de).

Qui est-ce Sidi Mhammed Ou Yaâkoub ? Quels sont les greniers bénéficiant de sa protection ? Quelles sont les tribus engagées à assurer le bon fonctionnement de sa zaouïa ? Quel rôle joue l'agadir de l'Anti-Atlas dans ce phénomène ?

I- Sidi Mhammed Ou Yaâkoub et sa zaouïa :

1- Sidi Mhammed Ou Yaâkoub, une brève biographie :

Selon, Mohamed Al-Mokhtâr Al-Soussi, Sidi Mhammed Ou Yaâkoub naquit à *Imi-n-Tatelt*(1), dans le second tiers du XVIe siècle. Il est originaire de la tribu des *Isegtan* (Segtana en arabe), tribu du Souss "extrême", classée avec les tribus *Sanhaja* (Al-Soussi, 1963, v.16 : 49-142). L'arbre généalogique, tenu par ses descendants fait également de lui un descendant du fondateur de Fès, Moulay Dris(2). Il a appris le Coran à Amzmiz prés de Marrakech, berceau des disciples de la communauté *Jazoulia* à l'époque. Après avoir appris le Coran et les sciences théologiques, il effectua, un voyage (une *siaha*) au territoire des tribus du Souss et du Bani. Durant ce voyage, il réunissait plusieurs disciples pour l'apprentissage du Coran, et des litanies (*awrad jazulit*) (*Al-Soussi*, *V 16:58*).

On cite parmi ses contemporains : Sidi Ahmed Ou Moussa, fondateur de la zaouïa de Tazeroualt, Sidi Mhammed Ou Brahim de Tamanart, un grand pôle du soufisme dans le Souss à l'époque des Saadiens, Sidi Oussidi de Taroudant. Ces saints avaient pour lui un respect illimité. Ils faisaient régulièrement la *ziara* (visite) à sa zaouïa et encourageaient leurs disciples à faire de même (Houdaigui, T II, 2006: 259). Parmi ses étudiants on compte Sidi Lahssen Tezerguini de la tribu Issegtan, ainsi que le vénéré Sidi Mohammed Ben Boubaker de Tessint et son fils Sidi Abdallah Ben Mbarek, grand *salih* de la zaouia de Mraimima, annexe de Tessint. (*Al-Soussi, 1963, v.16: 66-67*).

---

(1) - Village à l'Est de Tata, formant le siège du la commune rurale du même nom.

(2) - Sur ce sujet, voir l'arbre généalogique des descendants de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub, (doc n°1).

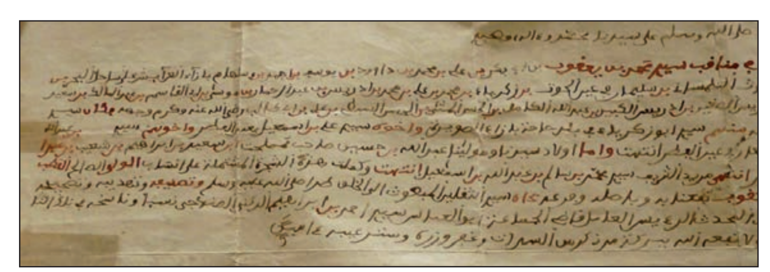
Sidi Mhammed Ou Yaâkoub se caractérisait par une ferme neutralité envers les conflits entre les deux grands Leff(3) qui divisaient longtemps l'Anti-Atlas : *Taguizoult et Tahoggat*. Ces derniers font appels à lui pour arbitrer les conflits qui éclatait autour de l'eau, des territoires, des pâturages etc. (*Ibn 'Askar, 1976 :103*). Il intervenait aussi lors des conflits qui opposaient les tribus au makhzen, surtout à propos des impôts sur les récoltes, la sokhra, *la mouna et la Hady*(4). Il a occupé une place privilégiée au palais du Sultan Saadien à l'époque Abdallah El Ghalib, à tel point qu'il intervient auprès de lui pour protéger les pauvres contre les impôts que leur infligeaient les représentants du Makhzen au Souss (*Houdaigui 2006 : 259; Al-Soussi, 1963 : 56*).

Les tribus ont reconnu sa sacralité et lui attribuent un grand nombre de miracles. D'une part, grâce à sa *baraka* (bénédiction) les céréales stockées dans les cases des greniers sont toujours dans la sécurité. D'autre part, il assure la découverte des sources d'eaux et la fertilité des produits agricoles, dont il demandait une part, en retour pour sa *zaouïa*. C'est pour cela que de nombreuses sources de Souss prennent le nom du saint sidi Sidi Mhammed Ou Yaâkoub. Quand la pluie tarde, quand les rivières sont à sec et que le niveau des sources et des puits baissent, les tribus font la *ziara* à sa zaouia pour demander bénédiction. Il possédait ainsi le pouvoir de guérir les maladies, tel que la stérilité des femmes, et assure la santé des hommes.

Après sa mort en 956 de l'Hégire (1555), ses descendants ont suivi son chemin. Ils ont découvert plusieurs sources d'eau au profit des tribus de Tata, Tissint et Tagmout). Ils protègent les récoltes et apportent leur baraka aux productions agricoles, pastorales et artisanales. (*Al- Soussi 1963. V16 : 56-72*).

(3) - Alliance regroupé un ensemble de tribus

(4) - La sokhra, la *mouna* et la *hedya* sont des services obligatoires imposés par le Makhzen aux tribus, voir : Ben taleb Ali. L'éffet de la pression fiscale sur les relations entre le Makhzen et les Tribus, 1894-1912, Thèse de Doctorat d'histoire, FLSH, Rabat 2004.



Document 1 : Extrait de l'arbre généalogique de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub.

2-La zaouïa d'Imi-n-Tatelt :

Cette confrérie religieuse se situe dans le village d'Imi-n-Tatelt (annexe d'Akka Ighan, province de Tata)(5), dans un milieu désertique, favorable à l'isolement et aux pratiques soufies.

La zone d'influence de la zaouïa englobe tout le Souss, le Haouz de Marrakech, les oasis de Bani jusqu'au Sahara. Elle abrite une grande medersa qui formait des oulémas et des fokaha(6). Cette dimension éducative, est renforcée par un grand respect de la part du pouvoir central. Les sultans l'ont octroyé le statut du *horoum*, interdit aux agents du makhzen. C'est pour cela qu'elle était un refuge pour les pauvres, les marginaux, les gens poursuivis par la justice et qui demandent la protection, ou l'exil (*azwag*).

Cette zaouia organise annuellement deux *moussems* ; le premier en mois de mars et le second en avril du calendrier julien(7). Ils représentent *deux* grandes foires annuelles (*almouggar*) où se rencontrent les tribus du centre et sud du Maroc. Ces tribus achetaient, autrefois, tout ce dont elles avaient besoin et commercialisaient le surplus de leur production, principalement les céréales, les produits artisanaux, les dattes, le sucre et le thé. Les deux *moussemes* sont aussi des manifestations antinomiques de l'état d'insécurité qui pouvait parfois caractériser les relations intertribales. Ils sont aussi des rendez-vous annuels d'échange, de dialogue des tribus occupants un territoire immense et un lieu de convivialité temporelle entre les *Leffs*

(5) - Cette zaouïa est située à 75 km à l'est de Tata.

(6) - Lors de la visite effectuée à la zaouïa en 2010, la madrasa a cessé de fonctionner.

(7) - Le calendrier Julien, dit filahi, (agricole) est décalé de 13 jours par rapport au calendrier grégorien. (Laoust, Mots et choses berbères, Paris, 1920, p : 185.

Taguizoult et *Tahogguat* constamment en conflit. Ces moussems s'organisent sous la protection de la Zaouïa et ses adeptes.

Au niveau architectural, la zaouïa se compose de plusieurs bâtiments et dépendances, dont le plus important est le grenier, qui occupe l'espace central (deux étages). Il est destiné à stocker les dons des tribus. Une chambre particulière est réservée aux vêtements et objets appartenant au saint : un asselham (*burnous*), une canne, des sandales (*tourziyin*), des manuscrits de la zaouïa(8), etc. Ces objets sont exposés une fois par an lors de l'almouggar de mars, en la présence de ses descendants : *igourramen*. Les autres espaces et dépendances se composent du tombeau du saint, de la mosquée de la place pour les meules. L'anwal ou les marabous (*igourramen*) préparent un repas en couscous d'orge pour les pèlerins, l'huilerie, la case pour les saints ; surtout Sidi Ahmed Umusa. La grande place pour les sacrifices, les chambres pour les étudiants, les salles d'étude du Coran etc. (*Naji, 2006 :136*).



Photo1 : Vue générale sur la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub Imi ntatelt, (photo Ramou, H , 2010)

(8) - Les manuscrits de la zaouïa se composent surtout de : lettres officielles, de kunaash appartenant aux membres de la zaouïa, des arbres généalogiques, Les lettres, qu'elles soient personnelles ou politiques adressées à la zaouïa par le makhzen les Dahirs (décrets royaux) émanant des rois du Maroc.

II- Les tribus de l'Anti-Atlas et la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub:

1- L'engagement des tribus de l'Anti-Atlas envers la zaouïa :

Nous avons émunéré avec précision l'ensemble des tribus qui se sont engagées à assurer le bon fonctionnement de la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub et à prendre en charge ses besoins. Ceci n'a été possible que grâce à la consultation de registre manuscrit (el âahd العهد) tenu par les descendants du cheikh(9). Dans ce konnach, sont enregistrés les noms des tribus reconnaissant cet engagement, les dons annuels qu'elles offrent à la zaouïa, la dotation annuelle fixée par tribu, et les malédictions qui les menacent en cas de non versement.

Les actes du registre recouvrent plus de 56 tribus ou fractions, dont: *Houzala, Banou Malloul, Banou Yahya, Ida Ounidif, Ida Oukensous, Ahl Issaffen, Ida Ouzekri, Indouzal, Ida Ouzettout, Ida Oumartini, Achtouken, Ilallen, Tazalakht, Tirguest, Aït Haroun, Tizeght, Tagmout, les tribus de Tata, Tissint, Ahl el Fayja, Aït Bouyahya, Arfallen, Aït Mansour, Segtana, Ounaïn, Oued Nfis et les habitants de la vallée du Souss, Senhaja, Mesfiouia, Imgounes, Ayt Boudlal, Haskoura*.

Selon ce registre, les dons des tribus sont nombreux et diversifiés; On y trouve essentiellement des dons pour des œuvres pieuses (les mosquées de la zaouïa, la tombe du grand saint), des offrandes pour l'entretien de la zaouïa: (les portes, les murs, les toits, etc.), l'approvisionnement des descendants du cheikh et les visiteurs (blé, orge, amandes, noix, huile d'olive et d'argan, miel, sel, figues de Barbarie, dattes, beurre, carottes, navets...).

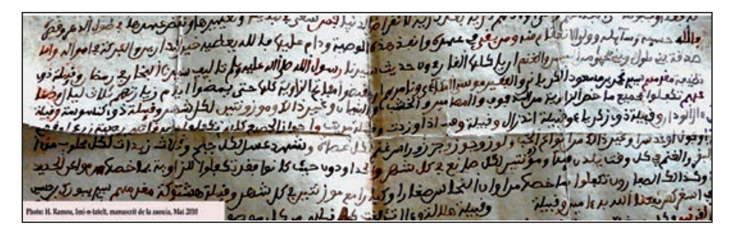
Chaque famille, dans la zone citée fournissait à la zaouïa, chaque année, au moment de la récoltes : (13 à 15 kg) :(*tarbaït*), le beurre d'une journée si elle possède des vaches, un mouton ou une chèvre si elle possède un troupeau de bétail. Les maçons, les menuisiers et les forgerons offrent aussi une dîme sur leur métier, Ils s'occupent de l'entretien des bâtiments de la

(9) - Voir l'extrait du registre dans le document n°2.

zaouïa (portes, menuiserie, etc.) et de la fourniture des ustensiles nécessaires à la vie de tous les jours(10).

La lecture du registre de la Zaouia permet aussi de s'informer sur la variété des dons selon les zones géographiques. On distingue les produits du sud de l'Anti-Atlas (le Bani et le Dra), qui se composaient de dattes, blé, orge, henné et divers produits artisanaux provenant de Tata et de Tissent, fabriqués par les feuilles de palmiers et ceux du nord de l'Anti-Atlas, du Haut-Atlas et du Souss (11).

Les dons cités dans le registre comprennent aussi des produits miniers (fer, cuivre et argent), des animaux vivants (ovins, bovins), des produits d'élevage (beurre salé, miel) des produits d'agriculture (céréales, surtout orge, amandes, huiles, argan, figues de Barbarie, carottes, navets, caroubes)(12).



Document 2 - Extrait de l'engagement d'une tribu (Ida oundif) envers la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub

2 - Dynamique des dons :

Il est à remarquer que les documents ne mentionnent ni date, ni conditions historiques, des dons offerts à la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub, ni le rôle que joue l'*agadir* dans ce systeme. Le manuscrit décrivant les engagements des tribus ne donne pas de détails sur les conditions des

(10) - D'après le ***registre*** des dons arrivés à la zaouïa, les Aït Tazalaght se sont engagés à fournir, à la zaouïa, le cuivre et tout ce qui sera nécessaire. Les Idaou Zal approvisionneront la zaouïa en outils de cuivre.

(11) - Pour l'essentiel des Idaou Kensous, Ida Ouzekri, Indouzal, Ida Ouzettout, Idouska Oufella, Idouska Izdar, Aït Baha, ***Idaou Gnidif, Aït Souab, Aït Mzal, Aït Ouadrim, Aït Ouasso, etc.***

(12) - D'autres dons n'ont pas été signalés dans ce registre tel que la tighersi (sacrifices qu' offrent les tribus chaque année aux descendants du saint).

offrandes. D'après nos recherches de terrain(13), ces tribus réservent à la zaouïa une grande quantité des produits locaux. Ceux-ci diffèrent selon les tribus, selon les zones géographiques et la nature de leurs récoltes. Ils varient aussi d'une année à l'autre selon les conditions climatiques et sécuritaires. Ces dons sont collectés dans un premier temps dans une case située dans les greniers des tribus avant d'être acheminés vers la zaouïa.

Avec le Protectorat, les dons réservés au saint Sidi Mhammed Ou Yaâkoub ont connus une importante régression. Plusieurs facteurs sont à l'origine de ce phénomène : la rareté des ressources économiques, l'émigration de la main d'œuvre agricole et artisanale, l'indifférence des jeunes envers la sainteté, outre les aléas climatiques et naturels qui perturbent fortement les activités économiques traditionnelles. Les dons stockés dans les greniers collectifs sont les premiers à souffrir de cette situation, ils sont orientés vers d'autres institutions collectives vivantes comme les mosquées, les maisons communautaires et les medersas. Ce changement a modifié, de façon très négative, la quantité et la nature des dons offerts à la zaouia.

III - Les igoudar, lieu de collecte des dons pour la zaouïa :

1 - La case de la zaouïa dans l'agadir :

A la lecture des tasdir des greniers: (inventaire des chambres et dépendances de l'agadir) on trouve plusieurs institutions religieuses, telles que l'akhorbich (salle réservée au chauffage de l'eau pour l'ablution), lamyadi (salle des ablutions), une mosquée et une aire de prière entourée d'une murette en pierres sèches ou d'épines, (*Meunié, 1951a :.37*). Aussi, le grenier abrite une case réservée aux saints et marabouts, d'autres, aux mosquées et à des medrassas coraniques. Elles sont situées souvent à l'entrée de l'agadir, près de la loge de L'amine au rez-de-chaussée. Cette

(13) - Nous avons réalisé une mission de recherche à Taroudant, Tata, Tiznit, Guelmim, sur le patrimoine bâti, les igoudar de l'Anti-Atlas et Bani, avec la collaboration d'EL Mahfoud ASMAHRI, et Hassan RAMOU du 7 au 23 septembre 2010.

situation permet aux populations locales de déposer leurs dons facilement dans la case. Elles sont affranchies de la redevance dont les produits sont taxées et qui servent à l'entretien du portier.

Si la majorité des greniers possèdent des cases pour plusieurs saints, divisées en logettes, comme Sidi Ahmed Ben Nacer de Tamegrout, Sidi Mhmmed AL-Mkki, fondateur de la zaouïa de Timguilcht(14), la case réservée à Sidi Mhammed Ou Yaâkoub dispose d'une situation particulière dans un grand nombre de greniers collectifs de l'Anti-Atlas : Elle est toujours la plus grande, et emmagasine une grande quantité de céréales et d'autres dons. Dans les cases communes à plusieurs saints l'espace réservé à Sidi Mohammed Ou Yaàkoub est le plus grand.



Photo 2 : Modèle de case commune à plusieurs saints : la grande partie est réservée à la zaouia Yaâkoubiya (à droite), les deux autres, une à Timgguiljt et l'autre à la, madrasa), (photo Ramou, H. Itouraine, des Idaou Zekri 2010)

(14) - Parmi les greniers qui abritent les dons réservés à différents saints on peut citer : l'agadir de Doutgadirt (Idaou Zekri) et l'*agadir* Iserghin d'El-Faija (Tata); agadir Itoughaine...



Photo 3 : une partie de la Case réservé à Sidi Mhammed Ou Yaâkoub : Itoughayn des Idaou Zekri, (Photo Ramou, H, Agadir Itoughayn, 2010)

Certains cases possèdent des étages dont chacun est réservé à un seul don, des perches de bois pour suspende des jarres du miel, de beurre et d'huile. Aussi dans quelques Igoudar on trouve des jarres en pôterie à l'entrée de l'agadir pour y déposer ses dons. Lorsqu'une des jarres est remplie, le portier la vide dans le compartiment approprié de la case des marabouts, afin de solliciter la bénédiction du saint et la prospérité qui y est inhérente.

2 - La gestion des dons dans les cases :

Nous n'avons pas trouvé d'écrits sur la gestion des dons de la zaouïa à Imi-n-Tatelt ou sur la gestion des cases du saint dans les greniers collectifs visités. En revanche, la tradition orale est riche en informations. Selon les dires des populations, la gestion des dons réservés au saint était auparavant confiée à un conseil de sept à neuf membres (la jemaa, inflass[15]). Ce conseil représente la tribu ou *Ikhss*. Il est choisi en fonction d'un ensemble de critères (notable, honnêteté, confiance, expérience.) La communauté des Inflass assure la bonne gestion de la case du saint dans l'agadir. Cette dernière est ouverte au moment des moissons, sous le contrôle du portier

(15) - Inflass est le pluriel d'anflouss: représentant d'un clan ou d'un ensemble de famille dans le conseil communautaire.

(amine - adouab), qui reçoit généralement les dons octroyés par les individus, et les dépose dans la case. Certains individus déposent leurs dons eux- mêmes dans la case.

On ne peut pas vider la case du saint que lors des deux *Ilmouggaren* de la zaouïa d'Imi-n-Tatelt. Ces dons sont transportés jusqu'à la zaouïa pendant *almoggar* et ne peuvent pas être offerts aux *igourramnen* de la zaouïa qu'après l'organisation d'une fête locale, appelée (le *maarouf* de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub), et ce afin que le saint intercède auprès d'Allah pour obtenir la pluie, éloigner les calamités et le mal en général. La fête se termine par une prière (Douâ), la fatiha avant de se séparer.

Arrivés à la zaouïa, les produits collectés sont versés dans des fentes à partir du toit du grenier de la zaouïa (photo 4). Chaque fente coïncide avec une case réservée à un produit (celui des amandes, orge, etc.)

Dans ces dernières années, et à cause de la régression de la quantité des dons acheminés à la zaouïa, les adeptes (igouramn) effectuent des visites aux greniers des tribus pour collecter les dons agricoles, conservés dans les cases de saint, mais l'amine ne leur offre pas plus que (trois abras de céréales)[16].



Photo 4 : l'Agadir de la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub (grenier des greniers) Imi n tatelt (photo Ramou, H., 2010)

(16) - Abra ; unité de mesure de volume, équivaut à 13 kg de céréales.

Conclusion :

La destruction de plusieurs greniers collectifs dans l'Anti-Atlas, et la conjugaison de plusieurs facteurs culturels, économiques, sociaux et naturels (sécheresse, régression des terrains de culture, monétarisation des relations et des échanges, scolarisation, ouverture des tribus sur l'extérieur, les médias, l'émigration internationale) sont les principales causes de la regression des offrants des saints. Cependant, et Malgré cette régression, la pratique des offrants à la zaouïa de Sidi Mhammed Ou Yaâkoub persiste encore de nos jours. L'engagement des tribus envers la zaouïa est toujours respecté. D'autres institutions collectives ont remplacé l'agadir dans la collecte des dons de la zaouïa, comme la mosquée, la maison communautaire et la medersa.

Bibliographie

Alboukdouri, A, (2000), *Tarihk kabail hilala bi Souss*, Ed annajah,Casa blanca.

Al-Soussi, M, El Mokhtar (1963), « *Al-Ma'soul* », Ed annajah aljadida, Casablanca, v.16.

André Adam, (1978) « *L'Agadir berbère, une ville manquée* », Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, 26, pp 5-12.

Houdaigui, A, (2006), *Tabakat Alhoudaigui Ed Annajah aljadida*, Casa blanca, T II.

Despois, J, (1953), *Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord*, Les Cahiers de la Tunisie, Tunis, 1er trimestre.

Ibn 'Askar, M, (1976-1977), *Dawhat al-Nashir,* "Dar Al Maghrib" Rabat.

Keddan, N., (2001), *Approche historique et prospection archéologique dans une confédération du Souss* : Ilaln, thèse de 3ème cycle, INSAP, Rabat.

Laoust, E., (1920), *Mots et choses berbères*, Ed Société marocaine d'édition, Rabat.

Laoust, E., (1932), « *L'habitation chez les transhumants du Maroc central*», Hésperis, T.14, Rabat, p. 115-218.

Meunié, J, (1951), *Greniers citadelles au Maroc*, publications de l'institut des Hautes Etudes Marocaines ; Paris.

Montagne, R, (1929) « *Un magasin collectif de l'Anti- Atlas, Agadir des Ikounka* », Hespéris, TIX, 1920, pp 145 - 266-.

Montagne, R, (1938), *Les Berbères et le makhzen dans le Sud du Maroc*, Ed Alcan, Paris.

Naît Balk (H.), (1986),*Approche archéologique et architecturale des igoudars de l'Anti-Atlas et leur rôle socio-économique*, DEA, Paris 1.

Naji, S, (2006), *Greniers collectifs de l'Atlas*. Patrimoines du Sud Marocain, Ed Edisud, Paris.

Probst- Biraben, G.H, (1932) *Les rites d'obtention de la pluie dans la province de Constantine in journal de la société des africanistes* t 2 pp 95- 102.

Tamanarti, A, (1999), *Al-Fawaid Al-Jamma fi Isnad Ouloum Al-Oumma,* Ed Essentissi, Casablanca.

Terrasse (H.), (1938), *Kasbah berbères de l'Atlas et des oasis,* Ed. Horizons de France, Paris.

Zainabi, A T, (1991), *Pays de Taznakht et Dra : de la complémentarité à la rupture* « Revue de géographie Alpine, n :1, p 131-137.

Zainabi, A T, (2005), *les magasins collectifs, un patrimoine culturel en voie de rapide dégradation* : le cas du versant septentrional du Jbel Sirwa et de sa bordure (province de Ouarzazate), In : Pour une nouvelle perception des montagnes marocain, Ait Hamza, M. et popp, H, Série : Colloques et Séminaires, n° 19 publications FLSH Rabat, pp. 217-225.

L’agadir de Tasguent

Jürgen ADAM[1]
Université de Stuttgart
Allemagne

Dans presque toutes les cultures du monde, l’homme est confronté à la nécessité de stocker et de défendre les récoltes. Il a édifié des formes d’établissements, de constructions spécifiques, de réservoirs et de greniers de stockage, auxquels il attribuait souvent une valeur sacrosainte pour leur fonction de conservation. Il en va de même pour les agadirs marocains.

Dans son livre intitulé « Le harem et l’Occident », Fatima Mernissi (2001) cite Ibn Khaldoun, l’un des plus importants représentants de l’histoire culturelle du monde islamique au XIVe siècle. Dans son ouvrage la Muqaddima (les Prolégomènes) 2001, il a tenté d’analyser les principes de l’intelligibilité historique. « Il considérait les villes comme les pôles positifs de l’Islam. A l’inverse, il considérait les populations périphériques de nomades et de petits paysans comme des éléments négatifs, destructeurs. Cette représentation des centres urbains comme berceau des idées, de la culture et de la prospérité, qui n’est d’ailleurs pas très éloignée de la représentation occidentale, s’est perpétuée dans la vision du monde marocain. Même dans le Maroc d’aujourd’hui, l’expression «aroubi», qui désigne un homme de la campagne, continue d’être une insulte ».

Conformément à cette représentation, les nomades et les campagnards étaient censés être dénués de culture. Aussi les tentes, expression de la vie nomade, les cités fortifiées en tant que produits de la vie sédentaire et les

(1) - Le présent article reprend avec de légères modifications un article déjà publié par l’auteur sous le titre « L’Agadir de Tasguent » (Anti-Atlas marocain) : un grenier collectif à classer «patrimoine culturel mondial » In « pour une nouvelle perception des montagnes marocaines » ; Aït Hamza Mohamed & Herbert Popp (Edit). pub. FLSH, Rabat, Série : Colloques et Séminaires, n°119, pp 227-237.

greniers collectifs, qui résultaient souvent du mode de vie nomade ou transhumant, avaient mauvaise réputation et leurs habitants étaient considérés comme destructeurs.

Cette vision des choses ignore, à mon avis, à quel point étaient dangereuses les conditions de vie qui ont conduit à la vie nomade, transhumante ou à la vie sédentaire et aux types d'habitat et aux cités qui en découlent. C'est le cas, si l'on met de côté, pour un moment, le mode de vie nomade, pour les cités fortifiées des oasis fluviales à la limite du Sahara et pour les cités ouvertes dont les habitants s'étaient regroupés pour construire des bâtiments destinés à abriter leurs biens, bâtiments dans lesquels ils entreposaient ce dont ils avaient besoin pour vivre et dans lesquels ils pouvaient se réfugier en cas de danger, étant donné leur situation stratégique. Cette réaction de rejet de nombreux citadins à la suite de Ibn Khaldoun n'est vraisemblablement pas étrangère au fait que ces cités et constructions ont su préserver cette force archaïque acquise au cours des millénaires, du moins tant que les mouvements massifs d'émigration des populations locales vers les grandes agglomérations marocaines et vers l'étranger n'ont pas rendu largement superflus les ksour et les agadirs.

L'agadir de Tasguent est un exemple spectaculaire de grenier collectif (fig. 1). Il figure sur plusieurs cartes et de nombreux guides touristiques le signalent comme étant un site extraordinaire, à ne pas manquer. Mais il y a encore quelques années, il n'était que très difficilement accessible, puisque qu'il n'était possible de s'y rendre qu'en empruntant la piste reliant Aït Abdallah à Igherm, puis une autre petite piste sur douze kilomètres.



Fig.1. Agadir Tasquent. ph. auteur

Ma première visite remonte à presque quarante ans. A cette époque, l'agadir était encore utilisé, comme nous le prouva l'arrivée d'une femme sur son âne qui venait de Bakou s'approvisionner en grains; tout cela se passa sous le contrôle du gardien Aït Ben Tassene. Elle entra à dos d'âne dans la deuxième cour et grimpa au troisième étage pour prendre quelques poignées de céréales dans son compartiment et en remplir un sac avant de quitter l'agadir.

Le gardien me fit faire ensuite le tour de l'agadir par un petit chemin de ronde extérieur, ce qui n'est malheureusement plus possible aujourd'hui, pour des raisons de sécurité, en raison des éboulements dus à l'effondrement progressif du bâtiment.

L'agadir fut l'objet de pillage dès 1999, d'après les dires d`El Hosseini Saïd, villageois d`Amzrou (*fig*. 2).



Fig. 2

Aït Ben Tassene, le dernier gardien, mourut en 2001. L'agadir fut alors fermé à clef. Les « cheiks » de Amzrou et de Bakou détiennent aujourd'hui respectivement une clef des deux serrures séparées du portail principal. Si quelqu'un souhaite entrer dans l'agadir, il faut qu'il se rende à Bakou et à Amzrou pour aller chercher chacune des deux clefs.

Grâce à la médiation du caïd de Aït Abdallah, il nous a été possible d'élaborer en novembre 2003 une documentation complète des parties encore accessibles. Il ne s'agit certes pas d'un relevé fidèlement à l'échelle, mais tout de même d'une documentation assez précise et pratiquement terminée.

Les parties détruites ou fermées à clef n'ont malheureusement pas pu être documentées.

Nous avons pu obtenir des informations complémentaires en questionnant les gens, mais il n'est pas encore possible d'évaluer complètement leur validité.

Selon les témoignages recueillis, la construction de l'agadir remonterait, dans ses parties les plus anciennes, à 940 ans et à 630 ans pour la partie la plus récente. Cet âge me semble fort exagéré.

A partir d'une avant-cour, des passages conduisent à cinq cours qui donnent, elles-mêmes, accès aux compartiments familiaux, répartis parfois sur cinq étages desservis par des marches plates, en pierre, saillant dangereusement des murs. Chacune des cinq cours porte un nom, la quatrième s'appelle par exemple Tamaint, la cinquième Daaheliz.

Au départ, l'agadir était la propriété des villages d'Amzrou et de Bakou. Plus tard, les villages d'Azaghar, d` Aït Ourir, d'Ichnar, d'Alma et de Taourinst vinrent les rejoindre. A en croire El Hosseini Saïd, les attaques et les pillages étaient fréquents.

Ce qu'on peut bien comprendre, en regardant ce pays des guerres, de soif et de faim.

Voilà pourquoi l'agadir de Tasguent a été construit sur une colline: le site, très en hauteur et possédant une vue très dégagée rendait toute attaque difficile et permettait par conséquent de conserver et de protéger assez sûrement ce qui était considéré comme le bien le plus précieux.

Dans le couloir qui mène à la cinquième cour se trouve une meurtrière permettant d'établir un contact visuel avec un gardien posté sur la colline voisine. En cas de danger, celui-ci faisait des signaux lumineux pour avertir le gardien de l'agadir. Si à ces signaux faisaient suite deux coups de feu, cela voulait dire que l'attaque était imminente. Les agadirs alentour étaient de la sorte également prévenus: au nord-est de Tasguent, l'agadir de Tikfert (aujourd'hui en ruines), aux dires de El Hosseini Saïd le plus ancien des agadirs. Dans le livre de Madame Naji Salima (2006), se trouve une photo du code de Tigfert. à l'ouest, l'agadir d`Oujarif (probablement Ajarif), au sud celui de Taguenza. Je n`ai rien trouvé jusqu`à présent, qui confirme l`existence de cet Agadir. Selon El Hosseini Saïd, il existait donc une alliance défensive regroupant plusieurs agadirs.

Un conseil de douze membres, six originaires de Bakou, six d'Amzrou, était chargé de la gestion et du contrôle de l'utilisation de l'agadir. Ils portaient le nom de « inflass » (« anflus » au singulier). Un gardien, sur place en permanence, était en outre chargé de surveiller l'agadir. Il portait le nom de « Lamine », ce qui signifie homme de confiance.

Trois citernes, dont l'une placée à l'intérieur même de l'agadir, permettaient l'approvisionnement en eau en cas de siège. Une salle de prière était prévue pour les cinq prières quotidiennes.

L'endroit où étaient pesées les céréales se situait à l'entrée du passage principal, sur la gauche. Dans la troisième cour se trouve une salle de repos destinée aux gardiens.

Nous avons trouvé, réunies dans un panier, plusieurs branches d'arbre sur lesquelles avaient été gravé des inscriptions en arabe. Il s'agit vraisemblablement, du moins en partie, du code de l'agadir, nommé «*el qanoun* = *azer*f». Ce code, sorte de texte juridique, fixait les règles de l'utilisation de l'agadir. En cas de problème, les douze « inflass» se référaient à ce texte pour trouver une solution. Que se passait-il en cas d'égalité des voix? Nous ne disposons à ce jour d'aucun renseignement à ce sujet.

El Hosseini Saïd nous rapportait une de ces lois: « Marche en regardant ton gros orteil » [quand tu traverses les cours], ce qui signifie: traverse l'agadir les yeux baissés afin de ne pas être tenté de regarder où et quoi tu pourrais voler.

Qu'entreposait-on dans cet agadir? Bien sûr, on y stockait en premier lieu les céréales, qui, avec l'eau, permettaient d'assurer la survie. Mais l'agadir servait aussi à déposer des objets de valeur, tels que des bijoux ou de l'argent (le métal), plus rarement aussi des contrats.

Chaque famille possédait son propre compartiment dans l'une des cours et disposait de sa propre clef. De petites ouvertures dans le mur extérieur et dans celui donnant sur la cour intérieure permettaient la circulation de l'air à

l'intérieur du compartiment et garantissaient ainsi la conservation au sec des céréales durant plusieurs années. El Hosseini Saïd nous a dit que, la conservation dans ces conditions pouvait atteindre jusqu'à 50 - 60 ans, contre 5 à 6 ans dans une maison classique. Ça aussi, a un peu l`air d`être un conte.

C'étaient donc les objets les plus précieux des habitants des villages avoisinants qui se trouvaient entreposés dans ce grenier collectif.

On pourrait dire que l'agadir assumait la fonction d'une banque, avec ses 175 coffres-forts relativement spacieux, puisque chacun faisait en moyenne 5 à 6 m^2. À en croire la légende, il était interdit de se livrer à un acte de vengeance sur une personne, dès que celle-ci avait franchi la porte de l'agadir; une règle tacite similaire prévalait dans les pays chrétiens, dès qu'on avait franchi le portail d'une église.

Le témoignage d`El Hosseini Saïd apporte également des éléments intéressants sur la conduite à adopter en cas d'attaque.

Tous les hommes des villages propriétaires se réunissaient dans l'enceinte de l'agadir pour le défendre. Les femmes et les enfants, eux, restaient dans les maisons, allaient chercher du bois et soignaient les blessés. Comment les blessés étaient transportés de l'agadir aux villages, que se passait avec les femmes et les enfants, et à quelle fin était destiné le bois ramassé, ce sont des questions auxquelles nous n'avons pas de réponse.

Dans les temps anciens, l'agadir était gardé par un gardien permanent et cinq gardiens non permanents, choisis parmi les membres des communautés villageoises pour une durée déterminée. On les nommait les « indafs » ou les « issafs » (au singulier: « andof »).

Quand quelqu'un souhaitait disposer d'un compartiment supplémentaire, il fallait qu'il s'adresse au conseil des douze responsables. S'il se trouvait qu'un compartiment était libre à ce moment-là, il pouvait l'avoir. S'il s'avérait qu'aucun compartiment soit disponible, mais que 4 ou 5 personnes avaient exprimé le désir de disposer d'un nouveau compartiment, on

construisait une nouvelle tour de cinq compartiments. Il fallait tirer une pierre, dont la longueur et décidait à quelle hauteur se situerait le nouveau compartiment de chacun. La situation la plus convoitée était d`après El Hosseini Said, c'est le rez-de-chaussée. Les hommes devaient fournir eux-mêmes le matériel et construire leur propre compartiment.

Chaque propriétaire devait céder une part de sa récolte. Le pourcentage était relatif à la quantité de blé qu'il avait récoltée. Le gardien était rémunéré en blé et en argent (métal). Ce qui restait de la contribution de chacun des membres, après prélèvement du salaire du gardien, était divisé en trois parties.

Une partie revenait à la plus grande école coranique de la région, la « medersa Ben Yacoub », connue aussi sous le nom de « medersa Tissadourasse ». Quant aux deux autres parties, elles étaient versées au choix à diverses mosquées, Zaouias ou marabouts.

Le témoignage d`El Hosseini Saïd donne une bonne vue d'ensemble de l'histoire, de la fonction et du règlement intérieur de l'agadir. Malgré tout, il est possible que certains éléments nous aient échappé, du fait de la traduction en plusieurs langues. Il serait en outre très profitable de pouvoir soumettre les témoins à plusieurs séances d'interviews comportant des questions très précises, afin d'assurer une plus grande fiabilité et d'affiner les réponses. Ce qui, dès à présent, est certain, c'est l'importance économique et culturelle de l'agadir au cours des siècles.

Ce qui est également incontestable, c'est que ce témoignage justifie déjà à lui seul qu'on exploite le potentiel touristique de ce site. De plus, sa situation géographique, dominant le paysage environnant et sa qualité architecturale font de lui un exemple hors du commun de la culture rurale de l'Anti-Atlas.

Toutefois, un certain nombre de compartiments supérieurs, sont, dans la partie la plus ancienne du bâtiment, en très mauvais état et certains se sont

même déjà effondrés. Le toit n'est plus entretenu. Il manque au bâtiment un entretien qui lui serait pourtant indispensable. Les plafonds intermédiaires se sont écroulés, les linteaux des portes se sont affaissés, les portes ne s'ouvrent plus.

En mai 2004, le professeur Hamdouni de l'École Nationale d'Architecture de Rabat et moi avons fait une demande auprès du ministère des affaires culturelles, de préservation adaptées soient prises et afin de stopper le processus de dégradation avec l'aide de la population locale. Nous n'avons jusqu`à présent pas de réponse.

La préservation du patrimoine culturel du pays est une mission importante. Je suis intimement convaincu que pas seulement l'agadir de Tasguent, mais tous les agadir font partie du patrimoine culturel mondial et que le gouvernement marocain devrait déposer une demande dans ce sens.

Je ne saurais terminer cette conférence sans vous faire part de quelques-unes de mes idées sur l'exploitation touristique et donc économique du potentiel que j'attribue aux agadirs du Maroc méridional, même si en dehors des agadirs de Id Aïssa, de Tasguent et de celui de Irhem N'Ougdal, pratiquement aucun ne fait l'objet de visites touristiques. La route des «casbahs» attire chaque année des dizaines de milliers de touristes dans le sud. A Errachidia, Erfoud, Rissani Tinerhir, Boumaline Dadès, à Agdz, Zagora, mais surtout à Ouarzazate, récemment à Skoura, des dizaines d'hôtels se sont implantés. Un nouveau marché a vu le jour, dont la population indigène profite, même si l'on peut déplorer les aspects négatifs du tourisme, ce que je fais moi aussi par ailleurs.

Ceci dit, la situation économique de cette région rurale le long du Ziz, du Rheris, du Dadès et du Drâa s'est sensiblement améliorée.

Ne pourrait-on pas imaginer une route des « greniers collectifs », qui partirait d'Agadir, passerait par Tafraoute, Aït Abdallah, Igherm, et se terminerait à Taroudant? A condition que des hôtels d'étape jalonnent la

route, il ne fait aucun doute que ce type de parcours recèle un haut potentiel touristique. La floraison des amandiers en février, dans l'Anti-Atlas, la beauté des paysages de la vallée de l'Ammeln, les « rochers peints de Jean Vérame », au sud de Tafraoute, les gravures et peintures rupestres de l'Anti-Atlas pourraient venir enrichir un programme touristique qui n'aurait rien à envier à la route des casbahs. On pourrait par exemple imaginer un circuit en boucle Agadir - Tiznit - Tafraout - Igherm - Taznakht - Ouarzazate - Marrakech - Agadir.

A long terme, il sera sans doute possible de sauver au moins quelques agadirs dont hériteront les générations futures. C'est aussi très probablement le cas des ksours du Tafilalet, dans l'oasis de Goulmima et dans la vallée du Drâa et pour les Tigermatine dans la vallée du Dadès.

J'ai souvent eu l'occasion de voir des affiches, des photos grand format décorant des halls d'entrée d'hôtels, ou encore des couvertures de guides touristiques sur lesquelles figurait la Tighermt de Aït Hamid à Aït Arbi, dans le cours supérieur du Dadès, bâtiment qui a fait l'objet de ma thèse, il y a presque quarante ans. A cette époque-là, on ne s'en servait plus que comme écurie. C'est un miracle qu'il soit encore debout. Rien n'a été fait pour l'entretenir.

Youssef Ait Oussaden, un des quatre propriétaires du tighermt et Amrar de la tribu des Ait Sedrate de la montagne, je l`admirais beaucoup, disait dans les années 70 déjà, que la Tighermt avais plus que 180 ans; aujourd`hui plus que deux cents ans.

Depuis, des milliers de touristes ont pu l'admirer et la photographier sans rien avoir à payer. Viendra un jour où la Tighermt sera en ruines et avec lui, ce sera toute une partie de l'histoire du Maroc qui sera irrémédiablement perdue. C'est également ce qui arrivera aux agadirs, si l'on ne met pas à profit les capitaux qu'apporte le tourisme pour les préserver. Cela ne sera pas possible pour tous, mais au moins pour certains.

Considérons les agadirs dans une perspective touristique. Ils pourraient donner lieu à la création de petits hôtels, de gîtes d'étape, de restaurants, de cafés, de boutiques de souvenirs, de stations service, de garages; on pourrait former des guides, vendre des cartes postales, des photos ou des dessins, on pourrait proposer aux touristes des brochures d'information, des CD, DVD sur les agadirs ou sur la route des agadirs, réactiver l'artisanat local, les marchés des environs pourraient en profiter, on pourrait également faire payer l'entrée pour financer, au moins en partie, l'entretien des agadirs.

Je suis donc persuadé que les agadirs du Maroc méridional constituent non seulement un bien culturel inestimable, mais qu'ils recèlent en outre un potentiel touristique formidable, qui mérite d'être exploité.

Le tourisme est une source d'enrichissement pour cette région et génèrera des emplois. Quitter la région, rejoindre les grandes agglomérations, avec tous les problèmes que cela comporte, aussi bien au sein même du foyer que dans les villes ou les pays d'émigration, ne sera plus aussi indispensable. L'intérêt que les touristes étrangers portent au patrimoine architectural du Maroc méridional ne peut que renforcer la conscience que la population a de la grande valeur de sa propre culture et stimuler la fierté qui en résulte, ce qui contribue aussi à entretenir et à valoriser le patrimoine culturel.

Bibliographie :

Jürgen A. Adam, 2005, « L'Agadir de Tasguent (Anti-Atlas marocain), un grenier collectif à classer « *patrimoine culturel mondial* » In « Aït Hamza et Popp : « Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines ».

Naji Salima, 2006, « *Greniers collectifs de l'Atlas, patrimoine du Sud marocain* », Edition Edsud, Casablanca.

Mernissi Fatima, 2001, « *Le Harem et l'Occident* », Albin Michel, Paris.

Les magasins collectifs du Jbel Sirwa (Province de Ouarzazate)[1]

Ahmed Taoufik ZAINABI

Partie intégrante du jbel Sirwa, les pays des Ait Tamassine, Ait Semgane, Ait Maghlif, Ait Ouagharda et Khzma, ont connu un genre de vie basé sur la transhumance1[2]. Ce genre de vie explique en grande partie le développement des magasins collectifs appelés localement ighrem (pl : *igharmane*). Des endroits où les habitants pouvaient mettre à l'abri leurs denrées stratégiques et certains articles de hautes valeurs.

Malgré quelques différences d'une région à l'autre et d'un cas à l'autre, dues généralement à l'altitude et à certaines particularités sociales et historiques, les magasins collectifs étudiés gardent plusieurs traits traditionnels communs. Fortifiés et construits en matériaux locaux, les *igharmane* sont minutieusement organisés. Leurs formes d'évolution actuelle varient et dépendent d'un ensemble de facteurs internes et externes.

I-Les fondements traditionnels :

A- Des constructions à base du pisé et de la pierre :

Alors que les murs des igharmane des pays *d'Ait* Tamassine, Ait Semgane, Ait Maghlif et Khzma sont construits dans l'ensemble en pisé,

(1) - Le présent article est une version améliorée et actualisée d'un article publié en 2005 sous le titre « les magasins collectifs, un patrimoine culturel en voie de rapide dégradation : le cas du versant septentrional du Jbel Sirwa et de sa bordure (Province de Ouarzazate) » In Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines. Ait Hamza M. et Popp H. (Edit). Pub. FLSH, Rabat, Série Colloques et Séminaires, 119. Pp. 217-225

(2) - Je remercie mes collègues Abdellah BABIL, Habib BOUTADGHART, Abderahim CHAHID, Mohamed DANIEL, Abdel Haq KAMIME, Abdel Karim El OURDI et Mohamed DIKI pour leur appui à la réalisation du présent article.

ceux des pays des Ait Semgane et des Ait Ouagharda sont édifiés en pierres. Les altitudes relativement élevées de ces deux derniers pays ont imposé aux bâtisseurs le recours à la pierre.(fig.1)



Fig. 1 : *Idghar : Type d'ighrem construit des pierres en haute montagne (CL : auteur)*

La toiture est faite généralement d'une série de poutres qui proviennent souvent des troncs de peupliers dont la longueur peut dépasser 5 mètres, cas d'Anmid. Les extrémités de la poutre sont enfoncées dans le mur. Sur les poutres, distant de 1 à 1,5 m l'une de l'autre, et perpendiculairement à elles, on trouve une série de solives dont la forme et la longueur sont très réduites en comparaison avec celles des poutres. La distance séparant deux solives atteint au maximum 30 cm. Au dessus des solives, une couche de roseaux ou de branches de laurier rose est étalée. Elle est recouverte d'une dernière couche composée d'herbes pour faciliter la couverture du toit par la terre battue. Dans certains cas la couche de roseaux est remplacée par des dalles, cas d'*ighrem* d'Idghar. Parfois, une attention très particulière est réservée à la décoration du plafond, cas d'*ighrem* d'Ait Qualla.



Fig. 2 : *Ighrem Ait Qalla: Plafond décoré (CL : auteur)*

B - Des formes variées :

La forme de l'*ighrem* dépend principalement de la topographie du terrain. Sur des terrains plats, l'*ighrem* prend généralement une forme quadrangulaire ou rectangulaire (cas des ighramane de Tourtit et Tamazight). Sur des terrains accidentés, la forme de l'*ighrem* suit les contraintes topographiques (cas des magasins collectifs d'Ait Tiga et Amassine). L'*ighrem* d'Affella-n-Ouassif présente une forme circulaire rarement rencontrée. La topographie agit également sur l'ossature globale des *igharmane*, alors qu'elle est généralement homogène dans les cas des terrains plats, elle se présente parfois sous forme de terrasses dans le cas des terrains accidentés.

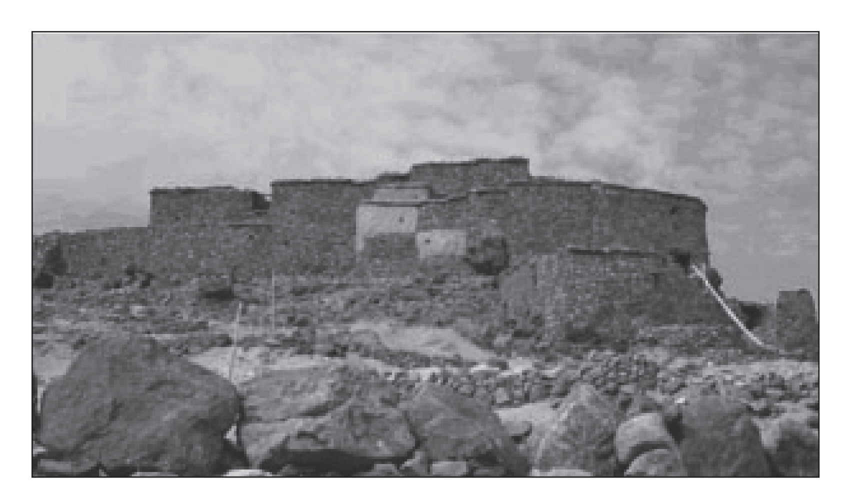


Fig. 3 : *Ait Tiga : Type d'ighrem qui dépend de la topographie (CL : auteur)*

C- Une institution fortifiée et surveillée :

Edifié pour protéger les biens précieux de la population, l'*ighrem* occupe généralement un endroit inaccessible et/ou facile à défendre. Ainsi les divers magasins collectifs étudiés sont soit construits sur des sites géographiques d'accès difficile (sommets de collines ou de montagnes ; cas des magasins collectifs d'Idghar, Ait Tiga, Amassine, Ait Ounbdasse etc.), soit édifiés à l'un des quatre coins du village pour faciliter la défense et mieux surveiller l'espace avoisinant (cas de Tamallakout).

L'*ighrem* se présente sous forme d'une véritable forteresse, disposant d'un mur d'enceinte, dont la hauteur dépasse souvent 10 mètres, flanqué par des tours, généralement quatre. Pour plus de contrôle, l'*ighrem* dispose d'une porte unique. Pour des mesures de sécurité, elle est souvent orientée vers la place publique, quand il s'agit d'*ighrem* installé au cœur du village, ou vers le village quand il s'agit d'institution édifiée sur les sommets des collines avoisinantes.

L'ouverture des *igharmane* sur le monde extérieur est très contrôlée, les fenêtres donnant sur l'extérieur sont inexistantes dans certains cas et limitées dans d'autres. Dans ces derniers, elles sont de tailles généralement très réduites et/ou donnent vers des falaises.



Fig. 4 : *Ighrem d'Ammassine : Les ouvertures sont pratiquées sur le côté donnan sur la falaise (CL : auteur)*

Ces systèmes de défense sont renforcés parfois par d'autres mesures : les ruelles internes sont, non seulement étroites et obscures, mais parfois même de hauteur très faible, obligeant chaque utilisateur à se regrouper et à se courber pour les emprunter. Aussi les petites portes des cases et les escaliers compliqués imposent beaucoup d'habilité lors de leur utilisation et nécessitent énormément de temps.

La gestion et la surveillance de l'*ighrem* sont assurées par un gardien désigné par la Jemaâ pour une durée déterminée, généralement une année. Ce gardien qui porte localement le nom adouab devrait être honnête et intègre et en mesure d'assurer la surveillance des biens déposés dans l'*ighrem*. Il doit être sur place jour et nuit s'il n'y habite pas. Le salaire d'adouab, souvent en nature, varie d'un village à l'autre. C'est une dotation annuelle fixée par case «*tahanout*». A Amassine, à titre d'exemple, il perçoit 2/3 de l'*abra*(3) de céréales par an et par *tahanout* en plus d'une portion prélevée sur chaque charge de produit déposé. En 2004, le village de Tachakcht a aboli le système de payement traditionnel en fixant 55 dh par case et par an. Ce changement a été introduit suite à la demande de l'*adouab*, qui se plaignait des fluctuations de son salaire en fonction du prix de l'orge et de la variation annuelle de la production céréalière.

(3) - Abra : unité de mesure de volume dont le poids équivaut entre 13 et 16 kg de céréales.

D-Une division fonctionnelle minutieuse :

La division fonctionnelle de l'*ighrem* est frappante. Rien n'est laissé au hasard. La porte d'entrée est grande, ces dimensions permettent aux animaux chargés de rentrer et de sortir sans aucun dérangement.

Juste après la porte d'entrée, on est dans un le *stouane* (hall) de dimension réduite où on retrouve une petite banquette, réservée au gardien, qui y contrôle les entrées et sorties des ayants droit. Après *lestouane*, on retrouve la cour centrale où les charges apportées sur les dos d'animaux sont déposées et pesées avant leur acheminement vers les *tihouna*. La cour centrale donne accès aux différents compartiments et étages de l'*ighrem*. Chaque niveau est composé d'un nombre de cases qui varie sensiblement d'un *ighrem* à l'autre. A titre d'exemple, Il est de 40 à Tagdourt, 63 à Idghar, 96 à Ait Qualla, 167 à Amassine et 184 à Nkob. Toutefois la majorité des *igharmane* abritent moins de cent pièces. Chaque famille disposait en principe d'une case. Aussi il faut signaler que le nombre de cases évolue avec le temps : le nombre des pièces qui est aujourd'hui de l'ordre de 130 à Ait Tiga, n'était que de 95 lors du passage de J.Meunié aux années 40.

Le nombre des cases évolue en fonction des besoins et de la prolifération des ménages. Les portes de ces cases sont orientées tantôt vers la cour intérieure, cas de Tachakcht, tantôt elles se regardent les unes aux autres si l'organisation de l'*ighrem* s'est faite sous forme d'un U ou de plusieurs allées, cas d'Idghar.

Les igharmane de quelques tribus du Sirwa

Tribu	Village	Nbr de cases	Nbr de niveau	Matériaux de construction	Etat actuel
Ait Tamassine	Anzal	60	3	Pisé	Non Fonctionnel
	Tamallakout	62	3	Pisé	Ruine
	Tamazight	60	3	Pisé	Fonctionnel
	Tislit	100	3	Pisé	Non Fonctionnel
	Indiout	36	2	Pisé	Ruine
	Hlouqt	88	2	Pisé	Non Fonctionnel
	Tinzouline	66	3	Pisé	Non Fonctionnel
	Tizagzaouine	62	2	Pisé	Non Fonctionnel
Ait Semgane	Tizwad	?	?	?	Détruit
	Ait Tigga	130	3	Pierres	Non Fonctionnel
	Idghar	63	3	Pierres	Fonctionnel en partie
	Ait Ighmour	55	3	Pierres	Détruit
khozama	Tachakcht	76	3	Pisé	Fonctionnel
	Tourtite	130?	3	Pisé	Fonctionnel
	Amassine	167	4	Pisé	Fonctionnel
	Ait Ounbdass	110	4	Pisé	Fonctionnel
	Ourti Mazine	-	-	Pisé	Ruine
	Ourti Mqourn	40	3	Pisé	Fonctionnel
Ait Maghlif	Anmid	93	4	Pisé	Fonctionnel
	Tilemsine	41	3	Pisé	Fonctionnel
	Tagdourt	40	3	Pisé	Fonctionnel
	Agrilaoun	25?	3?	Pisé	Ruine
	Ait Hmane	20	2	Pisé	Non Fonctionnel
	Ait Qualla	96	3	Pisé	Fonctionnel
Ait Ouagharda	Arg	122	3	Pierres	Fonctionnel en partie
	Taloust	66	2	Pierres	Non Fonctionnel
	Tamenssassar	96	3	Pierres	Fonctionnel en partie
	Tazoult	84	2	Pierres	Fonctionnel en partie
	Nkob	184	3	Pierres	Fonctionnel en partie
	AfellaN'ouassif	62	2	Pierres	Fonctionnel en partie
	Tamjercht	58	2	Pierres	Non Fonctionnel
	Tozoult	68	2	Pierres	Fonctionnel en partie
	Imghlay	130	3	Pierres	Fonctionnel en partie
	Tafrent	48	2	Pierres	Fonctionnel en partie

Source: Enquête personnelle et rapport Caïdat de Taznakht 2009

L'organisation des des cases est fonction de la nature des articles et produits à conserver. Elle est composée, en plus d'étagères, tantôt d'un niveau tantôt de deux. Chaque niveau est compartimenté en plusieurs unités bien séparées les unes aux autres. Les unités sont destinées au stockage de produits divers : céréales, laine, miel, huile, beurre salé, semences, légumes séchés etc. Les actes *adulaires* sont aussi minutieusement gardés soit dans des coffres ou dans des gargoulettes.



Fig. 5 : *Case vue de l'intérieur: Prédominance de la laine et de l'orge (CL : auteur)*

Chaque *ighrem* contient une case ou deux où les dons octroyés aux saints de Tamgroute et de Tamghchlt sont déposés. Le magasin collectif d'Amassine présente un cas unique, où les dons déposés appartiennet à onze saints. En plus de ceux de Tamgrout et Tamghchlt, ils sont octroyés aux saints de Ouzdine et Sidi Mohamed O Smail (Drâa), Ourti, Ait Qualla, Sidi Hseine Charhabili et Sidi Merri (Taznakht) Sidi Ali O Mhand et Tamrout (Askawne) et Ben Yaâqoub (Imin Tatelt/Tata). Au niveau de l'*ighrem* de Ourti, la case de Sidi Ben Yaâcoub se substitue à celle Tamgrout..

Les portières des cases sont souvent de dimensions réduites et variables: entre 0,60 et 1m, mais elles sont minutieusement décorées. Ces décorations leurs vaut l'appellation locale de *boumrik*. Les motifs des décors se font

souvent avec de peinture ou gravés sur le bois. Une grande partie de ces portières est cependant de plus en plus remplacée par d'autres, simples, ne portant aucune décoration et en métal. Les portières enlevées étaient généralement vendues à des collectionneurs ou à des bazaristes.



***Fig. 6 :** Ighrem Ait Qalla: Portière minutieusement décorée (CL : Auteur)*

Si l'*ighrem* se présente comme un édifice collectif, les cases ont le statut de propriété privée. En termes d'héritage, elles sont soumises à la législation islamique. Toutefois plusieurs scénarios sont possibles : si la case est spacieuse on procède à sa division entre héritiers, sinon celui qui la détienne renonce à son équivalent en terre agricoles, ou en bétail. Le prix de vente d'une case varie selon sa superficie et d'un ighrem à l'autre. Lors de notre passage à Tachakcht, en 2005, le dernier prix de vente enregistré, était de 3750dh.

Les *igharmane* sont organisés en deux, trois ou quatre niveaux. L'accès aux niveaux supérieurs s'effectue généralement selon trois moyens principaux : les escaliers, les passages inclinés et les cordes. Les escaliers sont de trois types. Le premier est identique au modèle commun basé sur des marches successives intégrées à la construction. Le deuxième type s'obtient à base d'une série de dalles encastrées à moitié dans les murs à différentes hauteurs et distantes l'une de l'autre d'environ 50 cm. Le troisième type est

basé sur des troncs d'arbres sur lesquels les marches sont sculptées. Les passages inclinés sont quant à eux de deux types, un premier naturel et l'autre édifié. Dans le premier cas le bâtisseur exploite la topographie accidentée, alors que le second procède carrément à la construction de passages inclinés dont la largeur ne dépasse que rarement le 1m.

En fin le recours aux cordes, technique appelée localement bou-arial (*littéralement « arial » = couffin*), est rare. Le couffin et la caorde sont utilisés pour faire monter certaines denrées vers les étages supérieurs de l'ighrem (Amassine). Là le bâtisseur a apparemment d'autres soucis spécifiques.

Le système d'éclairage adopté varie d'un magasin collectif à l'autre. En principe trois systèmes sont rencontrés et se juxtaposent dans certains cas:

- Le premier est basé sur le lanterneau central. On le retrouve souvent dans les *igharmane* ayant une formé quadrangulaire ou organisés autour d'une cour centrale, tel que les magasins collectifs de Tourtite et Tachakcht. Les dimensions du lanterneau central sont réduites.
- Le deuxième, est composé d'un système latéral qui repose sur des fenêtres complètement ouvertes pour éclairer souvent les niveaux supérieurs. Ce système peut être composé de grandes fenêtres ouvertes sur des cotés inaccessibles, falaises, cas d'*ighrem* d'Ait Ounbdas, ou de petites ouvertures de dimension très réduites comme c'est le cas de la quasi totalité des *igharmane*.
- Le troisième, développé essentiellement dans l'*ighrem* d'Amassine, est basé sur un ensemble de puits de lumière miniaturisés, pratiqués dans le plafond, dont le diamètre ne dépassant pas 20 cm. Chaque ouverture permet l'éclairage d'une ruelle, soit l'entrée d'une dizaine de *tihouna*.

Dans certains cas, quelques édifices publics sont rattachés au magasin collectif. A Amassine on retrouve le siège d'*amzouar* « surveillant du terroir» et une chèvrerie. A Ait Ounbdas on rencontre la mosquée et une petite étable réservée au taureau collectif (géniteur).

Pour plus de sécurité, la quasi totalité des *igharmane* dispose d'un point d'eau indépendant. Il s'agit le plus souvent d'un bassin couvert, d'accumulation des eaux de pluies "*matfia*" : il peut être située à l'intérieur de l'institution comme à ses alentours immédiats.

E - L'ighrem *une institution marquée par des inégalités* :

Le mode de propriété des *tihouna* reflète certaines inégalités sociales et parfois culturelles. Les juifs qui habitaient Amassine n'avaient pas le droit d'accès à la propriété des *tihouna*. A Tachakcht sur les 160 ménages qui y vivent, plus de la moitié ne possèdent pas de cases. Pour dépasser cette situation plusieurs formules sont adoptées, dans certains cas notamment à Tachakcht et Ait Qualla, les ménages dépourvus de cases peuvent déposer leurs produits au niveau de la cour centrale sans payement d'indemnités à l'*adouab*. Dans d'autres cas, Tilmsine et Anmid par exemple, ils doivent payer les mêmes indemnités que les propriétaires.

La vente des cases à des étrangers au village n'est pas appréciée. La priorité est donnée à des acheteurs issus, en premier lieu, de la même famille, et en deuxième lieu au même lignage que le vendeur. Cependant des exceptions sont constatées de temps à autre. A Tachakcht deux familles de Tourtite ont acheté deux *tihouna*. Toutefois cette opération n'a pas durée longtemps car les gens du village ont racheté les cases en question à nouveau.

II- Des formes d'évolution variées :

Conçus spécialement pour répondre aux besoins de la population dans une période précise marquée par la prédominance de la transhumance, l'*ighrem* évolue actuellement selon trois formes principales: la première s'est terminée par une disparition de cette institution, la seconde a conduit à la dégradation du magasin collectif et la troisième se caractérise encore par la résistance de l'*ighrem*.

A -Les *igharmane* disparus :

Cette première série est représentée principalement par les magasins collectifs d'Ait Ighmour, Tamallakout et Tizwad détruits très récemment. Le premier pour être remplacé par une mosquée, le second suite aux répercussions néfastes du tourisme et le troisième à cause des pluies torrentielles.

Dans les trois cas, la disparition est liée au recul des institutions traditionnelles locales.

A Ait Ighmour, la *jemaâ* a cédé à la proposition de destruction de l'*Ighrem* et sa transformation en une mosquée.

A Tamallakout, à partir de 1995, la jemaâ, en raison de son affaiblissement, n'arrivait plus à contrôler et à freiner le désir des propriétaires de vendre les objets de valeurs aux touristes et bazaristes. Depuis, l'*ighrem* a fait l'objet d'un démantèlement rapide n'épargnant aucun élément précieux. Le paysan pauvre ne résistant pas aux tentatives du touriste vend, ainsi la portière, minutieusement décorée de sa case contre quelques dirhams.

A Tizwad, la *jemaâ* n'a pas pu assurer les travaux d'entretien à temps ce qui a facilité l'action de la pluie.



Fig. 7 : *Ighrem de Tamallakout : les débris d'une histoire négligée (CL : Auteur)*

B - Les *igharmane* abandonnés et délaissés :

Cette catégorie est caractérisée par l'état de détérioration très avancé des magasins collectifs en raison du manque, voire même de l'absence d'entretien. Elle est représentée par les *igharmane* d'Anzal, Ait Tiga, Idghar, Tislit, Taloust, Ait Hmane, Hlouqt, Tinzaline et Tizagzaouine. Les raisons qui ont poussé les habitants à maintenir l'*ighrem* ont disparu. Le manque d'entretien menace la stabilité des magasins collectifs dont la quasi totalité est sur le point de s'effondrer.

Les *igharmane* notamment ceux construits dans leurs totalités en pisé ou par un mélange d'argile et de pierres ne peuvent être occupés longuement. Leur utilisation est limitée à entre quatre et huit générations; passé ce délai la détérioration de l'*ighrem* s'accélère et son occupation devient presque impossible sous la menace d'effondrement.

Il est clair que les facteurs de création ont disparus sans être remplacés par d'autres motifs de préservation, l'*ighrem* se serait progressivement abandonné et délaissé. La raison d'être du magasin collectif est de plus en plus mise en cause avec la régression de la transhumance et l'apparition de nouvelles alternatives (économie monétaire : vendre aujourd'hui et acheter demain en cas de besoin).

C- Les *igharmane* encore fonctionnels :

Cette dernière série des *igharmane* est marquée encore par une vivacité relative. Elle est représentée par les magasins collectifs de Tamazight, Ourti, Tachakcht, Tourtite, Amassine, Ait Ounabdas, Ait Qualla, Tilmsine, Tagdourt, Anmid, Arg, Tamensassar, Tazoult, Nkob, Afella-n-Ouassif, Taouzout et Imghlay. Les magasins collectifs sont encore fonctionnels et font l'objet de temps en temps de travaux d'extension et /ou de réhabilitation. A Tourtit 35 nouvelles cases ont été construites sur un espace libre situé en face de l'ancienne porte d'entrée, tandis qu'à Tamazight un nouveau mur d'enceinte flanqué par des tours est construit en 2003. Ces actions de réhabilitation et d'extension sont menées par des institutions traditionnelles encore puissantes.

Certains *igharmane* sont partiellement intégrés dans des circuits de tourisme de montagne, développés par des agences de Marrakech, générant quelques ressources supplémentaires aux habitants. Les retombées financières sont faibles : les droits de visites ne dépassent guère 20 dh. Certains villageois sont organisés en association, notamment à Tachakcht, Amassine et Ait Qalla, pour mieux contrôler cette activité et éviter le sort dramatique de l'*ighrem* de Tamallakout. Les associations développent des stratégies de sensibilisation des populations à la nécessité de sauvegarde des *igharmane* et à la lutte contre le trafic des portières de *tihouna*.



Fig. 8 : *L'ighrem de Tamazight après réhabilitation de sa clôture (CL : Auteur)*

Conclusion :

L'*ighrem* perd progressivement son rôle socio-économique et souffre de l'oubli des pouvoirs publics et de plus en plus de la négligence d'une nouvelle génération orientée vers des activités extra agricoles et pratiquant moins la transhumance. Il est clair, en dépit de certaines tentatives louables, que la tendance générale, en l'absence de travaux d'entretiens et de redynamisation, est à la disparition. Les contraintes sont énormes, pour les surmonter les différentes parties concernées sont appelées à développer un plan de sauvegarde urgent qui détermine les priorités et les moyens à mobiliser selon une approche pragmatique et moins nostalgique qui prend en premier lieu les intérêts des populations locales.

Bibliographie :

ADAM A. (1950): *La maison et le village dans quelques tribus de l'Anti-Atlas*, Hesperis, 3ème et 4ème trimestre, pp, 289-362.

HENSENS J (1969): Habitat traditionnel des oasis pré sahariennes. Le qsar problèmes de rénovation B.E.S.M., n°114.

MEUNIE J (1949) : *Greniers collectifs,* Hespéris, tome xxxvi, 1er et 2ème trimestre, pp 97-137.

MONTAGNE R (1929): *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas, l'agadir des Ikounda* Hesperis, tome IX, 2ème et 3ème trimestre, pp.145-226

MONTAGNE R. (1938): *Les Berbères et le Makhzen dans le Sud du Maroc, Essai sur la transformation politique des berbères sédentaires (groupe Chleuh*), Paris.426 p.

ZAINABI A.T (1989) : *L'homme et la montagne en milieu sub-aride : Le pays de Taznakht:* thèse de doctorat en géographie et aménagement, UFR de Poitiers-France. 370 p.

ZAINABI A.T. (2005) : *Les magasins collectifs, un patrimoine culturel en voie de rapide dégradation : le cas du versant septentrional du Jbel Sirwa et de sa bordure (Province Ouarzazate)*. In « Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines » (Edit) Ait Hamza M. & Popp H. Colloques et Séminaires, 119, FLSH, Rabat. pp. 217-225.

Le grenier comme objet patrimonial : abandon, perte du système de référence ou nouvelles revendications de solidarités communautaires ?

Salima NAJI
Architecte DPLG en exercice
Docteure en anthropologie de l'EHESS

Cette communication s'appuie d'abord sur une recherche de terrain menée depuis 2000, en tant qu'anthropologue dans le cadre d'une *Thèse de doctorat* soutenue publiquement à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (Paris) en janvier 2008. Elle a pris d'abord la forme du repérage de près de 300 sites de greniers collectifs dans l'Atlas et le Maroc présaharien (Atlas central, Haut-Atlas et Anti-Atlas) puis de l'analyse détaillée d'une centaine d'entre eux - encore en fonctionnement pour la plupart - lors de séjours prolongés au sein des communautés sur une durée cumulée d'une vingtaine de mois(1).

En tant qu'architecte DPLG (Ecole d'architecture de Paris-La-Villette, autorisée à exercer dans le Royaume), mon travail s'appuie, par ailleurs, sur un travail de restauration de greniers collectifs, entamé depuis 2002 avec les populations locales et couronné par le *Prix Jeunes architectes* de la Fondation EDF en 2004, prix dont le montant a été entièrement reversé dans l'appui à des restaurations de sites en périls venant compléter nos fonds

(1) - Notre thèse de doctorat a été soutenue à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris en janvier 2008 devant l'historien M. A. Toufiq, Ministre en exercice des Habous et des Affaires religieuses au Maroc, de Mme H. Claudot-Awad, Directrice de Recherche au CNRS, de Mme S. Dayan-Herzbrun, Professeur des Universités, de M. F. Sigaut, directeur d'Etudes et de Mme T. Yacine, directrice de recherches. Ce jury était placé sous la présidence de M. A. Berque. Thèse pour l'obtention du grade de Docteur de l'EHESS (Laboratoire Anthropologie sociale et ethnologie) a reçu la mention très honorable avec les félicitations du jury. Ce travail a également bénéficié du soutien de Mesdames B. Derlon et C. Robin, spécialiste pour la première des circuits du sacré en Océanie (Ecole des Hautes Etudes et Musée du Quai Branly) et, pour la seconde, en Anthropologie de l'espace (Ecole d'Architecture de Paris-La-Villette).

propres jusqu'en 2006[2]. A partir de 2007, les sites d'Amtoudi ont bénéficié d'un programme de restauration financé par l'Agence du Sud et la Wilaya de Guelmim et dont j'ai été le maître d'œuvre me permettant de poursuivre ce que j'avais initié quelques années plus tôt : une restauration participative. Ce type de restauration impulsée de l'intérieur et orchestrée par les communautés elles-mêmes depuis les maîtres-maçons et ouvriers recrutés sur place jusqu'aux décisions prises de façon collégiale à la Zawya du village avec tous les inflas (dignitaires par lignage) réunis, avant chacune des étapes de restauration est, selon moi, la seule méthode viable aujourd'hui pour restaurer les greniers collectifs du royaume.

Préambule :

Dès sa découverte par l'école coloniale, le grenier collectif est considéré comme un «archaïsme vital», une institution obsolète. Pourtant, plus de deux générations après, certains greniers sont encore en fonctionnement. Même si le système communautaire se délite, et pas seulement pour des aspirations à la modernité, le grenier collectif (*igherm, agadir*) même ruiné reste l'emblème du groupe et de la solidarité face aux nécessités du quotidien (Khaïr-Eddine M., 1984 : 110). Le grenier résiste[3]. Bien réputé sacré, géré par les hommes, sur des principes d'honneur et de baraka, repose sur un système de référence en pleine mutation.

Les savoirs symboliques détenus par la génération passée, sont actuellement disqualifiés. Pour asseoir un nouveau système de référence,

(2) - http://www.edf.com/html/jeunes_architectes/2008/2004_naji.html

(3) - Les tableaux récapitulatifs des terrains produits pour notre thèse soutiennent l'idée d'une institution encore vivante : les résultats font ainsi apparaître que le grenier est bien plus utilisé qu'il ne le paraît. Les tableaux ont permis aussi de préciser de tendances générales actuelles, essentielles à l'analyse d'un objet en mouvement. En dehors de ces travaux de première main qui participent de l'analyse au même titre que les interprétations plus classiques, d'autres documents - notamment écrits - ont pu être recueillis sur place. Cette approche se revendique ainsi plurielle, multidisciplinaire : seule à même de déboucher sur un savoir anthropologique, par définition, toujours en formation. Ces greniers encore en activité doivent être protégés d'une mise en tourisme trop rapide.

certains ressentent le besoin de faire table rase du passé; d'autres de mettre en tourisme ce bien collectif. Cette mise en tourisme sonne souvent la fin de l'usage d'un site comme nous l'avons remarqué à maintes reprises. Si le tourisme n'est pas toujours l'ennemi du patrimoine (Patin, 2005, Brunel, 2006), il est aussi celui - s'il est mal orchestré - qui peut hâter la fin d'une institution, avec ce risque bien connu : Les murs sont toujours là, mais les usages ont été vidés de toute signification.

Contre ceux qui ne voient dans le grenier collectif qu'un miroir aux paradis agraires pour des touristes en mal d'authenticité (Cauvin-Verner, 2007 : 17-23), on peut opposer l'idée d'un objet permettant au groupe de mieux vivre et, lors de crises dues au climat (neige, froid, sécheresse) ou aux vicissitudes de la vie, le grenier permet d'abord de pourvoir au bien commun et de renforcer les solidarités, de se porter garant de la survie du groupe et non d'être un témoin d'une façon de vivre misérable, comme cela est parfois décrit.

L'objet architectural conjugue souvenirs et actions communautaires dans une même revendication de la solidarité comme héritage. Ainsi le grenier trouvant une nouvelle destination adaptée aux besoins de ses sociétaires semble recouvrer une vie nouvelle et n'être pas seulement le témoin remarquable d'une architecture de pisé et de pierre très bien conservée destinée au seul tourisme.

Le patrimoine est donc placé au cœur de ces tensions ; s'il peut subir irrémédiablement certains actes de destruction, il peut aussi ressortir raffermi d'une situation périlleuse.

Quels sont les traits récurrents ou les moyens mis en œuvre actuellement pour détruire ces symboles du passé ? Quels sont au contraire, les nouvelles mises en valeur de ces sites ? Il est intéressant d'analyser en profondeur les points communs de ces deux cas de figures apparemment opposés.

Mise en tourisme et résultats paradoxaux :

Les premiers projets de mise en visite des greniers collectifs ont souvent été soutenus par l'Etat ou par des organisations internationales. Le grenier bénéficie alors d'une rénovation complète de qualité. Mais, le plus souvent, la communauté préfère se placer en rentière : elle loue le lieu à un individu ou à un lignage qui est censé s'en occuper et gérer les dividendes des visites. Ceci se traduit souvent par le désengagement des sociétaires. Car, l'argent de la location que la communauté reçoit est généralement attribué à la construction d'un autre bien collectif, comme la mosquée ou l'électrification du village, tandis que le nouveau responsable fait vivre son foyer ou son lignage grâce au prix des visites[(4)]. De ce fait, réparer et assurer l'entretien devient une source de règlements de compte entre sociétaires et gardien dont bien souvent le grenier est la première victime.

De plus, creusant les inégalités, le tourisme peut accélérer les processus d'abandon des pratiques traditionnelles. Parfois, les sociétaires vident leurs cases considérant que la sécurité de leurs biens n'est plus assurée. Ainsi, le petit grenier restauré par l'Etat, Igherm Fakhur (Ayt Mgun, Haute Tessaout), s'est vu délaissé par les populations une fois restauré. Motif de cette désaffection : les visites régulières et impromptues des touristes. Plus qu'une souillure, les visites furent vécues comme des humiliations ainsi que le raconte un sociétaire : « *On venait, des étrangers venaient visiter, ils voyaient que nous sommes trop pauvres pour vivre en achetant la farine au souk, qu'on est obligé de conserver et d'économiser notre pain quotidien. Tu comprends ? Alors tout le monde a retiré ses affaires*[(5)]».

(4) - Cette situation est privilégiée pour le grenier de Sîdî Mûsa des Ayt Bû Gummez, le grenier d'Id 'Issa d'Amtddi, Ayt H'erbil. Au contraire de ces deux greniers très fréquentés, les greniers des Iberkaken sont davantage fermés au tourisme et notamment Issuka où le gardien, qui y loge avec sa mère, interdit toute personne étrangère de franchir le seuil.

(5) - Témoignage oral de 'Alî Ber'ay, Dwar Fakhur, Ayt 'Atiq, Ayt Mgun, août 2004. Le grenier a été réhabilité en 1993.

Or, c'est avant tout parce qu'il était actif que ce grenier fut choisi pour cette action de sauvetage puisque seul l'usage assure l'entretien continu d'un édifice. Cependant personne n'aime à vivre dans un conservatoire arrêté dans le temps.

Les greniers d'Amtoudi :

Le touriste peut ainsi devenir l'ennemi paradoxal du grenier comme l'expose clairement le cas des greniers de la vallée d'Amtoudi (Ayt Herbil, Anti-Atlas occidental, versant saharien) où nous avons effectué divers séjours de moyenne durée, de 2002 à 2007(6). Ce site de cluse formée de pitons rocheux spectaculaires possède une très ancienne implantation humaine, décelable d'abord sur les flancs des vires qui abritent des sites préhistoriques à ciel ouvert et de nombreuses gravures rupestres, et d'autre part par la présence de six greniers ornant chaque promontoire menant à la source fond de l'oasis. Deux greniers sont toujours d'aplomb : Aguellouy et

(6) - En mars 2003, l'Etat débloque des fonds pour faire des travaux de consolidation du grenier. Cependant, une réhabilitation suppose quelques règles que ne connaissent pas toujours les ouvriers. Choisis dans le cadre de la lutte contre le chômage, ils sont livrés à eux-mêmes sur le chantier. Ils opèrent d'importantes modifications du plan originel du grenier et compromettent sans le savoir l'équilibre structurel de certaines zones. En février 2004, nous avons pris en charge la phase de sauvetage de la façade ouest en péril. Avec des ouvriers du village, nous avons stabilisé certaines ruines et revu l'étanchéité du niveau supérieur et de la tour de garde. Nous avons également coiffé d'un auvent l'escalier des niveaux supérieurs. La réhabilitation a été facilitée sur place par Lhoucine Aguinou et Haj Abderahman Driouch ainsi que tous les membres du village dont la coopération a été exemplaire. Le travail s'avère considérable sur un site d'une richesse infinie et qui mérite la plus grande des prudences pour ne pas effacer les données de l'histoire ni défigurer la construction. En 2005 et 2006, je reviens et finance à nouveau les toitures et le mur de l'arghoumi qui menaçait. On en profite pour faire le porche et consolider l'enceinte et la porte. Pour remercier les ouvriers, je fais venir la chaîne 2M. Le fait d'encadrer la restauration m'a permis de faire le relevé du site pendant une semaine, c'est-à-dire de connaître en détail le site, mais également d'observer sur une durée de plus d'un mois le fonctionnement du groupe ; enfin d'avoir le privilège d'interroger beaucoup de personnes influentes, souvent âgées, hommes et femmes et ainsi, par recoupements, de comprendre mieux l'histoire sociale de ce site. En 2007-08, je reviendrai encore avec des fonds de l'Agence du Sud et de la Wilaya de Guelmim pour restaurer Id Issa et Aguellouy et terminer les micro-actions commencées quelques années plus tôt. Là encore, je fais venir El oula (première chaîne de télévision) pour l'émission *El Ard* et diffuser ainsi une sorte de cahier des bonnes pratiques, dans l'objectif que d'autres communautés feront aussi bien et sauveront d'autres sites.

Id Issa, au milieu des autres, complètement ruinés. Aguelluy est la « mère » des greniers. On se souvient qu'un conflit tragique entre deux lignages d'Amtoudi, obligea les Id Issa à migrer à quelques centaines de mètres en aval des leurs, il y a environ deux cents ans, sanctionnés par une capacité de tirage de l'eau moindre. Ils construisirent alors leur propre grenier autour d'une table de gravures rupestres, qui possède des procédés constructifs directement apparentés à celui-ci. Tels deux vaisseaux de pierre, nés de la montagne, les deux greniers sont parmi les plus beaux du Maroc.

Pour le grenier des Id Issa d'Amtoudi - le plus spectaculaire des deux - le tourisme a eu un rôle négatif. Pendant les années 1960, chaque jour un bus débarquait une cinquantaine de touristes lesquels s'empressaient de louer des bêtes de somme pour monter au grenier. Ceci permit à tous les villageois de s'enrichir. L'argent facilement acquis détourna certains jeunes adolescents de l'école. Les jardins ne furent plus entretenus, les fruits plus cueillis - *«Quand on a de l'argent, explique un doyen, tu sais, les dattes et les oignons sont moins chers à acheter. Et cultiver, c'est plus fatiguant que de faire le guide. Il reste l'argan qui rapporte bien, l'olivier, mais l'oued a emporté les jardins et l'ancienne oasis se meurt*[7] *»*. Le seul horizon pour les gens de l'oasis est donc de devenir guide, on apprend quelques mots d'allemand et de français, et l'on offre ses services. En 1991, les tours operateurs changent brutalement de destination, le tourisme sans disparaître change radicalement d'un tourisme de masse entretenu notamment par Holiday Inn pendant des décennies, à l'aube de la dernière décennie (2000), peu à peu à la faveur d'une auberge tenue par un français et d'une auberge communale, un tourisme vert se diffuse. L'amertume des villageois est pourtant grande, beaucoup ont amassé un pécule et ouvert des épiceries dans les grandes métropoles du pays ou dans le monde, les plus chanceux construisent d'énormes maisons de plaisances qui défigurent l'ancien village, pourtant

(7) - Témoignage oral, Bouzid A., décembre 2002.

tous regrettent de ne pas avoir été plus prévoyants : *« C'est bien, il y a un peu de tourisme. Mais si tu avais vu avant, on ramassait l'argent comme ça! Pourtant, on n'en a rien fait, et aujourd'hui, il n'y a plus rien de cette époque faste ! Ni école, ni dispensaire, même pas de route !* [8]*»*

Si l'on demande donc aux villageois comment ils ont abandonné leur grenier des Id Issa - d'autant que Aguellouy, l'autre grenier implanté quelques centaines de mètres plus bas et davantage encaissé dans la montagne a été actif jusqu'aux années 1980 - ils racontent volontiers qu'ils ont délaissé leur grenier pour le tourisme parce qu'il s'y produisait de «drôles de choses» : les guides, les bazaristes sont venus arracher les portes. On se souvient d'un collectionneur d'Essaouira qui a beaucoup pris sans rien demander : *« Au début, ils ont volé, tout n'importe quoi. Pour s'amuser, sans savoir. Et puis un jour, le gardien ne les a pas vus : imagine qu'il y avait bien 100-150 personnes dans le grenier à surveiller : ils avaient ouvert une case importante, ils ont volé les bijoux sans rien dire, à l'insu de tous. Ça a fait un très grand scandale. Tout le monde alors a enlevé ses affaires. C'était fini.*[9]*»* Ce phénomène est ainsi redondant dans l'Anti-Atlas pour le patrimoine en général.

L'expérience des Id Issa a profité aux gens d'Aguellouy, bien moins enclins que les premiers à ouvrir leur grenier aux visites, bien moins placés également - d'un point de vue topographique - pour accueillir les touristes, il n'aurait pu connaître l'engouement du premier. Lorsqu'en 2000 et 2002, une enquête archéologique a lieu sur le site de ce grenier désaffecté, les derniers objets abandonnés par leurs propriétaires à l'intérieur sont recueillis,

(8) - Témoignage oral de Haj Abdellah Aguinou, Aguellouy, décembre 2002.

(9) - Témoignage oral du gardien 'Ali, janvier 2003. Il poursuit : « Il y avait 150 étrangers par jour dans les années 1970, on ne pouvait rien contrôler. Un jour j'attrape un guide d'Agadir avec une porte et je lui demande ce qu'il fait. Tout de suite il me dit « Cette porte n'a aucun intérêt! » Alors pourquoi tu la prends? Je lui réponds. Il a compris, il a remis la porte à sa place. Tu comprends, pour nous ça a une grande valeur : ça ne se vent pas, ça ne s'achète pas, ça nous appartient, c'est tout ».

une discussion est menée avec les associations du village et les archéologues, en vue de constituer un futur musée du grenier [Planche n° 2 et 3].

Et aujourd'hui, les lieux désaffectés présentent des murs vidés de leur mémoire d'usage ; seule la beauté de l'architecture reste. Concomitamment à ces phénomènes, parfois caricaturaux, naît cependant une conscience patrimoniale neuve.

Entre mémoire et tourisme, le bricolage patrimonial :

Une attitude nouvelle se fait jour qui ne doit pas être confondue avec de la nostalgie : beaucoup de régions prennent conscience de la valeur du legs des anciens et le réinvestissent le plus souvent dans des actions spontanées apparentées à une quête identitaire. D'autant qu'il convient d'identifier certains phénomènes observés depuis peu dans le pays comme la naissance d'une conscience patrimoniale(10). À l'instar de certains particuliers animés d'une volonté de transmettre un héritage, la conscience s'est, peu à peu, diffusée dans les pouvoirs décisionnels, mais elle émane surtout depuis peu, des populations concernées(11). Tous n'y adhèrent pas mais certains s'y emploient avec force et détermination ; même si certaines tentatives, pleines de bonnes intentions, peuvent parfois manquer leur but, là où celles menées par région, seraient plus à même d'être efficaces.

---

(10) - Laissons de côté le travail des élites citadines, où avec l'effort conjugué des autorités, des fondations, de certains organismes locaux ou étrangers, avec l'effort également d'associations culturelles ou de figures locales, des médias locaux, cette conscience émerge et se diffuse à l'ensemble de la société.

(11) - À l'été 2004, le Sud marocain a été marqué par de nombreux festivals locaux, pour la première fois, des villes moyennes organisèrent ainsi avec des budgets modestes, des concerts, des débats et des causeries (en berbère et en arabe, ouvertes à tous), et des expositions d'objets traditionnels, d'actions concertées pour l'eau et la santé. Le festival d'Igherm dans l'Anti-Atlas, du 29 juillet au 3 août, a connu des mouvements de foule sans précédent. Toutes les campagnes environnantes se sont vidées pour venir assister aux événements festifs (5000 personnes pour certains concerts). Ce succès s'est accompagné d'une vraie prise de conscience de la valeur du patrimoine tangible et intangible ; la fierté était lisible sur tous les visages.

Conserver les denrées tout en bénéficiant de dividendes touristiques ?

De ce fait, lorsqu'un grenier ne tombe pas en déliquescence, d'autres usages peuvent être créés : un projet associatif qui canalise les communautés et s'appuie sur des logiques politiques (logiques de clan ou logiques basées sur les autorités étatiques) : certains greniers sont aussi étendus ou agrandis parce que la communauté en a besoin comme chez les Ikhuzamen (SIRWA) qui voudraient bien agrandir leur grenier devenu trop étroit pour contenir les récoltes de tous (Naji, 2006 : 264-265). On espère compléter la réhabilitation des murs par de nouveaux usages ou tout au moins la reprise des anciennes habitudes dans des actions nouvelles génératrices de revenus. Après l'électricité (1986), puis l'eau (1994), toute la communauté de Tamazirt (Ayt Naltan, HAUT-ATLAS) s'est activée à réhabiliter le grenier, comme cela se faisait jadis entre sociétaires. Cette communauté s'est prise en main et a, en quelques mois, en 2004, avec ses fonds propres, réussi à remettre son grenier en activité, grâce à la participation de tous et à une dynamique impulsée par un natif, habile politicien. L'objectif premier était de rétablir le grenier dans son usage, car bien des sociétaires en ce pays de neige et de transhumance espèrent rapidement en bénéficier. Mais le projet va plus loin : séduits par le succès du grenier voisin d'Amassin (Ikhuzamen, SIRWA), les sociétaires comptent y installer un musée et développer l'accueil touristique par la création de chambres d'hôtes dans les nouvelles tours reconstruites dans l'enceinte du grenier, dans un circuit en plein développement. L'association explique volontiers qu'elle aurait trouvé cette tradition d'accueillir les hôtes de passage dans le *Code de loi* (*'orf*) de leur grenier et se serait appuyée sur certains articles (réputés très anciens) pour convaincre les plus réticents d'entre eux.

Un autre type de pratiques émerge depuis peu, clairement motivé par des dividendes de l'industrie culturelle et touristique, sont, a contrario, à rattacher à «l'abus monumental» (Debray, 1999) qui caractérise notre époque : Les régions du Sud connaissent, entre 1998 et aujourd'hui, la

prolifération des «écomusées» dans des lieux ayant un statut induit de Monument Historique(12). C'est ainsi le *Maroc d'hier* qui est mis en scène, et pourtant beaucoup d'objets sont encore en fonctionnement dans de nombreuses maisons. Comme ailleurs, on assiste à une volonté d'accélérer l'histoire en disqualifiant certains objets, puis en vidant la vieille réserve pour remplir un « musée» représentant la culture rurale mais non directement vécue comme la part d'un héritage véritable (Bonnot, : 2002 : 108 ; Cuisenier, 2006 : 228). Ceci d'autant plus que ces musées sont souvent mis en scène par des jeunes qui se sont expatriés un temps en ville pour leurs études et qui, une fois revenus à la campagne, désœuvrés, se sont tournés vers le tourisme. Le plus souvent le musée est un lieu complémentaire à d'autres espaces touristiques comme le gîte, l'hôtel ou le restaurant, qui appartiennent à la même famille. On y retrouve les mêmes travers et qualités que ceux des nombreux musées des routes des Kasbahs, qui incarnent sans conteste un modèle en vogue [Voir, annexe Planche n° 4].

Dans cette perspective, des communautés envisagent très tôt de transformer leurs greniers en espace-musée, avec de « vieux » objets chargés de la mémoire locale. Ainsi en est-il de Igherm n'Sîdî Musa, le grenier-sanctuaire des Ayt Bû Gummez (HAUT-ATLAS CENTRAL), qui fut restauré dans le cadre du programme PHAC(13).

Musées de greniers, musées de Kasbahs : un seul modèle :

De même, en 2004, à Ayt Tigga chez les Ayt Semgan (SIRWA), le grenier est désormais sous la tutelle de l'association de développement. Le président, un jeune électricien qui a participé à l'électrification du village a décidé d'ouvrir le grenier à la visite. Il a monté une pancarte sous le porche

(12) - Nous avons identifié une vingtaine de petits musées spontanés privés qui ne sont pas des bazars déguisés. Pour la plupart, ils réinvestissent des « Kasbahs » ou demeures seigneuriales parfois isolées, parfois au cœur d'un Ksar. Le plus souvent c'est la jeune génération qui décide de mettre en valeur avec très peu de moyen l'héritage familial en mettant en scène les pratiques du groupe autour d'une collection d'objets présentés de façon ethnographique.

(13) - PHAC 1995 : Programme pilote Haut Atlas Central dont l'objectif est la mise en tourisme des hautes vallées du massif du Mgun par la création d'une école des guides à Tabant et la constitution d'un réseau de gîtes de la Tessaout à Imilshil.

et acheté un carnet de tickets d'entrée. Il a réunit de nombreux objets dans les premières salles et dans le couloir sans ordre précis. Sont associés jarres, couffins, clefs et serrures, portillons de bois, outils agricoles, bougeoirs, et autres morceaux d'objets dont il est difficile de connaître l'origine et l'utilité. Il espère commencer des travaux d'entretien et de restauration avec le soutien d'éventuelles ONG extérieures. Il a lui aussi en tête l'exemple d'Amassin qu'il a visité, et espère bénéficier ainsi de rentrées d'argent non négligeables.

Cependant, la manne touristique reste très faible et très limitée dans le temps. Ainsi à Sîdî Mûsa qui est au cœur de la vallée des Ayt Bû Gummez qui est, de loin, la vallée la plus fréquentée, le grenier ne recevait pas plus de six cents visiteurs en 2004 ce qui ne permettait pas au jeune gardien de se dégager un réel salaire. Pour lui, la garde du grenier est avant tout un pis-aller à son échec à intégrer l'école des guides de Tabant. Le grenier est aussi un lieu de potentielles rencontres pour se faire connaître et devenir accompagnateur.

Ces exemples nous montrent une individualité très énergique à l'œuvre et qui reçoit généralement l'assentiment du groupe. Pourtant, ce n'est pas une collectivité qui est en mouvement. Ils nous montrent ainsi la fragilité d'un système où sitôt l'énergie d'un seul mise de côté ou déplacée ailleurs, équivaut à la fin du projet. Le départ d'un gardien-guide de grenier indique souvent de grandes tensions sociales dans le groupe et des rivalités qui empêchent que le grenier, désaffecté, soit à nouveau ouvert aux touristes.

Le grenier de Sîdî Mûsa est d'ailleurs une exception car sa restauration et son ouverture se sont accompagnés d'un retour de certaines pratiques religieuses. En effet, le grenier est construit autour du tombeau d'un saint qui reçoit à nouveau de nombreuses visites pieuses des femmes et des enfants. Ainsi, tous les jeudis, il n'est pas rare de voir monter des femmes de la vallée qui viennent rendre hommage au Saint, voire y passer une partie de la journée, la soirée ou la nuit (pour celles qui seraient malades). Le jeune

gardien dispose en permanence de bougies qui sont alors allumées et s'assure que les touristes ne dérangent pas les pratiques ou prières des femmes. Les nouets et les vêtements restent en place à proximité de la tombe du saint. Ce retour de la pratique religieuse qui avait été affaiblie par la période de ruine du grenier, est exceptionnel. Il faut cependant noter que Sîdî Mûsa intègre à ce moment-là la seule sphère du religieux détachée de toutes les pratiques agraires profanes liées à l'emmagasinement. Le grenier collectif redevient le tombeau, lieu de « *ziyâra* », de visites pieuses, et en même temps développe la visite touristique, tel que cela se pratique ailleurs, comme à Meknès, pour le tombeau de Moulay Ismaël. Il est à la fois un espace religieux et un espace patrimonial sans qu'il y ait de conflit entre les deux pratiques(14) : tombeau sacré de saint pour les locaux, monument à visiter pour les touristes. L'espace du saint est soigneusement entretenu, tout en étant entourés de nombreux objets ethnographiques qui sont accrochés aux murs.

Un grenier-musée comme fragment de mémoire :

L'espace musée propose ainsi au touriste de passage, une mise en scène de l'identité locale, ou du moins de l'image que l'on se fait de son passé. Le choix des objets est fait à la fois par opportunité et dans un souci d'exhaustivité. Les objets présentés sont à la fois les plus faciles à obtenir mais aussi ceux qui apparaissent comme les plus porteurs de sens pour présenter la culture locale.

Pour le grenier collectif, ce sont surtout les portes, les clefs et les serrures qui sont mises en scènes. La serrure à crampons de bois (*lqfel n'ukshud* à petites dents, *tikzinin*,) dite «berbère» dont seul le propriétaire pouvait

(14) - Il faut rappeler que l'interdiction au non-musulman de pénétrer dans une mosquée est une création coloniale dans la logique de ségrégation décidée par le Maréchal LYAUTEY. Cette interdiction a d'ailleurs été officiellement levée pour la mosquée Hassan II de Casablanca, le tombeau de Moulay Ismaël de Meknès et la mosquée almohade de Tinmel, au nom justement de la mise en valeur du patrimoine national.

trouver le juste geste pour glisser la clef et ouvrir sans difficultés la porte, devient le symbole de l'ingéniosité culturelle. Elle est mise en abîme avec l'ensemble des variantes existantes entre la serrure traditionnelle et le cadenas d'acier industriel. Les portes ornées sont mises à l'honneur lorsqu'elles existent encore, car la plupart ont été achetées à bas prix par des rabatteurs pour nourrir les bazars des grandes villes touristiques comme Marrakech (Naji 2003 : 154). Ensuite, le grenier est remplis de l'ensemble des contenants que sont les jarres, les paniers, les couffins, les mesures de bois. Ces objets illustrent la variété de la conservation et sont l'illustration du mode de vie mais aussi du mode alimentaire local.

Il faut noter que tous ces objets sont de faible valeur pécuniaire ; ce sont des objets domestiques délaissés au profit des objets industriels d'acier et de plastique. Ils sont donc amassés sans difficulté ; les plus nombreux sont ceux qui n'avaient même pas été retirés du grenier. Ils sont tous l'illustration d'un quotidien considéré comme archaïque.

Parfois selon les lieux, la collection est complétée par d'autres objets tout aussi symboliques, comme des armes avec une préférence pour les «bushefer», *sassbu*, fusil français de type Chassepot, de la fin du XIXe siècle, se chargeant par la culasse. Toutes les armes illustreront l'idée de la guerre qui associe conflits locaux permanent et résistance berbère (à l'autorité sultanienne ou coloniale).

Autres objets symboliques, les *arraten-s*, ces petits titres de propriétés ou autres actes juridiques sur des planchettes de bois prouvant la culture de l'écrit dans des sociétés dites de l'oralité. Bref sont accumulés toutes sortes d'objets classés généralement par thèmes (armes, mariage, agriculture, lampes et moyens d'éclairage), parfois par matières (cuir, textiles, bois).

Le thème de l'éclairage est particulièrement apprécié parce que tout le monde a encore en mémoire la récente installation de l'électricité dans les villages et que bien évidemment la lumière a radicalement transformé le

quotidien. De la bougie à la lampe à huile, *lqendil*, en pierre ou en terre cuite, en passant par les lampes à pétroles. Toutes sont considérées comme de véritables antiquités alors que la génération actuelle a connu l'usage de la plupart d'entre elles. D'autant que, jusqu'à l'électricité - c'est à dire quelques années - aucune n'effaçait l'autre. Mais, le mécanisme de l'oubli est toujours le même : dès que l'usage a disparu, il n'en reste plus bientôt qu'un souvenir lointain.

Les antichambres de la mémoire :

Ce processus transforme l'architecture-institution du grenier collectif en une coquille vide, un bâtiment nu, dont est conservée, certes, la beauté mais qui est vidé de la chair de ses pratiques quotidiennes. Le maintien de contenants aux dépens du contenu, est à l'image des objets qui servaient à la mesure. Lors des visites de groupes de touristes, le gardien les prend et mime la gestuelle sans réellement expliquer la hiérarchie des tailles. Face aux questions des touristes, le guide explique que la taille était adaptée aux produits transportés et que le propriétaire mesurait sa récolte pour savoir combien il engrangeait dans un souci de contrôle et de paiement du gardien. La dimension sacrée et religieuse de l'acte est totalement gommée. Le rôle fondamental de la redistribution est parfois évoqué comme un devoir du musulman vis à vis des pauvres et du fqîh, mais les saints sont oubliés. Car une pratique se vit et ne s'explique pas ; tandis qu'un objet circule et peut épouser toutes sortes de contenus (mêmes inexacts). Ainsi, la pratique qui était au cœur du grenier collectif est désacralisée et tous les liens religieux considérés comme non orthodoxes sont effacés. Progressivement, le bâtiment est vidé des pratiques sacrées pour lui faire intégrer le monde profane.

Ceci est renforcé par l'ajout, au gré des envies du gardien, d'autres objets extérieurs aux greniers mais illustrant le mode de vie traditionnel berbère. Ainsi, le musée est doté d'une baratte traditionnelle et d'un métier à tisser.

Ces objets fortement liés à l'espace domestique et surtout aux tâches féminines sont extérieurs au grenier collectif à l'encontre des meules employées fréquemment dans un grenier, très souvent présentes dans la loge du gardien ou dans l'entrée. Cependant, par leurs dimensions spectaculaires, leurs fortes capacités évocatrices, ces objets extérieurs sont associés au grenier collectif comme élément de la culture berbère. En effet, la baratte permet le beurre et le petit lait consommé avec le couscous qui sera proposé au touriste. Surtout le métier à tisser produit les fameux tapis berbères commercialisés dans tous les espaces touristiques du Maroc à grand renfort de mythes (Ramirez & Rolot 1995).

Le musée du grenier collectif devient donc un lieu de mise en scène du patrimoine local à l'image d'un écomusée. Les ordonnateurs de ce musée ne reproduisent souvent qu'une glose touristique insignifiante et détachée des lieux Car, nous l'avons vu, ce sont toujours des acteurs extérieurs au groupe ou des transfuges en rupture avec le mode de vie traditionnel qui servent d'intermédiaires entre touristes et locaux.

Les objets morts du patrimoine :

Pourtant on assiste, par l'engouement pour ces musées en même temps, qu'à une patrimonialisation qui se substitue à ces institutions anciennes et les éliminent en les vidant de leur substance, à une mise au rebut des objets. Ils sont définitivement sortis du grenier ou de la demeure - sans distinction - pour aller échouer dans le musée-grenier. Porteurs de la mémoire personnelle des agents, ils sont pourtant relégués dans des sortes d'anti-chambres de la mémoire où, le passage à un inventaire ou un étiquetage de chaque pièce exposée qui rendrait mieux compte de l'institution du grenier, est très rarement accompli. Une simple mise en dépôt d'objets porte le nom de musée parce que l'idée de musée est simplement transplantée dans ces montagnes sans en connaître le sens profond et la réflexion à mener par rapport à une mémoire locale.

Ces musées, qu'il convient d'appeler, «spontanés», observés dans l'Atlas et les vallées présahariennes proposent rarement une mise en exposition des objets autour d'un véritable message adressé au visiteur. Les objets le plus souvent sont alignés comme des objets de filiation mis au rebut et non pas des objets de médiation comme c'est le cas classiquement dans les musées ; les objets très vite sont privés de mémoire (Bonnot 2002 : 157) et deviennent impuissants à évoquer leur provenance, de leur sens voire même de leur utilité. Les contre-sens sont souvent nombreux. Certains fragments d'objets sont parfois associés à des pratiques totalement décalées de l'usage premier. Ainsi, une partie d'un moule à balles de plomb est présentée comme un objet de maquillage permettant de disposer les différents types de khôl dans chaque creux. L'idée de l'écomusée, vite appropriée, permet de les catégoriser de façon pratique selon un phénomène clairement importé d'Europe ou du Québec (Simard 1989). Malheureusement, on est loin du projet de Georges-Henri Rivière qui privilégiait un *«instrument qu'un pouvoir et qu'une population conçoivent, fabriquent et exploitent ensemble. (...) Un miroir où cette population se regarde, pour s'y reconnaître, où elle cherche l'explication du territoire auquel elle est attachée, jointe à celle des populations qui l'ont précédée, dans la continuité ou la discontinuité des générations.*[(15)] » Ce ratage s'explique parce qu'il n'y a pas de réflexion ni de construction de la mémoire. La passivité de ceux qui les gèrent, attendant un touriste qui en saura plus (ou moins) qu'eux, est à l'image d'un projet vidé de sa substance : on ne construit ni pour l'école, l'université n'est pas associée, il n'y a ni outils didactiques ni possibilité, pour celui qui a conçu l'espace, de se former. On est cependant étonné du manque de curiosité de ceux qui créent ces espaces : aucun n'éprouve le besoin de questionner les anciens, de faire de petits films ou de reconstituer une histoire probable des sites où il a installé son musée. La plupart croient connaître tout d'une

(15) - WEISS Hélène (dir). *La Muséographie selon Georges-Henri Rivière (Cours de muséologie, textes et témoignages)*. Tours, 1989, Dunod, p. 142. « Nul écomusée ne saurait exister s'il n'a pour base un territoire déterminé, sur lequel vit une population » dit-il encore.

histoire vécue comme familiale, très peu saisissent les subtilités des lignages de leur propre groupe : *« mon grand-père, un jour, m'a raconté une histoire si embrouillée que je n'ai rien compris »* nous explique ainsi un jeune s'étant improvisé de conservateur du musée-grenier lignager. Les écomusées spontanés actuels réunissent des objets domestiques dans un grenier sans comprendre - ni éprouver le besoin de comprendre - son fonctionnement local ancré dans une histoire spécifique à un lieu. Ce manque de compétences ou de curiosité ne se justifie pourtant pas par le niveau d'études.

Le processus de patrimonialisation est ainsi enclenché, pas tant dans la constitution de musées que dans la déconnexion d'une mémoire familiale ou tribale, pour des références parfois extérieures au groupe. Une patrimonialité presque marchande où la différence entre le bazar où les objets sont à vendre et un musée où les objets intéressent le culturel, est ténue. Les musées des montagnes sont loin d'avoir rejoint le statut d'un musée dont la valeur référentielle au passé est jugée en fonction d'une historicité spécifique. Cette prolifération de vide-greniers trahit une perte de la collectivité-mémoire. Au contraire de la combler, elle exprime un besoin sentimental de s'attacher à des objets sans pour autant s'approprier leur histoire.

Ce phénomène n'est pas compensé par des sociétés savantes sur place. De plus, les élites qui ont quitté les villages n'en reviennent plus que trop brièvement pour impulser ou prendre en charge des recherches que les universités devraient elles-aussi, avoir systématiquement projeté. La question des greniers est complexe car elle renvoie à une histoire générale et à celle de groupes particuliers et divers où chaque musée devrait être l'occasion pour un groupe de faire un travail de réappropriation de sa mémoire pour pouvoir présenter au moins la géographie particulière d'un territoire et des pouvoirs locaux s'y étant succédé. La mémoire ne peut se construire qu'autour d'une élaboration scientifique, collégiale, assise sur des travaux référencés, appuyés sur le local, croisant archives écrites et mémoire

orale. Partager une mémoire en un territoire particulier nécessite donc un réel travail vis-à-vis de son passé qui s'oppose à la folklorisation de cette mémoire que peut attiser le tourisme.

Folklorisation du local, travestissement du culturel, investissement de l'affectif :

Le grenier devient l'emblème de la culture traditionnelle enracinée dans un terroir (Cuisenier) en étant le fruit d'une esthétique privilégiée par des observateurs extérieurs. Cette fascination cache souvent une méconnaissance ethnographique profonde de larges pans de la culture (modes de vie, modes constructifs, etc.) ; on privilégie un modèle sans connaître les autres (Rautenberg M. 2003 : 125), une forme architecturale locale est amalgamée à une identité locale ; l'identité en est simplifiée, le patrimoine régional est produit dans toutes les limites d'un genre purement emblématique où ce qui fait détail est noyé dans la généralisation. Ainsi les greniers sont-ils souvent mis sur un pied d'égalité alors qu'il y a de multiples configurations (grenier tribal, grenier de lignage, grenier de village) historiques, architecturales et sociales.

En dehors d'une très récente appropriation des collectivités locales pour des « festivals » depuis quelques années ou de la volonté de particuliers ou d'associations - toujours liées à la ville ou à l'extérieur - proclamant l'importance d'un patrimoine local, l'institutionnalisation étatique de ce patrimoine est également en cours mais de façon timide, les lieux restant sous la tutelle d'acteurs privés, l'Etat ne faisant qu'apporter une aide ponctuelle et non un cadre structurant.

Ceci est un point d'importance : le grenier est un patrimoine collectif qui appartient à une localité, un finage, un terroir, un lignage, une *taqbilt*. Il ne peut donc y avoir, comme en Europe, une appropriation pure et simple de ces lieux par l'Etat : le foncier, trop complexe, voire inextricable à moins d'un coup de force (expropriation), ne l'autorise pas. Or ceci serait une erreur

stratégique : de tels sites, appartenant à un collectif, reste la propriété d'un groupe, le subsumant le plus souvent. Oter ce bien à un groupe reviendrait à retirer un étendard, une part de son identité. Pointe cependant, ce qui peut être appelée la dysnelandisation (Brunel 2006 : 251) du monde berbère : une forme d'institutionnalisation de ce patrimoine berbère qui s'observe en effet à l'échelle internationale où, il est symptomatique qu'à travers le « syndrome patrimonial » (Choay F. 1992 : 184), dont s'empare un nombre croissants de citadins ou d'expatriés revendiquant leur « amazighité » ou leur sympathie pour les Imazighen, certaines personnes se hâtent de patrimonialiser oubliant que ces lieux sont pourtant vivants, porteurs d'usages et de significations propres pour leurs usagers. Le musée reste un concept occidental, délicat à plaquer sur cette institution complexe et spécifique.

Cette façon d'intervenir sur le bâtiment parfois sans concertation avec l'ensemble des parties, souvent par ignorance du fonctionnement véritable du lieu (rôle traditionnel des sociétaires, responsabilité inhérente l'Etat), met le doigt d'abord sur l'hiatus qui existe entre le patrimoine tel qu'il est considéré de l'extérieur, et la propriété collective d'un site telle qu'elle est vécue de l'intérieur. Dans un grenier, les vrais propriétaires sont l'ensemble des sociétaires qui, traditionnellement se font représenter par l'un des membres élus de leur lignage, connus et identifiés comme leurs délégués officiels. Pourtant, lors des actions de développement mis en œuvre dans le champ social, par l'INDH (Initiative Nationale pour le Développement Humain) par exemple à partir de 2003-04 dans le monde rural, ces mêmes représentants ne se sont pas toujours manifestés, et ce sont les associations les plus dynamiques qui ont été en mesure de se faire leurs représentants et devenir les vraies bénéficiaires des fonds mis à disposition par l'Etat. Les associations sont reconnues comme interlocuteurs privilégiés désormais qu'elles sont constituées en groupes modernes. L'acteur extérieur opte ainsi généralement pour deux types d'intervention : soit il se tourne directement vers l'associatif local présupposant que l'Etat est un frein au développement; soit, à l'opposé, il traite spontanément avec des représentants de l'État y voyant une meilleure efficacité.

Nous l'avons vu : L'accumulation d'objets domestiques, disposés avec goût dans l'espace du grenier-sanctuaire, propose un nouveau type de grenier, le grenier-musée, le grenier de mémoire, un grenier-grimoire, où tout est accumulé, sans véritable sens, proposant une confuse ethnographie d'une culture vidée de ses pratiques et réduite à quelques objets. La mise en scène cependant de cette mémoire est passionnante. Ici, les bougies - empruntées simplement aux pratiques votives - sont utilisées pour répondre au manque de lumière, créant une atmosphère particulière qui rend la découverte des lieux plus aisée, en même temps qu'elle reste mystérieuse. Ici aussi, on offre le thé, en oubliant souvent de parler aux étrangers du tombeau-sanctuaire.

La seconde grande transformation actuelle à laquelle on assiste est la désacralisation[16] en cours des greniers qui hâtent généralement leur fin.

Désacralisation progressive du grenier :

Dans un premier temps les transformations des usages sont une conséquence des bouleversements que connaissent les modes de vie et la collectivité. Les changements de destination du grenier atténuent le lien communautaire et ôtent au lieu toute sacralité. Le grenier, espace devenu privatif, n'est plus qu'un lieu comme les autres. Le tourisme ne fait bien souvent qu'amplifier ces phénomènes : le grenier dépourvu d'usage, est réduit à devenir un monument, un lieu extérieur à la communauté, qui n'intéresse plus que le touriste, un lieu souillé ou du moins incommodé par des personnes étrangères au site, un lieu au final clairement désacralisé.

Cette désacralisation, progressive, y compris, lorsqu'elle est instrumentalisée par des laïcs désireux de refondre le religieux de leur lieu d'origine (ou de leur lieu de vie), est la clef qui explique, en premier lieu, la mort des greniers comme institution. Cette question a été négligée par les travaux de nos prédécesseurs[17].

(16) - Naji, Salima, 2008, « Du bien collectif au bien commun : Les greniers collectifs marocains projetés de l'économie traditionnelle au patrimoine à vocation touristique », in *Cahiers de l'Institut du patrimoine de l'UQAM (Patrimoine sacré)*, Montréal, Editions Multimondes.

(17) - De même que le lien qui unit les greniers avec les *zawya-s* anciennement implantées dans le Sud marocain, réseaux du sacré qui font l'objet d'un essai à paraître.

Nous pouvons examiner d'abord en quoi d'autres dynamiques viennent commémorer, toujours de l'intérieur, les origines d'un groupe. Ceci nous permettra de comprendre que la sacralité induite contenue dans tout grenier collectif (non familial) est en train actuellement de se muer non pas seulement en «valeur d'ancienneté» chère à Aloïs Riegl, mais de «remémoration » ainsi que le grand historien de l'art l'avait définie comme cette « représentation du temps écoulé depuis sa création » (Riegl : 45), que renferme tout vieil édifice. Ce n'est pas uniquement que le grenier apparaîtrait comme très ancien *(« Notre grenier a plus de huit siècles ! »)*, c'est surtout qu'il est emblématique d'une époque idéalisée, qu'il appartient à une catégorie à part entière ayant à voir certes avec le passé mais un passé sacralisé. Riegl renvoie bien ce « sentiment moderne » à une forme de piété, contemporéanisée, le « culte » ou la religion du patrimoine (Choay 1992 : 145) est née, même si elle se modifiait en fonction du capital culturel de chacun.

Si ce renouvellement cyclique prend son sens dans les profondeurs de l'Histoire, il est traversé par des questionnements plus contemporains. La problématique essentielle à l'œuvre actuellement peut être résumée par l'idée d'un déclin de l'institution évident, d'un essoufflement des pratiques traditionnelles, et pourtant paradoxalement aussi, d'un véritable renouveau qui vient revitaliser, non plus l'institution du grenier, mais le bâtiment.

La sacralité du grenier a été progressivement remplacée par une sacralité identitaire nouvelle, celle du «monument à caractère intentionnel», enfonçant ainsi la porte du Patrimoine. Si tout bâtiment du passé, porte en effet la trace de ceux qui l'édifièrent, en revanche, le fait de le vénérer, de l'entretenir et de le considérer comme ce témoin d'un passé révolu porteur de sens pour sa communauté, ces pratiques cultivant le «culte du monument», sont désormais identifiées comme des pratiques de la modernité (Riegl : 35). Les lieux restent les mêmes, mais l'usage est transformé. Ce lieu dans ses fonctions traditionnelles est discrédité : cette vision rend caduque le

grenier et fabrique cet « archaïsme vital » dénoncé il y a plus de cinquante ans. Ce sont ces nouvelles perceptions qu'il convient donc d'interroger maintenant.

Paradoxalement, une valeur finalement sacrée, le patrimoine, vient, en effet semble-t-il, prendre le relais du sacré traditionnellement contenu dans les pratiques autour de la redistribution du grain. Ce déplacement du sacré dans ce même lieu est fondamental pour comprendre l'évolution du lieu grenier qui passe de l'institution personnifiée à l'institution chose.

L'avènement d'une institution-chose :

Ainsi, certaines formes conservatoires sont sauvegardées, entretenues, au nom semble-t-il de l'identité : on préserve le grenier, lieu symboliquement fort pour la communauté comme on préserverait un héritage. Ce nouveau paradigme s'institutionnalise également parfois autour d'associations qui entendent prescrire des pratiques propres, une langue propre et une vision très particulière d'un territoire. Le grenier échappe au groupe des origines et est approprié non par un ensemble traditionnellement équilibré pour une poignée d'individus impliqués dans sa reconversion pour des motifs ou des valeurs neuves. L'institution personnifiée du grenier clairement orientée vers des buts sociaux décroît alors de plus en plus, remplacée par la chose patrimoine quand elle ne s'éteint pas tout simplement. Le déclin du pouvoir économique et symbolique de cette institution du lien social montre ainsi qu'elle a progressivement commencé à se désinstitutionnaliser en un processus désormais identifié : *« La désinstitutionalisation du lien social reflète pour l'essentiel l'emprise croissante des ''institutions choses" et le déclin des '' institutions personnifiées" »* (Perret B.,2003, 110).

Le déclin du pouvoir symbolique de cette ancienne institution communautaire semble ainsi participer d'un changement qui affecte toute la vie sociale des sociétés du Sud marocain. Ces anciennes institutions n'ont pas disparu physiquement et possèdent, parfois, encore une assez grande

vitalité, elles connaissent pourtant une évolution singulière qui semble les précipiter vers l'idée du Monument Historique.

Aussi progressivement, les usages qui lui sont attachés disparaissent au profit d'une seule forme matérielle, coquille vide asséchée de ses pratiques. Nous comprenons que l'espace du grenier ainsi désacralisé, vidé de sa substance change de statut et ne devient plus qu'un bâtiment comme un autre. Bâti profane, il peut faire l'objet de fascinations patrimoniales de personnes extérieures au groupe, observant l'intérêt culturel évident qui réside en cet objet et la perte qu'induirait sa ruine définitive. Dès lors, le monument historique est acceptable pour le groupe, car il ne comporte aucun élément qui le heurterait.

Parler du grenier comme d'un patrimoine suppose que soit négligé le rôle des acteurs qui y évoluent traditionnellement dans des fonctions liées à la mémoire. Ceci implique aussi la disparition de la plus grande majorité d'entre ces bâtiments qui, comme d'autres greniers dans d'autres contrées du monde sont reconvertis ou disparaissent simplement. Or, à chaque fois, nous l'avons vu, ce sont eux qui vont donner une coloration au lieu : soit en y participant dans un fonctionnement à peine réactualisé, soit en lui attachant d'autres objectifs qui, le plus souvent, pervertissent le système ancien sans réussir toujours à lui permettre d'évoluer vraiment.

Du bien collectif au bien commun :

La mémoire collective convoque en effet un ensemble de souvenirs partagés, réactivés régulièrement à travers les rites profanes, quotidiens ou exceptionnels, « rites d'interaction » où le groupe se reconnaît (Goffman). Ce n'est qu'ainsi que peut être préservé ou construit le lieu de mémoire, puisque nous savons que, quelle que soit la société considérée, *« la mémoire est à la fois portée par la tradition qui la fixe, permet sa transmission et lui donne un cadre interprétatif, et qu'elle est aussi ce qui permet à la tradition de se maintenir en gardant un sens »*. (Rautenberg M. 2003, 45). Cette

transmission lorsqu'elle se fait ainsi en toute intelligence à l'intérieur d'un groupe où il a été question des besoins du groupe, identifiés, et des forces qui s'y opposent; la présence de chaque composante du groupe, mais aussi celle des doyens qui ont un rôle de frein à une mainmise d'un clan sur un autre ou tout autre forme de déséquilibre social, favorisera l'émergence d'une mémoire en même temps qu'un cadre à l'action sociale. C'est ce que nous avons pu observer notamment dans des chantiers de restaurations où nous nous appuyons volontairement sur le groupe. L'échec est toujours dû au fait qu'un clan oublie de respecter les autres membres du groupe et s'octroie une part de pouvoir démesurée. Lorsque au contraire le groupe tend à trouver des compromis pour équilibrer les forces et apaiser les sources de conflits, les projets peuvent avancer sans entorses ni dérives.

Créer ou recréer du bien commun dans un processus de patrimonialisation passe d'abord par une légitimation du lieu et de sa propriété. Car les dividendes doivent être redistribués ou, du moins ne doivent pas être concentrés dans une seule poche. Le bien commun est transmissible, il s'appuie d'abord sur la société, et ensuite sur la loi. Nous avons vu pour le grenier de Tamazirt (Ayt Naltan, SIRWA) mais aussi pour Igherm n'Ugdal (Glawa, HAUT-ATLAS), les projets s'appuyaient sur le droit traditionnel du grenier dans la logique de ce texte ainsi réactualisé pour de nouveaux usages.

Peu à peu, le bien du groupe devient le bien d'un groupe plus grand : un bien commun. Pointent ainsi, actuellement, dans les montagnes marocaines, les préliminaires à une naissance d'une catégorie patrimoniale. Mais le patrimoine n'est pas encore constitué, il est encore à l'état d'un héritage vierge des pères laissés aux enfants (et les enfants sont parfois aveugles). Cette politique patrimoniale ne se construit en tous les cas pas, comme ce fut le cas en Europe à partir des sociétés savantes et la volonté conjointe de l'Etat de définir progressivement des objets patrimoniaux car elle s'effectue davantage, depuis des collectivités locales où des acteurs sociaux réclament une position spécifique à l'échelle nationale. Cependant, nous l'avons vu,

ces nouveaux acteurs interviennent souvent selon de nouvelles modalités, fort de la légitimité internationale qui est d'œuvrer pour la conservation du patrimoine. S'observe au Maroc, comme ailleurs, une dynamique internationale exercée sur le local qui tend à transformer les sociétés actuelles complexes, en espaces patrimonialisés porteurs d'une identité régionale revisitée(18).

Emblématique d'une conception patrimoniale héritée du Monument Historique européen dont l'État a la charge et l'entretien, son statut de bien collectif impossible à partager, a amené les acteurs exogènes à le considérer en définitive comme un bien commun, appartenant à un patrimoine national voire international. Le grenier passe du bien collectif au bien commun. Par conséquent, le pacte sacré ancré dans le local qui en faisait naguère une institution personnifiée est brisé par cette internationalisation croissante au profit d'une institution chose : le patrimoine, un patrimoine qui se veut universel et déterritorialisé.

(18) - Le Projet de restauration des greniers de Tazlaft est sponsorisé par la Wallonie (Belgique), celui de Magdaz par le département de l'Isère (France), ceux de Chaouen ont été pris en charge par une association espagnole. Tous ces projets pensent « patrimoine » et pour eux le patrimoine est mort (le Monument). A aucun moment, il n'y a de réflexion sur la destination du lieu ou sur la possibilité d'aménagements nouveaux ; il n'y a pas non plus de concertation avec la population locale : on pose son aide substantielle et on repart. Aucun travail n'est fait sur les mémoires ou le réinvestissement local de cette mémoire mésestimée.

Conclusion :

Point d'ancrage de la mémoire collective d'un groupe, le grenier est toujours apparu comme ancré dans les profondeurs de la mémoire locale. Symbole de l'identité d'un groupe précis, l'objet grenier, est aussi l'emblème par excellence des gens du Sud qui le font entrer dans la catégorie de Monument Historique. Cependant, on se souvient de la formule de P. Nora *«On ne parle tant de mémoire parce qu'il n'y en a plus »* (1984 : XV), et la patrimonialisation croissante du grenier collectif porte ce goût thanatocratique de tout retour forcément lié au sentiment de perte.

Ces hauts lieux vidés de leurs usages et de leur mémoire pourraient n'apparaître plus que comme de vastes vaisseaux de pierre échoués, abandonnés par un peuple « exogène » depuis longtemps disparu. Or ces sites qui, frappent d'interrogation tout observateur, sont plus vivants qu'il ne paraît, et l'usage perdure, malgré une évolution réelle de l'institution. Cependant si la valeur d'usage se transforme, de même que le statut mémoriel du lieu, la diversité contemporaine observée à l'égard du grenier dans une sorte d'éclatement des usages indique surtout une vraie menace de disparition pour le lieu. Plus seulement par la vision patrimoniale qu'un groupe extérieur peut projeter sur lui, mais aussi par des déplacements des usages, par des rejets plus que des abandons, qui peuvent se caractériser par la volonté d'effacer la dimension idéelle de ce patrimoine bâti pour ne garder que des restes matériels dont il est facile de changer à loisir le sens.

Le déclin de l'institution personnifiée du grenier est la première tendance qui se dégage des observations sur le Maroc atlasique et, corrélativement, la perte progressive de la sacralité du grenier. Les tendances observées en différents points des pays de la montagne oscillent entre une exploitation du grenier et sa mise à distance. Si les greniers sont toujours capables de cristalliser l'essence communautaire, c'est essentiellement l'analyse de ses usages actualisés qui rendent compte des processus de patrimonialisation à l'œuvre. Ces processus touchent l'ensemble des systèmes de représentations

collectives. Progressivement, des systèmes de valeurs neufs viennent remplacer ou s'associer à ceux qui avaient courts jusque-là. Souvent, les populations choisissent la nouveauté, opposant un temps ancien et difficile à un présent lumineux, elles refusent d'anciennes façons de vivre, et certains habitus perdurent souvent à l'insu d'elles-mêmes. Le sacré curieusement, qui a longtemps été un tabou, fait soudain l'objet de certaines critiques, et se voit violenté dans ses fondements-mêmes. Le grenier, avec la critique lancinante du sacré traditionnel et de son ancien système de valeurs, devient l'objet de frictions parfois formulées en mots.

Pour le grenier communautaire, nous pouvons parler de la conscience d'un patrimoine, au sens où ce lieu représente, dans ses modes conservatoires et dans sa gestion basée sur des hommes choisis par consensus, et une législation précise, des préoccupations en même temps que des économies patrimoniales dont nous avons entrepris de poser les spécificités. Articulation complexe entre histoire, mythes et modes de vie, cette mémoire des lieux est véhiculée par certains canaux mnémotechniques traditionnels revisités. Des mythes profonds et lointains de l'*agadir n'Irumîn* aux traditions et légendes à propos de la figure tutélaire du grenier, sans cesse formées et reformulées, sont associés au texte écrit qui va apparaître comme une tradition éminemment historique renouvelée, créatrice d'identité.

Ainsi si ce renouvellement prend son sens dans les profondeurs de l'Histoire, il est traversé par des questionnements plus contemporains. La problématique essentielle à l'œuvre actuellement peut être résumée par l'idée d'un déclin des institutions personnifiées, d'un essoufflement des pratiques traditionnelles ; et pourtant en même temps, paradoxalement aussi, d'un véritable renouveau qui vient revitaliser, non plus l'institution du grenier, mais le seul bâtiment au nom d'une institution chose incarnée par le patrimoine. La sacralité du grenier a été progressivement remplacée par une sacralité identitaire nouvelle, celle du « monument à caractère intentionnel »,

ouvrant ainsi la porte au patrimoine tel qu'on le conçoit classiquement en Europe. Actuellement, les pratiques tendent à se muer en ce que nous pouvons reconnaître comme un culte au monument, c'est-à-dire à la naissance d'un patrimoine vidé de ses pratiques d'usages et désormais largement identifié à la modernité. Les lieux restent les mêmes, mais l'usage a changé. Ce lieu dans ses fonctions traditionnelles est en conséquence disqualifié et oublié, rendant caduque l'idée d'un « archaïsme vital » décrit, il y a plus de cinquante ans. Le collectif se réagrége autour d'un lieu ancien ravivé non plus dans les pratiques autour de la redistribution du grain, mais dans la circulation des mémoires constitutive d'une nouvelle identité collective.

On peine à reconnaître à sa juste valeur, un héritage qui a pourtant façonné les territoires méridionaux et qui incarne toujours le cœur d'un groupe culturel qu'il faudrait reconnaître à part entière. Le tourisme et la «dysnelandisation» croissante de ces régions tendent à les précipiter dans une fossilisation d' «authenticité» ou au contraire s'empressent de les recouvrir du masque d'une «modernité» hâtive, niant parfaitement la spécificité d'objets et de pratiques néanmoins bien vivants. Alors que l'institution du grenier s'est éteinte dans tout le Maghreb et qu'une prise de conscience patrimoniale se fait sentir dans le Sud marocain, il serait temps de prendre la vraie mesure de ce qui n'est pas encore devenu un monument historique mort, désaffecté et qui peut rester un objet vivant, repère pour les sociétés d'hier et de demain.

Bibliographie :

Bonnot, Thierry, 2002, *La vie des objets. D'ustensiles banals à objets de collection*, Paris, MSH.

Brunel, Sylvie, 2006, *La planète disneylandisée. Chroniques d'un tour du monde*, Paris, Éditions Sciences Humaines.

Cauvin-Verner, Corinne, 2007, *Une anthropologie du tourisme dans le Sud marocain,* Paris, L'Harmattan.

Choay, Françoise, 1992, *L'allégorie du Patrimoine*. Paris, Le Seuil.

Cuisenier, Jean, 2006. *L'héritage de nos pères. Un patrimoine pour demain* ? Paris, La Martinière.

Debray, Régis, 1999, *L'abus monumental ? Entretiens du patrimoine*. Paris, Fayard, Éd. du Patrimoine.

Goffmzn, Erving, 1992, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1992.

Hauriou, Maurice, 1925, *La cité moderne et les transformations du droit*, BOT et GAY.

Jacques-Meunié, Djinn., 1951, *Greniers-citadelles au Maroc*, Paris, Arts & Métiers Graphiques.

Khaïr-Eddine, Mohamed, 1984, *Légende et vie d'Agounchich*, Paris, Seuil.

Montagne, Robert, 1930, *Un magasin collectif de l'Anti-Atlas, l'Agadir des Ikounka*, Paris, Larose.

Naji, Salima, 2008, *Du grenier collectif à la Zawya : les entrepôts de la baraka. Réseaux du sacré et processus de patrimonialisation dans l'Atlas et le Maroc présaharien (Atlas central, Haut-Atlas, Anti-Atlas*), Thèse de doctorat en anthropologie sociale et ethnologie, École des Hautes Études en

Sciences Sociales, cartes, tableaux et figures, photographies originales, annexes (traductions), glossaire, bibliographie, 2 volumes, 781 pages].

Naji, Salima, 2008, « Du bien collectif au bien commun : Les greniers collectifs marocains projetés de l'économie traditionnelle au patrimoine à vocation touristique », *in Cahiers de l'Institut du patrimoine de l'UQAM (Patrimoine sacré),* Montréal, Editions Multimondes.

Naji, Salima, 2007, «*Retour au pays d'Agoun'chich. Processus de patrimonialisation en territoire tachelhi*t », Awal, Cahier d'Etudes Berbères, MSH, n°35-36.

Naji, Salima, 2006, *Greniers de l'Atlas, patrimoines du sud marocain,* Aix-en-Provence, Edisud.

Naji, Salima, 2003, *Portes du Sud marocain (métal et talisman)* Aix-en-Provence, Edisud.

Nora, Pierre, 1997, *Les lieux de mémoire. Paris, Gallimard-Quarto*, 1997, 3 vol.

Patin, Valéry, 2005, *Tourisme et patrimoine*. Paris : la Documentation française.

Perret, Bernard, 2003, *De la société comme monde commun*, Paris, Desclée de Brouwer.

Rautenberg, Michel, 2003, *La rupture patrimoniale*, Bernin, À la croisée.

Ramirez, Francis & Rolot, Christian, 1995, *Tapis et tissages du Maroc (une écriture du silence*). Paris, ACR.

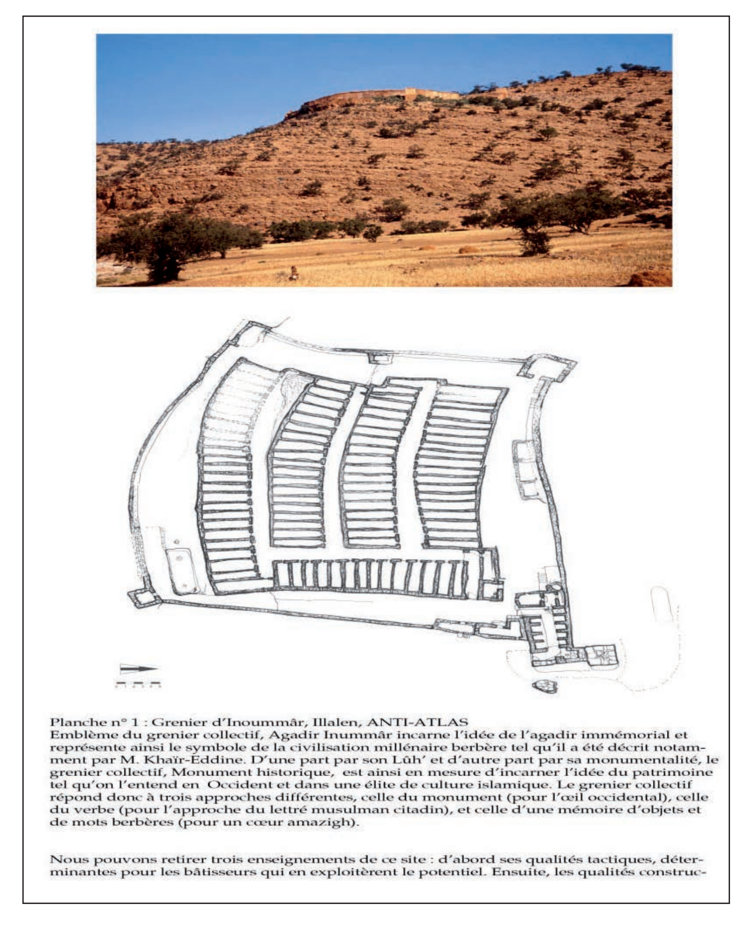
Riegl, Aloïs, 1984, *Le Culte moderne des monuments : son essence et sa genèse*. Paris, Éditions du Seuil.

Roy, Olivier, 2004, *L'Islam mondialisé,* Paris, Le Seuil.

WEISS Hélène (dir), 1989, *La Muséographie selon Georges-Henri Rivière (Cours de muséologie, textes et témoignages*). Tours, Dunod.

Planches :

<u>Planche n° 1</u> : Grenier d'Inoummâr, Illalen, Anti-Atlas



Emblème du grenier collectif, Agadir Inummâr incarne l'idée de l'agadir immémorial et représente ainsi le symbole de la civilisation millénaire berbère tel qu'il a été décrit notamment par M. Khaïr-Eddine. D'une part par son Lûh' et d'autre part par sa monumentalité, le grenier collectif, Monument historique, est ainsi en mesure d'incarner l'idée du patrimoine tel qu'on l'entend en Occident et dans une élite de culture islamique. Le grenier collectif répond donc à trois approches différentes, celle du monument (pour l'œil occidental), celle du verbe (pour l'approche du lettré musulman citadin), et celle d'une mémoire d'objets et de mots berbères (pour un cœur amazigh).

<u>Planche n° 2</u> : Restauration des greniers d'Amtoudi, (Ayt Herbil), Antis -Atlas occidental, versant saharien, Agadir n'Id Issa, 2005-2008

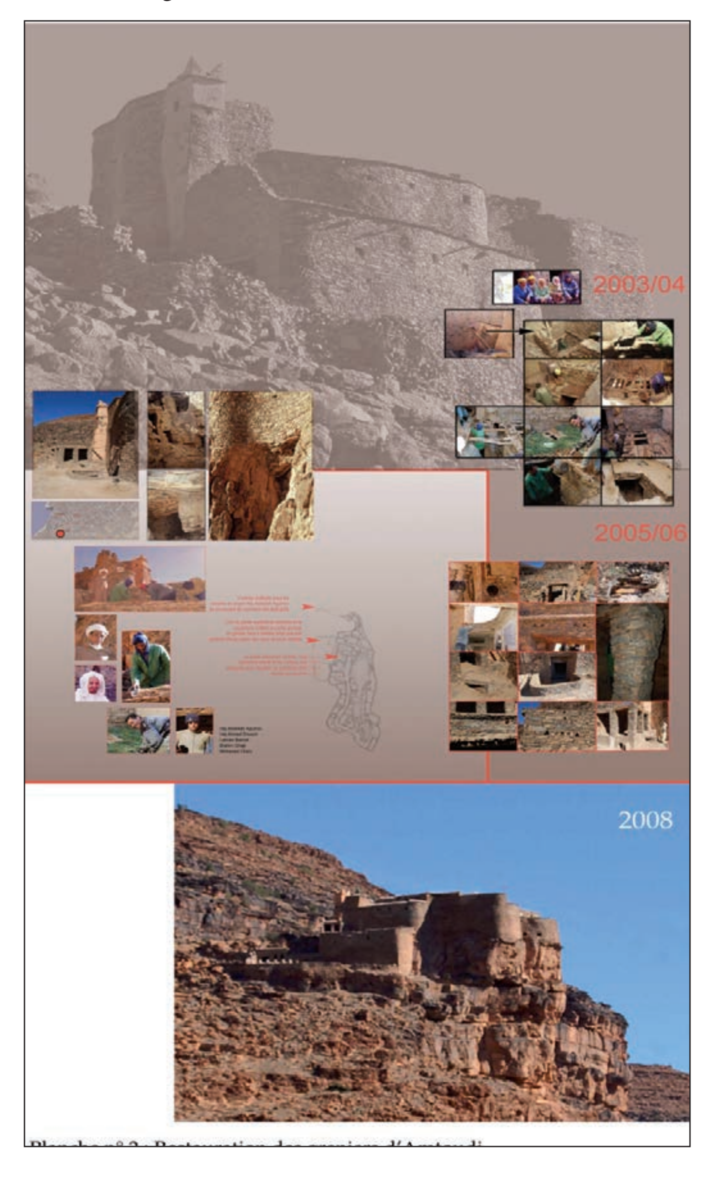
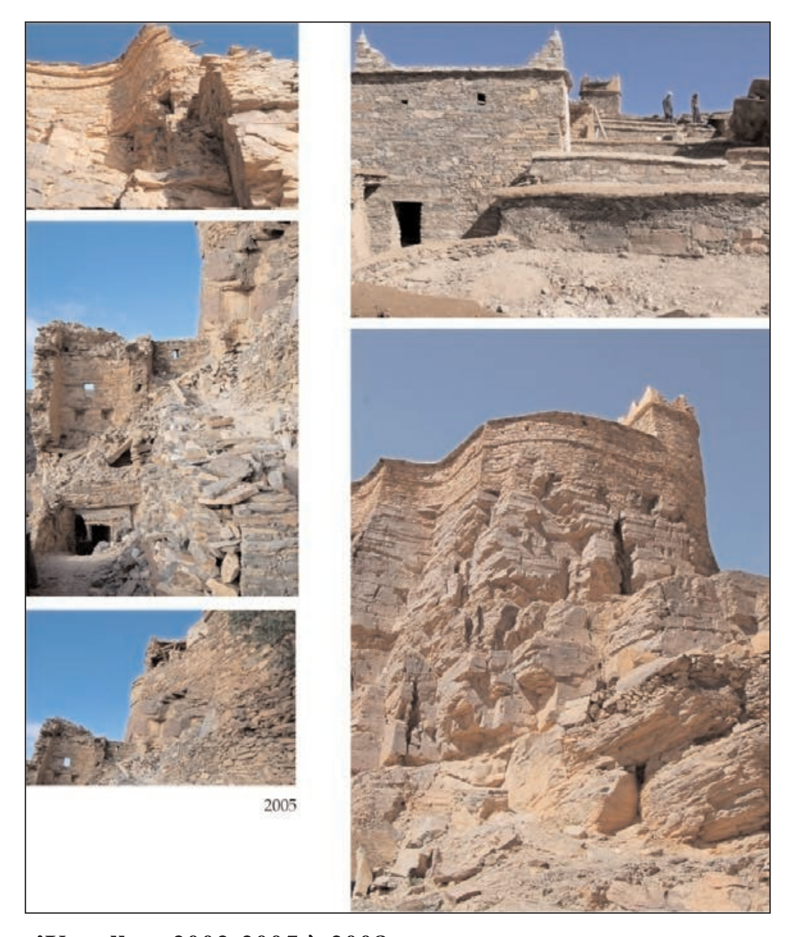


Planche n° 3 : Restauration des greniers d'Amtoudi, (Ayt Herbil), Antis -Atlas occidental, versant saharien.



Agadir n'Uguelluy, 2002-2005 à 2008.

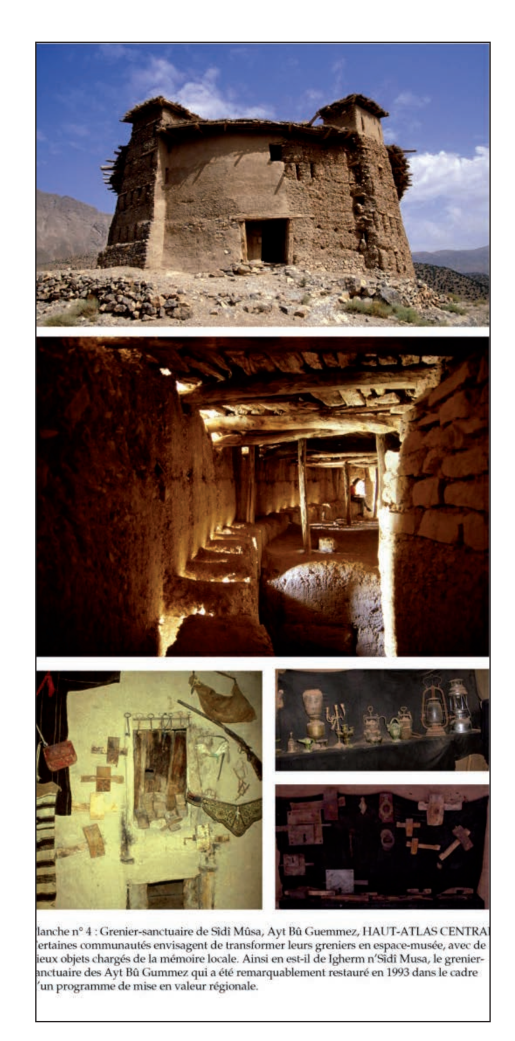
Nous pouvons retirer trois enseignements de ce site : d'abord ses qualités tactiques, déterminantes pour les bâtisseurs qui en exploitèrent le potentiel. Ensuite, les qualités constructives du lieu, sa durabilité, témoignent d'une maîtrise magistrale des savoir-faire, des mises en œuvre structurelles. Enfin, l'interpénétration des époques de constructions le faisant remonter, sans doute relativement loin dans le temps, suscite notre curiosité quant à son évolution sur la durée.

Site de contrôle de la Vallée d'Amtoudi (Amtdi), sa configuration inexpugnable sur un piton rocheux donnant sur des précipices à pic sur trois faces du bâtiment témoignent d'un sûr génie défensif. On se souvient que trois personnes suffisaient, autrefois pour défendre le lieu, le gardien attitré et deux gardes la nuit. Chacun dans le village montait au grenier s'acquitter de son tour de service. A moins d'une trahison d'un des leurs, le grenier était imprenable. Beaucoup des sociétaires, possédant des troupeaux partaient des semaines durant. Il ne fallait pas que pendant leur absence, des étrangers s'emparent des biens durement gagnés. La mémoire a retenu les guerres incessantes avec le voisin, Id Issa, frère de sang.

D'implantation séculaire, le grenier serait parmi les plus anciens de la tribu. Malheureusement personne n'est en mesure de donner une idée des époques anciennes de sa fondation et de ses diverses évolutions constructives. Même si le grenier possède des traces d'occupation témoignant de diverses implantations, beaucoup d'éléments permettent d'envisager une appartenance ancienne à une communauté juive, enfin, certains lignages se savent originaires de Tamdoult n'Waqqa, réfugiés venus après le cataclysme... Aguelluy est la « mère » des six greniers alentour ruinés. On se souvient qu'un conflit tragique entre deux lignages d'Amtoudi (Amtdi), obligea les Id Issa à migrer à quelques centaines de mètres en aval des leurs, il y a environ deux cents ans. Ils construisirent alors leur propre grenier qui possède des procédés constructifs directement apparentés à celui-ci.

<u>Planche n°</u> 4 : Grenier-sanctuaire de Sîdî Mûsa, Ayt Bû Guemmez, Haut-Atlas central.

Certaines communautés envisagent de transformer leurs greniers en espace-musée, avec de vieux objets chargés de la mémoire locale. Ainsi en est-il de Igherm n'Sîdî Musa, le grenier-sanctuaire des Ayt Bû Gummez qui a été remarquablement restauré en 1993 dans le cadre d'un programme de mise en valeur régionale.



Mise en tourisme des greniers collectifs Cas d'Id Aissa et Aglouy

Mohamed AIT HAMZA[1]
Hamid AIT SAID

"... C'est grâce au super-caîd de Goulimine S.E Ben Aîssa, passionné de tourisme et M. Pierre Calcat, Directeur de l'Hôtel Salam d'Agadir, que je dois d'avoir découvert, à ma grande joie Targhist[2], Amtoudi et l'agadir nid Aissa ". (Jean DELAGE, 1969)[3]

Introduction :

Les greniers collectifs de l'Anti-Atlas, élément du patrimoine bâti, quasiment spécifiques au Sud du Maroc, concentrent une richesse culturelle et technique exceptionnelle. Outre leur fonction primaire de stockage et de défense, les greniers requièrent des dimensions historiques, économiques, sociales et territoriales de haute importance. Ils constituaient de vraies institutions structurantes de l'espace rural de ces contrées. Avec les transformations socioéconomiques du pays, ces institutions se voient délaissées, abandonnées sous forme de ruines.

Face à cette situation, des initiatives locales de sauvegarde ont vu le jour. Il s'agit dans la majorité des cas des projets de réhabilitation et de valorisation par la mise en tourisme. De telles initiatives ont suscité des

(1) - Hamid AIT SAID, Doctorant en géographie ; M. AIT HAMZA, Directeur du Centre des Etudes Historiques et Environnementales (CEHE) à L'Institut Royal de la Culture Amazighe (IRCAM), Rabat

(2) - L'auteur a confondu entre Targhist et Taghjijte (province de Goulemim), aussi le mot Agadir d'Id Aissa est transcrit comme il est prononcé en tamazighte (agadir nid Aissa).

(3) - J. DELAGE (1987) : "Souvenirs Nostalgiques" in *Maroc que j'aime*, Paris, édition Tougui, 1987, p.238-243.

discussions controversées : pour les uns, la mise en tourisme des greniers est une déconstruction/ reconstruction du patrimoine, alors que pour d'autres, elle constitue une chance pour les sauvegarder et les valoriser.

La présente contribution vise donc, à mettre en exergue, et à partir de l'étude de cas des greniers d'Id Aissa et Aglouy (Vallée d'Amtoudi dans l'Anti-Atlas), les effets socioéconomiques et politiques de la mise en tourisme de ces institutions.

En effet, la vallée d'Amtoudi avec ses deux greniers Id Aissa et Aglouy a profité de sa réputation exceptionnelle pour attirer des touristes depuis déjà plusieurs décennies. Une situation, qui, à notre avis, mérite qu'on s'y arrête pour évaluer l'impact sur ce patrimoine comme sur son environnement socio spatial.

Afin d'y parvenir, notre démarche s'est essentiellement basée, outre la documentation, sur l'observation directe et sur des entretiens avec les différents acteurs locaux (élus, gardiens de greniers, muletiers, accompagnateurs, guides, et gérants d'auberge et du camping).

I- La vallée d'Amtoudi, un potentiel touristique peu connu :

Situé sur le revers sud de l'Anti-Atlas à environ 250 Km au Sud de la ville d'Agadir, capitale touristique du sud, la vallée d'Amtoudi s'est encaissée dans des karsts sous forme de cagnions à versants raids. Les falaises qui entourent la vallée comptent pour plusieurs dizaines de mètres de dénivellation. Elles abritent plusieurs grottes, sculptures, et formes géologiques extraordinaires.

Ce paysage impressionnant, mais austère, n'est égayé que par les eaux de sources et le flot d'eau souterrain qui donne la vie à ces contrées. Il constitue l'élément fondamental dans la fixation des populations notamment des deux douars de la commune d'Amtoudi : Id Aissa et Aglouy. L'eau est répartie, selon le droit coutumier en deux parts égales entre les deux douars. Son

caractère permanant permet de cultiver l'orge, le maïs, le blé dur, le blé tendre, la luzerne, et de planter quelques oliviers, amandiers, palmiers dattiers et caroubiers. La population vivait aussi d'un élevage de caprins, d'ovins et de camelins, jadis transhumant, mais aujourd'hui complètement sédentarisé.

Ces conditions, malgré leur âpreté et malgré l'isolement quasi-total, ont permis, depuis l'antiquité, à des groupes humains de vivre sur ce versant saharien de l'Anti-Atlas. En fait, la présence des gravures rupestres par ici et par là, sur des dalles brûlées par les rayons solaires, atteste de l'ancienneté de la présence humaine dans ce contrée. La tribu d'Ait Harbil (tribu amazighe) qui compose, aujourd'hui, la communauté locale est présente dans les deux plus grands douars de la commune rurale d'Amtoudi : id Aissa et Aglouy. Cette commune, crée en 1992[(4)] (province de Guelmim), abrite 1768 personnes selon l'RGPH (2004), 356 foyers dont 50% à Id Aissa et Aglouy. Cette commune, malgré la réputation de ses deux greniers Id Aissa et Aglouy et la fréquentation, déjà ancienne, par les touristes, souffre d'un manque flagrant d'infrastructure de base. Le taux d'analphabétisme dépasse 55 % du total de la population. La vallée n'est desservie que par une seule école primaire, le collège implanté à Aday (17km) et le Lycée à Taghjijte (30km). Le seul accès à la vallée, par voiture, se fait par une piste à peine carrossable à partir de Tnine Aday.

Les deux greniers juchés sur la cime des falaises surveillaient jalousement les deux villages situés au piémont et le micro parcellaire conquis et aménagé sur les terrasses de l'oued et constamment disputées aux violentes crues. Les récentes mutations, ayant touché la campagne par le biais de la migration, ont été tardivement ressenties (après la guerre de Golf en 1991). Les maisons construites en béton armé s'alignent le long des pistes, nouvel élément de restructuration de l'espace. Le tourisme, selon nos interlocuteurs

(4) - Les statistiques utilisées dans cet article sont extraites de plan de développement triennal 2007-2009 réalisé par la commune rurale d'Amtoudi en novembre 2006.

a joué un rôle déterminant dans la stabilité des populations et la dynamisation de leur espace.

II. Le processus de tourissification à Amtoudi :

Il est généralement admis que l'Anti-Atlas n'est pas une zone à forte fréquentation touristique, comme il est aussi admis que les greniers en tant que patrimoine architectural bâti sont restés très mal exploités par cette activité. Ces présupposés ne sont que relativement vrais pour le cas de la vallée d'Amtoudi et ses greniers. En fait, les deux greniers : Id Aissa et Aglouy ont très tôt attiré une clientèle touristique de très haute gamme. On peut même avancer que la persistance de ces bâtiments est due, en partie, à cette nouvelle fonction plus qu'à leur considération patrimoniale.

Les enquêtes menées, sur place, autour de la question du tourisme et sa relation avec la patrimonialisation des greniers d'id Aissa et Aglouy nous ont permis de distinguer trois grandes phases dans leur processus de tourissification :

1. Le Protectorat et la découverte d'Amtoudi :

En fait, la vallée d'Amtoudi était explorée par les français depuis déjà l'époque coloniale. L'administration française a souvent mobilisé le poste de Taghjijte pour la préparation logistique des fêtes dans la vallée d'Amtoudi au profit des gradés militaires qui cherchent l'exotisme dans une nature vierge. Le chargé de poste, avec la collaboration des agents locaux, piloté par un ancien soldat s'occupait de la préparation de la visite. Le programme englobe, outre l'organisation d'un pique-nique sur les bords de l'oued, la visite des sources et des gravures rupestres. La population locale, malgré son conservatisme, au début, se mobilise pour jouer l'ahouach devant les «invités du Makhzen».

(Photos 1 et 2)

Animation touristique →

↓





Source (ph. 1-2): *archive d'un ancien muletier d'Amtoudi*.

De ce contact - même subi- résulte une familiarisation des locaux à recevoir des étrangers (même sans être payés) comme il est de coutume. De cette « activité touristique », qu'on ne peut pas considérer comme telle, naissaient d'autres formes de fréquentations après l'indépendance.

2. La période de l'indépendance et le développement touristique :

Avec l'indépendance du pays et la sédentarisation des populations, la majorité des greniers a perdue de ses fonctions. Les gens n'ont plus besoin

de stocker leurs biens de manière collective, les greniers abandonnés et les gardiens ne sont plus régulièrement payés. La régression de la fonction de ces institutions a eu des répercussions néfastes sur leur état physique, à un moment où un tourisme naissant commence à s'y intéresser.

Dans ce contexte, et dès la fin des années soixante, le président de la commune d'Aday, profitant de son statut de notable local, de ses contacts avec les agents du Mokhzen et avec les opérateurs du secteur, prend l'activité entre les mains. Ses visiteurs sont, soit les invités des autorités provinciales ou des clients de l'hôtel Salam à Agadir qui, entre temps, organisait des excursions d'une journée vers la vallée. D'autres hôtels et agences de voyage, découvrant cette « nouvelle destination », la choisissaient comme lieu de détente, d'exotisme et d'aventure. Le Club Med et Holiday Service suivent l'exemple en organisant des excursions vers Amtoudi. Vers la fin des années quatre-vingt du siècle dernier, ce produit touristique a attiré environ 11 établissements et agences de voyage.

Cette excursion, qui dure environ une journée, offre comme programme, après les 40 km de piste qui séparent Taghjijte d'Amtoudi, outre le pique-nique organisé sous les arbres ou sur le lit de l'oued, la visite des deux greniers et la source, avant de rentrer le soir à Agadir. Ceci dit, la beauté de la vallée, ne laisse pas indifférent les gens, qui de temps à autre choisissent de passer la nuit sous les tentes en pleine nature. Le président de la commune rurale d'Aday, ensuite d'Amtoudi, principal investigateur de l'activité, avance le chiffre de 300- 350 touristes par jour. Pour servir ces explorateurs, ces amoureux de la nature, celui-ci mobilise la quasi-totalité de la population de la vallée. Outres les cuisiniers, une troupe folklorique composée d'une vingtaine d'hommes et de femmes, 110 muletiers (mulets et ânes) sont mis à la disposition des touristes pour visiter les greniers et la source.

Dès la fin des années quatre-vingt, une telle réussite a incité l'agence de voyage Holiday Service a décidé de construire un grand hôtel sur une superficie de **3ha** dans la région avec un budget estimé à **8730010 dh**. Le projet, eu égard à son ampleur, et pour des raisons de conjoncture

internationale, n'a pas vu le jour (la guerre du golf) et l'agence s'est limitée à la réhabilitation du camping déjà existant, avant de se retirer complètement. Le camping d'Id Aissa, initié depuis 1973 par l'ex-ministre de l'habitat (H. M), lui-même originaire de (Timoulaye), vise à promouvoir le tourisme dans la région. Réalisé par la commune et avec la collaboration de la promotion nationale, sa gestion est longtemps restée source de conflits d'intérêts entre le Président qui s'est érigé en principal acteur touristique et la population.

3. Valorisation du patrimoine et acteurs du tourisme :

Vrai notable local, le Président de la commune, ayant occupé ce poste pendant quarante ans, a longtemps monopolisé l'activité touristique dans la vallée d'Amtoudi. Aussi, son impact sur le processus de mise en tourisme des deux greniers : Id Aissa et Aglouy, reste très grand.

La destitution de ce président est donc considérée comme un événement décisif, car elle a donné libre cour à l'apparition de d'autres acteurs sur la seine touristique locale. Ainsi en 2001, outre l'installation d'un français dans la zone[5], des émigrés originaires d'Amtoudi ont crée une société de gestion du camping (hôtel et camping d'Amtoudi) immobilisé depuis 1973.

Les deux initiatives ont permet le développement d'un tourisme caravaniers orienté vers le camping et un tourisme individuel qui cherchait abri à l'auberge "*ondiraitlesud*". Ce dernier, simple locataire, mais vrai initiateur, leur proposait des randonnées de 5 jours à dos d'ânes pour découvrir le circuit régional établi à cette fin (Photo 3).

(5) - Le français, George ROY, arrivé dans la zone comme touriste, épaté par son charme et ses potentialités touristiques, a décidé de s'installer comme gérant de l'actuelle auberge «ondiraitlesud » initialement appartenant à l'ancien président de la Commune.

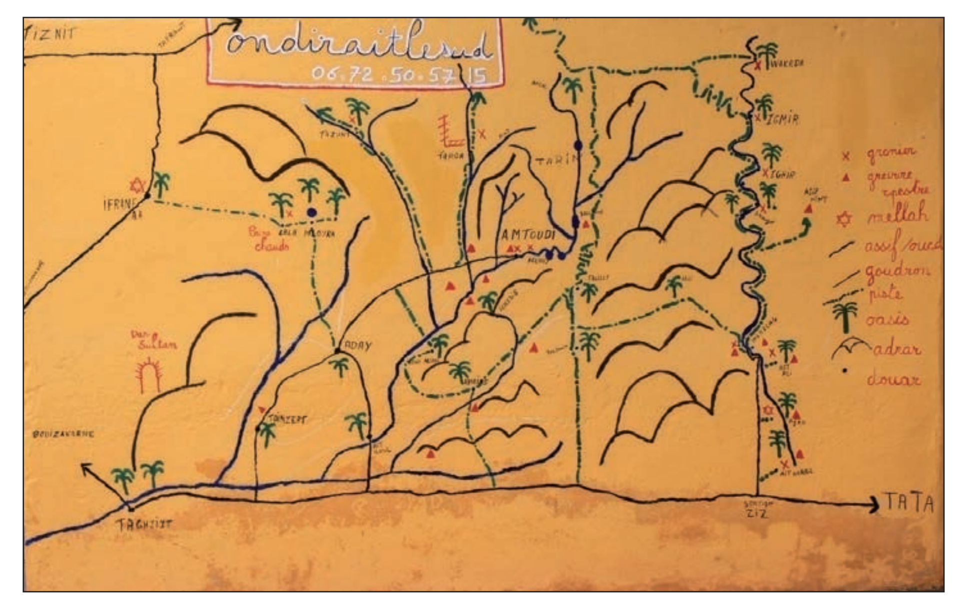


Photo 3 : Circuit touristique proposé par “G. Roy” (CL. A. Hamza 2009)

Il englobait, outre les deux greniers, les sources et plusieurs sites abritant des gravures rupestres.

Suite à la relative reprise du tourisme, et au mois de février 2010, le gérant du camping, construit un restaurant au centre du village sur le chemin qui mène vers le grenier Aglouy. Il compte en faire une auberge privée.

A travers ce bref descriptif, on constate que le processus de tourisfication émane surtout d’une volonté de recherche de l’exotisme pour les armées en campement dans la zone avant que cette dernière attire la clientèle touristique des grandes unités sises à Agadir. Le contact avec les acteurs locaux s’est donc opéré sans aucune professionnalisation. Le souci de faire de cette activité un levier de développement et un facteur de valorisation du patrimoine culturel local a engendré d’énormes conflits d’intérêt.

III. Mise en tourisme des greniers d'Amtoudi : conflits et enjeux :

Malgré les vicissitudes qu'a connue la mis en tourisme dans la vallée d'Amtoudi, cette activité a dynamisé les structures socioéconomiques et politiques locales. En fait, les deux greniers, phares dans la vallée, ont suscité un intérêt exceptionnel. Outre leur attractivité touristique, leur rente économique, leur intérêt patrimonial a été mis en relief par différents chercheurs et conservateurs. Il s'en suit d'énormes enjeux et conflits entre acteurs.

Parmi de nombreux acteurs qui ont joué un rôle fondamental dans la mise en tourisme des greniers Id Aissa et Aglouy on note le rôle du protectorat français qui a déclanché le processus, le rôle des Directeurs de l'hôtel Salam, Club Med, Holiday Service à Agadir, mais aussi celui du gouverneur de la province de Guelmim et du président de la commune, avant que les émigrés de la zone s'y immiscent. Au milieu de cet enchevêtrement, le rôle de la population locale s'est astreint à l'accompagnement des touristes en tant que muletiers, cuisiniers, porteurs ou membres de la troupe d'*ahouach*.

L'action hégémonique du président a suscité de vives tensions à l'échelle locale. Le retrait de l'agence de voyage Holiday Service, comme principal opérateur, a ouvert la porte à l'apparition de nouveaux acteurs en l'occurrence les émigrés et les étrangers.

Ainsi, la redécouverte des greniers comme objet d'attraction touristique, comme élément du patrimoine collectif et comme source de revenus pour les populations a suscité un dynamisme dans la zone. Outre la dynamisation des relations sociales entre les deux grands villages d'Amtoudi, les différents acteurs se sont mobilisés pour refondre leurs relations sur d'autres bases (relations entre les locaux et les opérateurs du tourisme, relations entre les électeurs et l'élu...)

Les greniers jadis réservés au stockage des vivres et des biens communautaires, deviennent de plus en plus un simple lieu de visite pour les

étrangers. L'accès jadis réservé aux seuls ayants droit, masculins, devient tributaire du seul droit d'entrée et le grenier devient une vraie source de revenus pour la communauté. A Id Aissa, par exemple, la recette tirée du grenier est destinée à payer la dîme du *fqih*. A Aglouy la recette est destinée à alimenter la caisse de l'association de développement.

L'évolution des recettes, en nette progression, est un fruit de multiples discussions souvent houleuses entre l'ancienne *jemaâ*, les nouveaux représentants de la société civile, la nouvelle élite sécrétée par la migration et le président de la commune. Le droit d'entrée est fixé par la *jemaâ*, alors que le montant de la location reste tributaire des enchères.

L'évolution de la location annuelle d'Id Aissa et Aglouy :

Agadir id Aissa		Agadir Aglouy	
1960 - 1990	900 dh	2008 - 2009	3500 dh
1990 - 2005	2500 dh	2009 - 2010	5000 dh
2005 - 2009	3500 dh		
2010	5000 dh		

Source : enquête personnelle : été 2010

Le gardien du grenier (lamine), lui-même, n'est pas à l'abri de ces mutations. Pour le cas d'Id Aissa, le dernier gardien choisi par la jemâa datait de la fin des années cinquante. Après quoi, ce choix relève du président de la commune qui en nomme, à sa guise, ses proches parents. Lamine qui, jadis, veille sur la sécurité des biens individuels et les biens communautaires des sociétaires, sur l'application stricte du *louh*, se réserve juste le droit d'ouvrir et de fermer les portes, de percevoir les droits d'entrée et de guider les visiteurs si on le lui demande.

Le travail d'entretien ou d'alerter les propriétaires qui lui revenait dans le temps est aujourd'hui, assumé par d'autres personnes souvent étrangères à la communauté elle-même. Les interventions qu'ont connues les deux greniers

ont été orchestrées, soit par des visiteurs(6) soit par des organismes publics, telle la province (la promotion nationale) et l'agence de développement des provinces du Sud.

Conclusion :

L'expérience da la mise en tourisme des greniers Id Aissa et Aglouy est un modèle plein d'enseignements. En fait, si le tourisme représente une chance pour valoriser et sauvegarder un tel patrimoine, ce modèle reste non transposable partout ailleurs au Maroc. L'état de plusieurs greniers ne permet pas la visite de la foule de touristes qui s'y rend par moment. L'ouverture de ces institutions, au tourisme, sans préalables, les expose à une dénaturalisation qui en annule tous les aspects patrimoniaux. L'abandon de la fonction du stockage pour celle du tourisme n'est plus un choix (effet de la migration intense), mais la préparation de cette reconversion reste un impératif.

La sauvegarde et la mise en valeur des greniers nécessitent une réflexion approfondie qui réunit des spécialistes pluridisciplinaires afin d'anticiper toutes les décisions qui peuvent nuire à ce patrimoine (piétinement, vols d'objets...). La mobilisation et l'intégration des acteurs locaux (ayant- droits, représentants des populations, société civile...), régionaux (Région, représentants des différents ministères intéressés, opérateurs du tourisme...) est une nécessité pour assurer à ce patrimoine un développement harmonieux et durable. La rente touristique doit profiter tout d'abord à l'édifice et ensuite à ceux qui l'entretiennent.

(6) - Suite à sa visite un gradé militaire a décidé de réhabiliter le grenier d'Id Aissa.

Pour une mise en tourisme des Igoudar du Sud Marocain

Andreas KAGERMEIER
Géographe, Université de Trèves
Allemagne

Le tourisme culturel est un segment important pour la conception d’un produit touristique. Mais l´orientation des offres vers d’autres segments touristiques à partir des années quatre-vingt-dix a eu des répercussions et implications sur les attentes de la clientèle potentielle dans ce domaine.

Pour avoir du succès sur le marché, le potentiel brut, que constitue les Igoudar du Sud Marocain, la nécessité de s’orienter vers les besoins et les intérêts des groupes cibles bien déterminée s’impose. Au vu de l’expérience du client (formule appliquée dans les années quatre-vingt-dix), une approche de la mise en scène semble être un facteur clé pour le succès et l´attraction des visiteurs potentiels.

Afin d’expliquer le principe de l’orientation vers l’expérience, quelques exemples de mise en scène seront présentés dans ce qui suit.

La conclusion tirée de ces exemples montre que la qualité des services ne suffit plus à satisfaire les touristes (même s´il reste une condition de base indispensable). Pour répondre aux nouvelles aspirations des clients qui veulent vivre des expériences uniques, il faut redécouvrir ou réinventer les attractions touristiques existantes, les repositionner comme « icônes » sur le marché.

La mise en valeur du patrimoine culturel matériel, dans le Maroc méridional, avec des expériences personnalisées, peut donner une aventure non échangeable où les visiteurs peuvent jouer un rôle, seront discutées.

1) Les conditions cadres de l’époque du postmodernisme :

Afin de comprendre les enjeux qui se posent pour une valorisation touristique de n´importe quel potentiel commercialisable et compétitif sur le marché, à l´aube du vingt-et-unième siècle, les conditions cadres suivantes sont nécessaires : L´analyse sociologique des sociétés occidentales a constaté que :

- Les cadres de références sociaux traditionnels ont perdu leur signification.
- L´individualisation a comme conséquence le banissement des normes et des systèmes de référence externes. Ainsi, l´individu est obligé de créer ou inventer son propre repère, dans lequel il trouve une raison d´être. Au lieu d´obéir à des normes sociétales, la recherche du bonheur personnel remplace souvent les normes et les conditions cadres externes (c.f. Beck 1994).
- L’orientation de l´individu vers soi-même a donné une valeur élevée à des expériences individuelles. Le sociologue Schulze (2005) en remarquant l´expression d´une «société de l’expérience» (Erlebnisgesellschaft) note que ce changement des paradigmes selon la vie conçue, est un bouleversement fondamental qui pourrait signifier le début d´une époque nouvelle.
- L’ importance de l’expérience subjective a touché tous les aspects de notre vie. L´esthétisation de la vie quotidienne et l’estime élevée de l’épanouissement personnel sont des répercussions de ce changement.

Bien sûr, les besoins et la demande pendant le temps de loisir et les vacances sont aussi touchés de manière remarquable et extraordinaire par ce changement.

L´industrie de loisir a répondu à cette demande dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix en l’orientant vers les expériences subjectives avec la promesse d’une expérience positive. La promesse d’une expérience

unique est devenue le facteur clés du succès pour les parcs de loisir appelés aussi « mondes d'expérience » (c.f. fig. 1).

Mais le succès de ce type d´offre orienté vers une expérience superficielle n'a été que d'une courte durée.

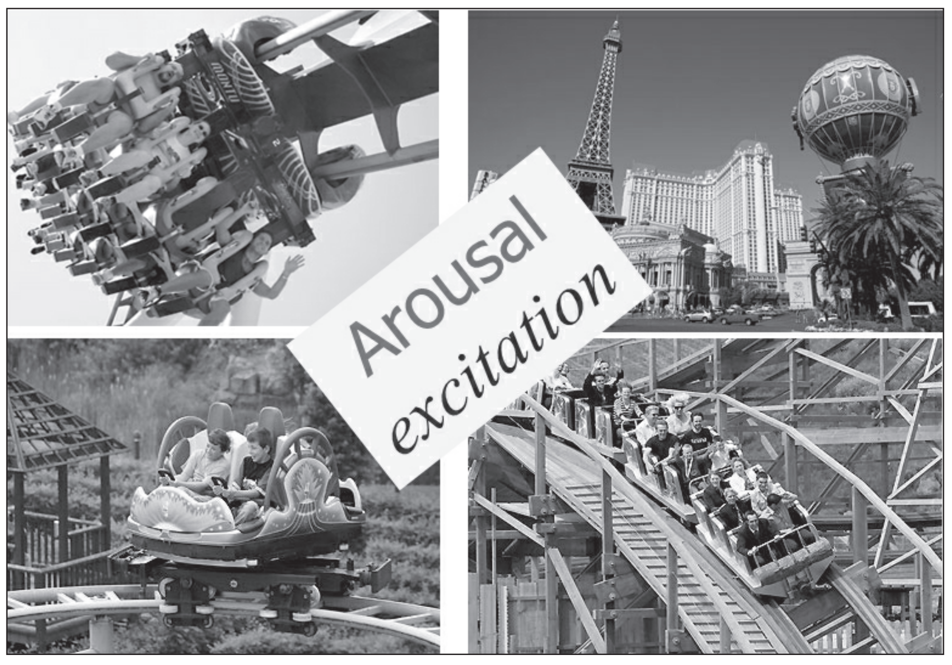


Fig. 1: Les réponses des années quatre-vingt orientées vers une expérience d'excitation (*source: www.coasterssandmore.de)*

Depuis quelques années, la demande dans les parcs de loisirs a montré des signes d'usure et de fatigue. La répétition d'une telle expérience reste donc peu attractive. La première réponse était une intensification des expériences pour redynamiser la demande stagnante ou même régressive. Ce phénomène de renouvellement presque continu, appelé « spirale de l'expérience » par Opaschowski (2000) pour montrer que l'expérience de type «plaisir» nécessite des investissements lourds afin d'attirer chaque saison une nouvelle clientèle. La devise est devenue : « Plus rapide, plus élevé, plus loin». Aujourd´hui, les limites de ces expériences du type «plaisir» ou «excitation» deviennent visibles. Malgré des investissements lourds pour offrir des distractions étendues dans des parcs de loisirs, dans des sites, la

demande reste stagnante. Aussi, les investissements dans les installations pour une expérience du type « plaisir » sont devenus tellement élevés que la rentabilité n´est guère assurée.

2) Nouvelles exigences pour les expériences :

En recherchant une nouvelle formule à l'adresse des consommateurs qui cherchent une expérience personnelle qui peut apporter bonheur, il est peut-être utile de comprendre les composantes de l´expérience individuelle elle-même.

Pine & Gilmore (1998), qui ont annoncé la « société d´expérience » à la fin des années quatre-vingt-dix, distinguent deux dimensions qui caractérisent l´expérience et la clé pour s'adresser au visiteur et l'approche orientée vers celle-ci. Les auteurs y distinguent deux dimensions : (a) la manière active et passive dans laquelle le client/visiteur/touriste est impliqué, avec les pôles ; (b) le type d´acquisition (absorption ou immersion).

En se basant sur ces deux dimensions ils construisent un système de coordonnées/repères avec quatre quadrants (c.f. fig. 2).

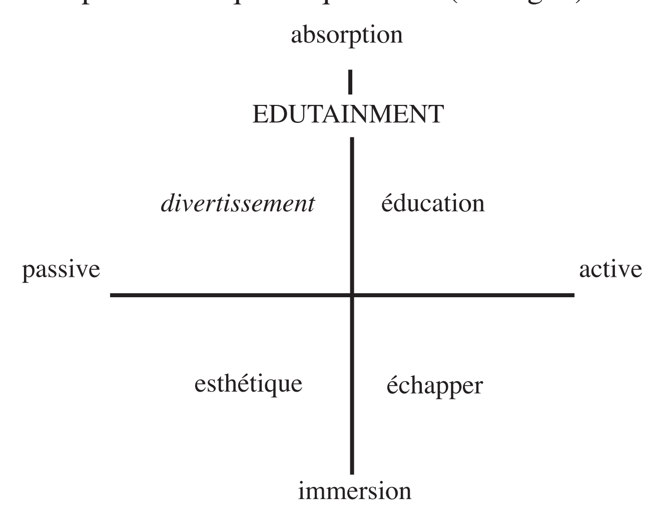


fig. 2: dimensions pour s'adresser au visiteur avec une approche orientée vers l'expérience *(source: Pine, Gilmore 1998, p. 20)*

Suivant cette logique on peut voir, que la réponse des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix (dans la tradition du système de production fordistique) s´adressait surtout au premier quadrant (à gauche en haut) appelé «divertissement » avec une participation passive orientée vers l'absorption. Les visiteurs sont irrigués ou matraqués avec les stimulis auxquels ils sont exposés.

L'approche traditionnelle des musées et des présentations du patrimoine culturel matériel vise une appropriation active nécessitant un effort des visiteurs (À droite en haut appelé « éducation »). La concurrence des parcs de plaisir a poussé les musées et les exhibitions vers l'adaptation de leur produit pour faciliter l'approche des visiteurs. Ces adaptions sont souvent nommées «edutainment » pour signaler que une approche éducative est combinée avec des approches des distractions (« entertainment ») pour s'adresser à une clientèle plus répandue qui n'est pas réceptive à une présentation qui nécessite trop d'engagement. En même temps on peut aussi voir, que l'edutainment vise déjà l'activation des visiteurs (c.f. fig. 3).

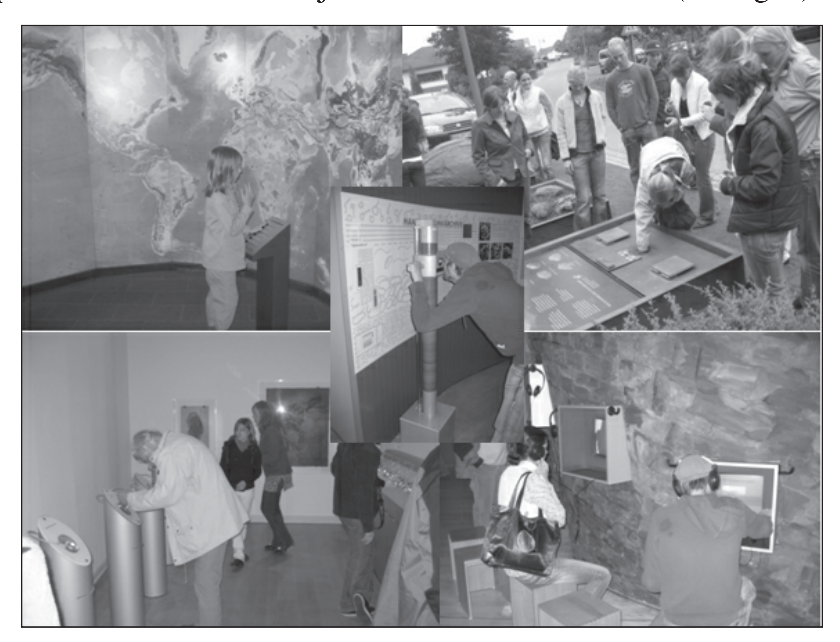


Fig.3: Activation des visiteurs par une offre de type "edutainment" *(source: photos de l'auteur).*

Les nouveaux types d'expérience essaient de s'adresser surtout à l'immersion des clients au lieu de les maintenir dans un état de simple absorption, (quadrants en bas du modèle de Pine & Gilmore).

Au cours des dernières années, avec la dissémination de l'orientation vers l'expérience, « l'esthétisation » des produits touristiques, a connu aussi une vulgarisation remarquable. Cela n'implique pas seulement l'offre des activités mais aussi l'hébergement et la gastronomie. D'une manière très visible cette tendance de mise en scène et thématisation se manifeste avec l'apparition des soi disant « design hôtels » (c.f. fig. 4) où l´esthétisation est prédominante et constitutive pour l´orientation du produit.



Fig. 4: Esthétisation de l'offre : l'exemple des "design hôtels"
(photos: hotel-im-wasserturm.de; the-pure.de, 25 hours-hotel.com)

Mais l´esthétisation a touché aussi beaucoup d'autres hôtels et restaurants « ordinaires » où la tendance vers des thèmes qui orientent la présentation et la mise en scène de l´offre n´est pas tellement prononcée.

Mais l´activation des visiteurs joue aussi un rôle de plus en plus important dans des approches orientées vers des nouvelles formules d´expérience. Pine & Gilmore (1998) ont appelé le quadrant à droite en bas - qui cible une immersion active - « escapist » (c´est-a-dire « échapper »).



Fig. 5: Intégration des visiteurs : visites spectacles à thèmes
(Photos : www.trier.de)

Une approche de ce type qui laisse les visiteurs plongés dans un setting spécifique, est, par exemple, réalisée dans des visites spectacles à thèmes («Erlebnisführungen ») à Trèves.

Ces visites sont animées par de vrais acteurs, qui jouent des rôles (fictifs) historiques. La différence par rapport aux traditionnelles visites guidées est, que la communication des informations reste secondaire. Au centre de la visite la participation supposée du visiteur à la place des habitants est souhaitée. Le setting créé par l´acteur s´adresse aussi aux participants

comme personnes de l´époque (On imagine par exemple, qu´il s´agit du soldats de l´époque romaine qui exécute des tâches). Avec ces éléments une approche interactive est induite.

Ce type d´offre montre, en même temps, que dans le quadrant «échapper» les formules pour induire ou créer une expérience spécifique sont dans beaucoup de cas aussi marquées par une personnalisation de l´expérience. Au lieu des offres techniques de type «roller coaster» des années quatre-vingt-dix, les interventions humaines deviennent plus importantes. Faire jouer un rôle aux visiteurs, est une des formules avec lesquelles, ils peuvent les plonger dans le setting historique ou exotique.

Les formules fournissant des expériences où les visiteurs sont intégrés, englobent aussi des spectacles et des événements qui essayent de laisser plonger les participants au milieu des settings, historiques ou exotiques dont lesquels ils peuvent échapper à leur quotidien (c.f. fig. 6).

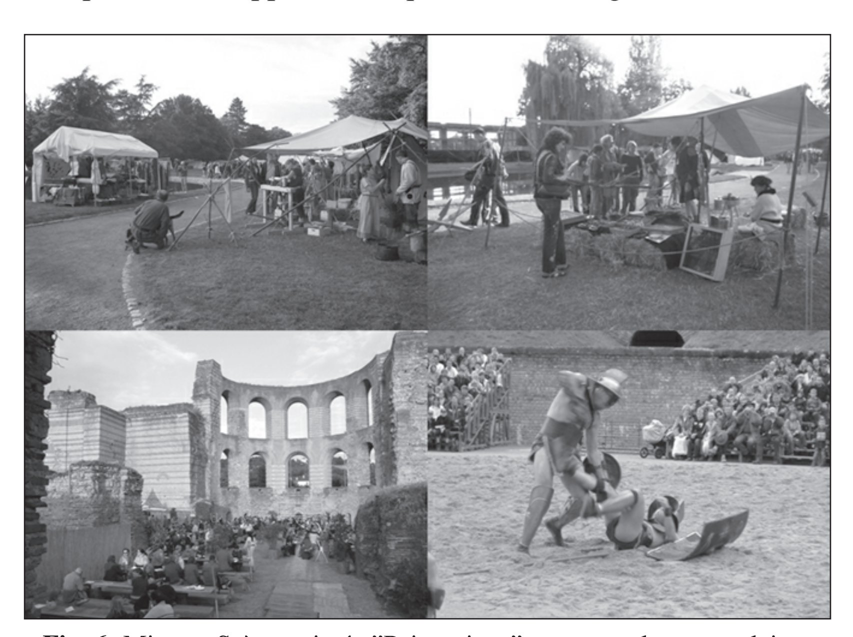


Fig. 6: Mise en Scène animée:”Pain et jeux” comme culture populaire
(Photos : A. Kagermeir & J. Arleth)

Ces formes d´adaption essayent - comme l´exemple des « Pain et Jeux » (Brot & Spiele) à Trèves - d´attirer des groupes cibles qui ne sont pas intéressés par une offre culturelle « pure et dure». Avec les mécanismes des parcs de loisir et l´intention de laisser passer un message sur le passé romain, on essaye d'« emballer » l´intention pédagogique avec une mise en scène attrayante.

Lors des événements historiques, on a constaté que le rôle que joue les participants devient de plus en plus actif. Pendant des spectacles médiévaux par exemple, c´est assez fréquent que les visiteurs s'habillent avec des costumes de l´époque. Déguisés (se comportent en fonction du rôle qu`ils représentent) ils deviennent eux-mêmes facteur d´attractivité de ces événements (c.f. fig. 7). Dans ce cas-là, les consommateurs de l´époque fordistique changent leur rôle, parce qu´ils commencent à devenir coproducteurs. Pour marquer ce changement, on parle aussi de « prosumer » consommateurs qui en même temps participent à la production.



Fig. 7 : Les visiteurs déguisés deviennent, eux-mêmes, des facteurs d'attraction
(Photos : A.Kagermeir & J. Arleh)

Une des conditions indispensables qu´il ne faut jamais oublier si on veut mettre en scène le patrimoine culturel c´est que les futurs clients seront exigeants et demanderont plus, en ce qui concerne la qualité du produit. La référence reste toujours la promesse d´un produit parfait des parcs de loisirs des années quatre-vingt. Même si les produits eux-mêmes sont dépassés, ils ont laissé leur niveau de qualité comme norme ou mire pour tous les produits touristiques qu´on veut placer sur le marché. Pour devenir commercialisable il faut absolument respecter le fait, que les clients ne tolèrent pas des défauts ou des lacunes dans la chaîne des services.

Romeiß-Stracke (2006) a formulé les dimensions essentielles pour une mise en scène réussie :

1) ***Imagination*** : L'illusion dans les façades et les décors, un environnement authentique le plus possible.
2) ***Attraction*** : Attraction à caractère unique et exceptionnel; surprises et nouveautés.
3) ***Perfection*** : Haut niveau de perfection sans défaut.
4) ***Identification*** : Sentiment d'une identité commune.

Ces réflexions nous poussent à penser le comment on pourrait mettre en valeur par le tourisme les Igoudar dans le Sud Marocain. Ceci nous pousse à dire que quelque-soit le produit à commercialiser, l'offre doit être compétitive et ce en respectant les conditions de base.

Les Igoudar ont le potentiel pour satisfaire les dimensions « imagination» et «attraction» parce qu´ils offrent un environnement authentique et présentent un caractère unique et exceptionnel. Mais en même temps leur «mise en tourisme» nécessite un haut niveau de prestation pour que le produit corresponde aux exigences des clients potentiels et à la hauteur de la demande.

Il faut donc chercher les formules pour les mettre en scène et laisser immerger les clients dans le setting que représentent les Igoudar.

Les techniques de mise en scène qui visent l´activation des visiteurs n´ont pas encore atteint leur stade final. Il y a encore beaucoup d'options à développer pour offrir des expériences personnalisées et activantes, mais la direction de développement des produits suit dans beaucoup de cas l´idée d´induire un « flow » chez les participants. Le concept du « flow » élaboré par le psychologue Csikszentmihalyi (1999), signifie un état mental atteint par une personne lorsqu'elle est complètement immergée dans ce qu'elle fait.

Celle-ci éprouve, en fait, un sentiment d'engagement total et de réussite. Les conditions pour induire une expérience de flow sont les circonstances d´un équilibre entre les compétences et les défis : ni trop exigeants ni trop simples (c.f. fig. 8).

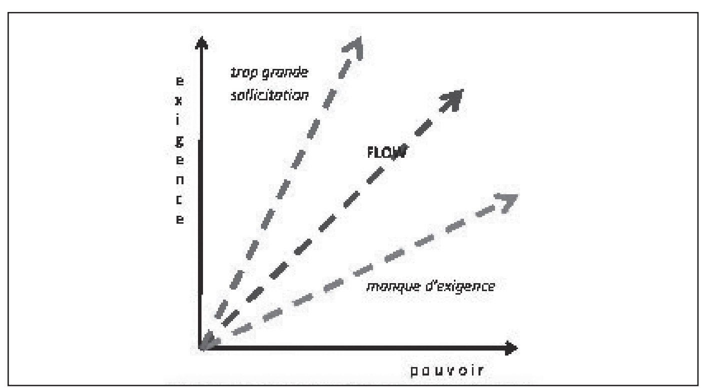


Fig 8 : Flow comme équilibre entre la difficulté d'une activité et les compétences de l'individu.
(Propre design de l'auteur selon Csikszentmihalyi 1990)

L´expérience de flow résulte d´une activité dans laquelle l´individu est sollicité d´agir et de devenir actif au lieu de seulement consommer d´une manière passive. À la différence des expériences de type «distraction» et «plaisir», ce sentiment de bien-être et euphorique, résultant d´une telle activité autotélique, dure longtemps et les répétitions ne fatiguent pas trop tôt.

L'approche du flow peut aussi être interprétée comme deuxième phase de la société d'expérience qui remplace les formules des années quatre-vingt-dix. Après la phase des expériences de type « plaisir » ou « distraction », il semble que les années prochaines, peuvent être marquées par un autre paradigme. Malgré le fait que nous ne voyons pas encore clair toutes les caractéristiques de la phase qui suit et qui est juste en train de commencer, les premiers essais identifiant l'avenir immédiat sont déjà effectués. Romeiß-Stracke, 2003 (influencé par l´impression des discussions après le 11 septembre 2001) suggère, que la phase qui est en train de commencer sera marquée par une orientation vers le sens (de la vie) (c.f. fig. 9).

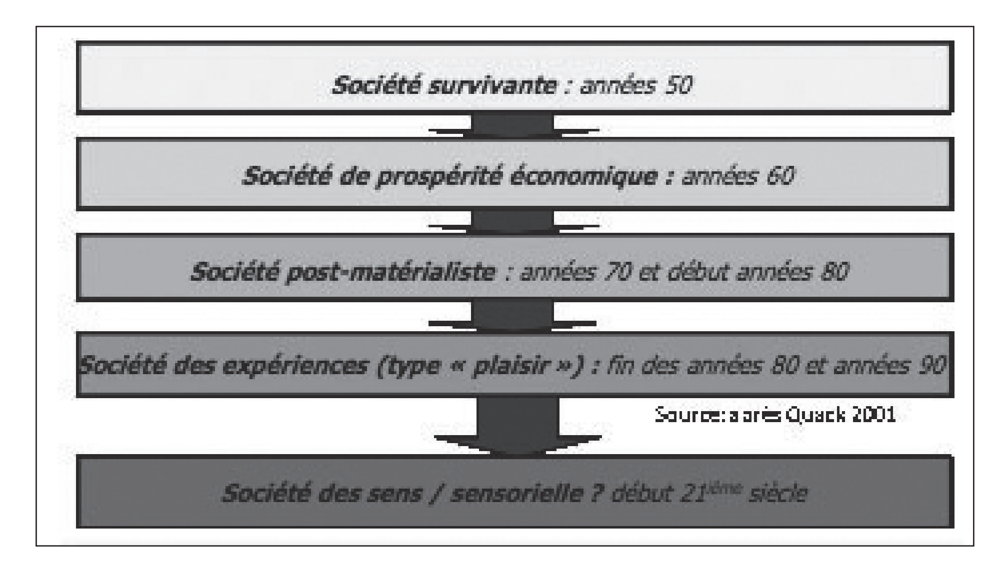


Fig. 9 : Phases des structures de la consommation
(Propre design de l'autre partillement selon Quack 2001)

Après la société des expériences qu'on pourrait appeler type «plaisir» (première génération), nous nous trouvons au début du 21ème siècle à l´aube d´une nouvelle phase de la mode dominée par la consommation.

Cette évolution correspond aussi au modèle de la pyramide des besoins que le psychologue Maslow a développé (c.f. fig. 10).

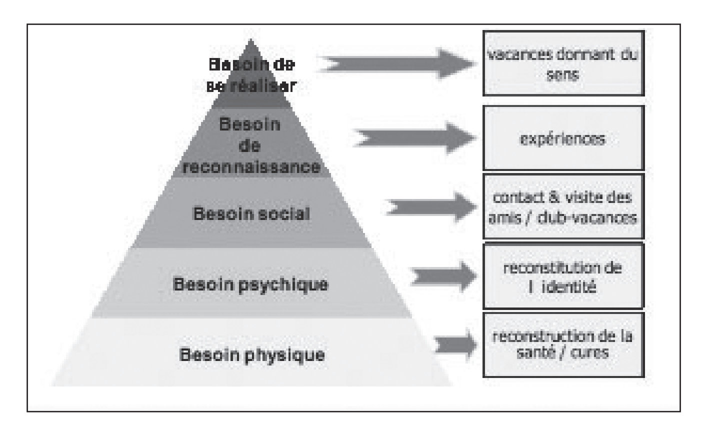


Fig. 10 : La pyramide des besoins d’après Maslow
(représentation propre suivant Maslow 1943)

Le besoin de se réaliser semble devenir de plus en plus important. Les futurologues qui essayent d´identifier les «megatrends», parlent des tendances principales suivantes à venir dans « L´âge sensuel » :

- Dominance des valeurs mentales : spiritualité
- Recherche du sens de la vie
- Retour des nostalgies, de l´enfance et du passé
- Recherche d´un sentiment de sécurité, compensant des craintes
- Recherche de la tranquillité (calme, paix, repos).

L´enjeu dans le secteur touristique c´est d´élaborer une offre qui peut dans l´avenir répondre à ces tendances. C´est-à-dire qu´il faut dans un certain degré réinventer le tourisme en tant qu’industrie du rêve dans les années prochaines.

Les touristes de demain ont besoin d’équilibre entre leur travail et le loisir (« work life balance »), leur désir est d´arriver « Retour aux sources » pour compenser les exigences de leur vie quotidienne. Ils cherchent «des accélérations » et le « bien-être de l´âme ». On pourrait même dire, que la destination qui était à l´époque ailleurs, sera cherchée dans l´avenir chez soi,

c'est -dire qu'on pourrait parler de la destination « Moi ». Tout cela avec la prétention d´une « Esthétisation » du produit.

En tout cas la qualité des services ne suffit plus à satisfaire des touristes. Ils veulent vivre des expériences uniques type « flow ». Pour répondre à cette aspiration nouvelle, il faut redécouvrir ou réinventer les attractions touristiques existantes et les repositionner comme « icônes » au marché. La destination doit être présentée comme une expérience unique.

Afin de montrer que les grands tour-opérateurs sont déjà orientés dans cette direction et essayent de satisfaire les besoins d´un tel groupe cible spécifique, l'exemple d'une station touristique « Land Fleesensee » gérée par TUI au nord d´Allemagne, serait ici présenté (c.f. fig. 11). Le slogan de Land Fleesensee est : *« Land fleesensee: très proche, loin d´ici »*. Gagner distance est le mot clé dans leur publicité : « Pour se reposer il ne faut pas aller très loin, mais gagner distance » (www.fleesensee.de).



Fig. 11 : Réponses à des nouvelles orientations du marché dans la commercialisation du Land Fleesensee(www.*Fleesensee.de)*

Le Tourisme a encore beaucoup à faire pour offrir des produits adaptés à cette nouvelle tendance basée sur le nouvel genre d'expérience. C´est le gestionnaire culturel et naturel moderne qui a le mieux cerné ce besoin d'réinterpréter les monuments et les événements culturels pour donner une

valeur nouvelle aux ressources touristiques traditionnelles. La recherche du « paradis perdu » et le mythe d´un passé plus tranquille et idyllique sont des motifs et topiques qui répondent à cette tendance.

L'« Almdorf Seinerzeit » (village de pâturage alpin JADIS) constitue un autre cas de figure. Sa description englobe des aspects qui s´adressent aux désirs d´un passé mystique (voir tableau en bas). La simplicité est combinée avec une astuce et un raffinement, une intensité de service très élevée où les clients sont gâtés et gardés dans une ambiance presque parfaite et consistante.

Ces orientations vers le passé et l´imagination d´une vie simple peuvent servir comme point de départ pour des réflexions visant à mettre en valeur le patrimoine des Igoudar.

LE MONDE EST UN VILLAGE – UN VILLAGE DE PÂTURAGE

LE LUXE : PRENDRE CONSCIENCE

QU'EST-CE QUE LE VILLAGE de PÂTURAGE Seinerzeit (Jadis)?

PRINCIPALEMENT UNE PLACE DE BIEN-ÊTRE, POUR SE DÉLASSER.

UN **CHEZ-SOI** À TEMPS COURT.

TOUT CE QUI REND LE REFUGE DE HAUTE MONTAGNE SI PARTICULIER EST ICI REUNI AU CONFORT D' UN GRAND HOTEL.

VIVRE ICI, C'EST VIVRE UNE **REDÉCOUVERTE DES SENS** ET DE **L'IMPORTANCE DES CHOSES SIMPLES**.

ÇA SENT LE FOIN, VOUS VOYEZ ET POUVEZ SENTIR LE FEU, PALPER L'AIR, ET GOÛTER DES PRODUITS DES AGRICULTEURS DE LA REGION;

VOUS **RETROUVEREZ LE REPOS QUI SE PERD SOUVENT DANS LA VIE QUOTIDIENNE** ET VOUS POURRIEZ VOUS **SENTIR SIMPLEMENT VOUS- MEME**, HOMME.

EN PASSANT UN SÉJOUR AU VILLAGE DE JADIS, L'OBJECTIF DOIT ÊTRE LA PRISE DE CONSCIENCE.

LA CROÛTE QUI SE DÉPOSE SUR LE QUOTIDIEN EST UNE CHARGE POUR NOUS.

C'EST UN JEU DES SENS.

www.almdorf.com



Fig. 12 : Le patrimoine bâti amazighe : un potentiel culturel énorme, souvent délaissé (cas de Chenini en Tunisie) *(Source : photos de l'auteur)*

3) L'offre existante et les stratégies de développement :

Le patrimoine bâti amazighe en Afrique du Nord est assez riche et englobe beaucoup plus de sites qu´on pense à première vue. Pour le Sud tunisien, Popp & Kassah (2010) ont documenté 92 ksour (le mot tunisien pour les Igoudar). Les travaux en cours de Aït Hamza et Popp (2011) dans l´Anti Atlas marocain sur les Igoudar démontrent, que dans cette région, il existe un grand nombre d'Igoudar, dont seulement un nombre très réduit est exploité d´une manière touristique.

Les documents produits dans le cadre de la coopération marocaine-allemande montrent, que le statut des Igoudar est très varié dans le Sud marocain. Contrairement à la situation en Tunisie, en Algérie et en Libye, où la presque totalité des ksour a perdu sa fonction originelle (dans beaucoup de cas depuis longtemps, c.f. fig. 12 et 13), de nombreux Igoudar, au Maroc ont gardé leur fonction jusqu'à aujourd'hui.

Mais même au Maroc la majorité des Igoudar a perdu sa fonction originelle. Leur fonction, évidente, était le stockage de la récolte pour avoir une réserve dans un endroit sécurisé. À part ça, un Agadir était le cœur et le noyau de la vie sociale d´un douar ou d'une tribu. L´identité du groupement social y est focalisée. Cette fonction sociale et spirituelle doit être prise en considération si on pense à une «mise en tourisme » des Igoudar. Les Igoudar encore en fonction (ou partiellement), permettent seulement une intervention douce et légère. Pour ceux déjà délaissés et (partiellement) tombés en ruines, qui pourraient permettre une intervention plus fondamentale, la fonction spirituelle peut encore être revivifiée chez la communauté villageoise. Avant toute intervention, il faut absolument vérifier quelle signification un Agadir a chez les habitants.



Fig. 13 : Ksour tunisien tombés en ruines ou sous-exploités
(Source : photos de l'auteur)

L´ambiguïté qui est exprimée en anglais par : « Use it or loose it ». Donner une valeur au patrimoine par l´utilisation touristique, est souvent une possibilité d´assurer sa sauvegarde.

Si la communauté locale accepte la « mise en tourisme », la question de comment utiliser et exploiter ce patrimoine doit être posée.

Les premières initiatives privées - par des particuliers ou des ONG - observées surtout en Tunisie, semblent être isolées, un peu diffuses et souvent assez spontanées. Elles ne sont pas intégrées dans un concept exhaustif et global. Des acteurs isolés essayent de transformer le cadre bâti qui leur appartient. Dans beaucoup de cas, le patrimoine bâti a une fonction de musée ou de gastronomie (c.f. fig. 14).

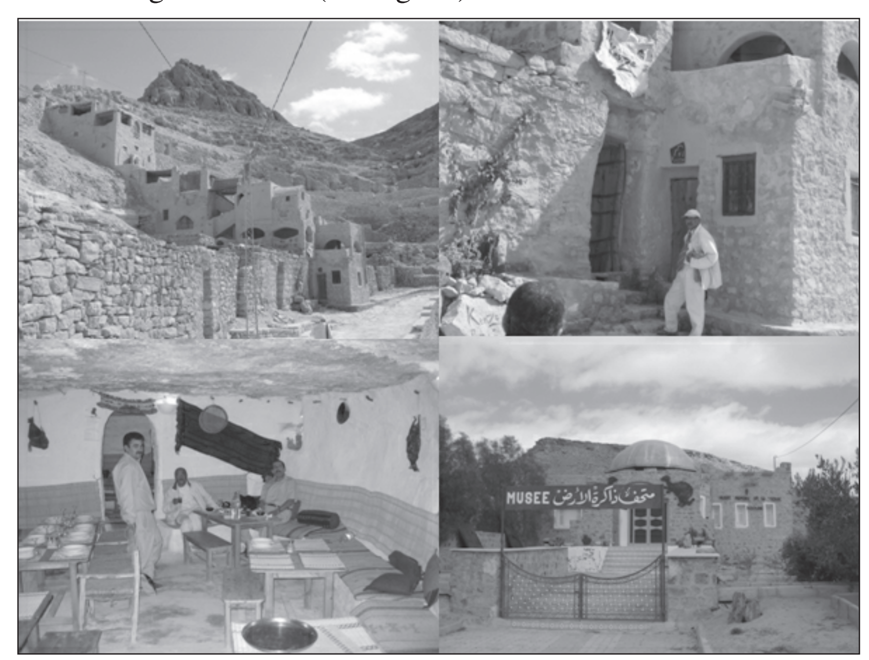


Fig. 14 : Les premières initiatives isolées et diffusées
(Source : photos de l'auteur)

Si le secteur privé ne semble pas d´être capable de présenter un produit vendable et commercialisable de haute gamme et qui répond à des besoins esquissés plus haut, la question du rôle du secteur public se pose dans telle situation.

Si le CERKAS (Centre de Réhabilitation des Kasbahs Atlasiques et Sud atlasiques) a restauré un certain nombre de sites dans le Sud du Maroc (Irherm n'Ougdal) (c.f. fig.. 15), dans beaucoup de cas, la formule mise en valeur et l'utilisation fait défaut. Un tel patrimoine a perdu sa signification sociale et sa fonction et la communauté ne voit plus l'utilité de s'occuper de son entretien. Ces bâtiments réhabilités selon les règles de la protection des monuments (chose pas toujours vraie) doivent trouver de nouvelles fonctions (c.f. fig. 15 en bas).

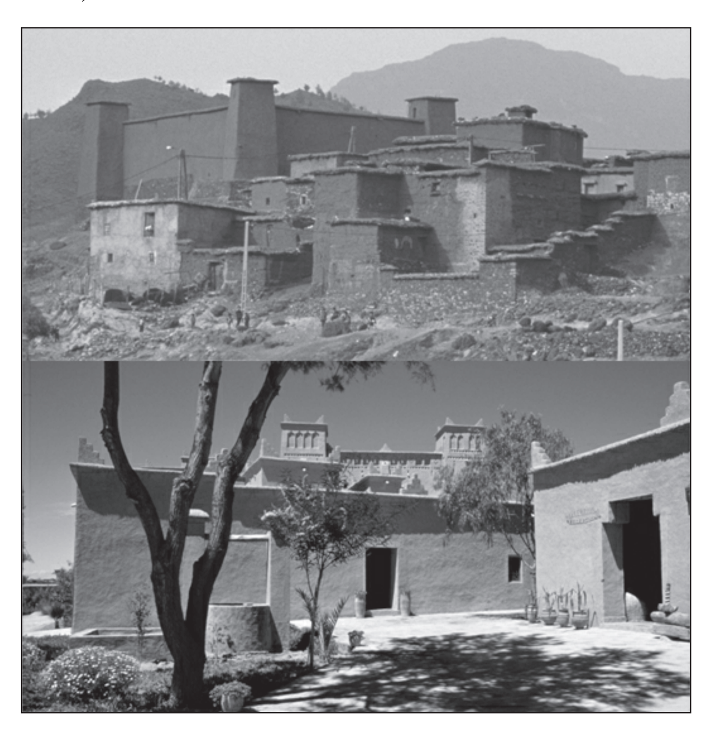


Fig. 15 : Ambiguïté entre l'intervention publique (Irherm n'Ougdal en haut) et privée (Tighremt transformée en hôtel à Skoura en bas)
(Source : phptos de l'auteur)

Une telle intervention pose la question de l'intensité de la transformation que peut introduire la «touristification» des Igoudar. En Tunisie par exemple, quelques ksour ont été transformés en hôtels (c.f. fig. 16).



Fig. 16 : Ksar Ouled Debbab transformé en hôtel
(Source : photos de l'auteur)

Bien sûr cette lourde intervention ayant touché le cadre bâti, physique, pour satisfaire les besoins de la nouvelle fonction a privé la communauté de l´accès à son patrimoine social, même si le ksar a été depuis longtemps délaissé.

4) Enjeux et défis pour un développement prometteur :

Le potentiel du Maroc est tellement riche pour combiner la musique, des choses à manger et à boire avec une ambiance authentique dans les monuments historiques. Avec ces formules, le séjour peut devenir une invitation pour un voyage dans le temps et dans des lieux authentiques, où

les monuments ont la possibilité de raconter leur propre histoire. Cette intégration donne aux visiteurs la possibilité de comprendre la culture dans son vrai cadre.

Au Maroc, il existe déjà des activités qui répondent aux tendances et développements de la demande esquissée plus haut. A Marrakesch, mais aussi dans plusieurs autres villes du Maroc (Essaouira, Asilah, Tanger, Fès...) des privés ont transformé d'anciennes maisons bourgeoises (riads) en maisons d´hôtes ou hôtels de grand charme (c.f. fig. 17).



Fig. 17 : Riads comme oasis exlusives... des oasis du silence et du sens
(Source : photos de l'auteur)

Pour le secteur public la transformation en musée set souvent choisie malgré la non rentabilité d'une telle offre.

Ce processus de transformation doit être accompagné initialement par le secteur public pour éviter des conflits entre les investisseurs et la communauté locale. Alors même que la compétence de beaucoup d'acteurs locaux n´est pas suffisante pour, automatiquement, garantir un succès des formules d´exploitation appliquées. Médiation et modération de processus ne sont pas seulement nécessaires pour équilibrer et réconcilier des intérêts divers. L´intervention extérieure a aussi comme but d´assurer, que des

produits à développer ne restent pas isolés, mais intégrés dans l'ensemble de l'offre de la région (c.f. fig. 18).

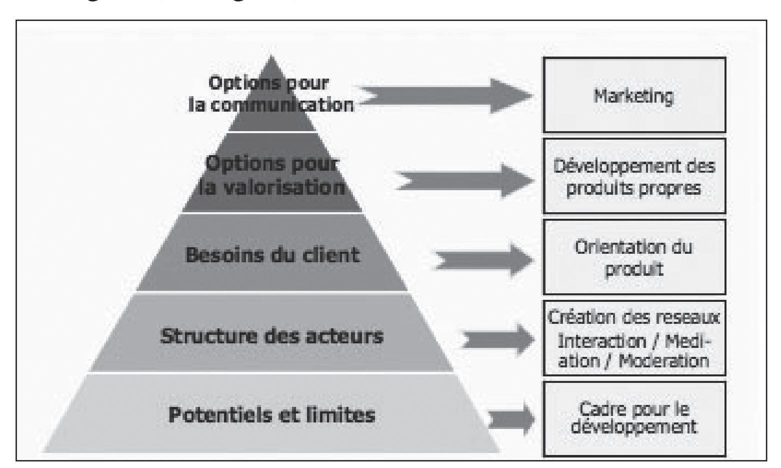


Fig. 18 : Processus de gestion pour la mise en valeur d'un produit touristique
(Propre design de l'auteur)

À part des approches préliminaires pour la conception du produit soi-même, une concertation entre les acteurs privés et les médiateurs compétents(!) semble être nécessaire.

Au Maroc, la transformation des Igoudar en lieu d'hébergement semble être irréalisable à cause de la fonction spirituelle (de ceux-ci) encore présente chez la population locale. On pourrait cependant penser à une telle option en cas de ruines, si la question des infrastructures est résolue.

Dans ce cas- là, il s'impose de ne pas laisser agir n'importe qui, pour s'assurer la commercialisation du produit. A titre d'exemple, la combinaison avec les routes du trekking, comme dans le Haut Atlas Central ou le Jebel Saghro (c.f. p.e. Lessmeister 2005, 2008, Lessmeister & Popp 2004), peut offrir un circuit et des séjours de plusieurs nuitées. Ailleurs dans d´autres pays méditerranés, la valorisation des anciennes fermes, ou villages entiers (c.f. p.e. Hapimag 2010) se fait par la création de l'animation sur place, sans que celle-ci se limite à un simple folklore dégradé.

Des formules sont à chercher dans l'activation des touristes par des offres «créatives» (comme des cours en photographie, sculpture, calligraphie, peinture, chant, danse, écriture des textes poétiques...) ou l´art culinaire du

Maroc. L'offre consiste à intégrer les touristes dans le processus de préparation et non seulement comme consommateurs. Faire participer le touriste à la préparation de ses repas peut véhiculer une expérience de «flow» et un savoir-faire. Il faut cependant adapter ces activations aux besoins et aptitudes des clients.

On peut aussi imaginer, que les visiteurs sont sollicités pour rejouer la vie quotidienne dans des Igoudar (transporter et stocker l´approvisionnement vers des cellules en haut) et effectuer des essais dans l'artisanat traditionnel (tissage, poterie, sculpter sur bois).

Les offres de vacances dans des cloitres en Europe central peuvent donner une inspiration pour des produits plus ésotériques (c.f. SKR 2010). Des offres méditatives, pour jeûner, développer la personnalité, etc., semblent être adaptées aux conditions de départ qui sont marquées par l'austérité et la frugalité dans le Sud marocain.

Beaucoup de ces options sont aussi applicables pour des séjours d'une (demi) journée dans le cadre des circuits. Préparer un Tagine ou un Couscous avec les membres du groupe permet de véhiculer une expérience beaucoup plus intensive que d'être simplement servi par d'autres. Bien sûr, l'intérêt de la population locale est mieux réalisé si les visiteurs n'achètent pas seulement un café, mais restent plusieurs heures sur le site pour effectuer des activités diverses et dépenser plus d'argent. Ce dernier objectif doit se réaliser avec énormément d'intelligences et de délicatesses.

Le Sud marocain, avec son patrimoine culturel, offre un énorme potentiel pour développer des produits prometteurs. Mais le potentiel n'est rien d'autre, que la matière brute, sur laquelle il faut travailler pour créer un produit commercialisable.

Les principaux défis à surmonter sont :

- Focaliser sur des acteurs et leurs interrelations
- Chercher les tendances du côté de la demande
- Identifier les produits prometteurs.

Comme déjà souligné, les acteurs locaux ne semblent pas être capables d´agir seuls. Ni leur capacité financière ni leur savoir-faire ne leur permettent pas de monter des produits de haute gamme. Outre le secteur public qui jouera le rôle d'animateur, un investisseur peut être sollicité. Il apportera, pas seulement sa compétence et ses capitaux, mais sa collaboration comme opérateur pilote.

Pour se positionner sur le marché, des projets clés jouent un rôle important et l'accompagnement d´un réseau d'acteurs reste impératif.

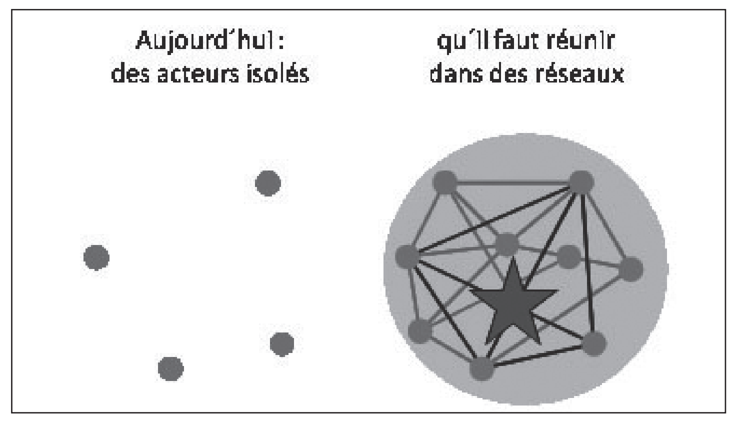


Fig. 19 : Création des réseaux entre acteurs isolés comme défi principal
(Propre design de l'auteur)

Aussi pour effectuer des analyses plus profondes sur des marchés émetteurs à cibler -tâche qui dépasse de loin la capacité des petits acteurs locaux - des acteurs publics sont sollicités. Ils joueraient un rôle aussi important comme moteur, modérateur et catalyseur dans le processus du développement des produits. Ces derniers ne doivent seulement pas satisfaire les exigences qualitatives, mais seront demain aussi marqués par la nécessité d'avoir la vision d'un esprit inventif et créatif (c.f. fig. 20).

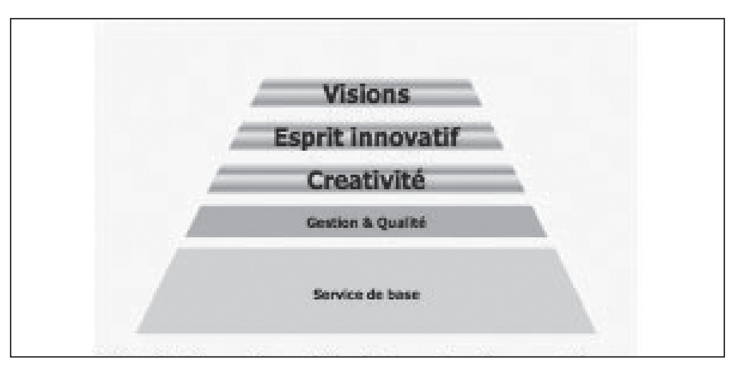


Fig. 20 : Les nécessités de demain dépassent les tâches d'aujourd'hui (gestion et qualité)
(Propre sesign de l'auteur)

Les faiblesses sur le plan d´entrepreneur ship doivent être compensées par le secteur public pour combler les déficits chez les acteurs locaux.

Dans la phase de conception des produits, on doit aussi être conscient du fait, que l´époque de produit isolé (culture, randonnée, découverte, sport ; c.f. fig. 21) semble se terminer. D´un certain degré déjà aujourd´hui, mais sûrement dans le proche avenir la pensée traditionnelle, qu´on pourrait se limiter à offrir un seul produit induira la faillite commerciale.

Les clients demandent de plus en plus des combinaisons des produits divers. Un client qui fait du sport comme préoccupation principale pendant la journée, peut aussi articuler un intérêt culturel ou demander de wellness (bien-être) le soir/le lendemain. Avant tout, des intérêts culinaires marquent la position primordiale de cette pile touristique dans un spectre hybride.

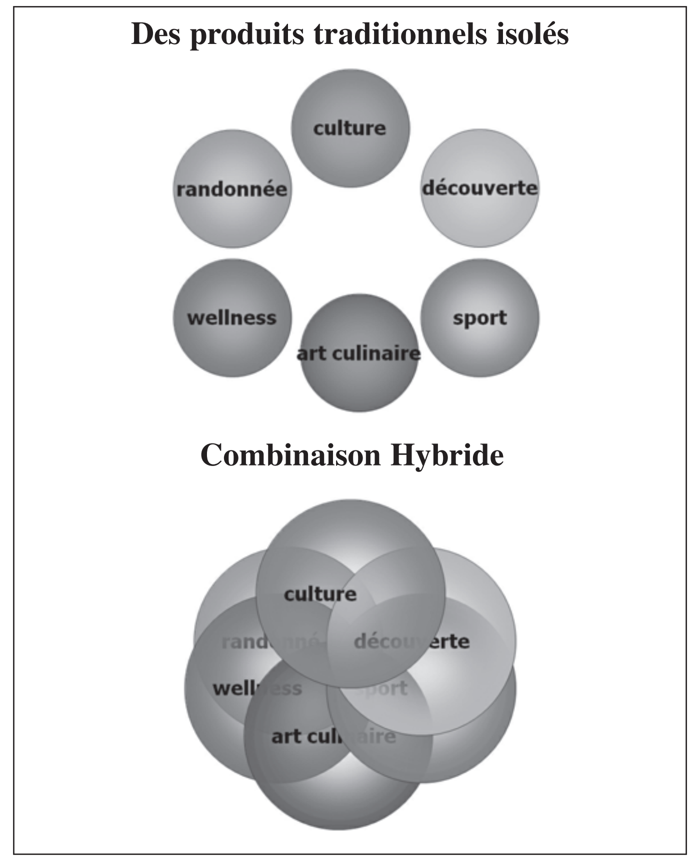


Fig. 21 : Des produits traditionnels isolés vers des combinaisons hybrides
(Propre sesign de l'auteur)

L´art culinaire - avec une orientation vers la «des-accélération» et la célébration d´aspect sociaux (soit d´une vie à deux ou dans la communauté) est un des aspects les plus importants parmi les propositions hybrides.

Une fois un produit compétitif et commercialisable est monté, le secteur public (et ça dépasse largement le niveau des activités et interventions dans le cadre desdits PAT [Pays d´Accueil Touristiques]) est de nouveau sollicité de s´engager par la création d'une marque, voit un label, sous lequel, le produit Igoudar peut devenir placé et communiqué sur le marché cible.

Une marque ou un label ont besoin d'un fond, des attributs, des images, des émotions, mais aussi une référence avec des produits concrets et doit promettre un bénéfice au destinataire

5) Conclusion :

L´orientation vers des dimensions d´expérience nouvelles a des répercussions fondamentales sur le secteur touristique. L´intention de valoriser le patrimoine amazighe des Igoudar par une utilisation touristique, eu égard à ses fonctions symboliques pour la communauté locale nécessite une approche sensible.

Le patrimoine culturel bâti n'est qu'une matière brute. Sa transformation en produit touristique nécessite un montage des produits sophistiques, basé sur une analyse du marché et la combinaison des produits à partir des offres isolées existantes.

Des aspects prometteurs pour la conception des produits touristiques peuvent partir des approches d'activation des clients avec l'intention d'induire des expériences de « flow ».

Le patrimoine amazighe a, sans aucun doute, les potentialités d'être valorisé comme produit touristique, mais cette transformation dépasse largement les capacités et les ressources de la population locale. Une intervention de l'État semble être indispensable. Celle-ci touchera toutes les phases de la conception et du montage du produit. La concertation avec les différents acteurs doit être induite et accompagnée. L'orientation envers des produits prometteurs et l'engagement dans la formation orientée vers la qualité est un impératif.

Les facteurs de succès englobent (mais ne limite pas) la qualité du produit comme facteur de base. Toutes les dimensions de l'expérience et la combinaison hybride doivent focaliser la demande. Pour développer des produits intégrés, la coopération et la collaboration de plusieurs parties est nécessaire.

Bibliographie :

Beck, U. (1994), « *Jenseits von Stand und Klasse*? », in Beck, U., Beck-Gernsheim, E. (éds.), Riskante Freiheiten. Individualisierung in modernen Gesellschaften, Frankfurt, p. 43-60.

Csikszentmihalyi, M. (1990), Flow: *The Psychology of Optimal Experience*, New York.

Hapimag (2010), Tonda - *Tuscany Worlds of Experience Discover, Tonda - Culinary Highlights*, http://www.hapimag.com/en/tonda-tuscany-worlds-of-experience-discover.htm, novembre 2010.

Lessmeister, R. (2005), « *Le Tourisme de montagne au Maroc. Acteurs, bénéfices et domination dans les relations touristiques* », in Ait Hamza, M., Popp, H. (éds.), Pour une nouvelle perception des montagnes marocaines, Actes du 7ème colloque maroco-allemand Rabat 2004 (= Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Rabat. Série: Colloques et séminaires 119), Rabat, p. 153-161.

Lessmeister, R. (2008), *« Governance and organisational structure in the special tourism Sector - buyer-driven or producer-driven value chains ?» The case of trekking tourism in the Moroccan mountains*, in Erdkunde 62 (2), p. 143-157.

Lessmeister, R., Popp, H. (2004), *« Profitiert die Regionsbevölkerung vom ländlichen Tourismus? Das Beispiel des Trekking- und Wüstentourismus in Südmarokko»*, in Meyer, G. (éd.), Die Arabische Welt im Spiegel der Kulturgeographie. Mainz, p. 400-411.

Maslow, A .H. (1943), *«A Theory of Human Motivation»*, in Psychological Review 50(4), p. 370-396.

Opaschowski H. W. (2000), Kathedralen des 21. Jahrhunderts. Erlebniswelten im Zeitalter der Eventkultur, Hamburg

Pine, B. J., Gilmore, J. H. (1998), *«Welcome to the Experience Economy»*, in Harvard Business Review 76 (July/August).

Popp, H., Kassah, A. (2010), *Les ksour du Sud tunisien. Atlas illustré d´un patrimoine culture*l, Bayreuth.

Popp, H., Ait Hamza, M. et El Fassikaoui, B. (2011), Les Agadirs de L'Anti-Atlas Occidental. Bayreuth

Quack, H.-D. (2001), Freizeit und Konsum im inszenierten Raum. Eine Untersuchung räumlicher Implikationen neuer Orte des Konsums, dargestellt am Beispiel des Centro Oberhausen, Paderborn (=Paderborner Geographische Studien, 14).

Romeiß-Stracke, F. (2003), Abschied von der Spaßgesellschaft. Freizeit und Tourismus im 21. Jahrhundert, München & Amberg.

Romeiß-Stracke, F. (2006), *« Ist optimale Inszenierung möglich? »*, in Weiermair, K., Brunner-Sperdin, A. (eds.) Erlebnisinszenierung im Tourismus. Erfolgreich mit emotionalen Produkten und Dienstleistungen, Berlin, p. 35-46.

SKR (= Studien-Kontakt-Reisen) (2010), Klosterurlaub (Urlaub mit Sinn), http://www.skr.de/themen/saeule6/, novembre 2010

Schulze, G. (2005), Die Erlebnisgesellschaft. Kultursoziologie der Gegenwart, Frankfurt.

« Routes touristiques » : un produit d'attractions culturelles « en paquet »

Herbert POPP
Universität Bayreuth (Allemagne)

Dans beaucoup de régions du monde, certains objets méritent la visite touristique et peuvent attirer un type de touristes à la recherche d'objets culturels. Il peut s'agir (et je commence avec l'Allemagne) d'églises, de mairies, de châteaux ou forteresses, de paysages vinicoles ou vallées fluviales romantiques. Il peut également s'agir (et je continue maintenant avec des exemples marocains) d'édifices romains, mosquées, *marabouts*, oasis ou villages compacts traditionnels, paysages désertiques ou terrasses agricoles en *bour*, *igoudar* ou gravures rupestres, *moussems* régionaux ou *mellahs* juifs. En dehors de toute spécificité dans ce listing, l'élément commun à tous ces objets c'est leur caractéristique d'héritage qui leur donne un certain charme optique et esthétique justifiant le voyage pour tous ceux qui s'intéressent à la culture.

Ces objets ont souvent souffert de l'handicap, qu'ils ne sont pas - en tant qu'objets isolés - suffisamment attractifs pour attirer le touriste culturel. Il est donc nécessaire d'imaginer une stratégie de présentation et de publicité autour d'**un** ou **plusieurs objets** « en paquet » pour construire la perception touristique, l'estime positive de l'objet destination. Un seul château près de la Loire n'a qu'une attraction assez réduite pour le touriste qui cherche la culture, mais plusieurs châteaux, offerts en paquet et avec un message orientateur et un slogan entraînant - peut causer l'attractivité des lieux.

En Allemagne, déjà dans les années trente du 20ème siècle, l'intégration de plusieurs attractions cohérentes dans une suite de plusieurs lieux à visiter le long d'une route (à laquelle on donnait un nom spécifique), pour laquelle on

fait la publicité. On proposait de visiter ces lieux coup par coup durant un seul voyage avec plusieurs lieux de nuitées : c'est le **concept des routes touristiques**. D'abord on donnait naissance à la *Route alpine allemande* (Deutsche Alpenstraße ; cf. fig. 1) et la *Route des vignes allemande* (Deutsche Weinstraße).

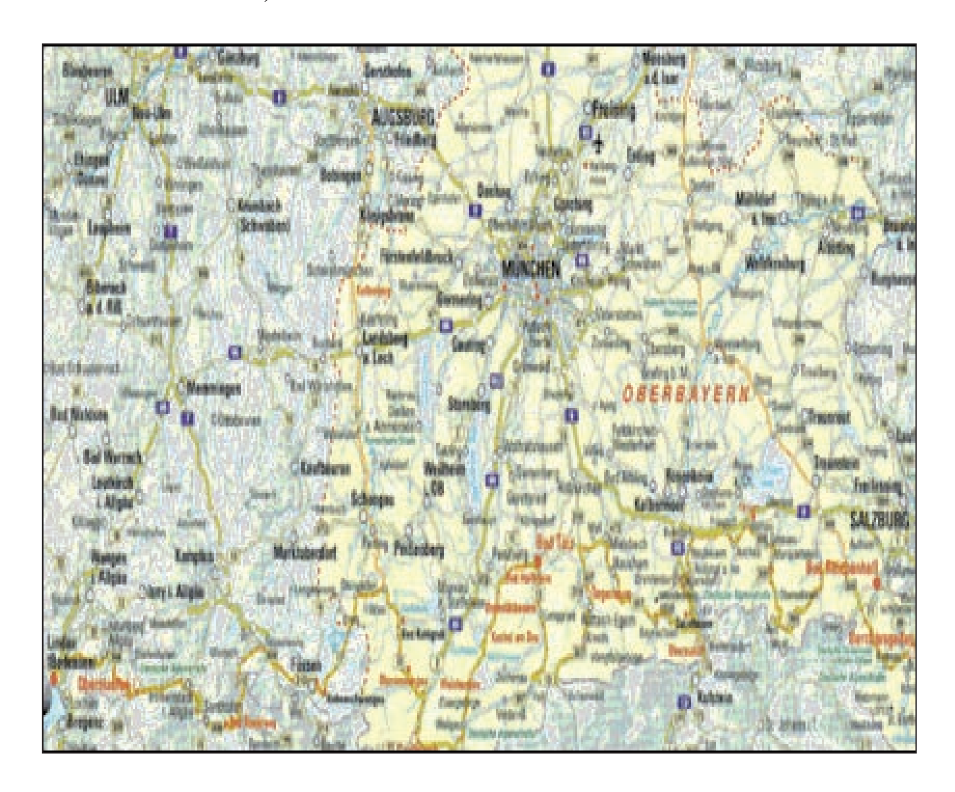


Figure 1 : *Tracé de la Route alpine allemande*

Des routes asphaltées déjà existantes furent uniformément inscrites (avec une signalisation standardisée), nommées avec le nouveau nom et ont ainsi assuré la publicité et furent bientôt visitées par des touristes individuels dans leurs voitures ou par des groupes en bus touristiques. L'offre publicitaire fut acceptée par les touristes, les noms des routes touristiques furent de plus en plus connus. Les deux routes mentionnées sont devenues des marques de réussite jusqu'à nos jours ; elles sont bien réputées et jouissent toujours d'une demande considérable.

Les aménagistes touristiques en Allemagne avaient la fausse imagination, surtout dans les années soixante à quatre-vingt du 20ème siècle, que le «modèle d'une route touristique » soit à multiplier sans cesse et à discrétion. Par la suite, de nouvelles routes touristiques poussaient comme des champignons. Ainsi, et à aujourd'hui, 91 routes de ce type en Allemagne, dont la plus longue avec ses 1.100 km, la *Route allemande des allées* (Deutsche Alleenstraße), mène de la Mer Baltique jusqu'au Lac de Constance. Néanmoins, il faut constater que la plupart des routes touristiques sont restées méconnues par leur nom au grand public. Elles sont à peine connues par les touristes, et avec peu de succès. Cela voulait-il dire que la période de la réussite des routes touristiques est, entre-temps, passée ? Ou que la plupart d'entre elles ont été mal planifiées ?

Le Maroc devrait également penser à l'éventualité de créer des routes touristiques et je plaiderai pour leur commercialisation, si elles sont développées d'une manière convaincante. Afin d'y arriver, je vais essayer dans ce qui suit d'insister sur les principes les plus importants de leur planification - sans lesquelles le nouveau produit ne serait pas accepté par les touristes. Il s'agit surtout d'éviter les erreurs faites par les Allemands; il faudrait plutôt profiter et copier les exemples qui marchent bien (des exemples de « *best practice* »). L'exemple de la route touristique la plus fameuse en Allemagne, (la *Route romantique* = Romantische Straße), couronnée de grands succès est peut-être à suivre, mais la professionnalisation de l'offre reste indispensable pour la réussite

1. Pour le succès d'une « route touristique » :

C'est sans dire que l'accumulation de plusieurs «attractions» arbitrairement le long de la route choisie ne suffit pas. Il faut réfléchir et tester certaines présuppositions ; et il faut aussi bien planifier d'autres éléments de manière judicieuse en tenant compte des considérations suivantes :

➨ Quel est le thème de la route ?

Pour l'incarnation d'une route touristique un **motif directeur**, un thème central est nécessaire. Ce thème ne devrait pas être trop limité (en Allemagne, par exemple, une «*route des églises*» serait trop monodimensionnelle). Une certaine marge thématique (qui, cependant, ne doit pas dégénérer une discrétion) est très utile. La *Route allemande des vignes*, par exemple, ne comprend pas seulement un paysage culturel joli et varié entre la vallée du Rhin et la montée montagnarde de la Forêt du Palatinat. L'attractivité de la route est assurée à la fois par les vignobles, mais également par les villages pittoresques avec leurs bâtiments en grès, les châteaux et les cloîtres, les vues panoramiques, les attirantes auberges dans les villages, le plaisir de la cuisine et les vins du Palatinat. Tout cela forme le produit « *Route allemande des vignes* ». Pour faire fonctionner une route touristique, il faut donc plusieurs accroches et curiosités culturelles. Ce qui doit être compris dans le produit, c'est le bien-être dans un agréable paysage avec une jouissance pour le corps, l'esprit et les sens.

Plusieurs thèmes choisis par les routes touristiques en Allemagne n'ont aucune attractivité. Ainsi, il n'est pas nécessaire de traverser l'Allemagne sur 1.100 km sur la *Route allemande des allées* pour admirer leur beauté. Il y a des allées dans toutes les régions de l'Allemagne. Le message publicitaire «allées» n'est pas apte à véhiculer des messages transcendants. La *Route des contes*, se connecte à plusieurs endroits ou les contes des frères Grimm ont eu lieu. Pour le touriste, le message n'est pas visible dans le paysage, il est trop abstrait (cf. fig. 2).

La Route de la bière est une construction qui est même conflictuelle et contradictoire, car un chauffeur sur une route touristique ne devrait pas boire de la bière. Aussi la *Route du porcelaine* (deux routes) n'est pas un thème qui attire le public, car on ne rencontre le long de la route aucune autre attraction en dehors de plusieurs usines de la production de porcelaine sans grand charme. Elle n'en reste parfois que les seules boutiques de vente d'articles de porcelaine. Et pour citer un exemple maghrébin : la fameuse *Route des Kasbahs* au Maroc est actuellement en crise car les villages avec leurs architectures traditionnelles tombent en ruine sans aucune sauvegarde et le message touristique ciblant les kasbahs ne vaut plus (*cf. Popp* 2008).

Figure 2 : *Route allemande des contes*



➨ Quelle est la longueur optimale d'une « route touristique » ?

Sans doute, les aménagistes des routes touristiques aspirent pousser le touriste à rouler plusieurs jours sur leur route. C'est pourquoi une longueur minimale d'au moins 100 km est nécessaire. Mais tout de même, **la route ne devrait pas être trop longue**. La Route des allées, déjà plusieurs fois mentionnée, est trop longue pour être sérieusement traversée en voiture. Aussi la Routes des forteresses (de Mannheim à Prague) outre sa longueur de plus que 600 km, son tracé en zigzag n'encourage pas le touriste à se conformer.

➨ Quelle est la meilleure solution : un tracé linéaire ou un circuit ?

La conception du tracé d'une route touristique pose la question de la forme optimale de cette route : linéaire ou en circuit. Ainsi, si la question est pertinente, la solution dépend des circonstances de chaque cas. Le tracé en circuit est, par exemple, favorable si le touriste arrive avec sa bicyclette sur sa voiture, pour faire le tour à vélo. Le circuit est aussi avantageux à chaque fois que le touriste, et pour des raisons logistiques doit retrouver sa position de départ à la fin de son excursion. Ainsi, l'excursion d'un touriste vers le Sud marocain s'achève normalement par un retour vers le Nord, cars les frontières vers le Sud et vers l'Est ne sont pas franchissables : un ***circuit ou au moins un croissant semble être avantageux***.

Figure 3 : *Route des verres*

Mais le circuit doit être suffisamment visible pour éviter que le touriste ne se perde pas entre plusieurs branches. Si c'est le cas, la route perd la fonction de tracé conducteur. Cette erreur d'un effilochage des routes fut

réalisée dans le cas de la (nouvelle) *Routes des verres* dans la Forêt de Bavière et la Forêt du Palatinat Supérieur (*cf. fig. 3*). Puisque toutes les verreries de la région demandaient le passage de la route chez eux on prévoyait des variations de tracés et des déviations qui résultaient cependant surtout dans une situation non désirée : manque de clarté, confusion et désorientation.

2. Modèle de succès : la Route romantique (« Romantische Straße »)

Parmi le grand nombre des routes touristiques en Allemagne la *Route romantique* se considère comme ayant réalisée plus de succès que les autres. Elle fut établie dans les années 1950 et mène de Würzburg à Füssen et Neuschwanstein sur une longueur de 200 km (*cf. fig. 4*).

Figure 4 : *Route romantique*



Son thème concerne des aspects de l'Allemagne médiévale, pittoresque et agréable : l'Allemagne romantique. Des sites assez attractifs comme la résidence baroque de Würzburg, les villes d'une ambiance toujours médiévale comme Weikersheim, Rothenburg, Dinkelsbühl et Nördlingen, la ville de style Renaissance des Fugger à Augsburg, l'église baroque de Wies, la maison de festival nouvellement édifiée à Füssen et le château de

Neuschwanstein et édifiée par le « roi des contes » Louis II au 19ème siècle - qui est l'original du château de Cinderella de Walt Disney - sont situés le long de ce tracé. Dès le début, sa commercialisation fut couronnée de succès à l'échelle internationale. Beaucoup d'Américains, mais aussi de Japonais et de Coréens, et depuis des années 1970, aiment visiter la *Route romantique*. Environ 40 % des nuitées des touristes le long de cette route concernent des étrangers. Pleine de curiosités à visiter pendant une ou deux semaines, la *Route romantique* est devenue une partie du programme du voyage en Europe. La présence des Japonais s'aperçoit à travers les plaques de la circulation, les étalages et des annonces et prospectus en nippon (*cf. fig. 5*).



Figure 5 : *Signalisation de la «Route Romantique» avec des plaques en allemand et en japonais*

En plus de la publicité et du marketing collectif, les communes situées le long de la Route romantique, tentent de garder une situation concurrentielle par l'addition continuelle de nouvelles attractions (p.e. le Musée criminel à Rothenburg, le festival Louis II à Füssen, le marché de Noël de Käthe Wohlfahrt à Rothenburg) et de formes opportunes d'une locomotion douce (p.e. la transformation de la route par la création d'un chemin cycliste supplémentaire hors le tracé pour les voitures et par la création de sentiers de ballade). Le fait que la résidence de Würzburg et l'église de la Wies sont, entre-temps, devenues objets du patrimoine culturel mondial, a augmenté sa renommée et le nombre des visiteurs qui la fréquentent.

Les attentes des touristes concernant la *Route romantique* sont renforcées par sa mise en scène systématique. La ville médiévale de Rothenburg n'accepte pas de réverbères modernes ; les boutiques n'ont pas le droit d'installer une réclame lumineuse, mais ils sont obligés de monter les plaques corporatives en fer forgé. Des pièces de théâtre historisantes (p.e. «La gorgée de maître » = Der Meistertrunk), le carillon journalier de midi de

la mairie ainsi que le pavage des rues et des interdictions dans les ruelles pour les voitures, renforcent l'impression du Moyen-âge vivant.

3. Pour la conception d'une route touristique dans l'Anti-Atlas marocain ?

Quelle est la relation de ce qui est présenté avec le Maroc? Ma réponse est : beaucoup ! Car la conception des routes touristiques et les expériences positives et négatives allemandes, avec leurs réalisations pratiques, sont aussi utiles pour l'Anti-Atlas marocain. Bien sûr, la conception d'une telle «route touristique» devrait être développée professionnellement ; la coopération de beaucoup d'acteurs serait nécessaire ; des intérêts particuliers doivent être aussi pris en considération.

Les potentialités pour la création d'une ou deux routes touristiques en tant que « locomotive» et produit pour la commercialisation du tourisme culturel intérieur existent en abondance : Igoudar, granites, arganiers, euphorbes, paysages photogéniques, villages perchés, *souks* ruraux, existent en grand nombre et en bon état. Les éléments pittoresques du paysage culturel traditionnel comme les terrasses, les amandiers et les oasis fluviales, assurent un environnement d'une haute beauté. Des attractions géologiques et archéologiques comme les pierres précambriennes et les gorges étroites sont les points naturels forts. L'infrastructure routière est déjà bonne avec un réseau de routes goudronnées assez dense. Une infrastructure au moins passable et diversifiée (qui sera peut-être un peu à moderniser) existe déjà : des sites pour la restauration (cafés, restaurants) et des boutiques pour l'achat touristique (p.e. dans le centre de Tafraoute) ne sont que prudemment à développer pour le groupe cible décrit des touristes culturels. Des auberges de toutes qualités (de l'hôtel 4 étoiles au gîte d'étape modeste) existent déjà en grand nombre ; il faudrait en faire de la publicité pour les valoriser.

De cette diversité d'éléments d'attraction, les *igoudar,* les granites, les arganiers et les amandiers occupent la place de choix. A cet effet, ma proposition provisoire pour la première étape d'une mise en tourisme est celle de planifier, de développer et de faire une publicité basée sur des informations culturelles sérieuses, sous forme de cartes touristiques qu'on pourrait nommer « *Route des agadirs, des arganiers et des amandiers* ». Dans une deuxième

étape c'est l'obligation des acteurs marocains d'installer une signalisation afin de rendre visible cette route touristique. Dans le cadre de notre projet de recherche appliquée, maroco-allemand, sur les aspects d'un tourisme culturel -projet ayant démarré il y a un an - nous sommes prêts à contribuer à cet objectif avec la production d'une « Carte touristique de l'Anti-Atlas ».

Bibliographie :

Becker, Ch. (1993), «*Kulturtourismus - Eine Einführung*», In : Ch. Becker & A. Steinecke (éd.) : Kulturtourismus in Europa : Wachstum ohne Grenzen?, Trier, pp. 7-9 (= ETI-Studien, vol. 2).

Becker, P. (2000), «*Themenstraßen - am Beispiel der „Straße der Romanik"*», In : A. Dreyer (éd.), Kulturtourismus, München, Wien, pp. 137-150.

Demhardt, I. J. (2000), «*Verkehrslinien als touristische Attraktionen*», In: Ch. Becker & H. Job (éd.), Freizeit und Tourismus, Heidelberg 2000, pp. 64-67 (= Nationalatlas Bundesrepublik Deutschland, vol. 10).

Lessmeister, R. (2001), «*Die Romantische Straße - Modellfall einer touristischen Route?*», In : H. Popp (éd.), Neuere Trends in Tourismus und Freizeit, Passau 2001, pp.153-175 (= Bayreuther Kontaktstudium Geographie, vol. 1).

Popp, H. (2008), «*La « Route des Kasbahs*» - un produit touristique présaharien, In : H. Popp (éd.), Les pays du Maghreb. Contributions de la géographie humaine allemande, Bayreuth, pp. 68-77.

Steinecke, A. (2007), *Kulturtourismus. Marktstrukturen - Fallstudien - Perspektiven,* München, Wien.

Les Ksour du Sud-Est tunisien entre abandon, restauration et valorisation

Abdelfettah KASSAH
Laboratoire Syfacte
Faculté des Lettres et Sciences Humaines
Sfax -Tunisie

Introduction :

Stocker les aliments pour survivre était un souci constant pour les hommes à travers l'histoire et sous toutes les latitudes. Les formes, les modalités et les pratiques de conservation des produits alimentaires sont toutefois très variées. La construction de greniers collectifs, à l'allure défensive et fortifiée, constitue une des originalités du stockage des provisions par les populations sédentaires et semi-nomades des franges semi-arides du Maghreb.

Dans le sud tunisien et en Tripolitaine, ces greniers collectifs prennent l'appellation de *ksar*, ou gasr (pluriel *ksour*). Ces bâtiments ont été en réalité beaucoup plus que des magasins à provisions ou des coffres-forts pour des objets de valeur. Ils ont cristallisé la vie sociale, économique et culturelle sur ces franges.

Depuis plusieurs décennies déjà la fonction principale des greniers collectifs du sud-est tunisien a régressé progressivement puis elle a disparu définitivement. Détruits, abandonnés ou en ruine, les ksour constituent désormais un témoignage d'un autre âge dans où la famine et l'insécurité constituaient les préoccupations majeures des populations. Avec le développement du tourisme et la quête de nouvelles attractions autres que le balnéaire, les ksour ont constitué une curiosité susceptible d'être valorisée sur le plan touristique. Un mouvement de sauvegarde et de restauration des

ksour s'est déclenché, initié par les pouvoirs publics et relayé par des ONG et des acteurs privés.

La situation actuelle des ksour du sud-est tunisien présente une grande diversité: du ksar totalement rasé au ksar totalement "touristifié", en passant par des ksour partiellement ou totalement détruits, restaurés, ou valorisés. Dans la vie des ksour tunisiens, la phase actuelle est délicate et lourde de conséquences car le devenir de ces bâtiments se joue dans les attitudes et les actions (ou inactions) en cours. Les modifications que subissent les ksour sont profondes et irréversibles. Des choix judicieux sont donc nécessaires avant la disparition ou la défiguration définitive de ces héritages et témoins matériels de l'histoire locale et régionale.

Dans ce qui suit nous tâcherons de dresser un tableau de l'état actuel des ksour tunisiens, d'analyser les facteurs et les processus qui ont marqué leur évolution, d'étudier les attitudes et les pratiques à l'égard de ces bâtiments.

Dans l'hypothèse et la perspective d'une évolution comparable des agadirs marocains dont une grande partie est encore fonctionnelle, l'étude des ksour tunisiens pourrait servir de "laboratoire" pour dégager des enseignements, tirer des conséquences et décider d'actions à entreprendre.

1- Le Ksar: un choix et une nécessité :

Les greniers collectifs en Tunisie se localisent dans la région Sud-Est et se diffusent le long de la chaîne montagneuse de Matmata, Demmer, Labiodh (le *Jebel*) ainsi que sur des collines ou de petites éminences de la plaine (la *Jeffara)*.

Cette situation géographique se justifie par les conditions climatiques et les impératifs sécuritaires. La région est caractérisée par un climat semi-aride avec des précipitations faibles et irrégulières (entre 150 et 200mm/an). La production agricole est de ce fait aléatoire. Stocker les productions agricoles, en particulier orge, huile, figues et dattes, devient une nécessité pour survivre.

De même les conditions d'insécurité et l'éloignement du pouvoir central incitaient les populations locales, sédentaires et semi-nomades, à compter

sur elles-mêmes pour se défendre. C'est ce qui explique l'allure de forteresse des ksour de montagne qui sont les plus anciens (photo 1). (annexe)

Le contrôle de ces marges par le pouvoir colonial a établi de nouvelles conditions de sécurité et a favorisé la création de nouveaux ksour dans la plaine. Mais la création de ksour dans la plaine se faisait dans des conditions écologiques très fragiles. C'est ce qui a engendré un processus de désertification. Certains ksour de plaine ont été envahis par le sable et sont devenus ainsi inutilisables (photo 2). (annexe)

Dans l'ensemble, le ksar apparait à la fois comme un choix et une nécessité. Il s'agit de faire face aux aléas climatiques sur les marges arides et de gérer sur une longue période les récoltes agricoles. Dans ces régions les aléas climatiques engendrent une irrégularité de la production agricole et imposent le stockage pour subvenir aux besoins des années sèches.

De même les ressources agricoles et pastorales sont rares et précieuses. Elles sont l'objet de convoitises dans une région éloignée du pouvoir central et caractérisée par sa situation de carrefour et de point de passage entre le Machrek et le Maghreb, et entre le Sahara et les rivages de la Méditerranée.

Pour les nomades et semi-nomades, un facteur supplémentaire s'ajoute à ces considérations, celui de garder les provisions dans un lieu sûr lors des déplacements imposés par leur genre de vie. Ainsi la protection des ressources de survie dans un lieu sûr et bien gardé est un souci partagé par les sédentaires et les semi-nomades. Il n'est donc pas exact de rattacher le phénomène ksourien uniquement au genre de vie sédentaire ou uniquement au genre de vie nomade. Les *ksour* ont été construits et utilisés aussi bien par les sédentaires que par les semi-nomades. Mais il faut noter que l'existence du ksar est somme toute "un indicateur de richesse relative". Les régions arides ou trop pauvres n'ont rien ou presque à stocker. Les régions aux potentialités agricoles variées ont moins de soucis face aux aléas climatiques. Les récoltes y sont plus régulières et la population a moins besoin de vastes entrepôts.

Tous les ksour sont des greniers collectifs et n'ont servi d'abri ou d'habitat qu'exceptionnellement et occasionnellement. La fonction principale est le stockage. Mais les ksour ont d'autres fonctions non moins importantes (figure 1).

Il s'agit en effet de la fonction économique (échanges commerciaux, fabrication et réparation de matériel agricole, d'ustensiles), de fonction administrative et politique (accueil du représentant du pouvoir central, réunions du conseil de la tribu), de fonction culturelle (enseignement, rencontres et échanges d'informations, fêtes).

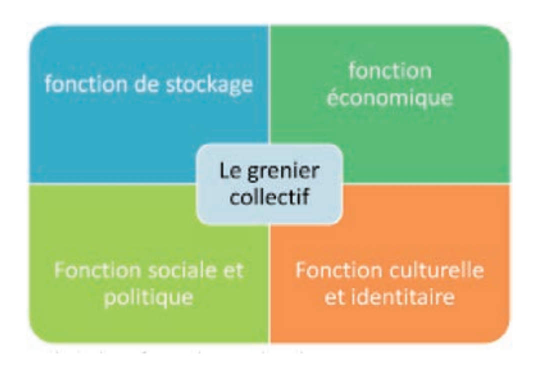


Figure 1. Diversité des fonctions des ksour

Ainsi le ksar constitue un élément marquant du territoire et polarise la vie du groupe. Il en constitue également l'emblème et le drapeau. La forme, l'allure, la grandeur du ksar est à l'image du poids sociopolitique du groupe ou de la tribu qui l'a construit. Il est objet de fierté et d'identification sociale.

2 - Unité et diversité des ksour :

Les ksour ont des points communs et des composantes identiques. Mais chaque ksar comporte sa propre originalité et constitue une interférence complexe entre données sociales, culturelles, économiques et environnementales. Tous les ksour comportent généralement les mêmes composantes architecturales qui répondent à certains besoins et usages.

- **L'entrée** : Chaque ksar est généralement pourvu d'une seule entrée, protégée par une porte sauf dans le cas des *ksour* de plaine où l'accès au *ksar* est possible par plusieurs entrées.

- **La *skifa*** : Il s'agit d'un petit couloir couvert, de quelques mètres de longueur, qui permet d'accéder à la cour. On y trouve généralement les ateliers du menuisier et du forgeron.
- **La cour** : Elle peut avoir diverses formes, circulaire, ovale ou rectangulaire selon le site et les disponibilités d'espace. Dans les *ksour* de montagne et de crêtes, la cour épouse la forme du socle sur lequel est bâti le *ksar*, généralement directement sur la dalle calcaire, sans fondations. Certains *ksour* possèdent une deuxième cour en cas d'extension, comme ksar Jouamaa, ksar Ouled Soltane, Ksar Ezzahra.
- **La *ghorfa*** : c'est la pièce ou cellule d'engrangement des produits agricoles. Chaque *ghorfa* appartient à une ou plusieurs familles. La porte de chaque *ghorfa* ouvre sur la cour. Seule une petite ouverture au fond de la *ghorfa* sert pour l'aération de la pièce. Chaque *ghorfa* est parfois séparée par de petites cloisons pour faciliter l'entreposage des denrées agricoles. Parfois un espace discret, *khannaba*, est aménagé entre deux *ghorfas* pour dissimuler des biens précieux tels que bijoux, testaments ou actes notariés.
- **Les étages** : les *ghorfas* sont disposées les unes sur les autres, parfois sur plusieurs étages. On accède aux étages supérieurs par des escaliers rudimentaires ou par des poutres de bois d'oliviers fixées dans le mur ou des pierres saillantes disposés à des intervalles réguliers pour permettre l'escalade. L'accès aux *ghorfas* supérieures n'est pas sans difficultés et demande souplesse et acrobatie.

De l'extérieur, le *ksar* offre un aspect massif et défensif. De loin il se confond parfois, par sa forme et sa couleur, avec le relief environnant et devient difficile à distinguer. Ce camouflage contribue aux qualités défensives du *ksar*.

Dans le détail et en affinant l'analyse, les ksour présentent une étonnante diversité en fonction des sites, des potentialités agro-pastorales locales, des structures tribales et communautaires, des aléas de la conjoncture historique et des modifications subies. Chaque ksar constitue un cas unique et exceptionnel. C'est pour cette raison qu'il est difficile de dresser une quelconque typologie. Cependant dans un souci de clarification pédagogique

il est possible de classer les ksour en trois groupes aux spécificités comparables (tableau 1).

Tableau 1 : les types de ksour

Types	**Date de construction**	**Accessibilité**	**Nombre d'étages**	**Nombre d'éntrées**
Ksar de crête	Très ancien	Très difficile	Plusieurs	Une seule
Ksar de montagne	Ancien 16-18è	difficile	Plusieurs	Une seule
Ksar de plaine	Récent 19-20è	facile	Un seul	Plusieurs

Qu'ils soient de crêtes, de montagnes ou de plaines, anciens ou récents, tous les ksour ont connu un processus d'abandon de leur fonction de stockage et ont subi des dégradations plus ou moins accentuées.

3 - Un processus d'abandon et de dégradation :

Avec l'instauration de la colonisation à la fin du XIXème siècle une série de bouleversements politiques, économiques et socio-territoriaux ont engendré un dysfonctionnement de l'institution ksourienne et une perte progressive de sa raison d'être. L'abandon progressif des ksour en tant que greniers collectifs, mais aussi en tant que centres de services et d'échanges, a entraîné leur décadence et leur délabrement. Au lendemain de l'indépendance, la dissolution des structures tribales au profit d'un état national centralisateur et les soucis d'un aménagement urbain moderne, ont accéléré le processus de délabrement et de destruction des ksour.

A travers l'histoire, le pouvoir central a été le pire ennemi des institutions ksouriennes car elles symbolisaient l'autonomie, l'indépendance et la cohésion de petits groupes récalcitrants à son autorité. Le pouvoir hafside a déjà cherché à s'assurer le contrôle de cette région par l'intermédiaire de la tribu des Ouled Debbab qui a joué en quelque sorte le rôle d'une tribu makhzen (Hassan, M. 1999, p.146). Sous les turcs, à la suite du refus des tribus de jebel Demmer de payer l'impôt, Mohammed Bey attaque la kasbah

des Hamdoun à Ghomrassen et soumet la population à son autorité (Louis, A. 1975, p.29). A l'époque coloniale et avec la montée de la résistance nationale, des ksour ont servi de refuge pour les militants. C'est ce qui a attiré bombardements et destructions.

La main mise du pouvoir sur ces marges présahariennes et leur rattachement à une administration centrale ont souvent accéléré l'abandon du ksar. La paix, la sécurité, l'administration régulière, l'accessibilité des routes font perdre aux greniers fortifiés leur raison d'être. C'est le principal changement apporté par "la pacification coloniale" et la politique d'"apprivoisement" des indigènes (Macquart 1937, p.287). En effet la politique de sédentarisation des nomades et semi-nomades à l'époque coloniale a encouragé l'abandon des greniers éloignés et difficilement accessibles au profit de nouveaux ksour dans la plaine. Dans une deuxième étape, les greniers collectifs sont abandonnés au profit de greniers familiaux. C'est la consécration de l'éclatement de la tribu qui va connaître son aboutissement au lendemain de l'indépendance.

Le progrès de l'individualisme familial et l'éclatement de la tribu sont également des causes de déclin des ksour. Ce processus a été accéléré par l'état tunisien indépendant soucieux de la cohésion nationale et de l'unité de la jeune nation. Ainsi une série de mesures ont été prises pour accélérer le processus de dissolution des structures tribales: privatisation des terres collectives, dissolution des structures de gestion de la tribu (la *jemaa ou miad*), création de nouveaux centres de sédentarisation dans la plaine et la périphérie du Jebel (Médenine, Tataouine, Ben Gardane).

Toutes ces évolutions ont engendré l'abandon des ksour. Ceux tombés en ruines sont devenus gênants pour la santé publique et pour le développement urbain des nouvelles agglomérations. Ils ont été simplement rasés pour laisser la place à de nouveaux quartiers et à de nouvelles fonctions. C'est le cas de la plupart des ksour de Médenine, Zarzis, Ben Gardane et Béni Khédache.

Le nouveau centre urbain de Ben Gardane a attiré dès le début du XXème siècle les semi-nomades Touazin qui étaient installés aux environs de Médenine. Ils ont donc cessé de stocker dans les ksour de Médenine au profit de leurs nouveaux ksour à Ben Gardane. Ce mouvement a entraîné

inéluctablement le délabrement et la ruine de nombreux ksour de Médenine. Ce sont tout d'abord les *ghorfas* supérieures et difficiles d'accès qui sont abandonnées. Ce sont par la suite des ksour entiers qui se vident de leurs usagers, de leurs propriétaires et de leurs gardiens.

L'état des ksour de Médenine était tellement déplorable que la destruction s'imposait comme le moindre mal pour assurer des conditions acceptables d'hygiène et de sécurité: accumulation de fumier, de détritus et de déchets, murs menaçant de s'écrouler, *ghorfas* aux toits effondrés, ksour qui ne sont plus entretenus ou surveillés après avoir perdu leur fonction initiale de stockage. La destruction de ces ksour a profité à la ville de Médenine en fournissant des terrains à bâtir à proximité du centre ville.

Cette évolution inéluctable n'en constitue pas moins la perte définitive et irrécupérable d'un patrimoine unique et exceptionnel. Seul trois ksour ont aujourd'hui survécu à Médenine dont un a été transformé en musée.

Tous les ksour sont donc abandonnés depuis plusieurs décennies déjà. Cependant l'évolution qui a suivi cet abandon est très différente en fonction des ksour. Nous pouvons distinguer quatre types d'évolution (figure 2).

A - Des ksour totalement détruits et dont les traces ont parfois complètement disparus. Il n'est même pas possible d'estimer leur nombre ou leur importance.

B - Des ksour abandonnés, dans un état de ruine plus ou moins avancé selon la date de leur abandon et leur état initial. Mais dans tous les cas le processus de dégradation de ces ksour s'effectue à un rythme accéléré et inquiétant. Sur une centaine de ksour que compte le sud-est tunisien, ces ksour abandonnés, en ruine et sans aucun usage, représente environ les deux tiers.

C - Des ksour abandonnés mais restaurés. Ils représentent environ le un tiers des ksour recensés.

D - Des ksour restaurés et valorisés totalement ou partiellement : Ils sont environ une dizaine totalement ou partiellement valorisés à d'autres usages, en particulier touristiques.

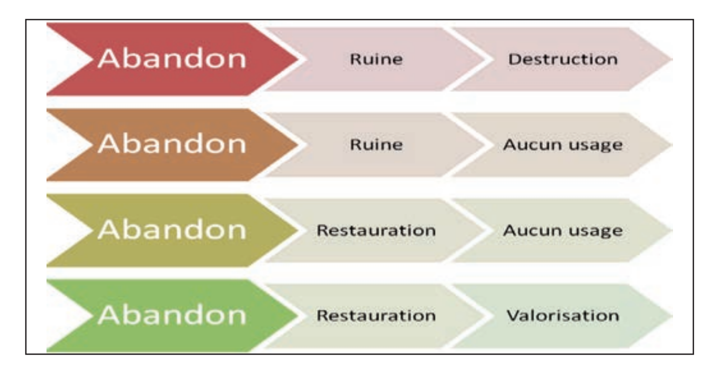


Figure 2 : types d'évolution des ksour tunisiens

4 - La restauration: une prise de conscience tardive mais salutaire :

La prise de conscience a débuté dans les années 60 avec l'intérêt porté par les touristes à ces bâtiments d'un autre âge et à l'aspect énigmatique et fascinant. L'aménagement des premières zones touristiques sur le littoral, au profit des nouvelles vagues de touristes européens, a enclenché des circuits touristiques de plus en plus fréquents pour découvrir et admirer les curiosités et attractions du Sud intérieur (maisons troglodytiques, villages berbères et *ksour*). La chaîne de Matmata-Demmer devenait ainsi un point de passage apprécié avant la découverte du Sahara, des chotts et des oasis. C'est le début des premières restaurations et réutilisation des ksour à des usages touristiques : Ksar Ouled Soltane, Ksar Ouled Debbab, Ksar Hadadda.

Dans les décennies suivantes la prise de conscience s'est élargie progressivement aux élites locales, aux décideurs et aux ONG. Les motivations dépassent désormais le seul intérêt touristique, bien que celui-ci demeure primordial et prioritaire. Il s'agit de plus en plus d'un patrimoine à préserver compte tenu de ses valeurs architecturales, esthétiques, culturelles et identitaires.

Le regard positif de l'Autre (touriste, européen, chercheur, artiste, intellectuel) a incité la population locale à porter un nouveau jugement sur son ksar, son passé et son devenir. De même la prise de conscience à l'échelle internationale de l'importance du patrimoine culturel, sous toutes ses formes, s'est diffusée progressivement dans les pays du Sud. Les ksour devenaient ainsi un atout pour le développement local et régional.

Cependant la prise de conscience de la valeur inestimable de ce patrimoine ne s'est pas encore généralisée à l'ensemble de la région. La majorité des ksour n'est pas encore touchée par ce mouvement de restauration. C'est ce qui pose des interrogations concernant leur devenir mais incite également à l'espoir d'une restauration convenable qui préserverait l'authenticité et l'originalité de ces derniers témoins d'un passé récent.

Les acteurs impliqués dans la restauration des ksour sont nombreux: promoteurs privés, populations locales, ONG et pouvoirs publics. Ces derniers demeurent de loin les principaux initiateurs, bailleurs de fonds et exécutants de ces actions de restauration. Il s'agit en particulier de l'Institut National du Patrimoine, de l'Agence de mise en valeur du Patrimoine et de Promotion Culturelle, du conseil régional du gouvernorat de Médenine, du conseil régional du gouvernorat de Tataouine, du Commissariat Régional au développement Agricole à Tataouine, du Programme de Développement agropastoral et Promotion des Initiatives locales à Tataouine.

Les informations disponibles concernant les ksour restaurés et les fonds allotis à ces actions restent lacunaires et contradictoires. Il n'en demeure pas moins que certains enseignements peuvent être dégagés. Les actions de restauration ont inégalement touché les ksour de la région. Sur les 92 ksour inventoriés dans le cadre du projet tuniso-allemand, *seul un tiers* des ksour a bénéficié d'interventions publiques ou privées d'importance très inégale.

Certains ksour ont été privilégiés et ont bénéficié de financements relativement plus importants et d'actions très variées qui se sont poursuivies sur plusieurs années: Ksar El Guédim, Ksar Ouled Soltane, Ksar Médenine, Ksar El Hallouf, Ksar Meguabla, Ksar Ezzahra, Ksar Aouadid, Ksar Sidi Makhlouf. En revanche d'autres ksour n'ont reçu que des financements réduits et n'ont bénéficié que d'actions ponctuelles et tardives: Ksar Béni Barka, Ksar Om Ettamr, Ksar Ouled Oun, Ksar Ouled M'hemed, Ksar Ouled Boujlida, Ksar Béni Ghdir, Ksar Tlalet.

Le choix des ksour à restaurer et les priorités dans la restauration ne relèvent pas d'un inventaire systématique, ni de critères bien établis. Ce sont en particulier les ksour fréquentés par les touristes et qui commencent à avoir

une certaine célébrité qui sont touchés. Ce sont ensuite les ksour proches des agglomérations urbaines, en particulier les chefs lieux de gouvernorat Médenine et Tataouine, qui sont restaurés dans le cadre de l'aménagement urbain et de l'amélioration du cadre de vie.

Ce n'est que tardivement et avec un financement modeste que des ksour de grande valeur sont touchés. Ainsi ce n'est qu'en 2008 que les ksour de Mrabtine, Béni Barka, Méguabla ont été touchés par la restauration avec des budgets toutefois modestes.

Il est certain que la restauration est une opération coûteuse qui nécessite une grande expertise et un savoir-faire. Les fonds allotis à ces actions sont manifestement insuffisants. Compte tenu de l'état de dégradation très avancé de certains ksour, de leur éloignement des routes et des difficultés d'accès, leur restauration n'est même pas envisagée. La restauration est parfois entreprise non pour répondre à un objectif culturel et à la sauvegarde d'un patrimoine, mais plutôt pour répondre à un objectif social : procurer de l'emploi et contribuer au développement local.

Dans la plupart des cas les actions de restauration ne sont précédées d'aucune étude architecturale, archéologique ou sociologique. Des interventions réalisées à la hâte et sans étude préalable provoquent parfois des dégâts irréparables. Dans le ksar Guédim les inscriptions, ornements intérieurs et décors des *ghorfas* qui faisaient la richesse et l'originalité de ce vieux ksar, sont en grande partie couverts par une nouvelle couche de mortier ou simplement détruits.

La restauration n'est pas suivie d'études ou de projets de valorisation et de réutilisation. C'est pour cette raison que les actions coûteuses de restauration ne profitent pas toujours aux édifices concernés. Quelques années après la restauration les bâtiments nécessitent de nouvelles interventions.

Derrière les incertitudes qui planent sur l'avenir des ksour, même ceux restaurés, se trouvent un problème majeur: celui de la valorisation et de la nouvelle fonction de ces bâtiments après l'arrêt de leur fonction en tant que greniers collectifs. Le tourisme a été et demeure la principale option pour redonner une nouvelle vie et une nouvelle vocation à ces édifices. Plusieurs

expériences d'aménagement et de valorisation touristiques ont été tentées avec toutefois des résultats modestes.

5 - La valorisation des ksour restaurés : acquis et défis :

Depuis l'époque coloniale, comme en témoignent des cartes postales de l'époque, les ksour attiraient les visiteurs qui s'y promenaient et admiraient ces édifices curieux et énigmatiques. Le nombre de cartes postales présentant certains ksour est révélateur de leur visite fréquente et précoce: tels les ksour de Médenine, Om Ettamr, Béni Barka. En revanche des ksour d'une grande valeur esthétique, architecturale, environnementale et sociale étaient ignorés. La préférence pour tout ce qui est berbère apporte des éléments d'explication à cette fréquentation inégale des sites: les villages berbères de Douiret, Chenini et Guermassa étaient ainsi particulièrement appréciés. L'accessibilité, l'état des routes ou encore les rapports entre population locale et administration coloniale apportent également d'autres éléments de réponse.

Avec l'avènement du tourisme de masse, la visite des ksour décrits par les guides de voyage devenait incontournable pour profiter pleinement de son voyage. Ainsi la visite du ksar était la forme de valorisation touristique la plus ancienne et la plus répandue. Elle ne nécessite aucun aménagement préalable du ksar et n'exige pas d'être accompagné par un guide expérimenté. Cependant la mise en tourisme des ksour du sud tunisien a varié par la suite: du ksar visité et photographié au ksar "touristifié" (figure3).

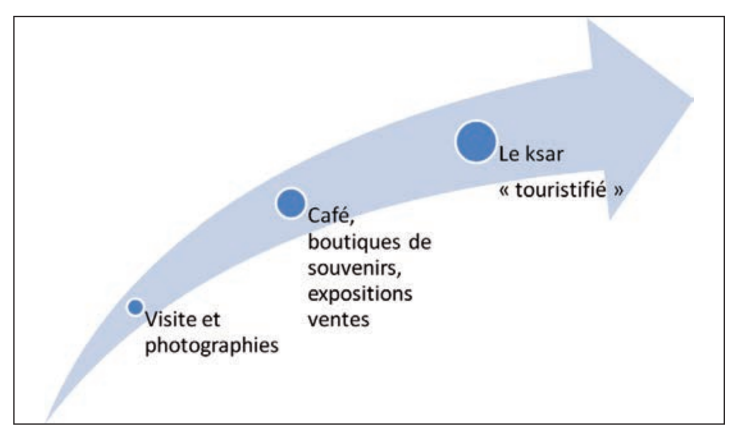


Figure 3. Formes de mise en tourisme des ksour tunisiens

Photographier le ksar ou se faire photographier dans son décor donne déjà une sensation forte au touriste. Un grand nombre de ksour inclus dans les circuits touristiques sont dans ce stade rudimentaire de valorisation touristique.

D'autres formes de valorisation touristique plus intensives ont commencé à voir le jour depuis le début des années 70. Certains ksour étaient encore fonctionnels c'est pour cette raison qu'André Louis recommandait de se faire accompagner par une personne de la région car "c'est souvent une indélicatesse d'y pénétrer sans être accompagné" il n'en demeure pas moins que l'aménagement de deux ksour en gîte d'étape a déjà commencé (Ksar Hadadda et Ksar Ouled Debbab) pour "permettre au visiteur de se dépayser et de se mettre dans l'ambiance de la région" (Louis A. 1975 p.338-339).

Aujourd'hui encore beaucoup de ksour sont visités mais seulement une dizaine est fréquentée régulièrement par les touristes dans le cadre de circuits organisés par les agences de voyage ou par de petits groupes et visiteurs individuels. Il s'agit des ksour suivants: Médenine, Om Ettamr (photo 8), El Hallouf, Joumaâ, Hadadda, El Ferch, Tlalet, Ouled Debbab, Ouled Soltane et Ezzahra.

Ksar Hadadda (photo7) a connu plusieurs expériences de valorisation touristique. Il a été le lieu de tournage d'un épisode du film "star war". C'est ce qui lui a donné une certaine notoriété. Mais après plusieurs années de mise en tourisme le délabrement et la défiguration ont touché l'édifice. Il a beaucoup perdu de son charme et de son authenticité.

La plupart des ksour cités bénéficie d'une valorisation touristique minimale: visite et prise de photos. Après plusieurs expériences un seul ksar est encore entièrement aménagé et mis en tourisme: ksar Ouled Debbab. C'est qui dénote des difficultés à valoriser touristiquement un patrimoine culturel aux caractères particuliers.

La valorisation touristique constitue une option possible mais pas nécessairement unique. Un besoin d'imagination et de créativité se fait sentir pour donner une nouvelle vie et une nouvelle vocation aux ksour. Il doit s'inspirer de la sagesse du passé et tirer profit des innovations technologiques les plus performantes. Il doit également associer les efforts

de tous les acteurs et toucher aussi bien les dimensions économiques et sociales que les dimensions culturelles et symboliques.

Conclusion : le patrimoine ksourien un héritage architectural et un système de valeurs

L’étude de l’évolution et de la situation des ksour tunisiens permet de dégager certains enseignements et tendances. L’abandon des greniers collectifs a été le résultat de la décomposition des structures tribales et communautaires, de l’irruption d’une économie marchande et monétaire, de l’accélération des mobilités, et du changement rapide des modes de vie et de consommation. Les territoires semi-arides, aux potentialités agro-pastorales limitées, ont été davantage marginalisés et dépeuplés.

Après une période d’insouciance, de laissez faire et de destruction, un nouveau regard est porté sur les ksour. Ils sont désormais restaurés, récupérés, valorisés et parfois revendiqués en tant que symboles de l’identité territoriale et communautaire. Cette évolution, quoique tardive, est salutaire pour le devenir des ksour.

Le processus de conservation, de restauration et de valorisation des ksour est enclenché. Il ne pourra que profiter à la région, à son héritage culturel et à son avenir. Plusieurs acteurs participent à ces actions: organismes publics, ONG, collectivités locales, promoteurs privés.

Le tourisme constitue pour le moment une option privilégiée dans les projets de valorisation des ksour. Cette option a toutes fois ses limites dans la mesure où les soucis de rentabilité ont engendré parfois la défiguration de ces monuments, la folklorisassions du patrimoine culturel immatériel et l’exclusion des communautés propriétaires et fondatrices de ces institutions.

Il apparaît évident que la mise en tourisme des ksour doit se faire avec beaucoup de prudence, en association et en concertation avec les communautés locales. Un effort de créativité et d’innovation est également nécessaire pour trouver de nouvelles fonctions et vocations à ces bâtiments fascinants et énigmatiques.

La quête de rentabilité économique des investissements consentis dans les projets touristiques et les travaux de sauvegarde est certainement fondée et

légitime. Cependant la dimension immatérielle des ksour n'est pas moins féconde et riche. Elle mérite les sacrifices de la collectivité. En effet les valeurs associées aux institutions ksouriennes méritent d'être sauvegardées et transmises aux générations futures.

Il s'agit en particulier de:

- l'autosuffisance alimentaire,
- la solidarité communautaire,
- la gouvernance locale,
- l'attachement au territoire,
- l'adaptation à l'environnement,
- la préservation et le développement des savoir-faire locaux
- la maîtrise technologique.

Ce sont des valeurs, des idéaux et des orientations stratégiques d'une étonnante actualité. C'est dans cette perspective globale et futuriste que la préservation du patrimoine ksourien mérite d'être reconsidérée.

Bibliographie :

Arena, M. Raffa, P. (2007), *Ksour della regione di Tataouine*, Edizioni Kappa Roma.

Baklouti, N. (2000), *Vers les pays des ksour,* [In: Ifriqiya Treize siècles d'art et d'architecture en Tunisie. Tunis, Démetér Edisud] p.250-277.

Ben Ouezdou, H. (2001), *Découvrir la Tunisie du Sud* : *De Matmata à Tataouine, Ksour, jessour et troglodytes, Tunis*.

Despois, J. (1953), «*Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord*», Les Cahiers de Tunisie, N° 1, p. 38-60.

Golany, G.S. (1988), *Earth-Sheltered dwellings in Tunisia*, ancient lessons for modern design; USA Delaware Press.

Hassan, M. (1999), *El Madina walbadiya bi Ifriqiya fil ahd el Hafsi* [la ville et la campagne en Ifriqiya à l'époque hafisde], Tunis, Publications Faculté des Sciences Humaines et Sociales, Université Tunis 1.

Laroussi, K. (2008), «*Le Gasr, vestige des temps nomades*», Revue des régions Arides, N°20; Actes de l'atelier diversité du patrimoine culturel et naturel dans le Sud-Est tunisien: problématique de la conservation/valorisation, p.47-96.

Louis, A. (1965), «*Greniers fortifiés et maisons troglodytes : Ksar-Djouama*», IBLA, Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabes, N° 112, p. 373-400.

Louis, A. (1971), «*Habitat et habitations autour des Ksars de montagne dans le Sud Tunisien*», IBLA, Revue de l'Institut des Belles Lettres Arabes N° 128, p. 123-148.

Louis, A. (1975), *Tunisie du Sud. Ksars et villages de crêtes,* Publications du Centre de Recherches et d'Etudes sur les Sociétés Méditerranéennes, Série : Études Tunisiennes, Paris, CNRS.

Maquart, Capitaine (1937), «*Etude sur la tribu des Haouïa Territoire de Médenine*», Revue Tunisienne, N° 30, p. 253-297.

Moumni, Y. (1998): «*Conservation du patrimoine et développement l'insertion du phénomène de Ksar dans le développement des régions arides du sud-est tunisien*», Revue des Régions Arides, N°10, p. 93-106.

Mrabet, A. (2004), *La Tunisie du Sud, Sites et monuments, Tunis*, Ministère de la culture, Agence de mise en valeur du patrimoine et de promotion culturelle.

Popp, H. Kassah, A. (2010), *Les ksour du Sud tunisien, Atlas illustré d'un patrimoine culturel*, Bayreuth, Naturwissenschaftliche Gesellschaft.

Zaïed, A. (2006), Le monde des ksours du Sud-est tunisien, Tunis, Centre de Publications Universitaires.

Zouari, M. (2008), «*Les ksour du Sud-Est tunisien: décors importants et variés mais en danger*», Revue des régions Arides N°20; Actes de l'atelier diversité du patrimoine culturel et naturel dans le Sud-Est tunisien: problématique de la conservation/valorisation, p.33-40.



Photo 1 : Ksar Béni Barka au sommet d'une butte (CL. auteur)



Photo 2 : un Ksar de plaine partiellement ensablé, Ksar el Gaâ (CL. auteur)



Photo 3 : un des plus anciens Ksour, Ksar Guédin (CL. auteur)



Photo 4 : un ksar abandonné et en ruine, Bou Harida (CL. auteur)



Photo 5 : un ksar abandonné et en ruine, Maaned (CL. auteur)



Photo 6 : un ksar restauré et non valorisé, El Morra Dghaghra (CL. auteur)



Photo 7 : un ksar restauré et mis en tourisme, Hadadda (CL. auteur)

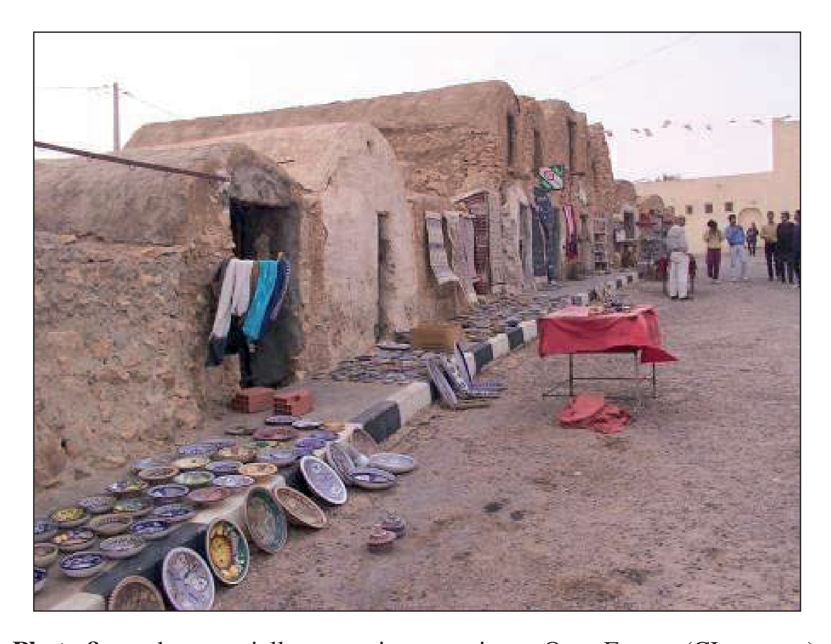


Photo 8 : un ksar partiellement mis en tourisme, Oum Ettamr (CL. auteur)

La valorisation touristique des ksour du Sud-Est tunisien : Essai[1]

Zayed HAMMAMI
Laboratoire Syfacte. FLSH. Sfax

Le Sud-Est tunisien est constitué de trois gouvernorats : Gabès, Médenine et Tataouine. Cette région contient l'un des plus importants pôles touristiques du pays : Djerba-Zarzis. Le produit touristique offert est essentiellement balnéaire. Dans le cadre de la diversification du produit touristique, à l'échelle nationale et régionale, le développement du tourisme culturel et la valorisation du patrimoine sont envisagés.

Les greniers collectifs, appelés ksour, pluriel de ksar, constituent l'une des principales potentialités existantes. Leur spécificité architecturale et la valeur des paysages environnants, représentent des atouts touristiques majeurs.

Nous tâcherons dans ce qui suit de dresser un bilan des expériences de valorisation touristique de ces ksour.

1- Les ksour du Sud-Est tunisien: état des lieux :

Dans le cadre du projet de recherche scientifique tuniso-allemand, nous avons participé en tant qu'enquêteur au travail de terrain pour réaliser l'inventaire des greniers collectifs du Sud-Est tunisien. Les premiers résultats de ce projet sont publiés en 2010 dans un ouvrage intitulé « Les

(1) - Cet article est le fruit d'une participation au projet de recherche tuniso-allemand sur les greniers collectifs du Sud-Est tunisien dirigé par le Prof. Herbert Popp de l'Université de Bayreuth en Allemagne et le Prof. Abdelfettah Kassah de l'Université de Sfax en Tunisie. Je tiens à remercier mes deux professeurs pour leur confiance et leurs enseignements. J'assume seul le contenu et les opinions exprimées dans cet article.

ksour du Sud tunisien : Atlas illustré ont été recensé d'un patrimoine culturel». Au total, 92 ksour dans la zone d'étude.

Sur le plan administratif, les ksour se localisent dans les deux gouvernorats de Médenine et de Tataouine (tableau 1).

Tableau n°1: La répartition des ksour du Sud-Est tunisien.

Délégation	*Nombre des ksour*
Béni Khédache	24
Médenine Nord	9
Total gouvernorat Médenine	**33**
Bir Lahmar	6
Ghomrassen	7
Tataouine Nord	15
Smar	11
Tataouine Sud	20
Total gouvernorat Tataouine	**59**
Total Sud Est tunisien	**92**

Source : Projet tuniso-allemand et traitement personnel, 2009.

Au niveau de leurs sites, les ksour se concentrent surtout dans le jebel et les piémonts. Le nombre des ksour dans la plaine de la Jeffara est faible.

L'état de ces édifices est très différent. Un grand nombre de greniers collectifs est dans un état de dégradation avancé. Pour décrire et classer l'état du bâti nous avons adopté un indicateur simple: "le taux d'effondrement" Te, selon cette formule: Te = (Ni/N) x100.

Dans lequel:

- Ni : correspond au nombre de ghorfas effondrées dans le ksar. Le dénombrement des ghorfas effondrées est approximatif. Considérer une ghorfa effondrée est un jugement qualitatif basé sur l'observation.

- N : correspond au nombre total des ghorfas dans le ksar.

Les ksour peuvent être répartis en trois classes selon l'état de délabrement plus ou moins avancé:

A - Des ksour à taux d'effondrement inférieur à 25%:

Dans cette classe nous trouvons deux types de ksour : ceux qui sont totalement restaurés tels que ksar Ouled Oun, ksar Kédim, ksour de Médenine, ksar Ouled Soltane. Nous trouvons également les nouveaux ksour ou « ksours Jedids » tels que ksar Abiar Oued El Khil, ksar Bir El Ahmar, ksar Remtha. Ceux-ci sont récemment construits. Leur architecture récente associée à leur usage en tant que souks (marchés) leur ont permis d'être conservés en bon état.

B - Des ksour à taux d'effondrement dépassant 75% :

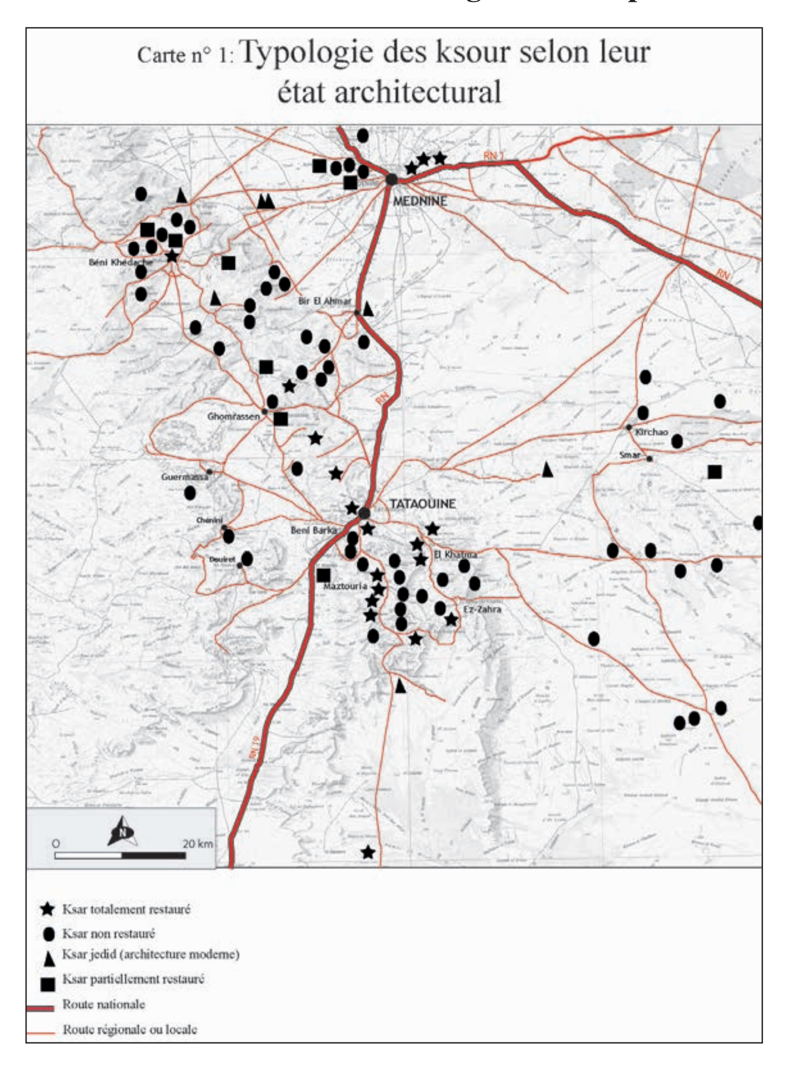
Dans cette catégorie figurent les ksour les plus anciens. Parmi ceux-ci, nous trouvons des greniers fortifiés totalement effondrés tels que ksar Ouled Ben Youssef et ksar Rodha. Ces ksour sont difficilement accessibles : ksar Khier, ksar Ouled Bouabid, ksar Guermassa et ksour Guettoufa (Ajerda et Jlalta) sont les meilleurs exemples. Les ksour Boughali présentent un cas exceptionnel. C'est un ensemble gigantesque de greniers familiaux. Actuellement, le grenier est transformé en zone d'habitat insalubre et de rejet des déchets. Les ksour de Khoukha et Ghoula (situés à Métameur) sont des ksour de plaine détruits lors de la politique moderniste des années 1960.

C - Des ksour à taux d'effondrement variant entre 25 et 75% :

Nous considérons que cette classe est la plus importante. Elle comporte des ksour qui peuvent être touchés par les travaux de restauration. Dès que ce taux dépasse 25%, le grenier devient menacé. Le processus d'effondrement s'accélère vite. Dans quelques années, le ksar risque l'éboulement. Dans la majorité des cas, un grenier collectif dont le taux d'effondrement n'a pas dépassé 75% peut être sauvé. Cette classe regroupe

des ksour attractifs qui peuvent être restaurés et exploités dans le tourisme culturel. Ksar Maâned, ksar Tounket et ksar Ouled Mahdi sont les meilleurs exemples. Les interventions sont nécessaires pour sauver ces édifices. En examinant la liste des ksour existants dans cette classe, nous percevons des ksour partiellement restaurés tels que ksar Hallouf et ksar Jouamâa. Ceci nous emmène à aborder la question de l'importance et des limites de la restauration partielle des ksour.

2 - Une restauration insuffisante et inégalement répartie :



Sur le plan de la restauration, nous pouvons distinguer trois types de ksour : des ksour totalement restaurés, des ksour partiellement restaurés et des ksour non restaurés. Au total, 27 ksour sont touchés, dont 18 sont totalement restaurés. Les causes de cette situation sont multiples. Le coût de la restauration est très élevé. Pour cette raison, il est nécessaire d'effectuer le choix au niveau des actions de restauration.

La répartition spatiale des ksour restaurés est très inégale entre les deux gouvernorats de Médenine et Tataouine. La majorité des ksour de Médenine (surtout de Béni Khédache) sont partiellement restaurés, alors qu'à Tataouine Nord et Sud, la restauration est totale. Les budgets disponibles et les acteurs intervenants dans les actions de restauration permettent d'expliquer ces différences.

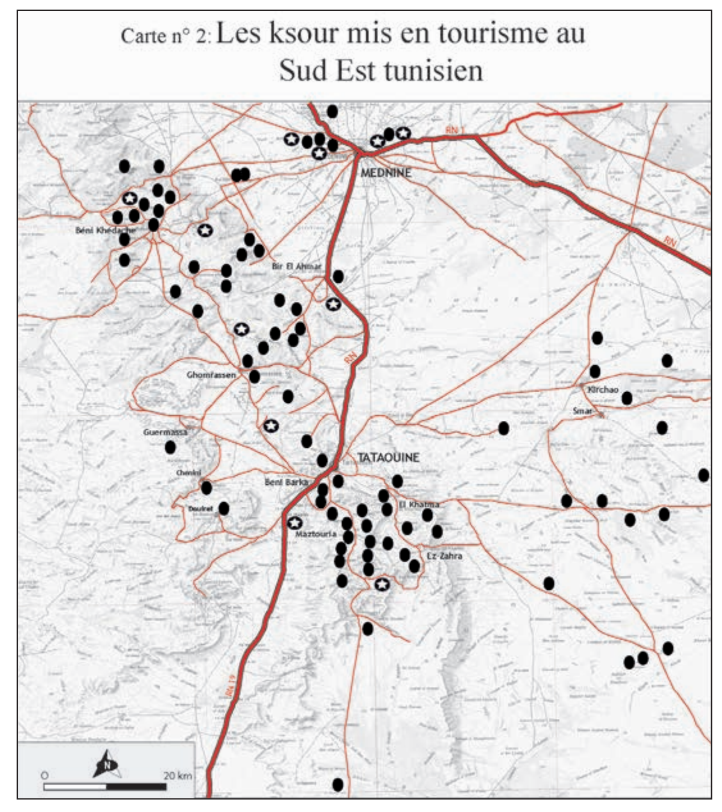
Dans le gouvernorat de Tataouine, les travaux de restauration des ksour sont les plus anciens. Ainsi ksar Kédim a bénéficié de 230 milles dinars(2) depuis 1994. L'Agence de Mise en Valeur du Patrimoine et de la Promotion Culturelle (AMVPPC) a consacré 50 milles dinars pour la restauration des ksour de Tataouine. Dans le gouvernorat de Médenine l'intervention de cette institution publique est limitée. L'Institut National du Patrimoine (INP) a également largement investi dans la restauration des ksour de Tataouine, alors qu'à Médenine, il n'intervient dans la majorité des cas que par le financement de la main d'œuvre spécialisée.

De même le Programme de Développement Agropastoral et Promotion des Initiatives locales à Tataouine (PRODSUD) a pris en charge la restauration complète de cinq ksour. Il a également financé partiellement la restauration de trois autres greniers collectifs.

Au total, bien que les efforts soient considérables, un grand travail reste à faire pour préserver ce patrimoine spécifique et unique. La valorisation des ksour restaurés est également très différente entre les deux gouvernorats. Paradoxalement ce n'est pas là où les ksour sont les plus sauvegardés qu'ils sont les plus valorisés. La mise en tourisme demeure la forme de valorisation dominante.

(2) - Le dinar tunisien équivaut à environ 0,5 euro.

3 - La mise en tourisme des ksour: formes, acteurs et modalités :



Carte n° 2: Les ksour mis en tourisme au Sud Est tunisien

Le nombre total des ksour mis en tourisme est encore limité. Il ne dépasse pas onze, formant ainsi 12% du total des greniers du Sud-Est tunisien (tableau 2). Le nombre de ksour mis en tourisme dans le gouvernorat de Médenine est légèrement supérieur à celui du gouvernorat de Tataouine, malgré l'importance du nombre total des ksour et de ceux qui ont été restaurés dans ce dernier gouvernorat.

Les dates de mise en tourisme des ksour sont différentes. Certains ksour sont exploités depuis les années 1960, alors que d'autres sont récemment mis en tourisme. Ceci montre que le processus de mise en tourisme est en cours et prend plusieurs formes et intéresse plusieurs acteurs.

Tableau n°2 : Les ksour mis en tourisme dans le Sud-Est tunisien.

Nom du ksar	Localisation délégation	Accessibilité	Exploitation touristique	Situation actuelle
K. Hallouf	Béni Khédache	Route goudronnée	1992-2006	Fermé
K. Jouamâa	Béni Khédache	Piste aménagée	2006-2008	Fermé
K. El Ferch	Ghomrassen	Route goudronnée	Depuis 1996	Fonctionne
K. Ouled Dabbeb	Tataouine Sud	Route goudronnée	Depuis 1960	Fonctionnel
K. Ouled Soltane	Tataouine Sud	Route goudronnée	Depuis 1990	Fonctionnel
K. Métameur ouled Meftah	Médenine Nord	Route goudronnée	Depuis 1980	Fonctionnel
K.Métameur Ouled Abdallah	Médenine Nord	Route goudronnée	1986	Fonctionnel
K. Médenine : Ouled Brahim	Médenine Nord	Route goudronnée	Depuis 1960	Fonctionnel
K. Médenine : Lobbeira	Médenine Nord	Route goudronnée	2006	Fonctionnel
K Haddada	Ghomrassen	Route goudronnée	Depuis 1967	Fonctionnel
K. Ouled Boubaker	Bir Lahmar	Route goudronnée	2009	Fonctionnel

Source : Projet tuniso-allemand et enquête personnelle, 2009

Le facteur déterminant pour la valorisation touristique est l'accessibilité des ksour. Ceci explique l'inexploitation des ksour très attractifs sur le plan architectural, esthétique et même historique mais difficilement accessibles. Ces greniers collectifs sont entrés dans un processus de dégradation irréversible.

La mise en tourisme des ksour est très variable, d'un ksar à un autre et d'une période à une autre. L'exploitation touristique du ksar peut être minimale ou maximale selon le nombre de ghorfas exploitées à des usages touristiques.

- L'exploitation minimale : Ce type concerne la majorité des ksour mis en tourisme. Le nombre des ghorfas exploitées dans l'activité touristique ne dépasse pas une trentaine au maximum. Le service offert le plus fréquent est le café. En second lieu, on trouve les boutiques d'artisanat. La forme dominante du statut d'exploitation des ghorfas est : soit la propriété par achat ou par héritage, soit la location. Le capital nécessaire y est faible. A titre d'exemple, la location d'une ghorfa destinée à la vente d'articles artisanaux à ksar Ouled Brahim ne dépasse pas trente dinars par mois. Pour le cas du café du ksar Ouled Soltane, la location mensuelle ne dépasse pas cent dinars.

- L'exploitation maximale : Ce type d'exploitation concerne deux ksour seulement : ksar Haddada et ksar Ouled Dabbeb. Le nombre des ghorfas exploitées est si élevé que l'architecture de ces ksour est profondément modifiée, voire défigurée (Ksar Haddada).

Les statuts d'exploitation des ksour mis en tourisme sont également très variés (Tableau 3).

Les promoteurs privés originaires du Sud tunisien dominent : Sur 11 ksour, 8 sont exploités par des promoteurs privés originaires du Sud- Est tunisien. En revanche, pour les cas de :

-Ksar Haddada : il est géré par la société "la Gazelle" dont le siège social se trouve à Tunis. L'exploitation de ce ksar s'intègre dans le cadre de complémentarité avec l'hôtel « La Gazelle » localisé à Tataouine.

-Ksar Ouled Dabbeb : il est géré par un promoteur touristique connu dans le sud tunisien. Les responsables locaux ont fait appel à son expérience pour mettre en tourisme ce ksar dans le gouvernorat de Tataouine.

-Ksar Médenine (Ouled Brahim) : C'est le seul ksar géré par le conseil municipal.

Les sources du capital de ces projets touristiques sont multiples. Elles varient selon le statut d'exploitation du ksar. Elles peuvent découler soit de

la migration internationale, du commerce, de l'activité agricole ou d'un réseau familial.

Tableau n° 3 : Formes et acteurs de la mise en tourisme des ksour

Nom du ksar	Services offerts	Origine de l'exploitant	Source du capital
K. Hallouf	Café, restaurant, hôtellerie, artisanat	Promoteur privé local	Migration à l'étranger
K. Jouamâa	Café, restauration, hôtellerie	Promoteur privé originaire de Béni Khédache	Activité agricole
K. El Ferch	Café, artisanat	Promoteur privé originaire d'El Ferch	Commerce
K. Ouled Dabbeb	Café maure, restauration, musée, artisanat, hôtellerie programmée	Promoteur privé originaire de Tozeur	Activité touristique
K. Ouled Soltane	Café, vente d'aquarelles	Promoteurs privés originaire de Ksar Ouled Dabbeb	Réseau familial
K. Métameur : Ouled Meftah	Café, restauration, artisanat	Promoteur privé originaire de Médenine	Non déterminé
K. Métameur : Ouled Abdallah	Café, hébergement, vente d'articles de souvenir	Promoteur privé originaire de Médenine	Non déterminé
K. Médenine : Ouled Brahim	Café, artisanat	Municipalité de Médenine	Non déterminé
K. Médenine : Lobbeira	Musée des traditions locales	Promoteur privé originaire de Médenine	Non déterminé
K Haddada	Artisanat, restauration, hôtellerie, patrimoine militaire	Société « La Gazelle »	Activité touristique
K. Ouled Boubaker	Café, restaurant	Promoteur privé originaire de Ksar Ouled Boubaker	Réseau familial

Source : Projet tuniso-allemand et enquête personnelle, 2009

4 - la valorisation touristique des ksour: analyse d'expériences

Dans ce qui suit, nous exposerons des expériences de valorisation touristique de quelques ksour afin de clarifier les forces et les faiblesses de ces initiatives. Plusieurs expériences de valorisation touristique des ksour au Sud Est tunisien se sont terminées par l'échec. Leur étude est nécessaire dans la mesure où elle nous permettrait de dégager les blocages et chercher des solutions convenables.

A . Ksar Lobbeira à Médenine

Le promoteur de ce projet est originaire du gouvernorat de Médenine. L'idée d'exploitation du ksar découle de son travail comme employé dans le ksar de Métameur. Le commencement du fonctionnement était en 2006. Le principal service offert est d'ordre muséographique : 12 ghorfas contiennent des scènes de la vie quotidienne locale, des habillements traditionnels et des matériaux agricoles locaux (photos 1 et 2). (CL. auteur)





L'expérience muséographique dans ksar Lobbeira connaît un grand succès. Le ksar n'a pas perdu son authenticité. En même temps, les visiteurs perçoivent la richesse culturelle de la région.

Actuellement, le ksar est intégré dans des circuits touristiques passant par le gouvernorat de Médenine. La fréquentation de ce ksar connaît une hausse d'une année à l'autre : de 3000 visiteurs en 2006 à plus de 10 000 visiteurs en 2009(3). Cette initiative mérite sans doute l'encouragement.

B. ksar Ouled Dabbeb à Tataouine:

Ce ksar est situé au sud-ouest de Tataouine. Ce ksar multi-tribal est considéré comme l'un des plus grands dans le Sud-Est tunisien. Sa longueur dépasse 700 mètres et renfermait selon certaines sources 550 ghorfas (Zaïed A. 1992). Les modifications architecturales ont profondément touché ce grenier.

Le ksar n'est pas exploité en totalité. Une grande porte récente sépare la partie exploitée de celle délaissée. La partie délaissée contient actuellement 145 ghorfas. Elles sont transformées en débarras pour le projet touristique.

Le ksar a déjà connu entre 1970 et 1980 deux tentatives qui ont abouti à l'échec. L'exploitation actuelle du ksar est assurée par un promoteur privé. Ce dernier possède d'autres projets touristiques à Tozeur. Selon le

(3) - Statistiques offertes par le musée de Médenine; In Dhifallah Taher, 2010.

promoteur, se sont les autorités locales qui l'ont invité pour investir dans le gouvernorat de Tataouine. L'exploitation du ksar est effectuée sous forme de location.

Les services touristiques offerts dans le ksar sont un indicateur d'une exploitation maximale du ksar:

- Un restaurant
- Un café
- Un centre d'artisanat
- Un musée : « Les Trésors de l'Islam ». Le contenu de ce musée a très peu de rapports avec les traditions et coutumes locales.

Un hôtel composé de plus de 20 appartements est en cours d'aménagement au sein et aux dépens du ksar (photos 3 et 4). Ce sont des suites luxueuses et bien équipées (eau potable, électricité, télévision, réfrigérateur, salle de bain). Ce projet a plus au moins bénéficié au développement local puisque la vingtaine d'emplois créés profite aux jeunes du village de ksar Ouled Dabbeb tout proche.





Photos 3 et 4 (CL. auteur)

C. Ksar Djouamâa à Béni Khédache

L'expérience de l'exploitation touristique de ksar Djouamâa est significative. Le site de ce ksar est extrêmement attractif (photos. 5 et 6). (CL. auteur)





Déjà en 1965 André Louis a proposé la mise en tourisme de ce ksar en insistant sur le fait qu' «On peut utiliser le ksar pour développer un tourisme d'expression locale. On pourrait y profiter de 3 ghorfas démolies pour aménager une terrasse esplanade pour un repas froid des touristes, en face d'un très beau point de vue »(4).

Dans le cadre du projet de coopération internationale entre l'Association de Développement Durable de Médenine et le Département de l'Hérault en France, intitulé: "Innovations Rurales en Zones Difficiles", IRZOD, les autorités locales ont programmé l'exploitation touristique de ce ksar. Pour réaliser cet objectif, un promoteur privé originaire du village de Ksar Djouamâa était invité pour s'y installer et à y investir. Il a acheté vingt ghorfas pour les exploiter. Les autorités locales ont fait appel aux spécialistes de l'Institut National du Patrimoine (INP) pour restaurer une partie du ksar. Le ksar était également équipé en eau potable et en électricité. Les problèmes financiers sont le principal facteur de l'échec de cette expérience.

Une nouvelle tentative pour exploiter ce ksar en 2009 est également bloquée suite à des problèmes fonciers. Le nouveau promoteur n'a pas trouvé les propriétaires des ghorfas qu'il a voulu acheter ou louer. Pire

(4) - Louis André, 1965.

encore, l'ancien exploitant touristique a refusé de céder les ghorfas qu'il avait exploitées entre 2006 et 2008. Le nouveau projet se trouve donc bloqué.

Cette expérience n'est pas la seule qui a connu l'échec. Plusieurs autres expériences ont échoué suite à plusieurs types de blocages (voir tableau n°4).

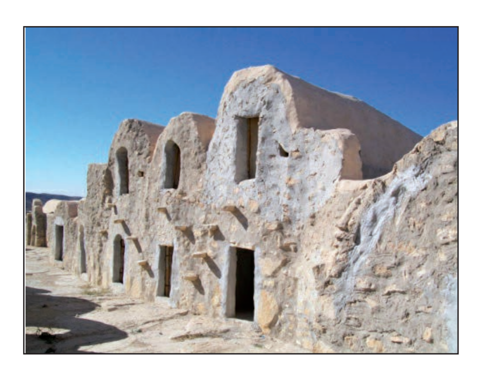
Tableau n° 4 : Des expériences terminées par l'échec

Nom du ksar	Durée de fonctionnement	Causes de fermeture
Ksar Jouamâa	3 ans	- Problèmes financiers - Un promoteur non professionnel dans le domaine touristique
Ksar Hallouf	14 ans	- Problèmes financiers - Conflits avec la population locale
Ksar Haddada	33 ans	Problèmes d'hygiène
Ksar Ouled Dabbeb	Deux expériences depuis les années 1970 à 1996	- Conflits avec la population locale

Source : Projet tuniso-allemand et enquête personnelle, 2009

D - Ksar Zammour:

La tentative d'exploitation touristique de ce ksar s'intègre dans le cadre d'un projet de coopération internationale entre l'Association des Jeunes de Zammour et le Fonds de l'Environnement Mondial (FEM). Intitulé « Valorisation et conservation des espèces Autochtones à Zammour », ce projet avait parmi ses objectifs la réalisation d'une randonnée éco culturelle dans le jebel Demmer dont les stations révèlent la diversité du patrimoine architectural (mosquées souterraines, ksabah, kelaâs, ksour) et naturel (oasis Hallouf, Plantes Aromatiques et Médicinales). Ksar Zammour constitue l'élément central de la randonnée (photos 7 et 8).(CL. auteur)





Pour s'assurer d'une bonne exploitation du ksar, l'Association des Jeunes de Zammour a pensé faire face aux problèmes fonciers: en ayant l'accord des propriétaires des ghorfas pour exploiter le ksar. Il y a eu également création d'un organisme représentant les propriétaires des ghorfas du ksar qui se charge de la gestion des revenus provenant de l'exploitation touristique.

Le problème rencontré est celui de l'accord de l'Office National du Tourisme Tunisien. Cet organisme a refusé l'agrément du circuit puisque l'AJZ n'est pas une agence de voyage spécialisée. Des solutions donc sont à rechercher pour promouvoir cette expérience ambitieuse.

Dans l'ensemble, cette tentative de mise en tourisme fait partie de récentes expériences bloquées avant la naissance, puisqu'elle révèle une tendance récente d'exploitation touristique : on assiste à de nouveaux types d'acteurs et de nouveaux types de produits touristiques offerts (voir tableau n°5). L'essai de l'exploitation touristique des ksour n'est pas réservé uniquement aux promoteurs privés dotés de capitaux et d'expériences. Le tissu associatif et les Groupes de Développement Agricoles (GDA) commencent à intervenir dans le cadre de projets de coopération internationale. Nous assistons donc à de nouveaux types de produits touristiques culturels à vocation locale tels que la randonnée, la vente des produits de terroir, l'animation locale.

Ces tentatives récentes rencontrent de nouveaux types de blocages et de contradictions, avant le démarrage (tableau 4) ou se terminent souvent par l'échec (tableau 5).

Tableau n° 5 : Des projets bloqués avant le démarrage.

Nom du ksar	Exploitant	Commencement prévu	Service à offrir	Blocages
Ksar Zammour	Association des Jeunes de Zammour	2008	Circuit touristique (randonnée pédestre)	Circuit non agréé par l'ONTT
Ksar Jouamâa	Promoteur privé	2009	Café ; restaurant	Problèmes fonciers
Ksar Kedim	Groupe de Développement Agricole Intilaka	2009	Restaurant, Vente d'articles artisanaux, produits de terroir	Problèmes avec l'Institut National de Patrimoine

Source : Projet tuniso-allemand et enquête personnelle, 2009

Les principaux problèmes rencontrés sont:

- L'absence du respect du cadre local : Les exploitants du ksar ne respectent pas les traditions et les coutumes locales. Le promoteur peut donc faire face à des conflits avec les habitants. La vente des boissons alcoolisées est le plus grand problème. A titre d'exemple, il y a eu décision de fermer ksar Ouled Dabbeb pendant 10 ans à cause des conflits générés par ce problème.
- Les problèmes financiers : Ce type de difficultés a causé la fermeture de ksar Djouamâa et ksar Hallouf.
- Le problème foncier : Il constitue un obstacle majeur. Chaque promoteur doit faire face à un nombre élevé de propriétaires de ghorfas. Nous avons enregistré des cas de spéculation foncière où le prix d'une ghorfa a connu une hausse spectaculaire suite à l'installation d'un promoteur touristique dans le ksar.

Conclusion : perspectives d'une valorisation convenable des ksour :

L'étude approfondie des différentes expériences touristiques nous mène à proposer quelques solutions aux divers problèmes. Ceci est dans le but de mieux valoriser ce patrimoine:

- Assurer la coordination entre les différents acteurs.
- La recherche de solutions aux nombreuses atteintes au patrimoine ksourien. La principale question qui se pose à ce niveau est comment garder l'authenticité d'un ksar, et en même temps assurer un bon rendement touristique. Un hôtel peut être construit à proximité du ksar et non pas à l'intérieur.
- L'encouragement financier est nécessaire pour la durabilité de ce type de projets touristiques.
- L'encouragement de nouvelles initiatives est aussi nécessaire. « Un besoin d'innovation et de créativité se fait sentir pour redonner une nouvelle vie à ce patrimoine exceptionnel » (Popp et Kassah, 2010).

Bibliographie :

-Ben Ouezdou, H. (2001), « *Découvrir la Tunisie du Sud de Matmata à Tataouine : Ksour, jessour et troglodytes* », FSHS Tunis, 78p.

-Despois J. (1953), «*Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord*», In Cahiers de Tunisie n°1, pp 38-58.

-Dhifallah T. (2010), *« Le patrimoine rural dans la plaine de Djeffara et sa valorisation touristique : cas des ksour de Médenine et de Métameur »*, Mémoire de Mastère, Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Sfax, 106p. (en arabe).

-Louis A. (1965), *«La description d'un ksar de montagne du djebel Demmer : greniers fortifiés et maisons troglodytes : ksar Djouamâa»*, In IBLA n°112, pp 373-400.

-Louis A. (1975), *«Tunisie du Sud : ksars et villages de crêtes»*, CNRS, 370p.

-Mzabi H. (1993), *« La Tunisie du Sud-Est : géographie d'une région fragile, marginale et dépendante* », publications FSHS Tunis, 685p.

-Popp H. et Kassah A. (2010), *«Les ksour du Sud tunisien : Atlas illustré d'un patrimoine culturel* », Publication Naturwissenschaftliche Gesellschaft Bayreuth, 400 p.

-Zayed A. (1992), « *Le monde des ksour du Sud-Est tunisien* », Beit El Hikma Carthage, 268p.

إقليم اشتوكة ايت باها		إقليم تزنيت		إقليم تارودانت	
المخزن الجماعي	الموقع	المخزن الجماعي	الموقع	المخزن الجماعي	الموقع
		تيرماتمات	اغير نتهلا		
		تلات نيسيا	املن		
		اكني نيزغت	تيوغزا		
		اداوبوزيا	تيوغزا		
		تزقي	تيوغزا		
		تينكزو	امالو		
		لبروج	مستي		
		بيكرا	مستي		
		دولحاج	مستي		
		تويرين	صبويا		
		تيبوال	امي نفستي		
		تعيسى	ايت عبدالله		
		اتبان	ميرلفت		
		تبلقوت	ميرلفت		

إقليم اشتوكة ايت باها		إقليم تزنيت		إقليم تارودانت	
المخزن الجماعي	الموقع	المخزن الجماعي	الموقع	المخزن الجماعي	الموقع
مزاوط	هلالة	سيدي يوس	بيفولوسن ج ايت رخا	توملیلین	توملیلین
إدوران	هلالة	تكنزا	ج ايت وافقا	ايت اوغاين	توملیلین
تكديرت اوملال	هلالة	اكرض	اكرض اوضاض تافراو	تاسكينت	توملیلین
تينزرت	هلالة	امرخسين	تافراوت	اكتل	توملیلین
تيزا	هلالة	تلكات	تافراوت	دوتكاديرت	توملیلین
بيكريزن	هلالة	ا وفل ازكاغن	بونعمان	ايزك	توملیلین
صبيد	هلالة	بوضان ازربان	بونعمان	اجاريف	توملیلین
أكردان	هلالة	ايت وابان	رسموكة	اكرض وانوس	توملیلین
الاكت	هلالة	مسمار اغرم	حد ركادة	تكفرت نولما	توملیلین
إمي نتسيل	هلالة	ازري	أيت رخا	اخريب	توملیلین
ايت ويزلن	هلالة	ابضان	سيدي الحسين اوعلي	تيولي	ج ايت عبد الله
اوكرماض	هلالة	بوفوس	سيدي الحسين اوعلي	زغنغن	ج ايت عبد الله
الوس	هلالة	ادبركا	سيدي الحسين اوعلي	تاصغاغت	ج ايت عبد الله
توريرت	هلالة	ادياسين	سيدي الحسين اوعلي	ايماكيرين	ج ايت عبد الله
ازغار	هلالة	تيزقا	تيغيرت	اوزرار	ج ايت عبد الله
ويمغارن	هلالة	االزري	انفك	اوفرتا	امالو
أكني وكي	هلالة	تيكيدا	انفك	ايكوزوين	تاتاوت
تيوركين	هلالة	تازمورت	انفك	ازغار	ج تابيا
تيفغلت	هلالة	اومازير	ايت ايسافن	تسلان	ج تابيا
افركان	هلالة	اكجكال ناومليا	ايت حمد	انامر اومغار	ج تابيا
اداوضريف	هلالة	واعرابن	انزي	تاوريرت انهدم	ج تابيا
أيت مخلوف	هلالة	تسكور	اداككمار		
أساكا	هلالة	تزكان	اداككمار		
افرني	هلالة	نوايو	تاراسوات		
تتقي	هلالة	ارحالن	افلا اغير		
تيداس	هلالة	امانوز	تاراسوات		
تكديرت اوزرار	هلالة	وول	تاراسوات		
توريرت نبور	هلالة	تارحاوت	تسريرت		
تزكاكت	هلالة	توردا	افلا اغير		

ملحق : جرد لأهم المخازن الجماعية بمنطقة الأطلس الصغير

إقليم اشتوكة ايت باها		إقليم تزنيت		إقليم تارودانت	
المخزن الجماعي	الموقع	المخزن الجماعي	الموقع	المخزن الجماعي	الموقع
تعلاط	تسكدلت	تغوني	قرية اسكيوار ج. تيغيرت	تسكا	اصادص
تسكدلت	تسكدلت	تسكا	اكني اكسنوفا ج تيغيرت	اصادص	اصادص
أماكور	تسكدلت	افردو	تكجكالت ج .ابدر	تورغت	اصادص
إفرياضن	تسكدلت	تزمورت	قبيلة ايت علي ج انفك	المنابهة	اكودار لمنابهة
أيت إغيل	تسكدلت	تكيدا	بوطروش	ازناكن	الفيض
إداوكثير	أيت وادريم	تبعروست	بوطروش	أسكاون (انذثر)	اسكاون
سيدي يعقوب	إداكنضيف	اكني اعدان	بوطروش	إغرم	اغرم
كَمزت	إداكنضيف	وارزميم	أربعاء رسموكة	وامانتزارت	اغرم
إمحيلن	إداكنضيف	تقرونت	تغمي	أنامر	سيدي بوعل
إغير إفران	إداكنضيف	أسكيوار	إداو كوكمار	افسفاس	سيدي بوعل
إكونكا	إمي مقورن	تيلوا ر	تزغران	تانجامشت	سيدي بوعل
إمشكيكيلن	آيت مزال	تيزي اماشيون	تزغران	دوزرو	سيدي بوعل
آيت مزال	آيت مزال	تكضيشت	تزغران	تالتسليت	سيدي بوعل
سيصيد	آيت مزال	احركال	تزغران	تالموضعات	سيدي بوعل
توبكال	هلالة	اكمير	ايت ايسافن	تاكلديمت	سيدي بوعل
تيسلان	هلالة	ادودو	سيدي حساين اوعلي	ايت ملل1	سيدي بوعل
أمزاور	هلالة	تمالوت	أفلا اغير	ايت ملل2	سيدي بوعل
تفييشت	هلالة	اكديم	أفلا اغير	تالليت	سيدي بوعل
إنومار	هلالة	تلاتت نيسي	أفلا اغير	تازارين	اضار
أفرا	هلالة	تيزغت	أفلا اغير	ايمني	اضار
إمليل	هلالة	نكضورت	أفلا اغير	ويزلان	اضار
إمعيزن	هلالة	تيوري	أفلا اغير	ثلاث وامان	اضار
تصدميت	هلالة	تمساورت	أفلا اغير	امكون	اضار
مزداكَن	هلالة	اكرض املالن	أفلا اغير	اوزون	اضار
تاكديرت اوتكاديرت	هلالة	اوكني	اثنين واداي	اكزمير	توفلعزت
أيت أوغاين	هلالة	ادبشيخ	سيدي مبارك	تيوالون	توفلعزت
تفكرت	هلالة	ادكيت	سيدي مبارك	تاغزوت	توفلعزت
أنمجكو	هلالة	تورغت	سيدي عبد الله اوبلعيد	اسري	توفلعزت

Keddan (N.), 2001, «Approche historique et prospection archéologique dans une confédération du Souss» : Ilaln, thèse de 3ème cycle, INSAP, Rabat.

Oumouss (A.), «Peuplement et occupation du sol dans le Souss al-Aqsa à l'image de l'historiographie», (inédit).

Onrobia Pintado (J.),1995, «Magasins de la falaise préhispaniques de la grande Canarie viabilité et conditions de formulation d'une hypothèse de référence ethnologique » in Ethnoarchéologie Méditerranéenne, Madrid, pp.159-180.

Pauty (E.), 1951, «Villes spontanées et villes créées en Islam» dans: A.I.E.O. d'Alger, T. IX, p. 52-75.

Rosenberger (B.), « Réserves de grains et pouvoir dans le Maroc précolonial», in. Les techniques de conservation des grains à long terme, 3, fasc.1, ed. CNRS, Paris, 1985, p. 237-268.

Rosenberger (B.) et Triki (H.), 1973, «Famines et épidémies au Maroc aux 16 et 17ème siècle», *Héspéris Tamuda*, N°14, pp 109-175.

Terrasse (H.), 1938, «Kasbahs berbères de l'Atlas et des oasis», éd. Horizons de France, Paris.

Despois (J.), 1953, «Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord», les cahiers de Tunisie, n°1, pp. 38-58

De Meulemeester (J.) et Matthys (A.),1995, «Un grenier collectif hispano-musulman? le Cabezo de la Cobertera (vallée de rio ségura /Murcie). Bilan provisoire d'une approche ethnoarchéologique», Ethno-archéologie méditerranèenne (collection de la casa de Velazquez, 54), Madrid, p. 181-196.

Gattefossé (J.), 1934, « Les greniers de falaises, forme ancienne d'Agadir collectif », Bulletin de la société de la préhistoire du Maroc, n°1 et 2, Rabat, pp. 91-102.

Humbert (A.) et Fikri (M.), 1995, Les greniers collectifs fortifiés de l'Anti-Atlas occidental et central, étude de cas, in Castrum n°5, p. 361-370.

Laoust (E.), 1932, « L'habitation chez les transhumants du Maroc central: la maison » suite, Hésperis, T.14, Rabat, p.115-218.

Laoust (E.), 1934, « L'habitation chez les transhumants du Maroc central» suite et fin, Hésperis, Rabat, p. 109-196.

Lefébure (C.), 1985, « Réserves céréalières et société : l'ensilage chez les marocains, in les techniques de conservation des grains à long terme, 3, fas. 1, éd. CNRS, Paris, pp. 211- 235.

Marmol (K.), 1667, « l'Afrique de Marmol, T.1, trad. De Nicolas perrot, Sieur d'Ablancourt, paris.

Meunié (Dj. J.),1952, «Les greniers citadelles du Maroc», ed. Arts et Métiers Graphiques, 2 volumes.

Meunié (J.), 1962, «Architectures et habitats du Dadès, Maroc présaharien», Paris,.

Mezzine (L.), 1998, «Le droit coutumier, in Splendeurs du Maroc», ouvrage collectif, pp.68-75.

Montagne (R.), 1929, «Un magasin collectif de l'Anti-Atlas : Agadir des Ikounka», Hesperis, pp. 145-266.

Nait Balk (H.), 1986, Approche archéologique et architecturale des igoudars de l'Anti-Atlas et leur rôle socio-économique, DEA, Paris 1.

مصادر و مراجع بيبليوغرافية:

محمد المختار السوسي، **خلال جزولة**، 4 ج، مطبعة المهدية، تطوان، د. ت. ط.

محمد المختار السوسي، **المعسول**، مطبعة النجاح، الجزء الثالث، الدار البيضاء، 1961.

محمد العثماني، 2004، **ألواح جزولة والتشريع الإسلامي**، مطبوعات وزارة الأوقاف والشؤون الاسلامية، الرباط.

البقدوري محمد بن احمد،2000، **تاريخ قبائل هلالة بسوس**، مطبعة النجاح الجديدة، ط1، الدار البيضاء.

إبراهيم بن علي الحساني، 1989، **ديوان قبائل سوس في عهد السلطان احمد المنصور الذهبي**، تحقيق عمر افا، مطبعة النجاح الجديدة، الدار البيضاء.

Adam (A.), 1978 « L'agadir berbère : une ville manquée ? », Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée, n°26, pp. 5-12.

Adam (A.), 1950, « la maison et le village dans quelques tribus de l'Anti-Atlas», Hespéris, 37, pp. 289-351.

Amarir (A.) et Rigalma (R.), 2004. «Igudar, approche architecturale et ethnologique, cas de la province de Tiznit», rapport délégation culture, Tiznit, (Dactylographié).

Aspinion (R.), 1937, «Contribution à l'étude du droit coutumier berbère marocain (étude sur les coutumes des tribus Zayanes)», Casablanca/Fès, Moynier.

Berthier (P.), 1966. «Une épisode de l'histoire de la canne à sucre. Les anciennes sucreries du Maroc et leurs réseaux hydrauliques». Etude Archéologique et d'Histoire Economique, 2 Vol., 349 p., Rabat.

Capot-Rey (R.), 1956, «Greniers domestiques et greniers fortifiés au Sahara, le cas du Gourara», Travaux de l'Institut de Recherches Sahariennes, T.14, 1 et 2 trimestre, p.139-158.

De Foucauld (Ch.), 1888. «Reconnaissance au Maroc» 1883-1884, Paris, Challamel.

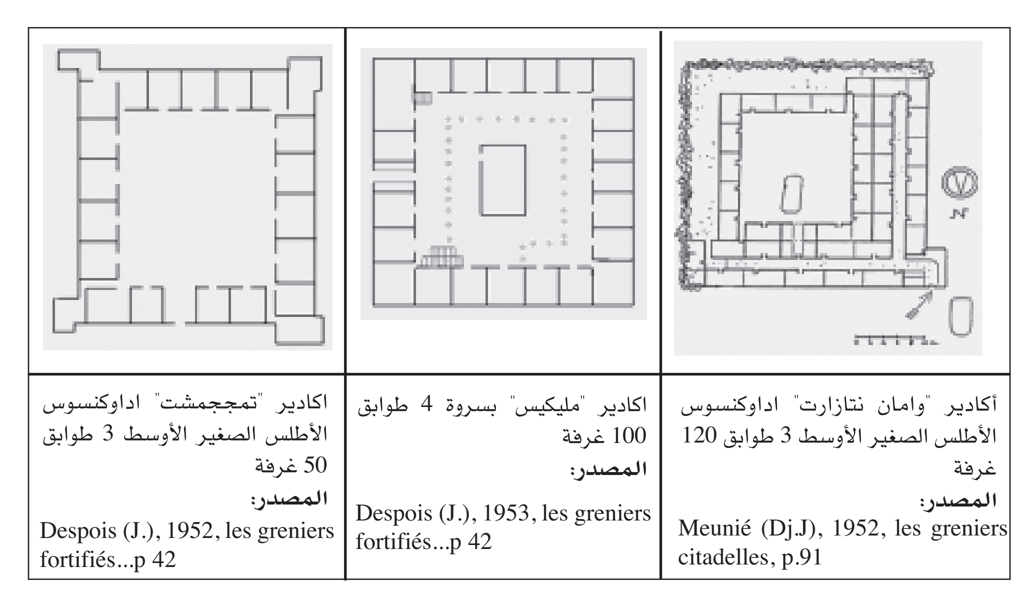
القيام بأبحاث أثرية وبدراسات معمارية أكثر تقدما، من أجل رصد تطور الأشكال الهندسية لهذا النوع من المخازن الجماعية.

خاتمة:

من خلال إثارة بعض الإشكاليات المرتبطة بدراسة المخازن الجماعية (إكَودار)، يجدر بنا التذكير بأهم الخلاصات التي وقفنا عندها. من الناحية التاريخية، اتضح أن نظام "إكَودار" يعتبر واحدا من أبرز الأساليب المعتمدة في تخزين الممتلكات وفي التحصين بمناطق الأطلس. وهو نظام متجدر في التاريخ عرف عدة مراحل تطورية. لكن التحقيب والبحث التاريخيين، وإن استطاعا استجلاء بعض نقط الظل، فإنهما لم يتمكنا من تحديد دقيق لتاريخ البدايات الأولى لظهورها ولكل مراحل تطورها، مما يستدعي مزيدا من البحث والتنقيب والاستعانة بالعلوم التاريخية الأخرى، مثل علم الآثار الذي أبان عن نتائج مهمة عند دراسته لمثل هذه البنايات بمنطقة الأندلس.

من حيث الخصائص المعمارية، لاحظنا اعتماد مواد وتقنيات شبيهة بتلك المعتمدة في الأشكال الهندسية المتواجدة في نفس المجال الجغرافي. ويكمن تميز "إكودار" في تنوع المرافق المكونة لها وفي تعدد أشكالها الهندسية التي تنسجم وطبيعة الوظائف التي تؤديها. وقد لاحظنا أن مخازن الأطلس الصغير تظل متميزة، بالنظر إلى تنوع تصاميمها وإلى طبيعة مرافقها وحجم أشكالها المعمارية.

وفضلا عن الأهمية التاريخية والمعمارية لهذه المعالم، لابد من إثارة الانتباه إلى المخاطر التي تهدد وجودها وإلى ضرورة إنقاذها ورد الاعتبار إليها والتعرف عليها في أوساط البحث، ليس فقط كمبان وتراث معماري، ولكن كذلك كمؤسسات اجتماعية واقتصادية وثقافية متميزة. فكل "أكادير" يقتضي دراسة مفصلة تروم، فضلا عن الكشف والتنقيب عن أهميته التاريخية والمعمارية، التفكير في سبل حمايته ورد الاعتبار إليه. واعتبارا لكون من بين أهداف التنمية المستدامة الاهتمام بصيانة التراثين الطبيعي والثقافي، وجعلهما في خدمة التنمية الاقتصادية والاجتماعية، أصبح من الضروري التفكير في توظيف "إكودار" في مجالات علمية وتنموية عدة، تساهم في ضمان استمرارية وجودها المادي وبالتالي صيانة الذاكرة الوطنية.

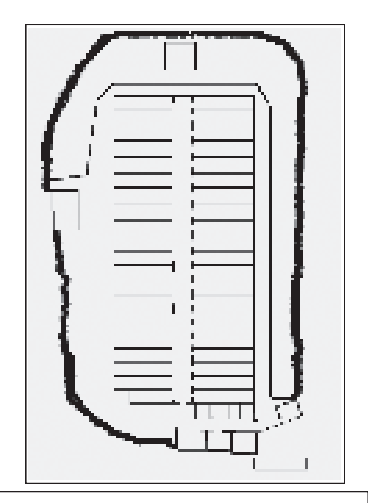


أكادير "وامان نتازارت" اداوكنسوس الأطلس الصغير الأوسط 3 طوابق 120 غرفة **المصدر:** Meunié (Dj.J), 1952, les greniers citadelles, p.91	اكادير "مليكيس" بسروة 4 طوابق 100 غرفة **المصدر:** Despois (J.), 1953, les greniers fortifiés...p 42	اكادير "تمجمشت" اداوكنسوس الأطلس الصغير الأوسط 3 طوابق 50 غرفة **المصدر:** Despois (J.), 1952, les greniers fortifiés...p 42

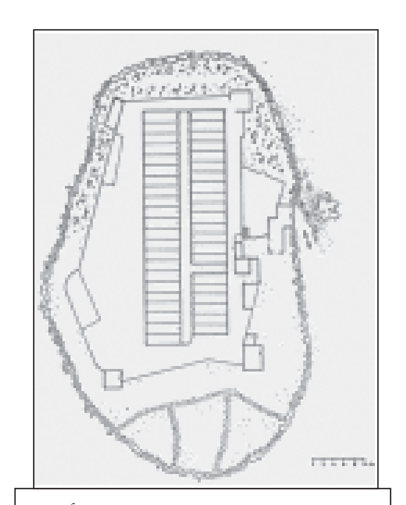
وجدير بالإشارة إلى أن التمييز بين الأصناف المختلفة ل "إكَودار" لا يتأسس فقط على تنوع أشكالها الهندسية، لكن كذلك على مواقع تواجدها. و هذه المواقع تحيل إلى جوانب من التطور الذي شهدته، بدأ باستغلال المغارات الطبيعية ووصولا إلى تشييد مبان ضخمة جوار ووسط المداشر والقرى. فأمكن بالتالي التمييز بين:

- المخازن المغارات (Greniers Grottes)
- المخازن المحفورة على سفوح الجبال(Greniers de falaises)
- مخازن المرتفعات(Greniers de hauteurs ou de collines) كما هو الشأن بالأطلس الصغير؛
- مخازن القرى(Greniers de village) تتميز بكونها مخازن عائلية وتوجد وسط المداشر. وهي في أغلبها بنيت متأخرة، بعد استتباب الأمن؛ مما ساهم في تشييدها، دونما حاجة إلى التحصينات والمواقع المنيعة التي ميزت المخازن الأولى.

إذا كانت كل هذه المحاولات لتصنيف" إكَودار "انطلاقا من مميزاتها الهندسية قد اعتمدت بالدرجة الأولى على نتائج الأبحاث الإثنوغرافية، فإن الأمر في حاجة إلى مزيد من البحث، لاستكمال النتائج المترتبة عن الأبحاث المنجزة حتى الآن. إذ يستلزم الأمر



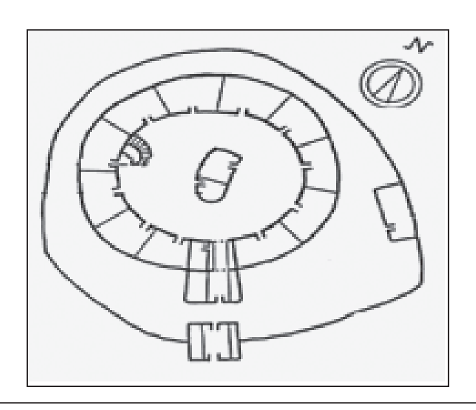
شكل 2: أكادير إمي نتسيل مزداكن – الأطلس الصغير – 3 طوابق 127 غرفة.
المصدر:
Despois (J.), 1952, les greniers fortifiés. p.42.



شكل 3: أكادير امشكيكيلن – الأطلس الصغير – 3 طوابق 121 غرفة.
المصدر:
Meunié (Dj.J), 1952, les greniers citadelles, p.26

6-3- ذات الساحات المربعة الشكل :

تتخذ هذه المخازن أشكالا مربعة أو مستطيلة. وهي تحتوي على ساحة كبيرة نوعا ما، تستعمل أحيانا في بعض الأنشطة الحرفية أو التجارية، بدليل تواجدها على طرق القوافل التجارية، خاصة بمناطق الأطلس الوسطى والشرقية وبعض الواحات المتاخمة للأطلس. لكن يمكن أن نجد داخل هذا الصنف أشكالا متفرعة أخرى، تتعدد فيها الساحات الصغيرة، بسبب الحاجة المستمرة لتوسيع المخزن وزيادة أعداد الغرف، فهي بذلك تشبه إلى حد كبير الفنادق المعروفة بداخل المدن.



شكل 1 : أكادير مرحلاي أيت أوغردا
المصدر: Meunier (DJ),1952 , les greniers citadelles, p. 125

6- 2- ذات الممرات الطويلة :

يوجد هذا النوع من المخازن أساسا بمنطقة الأطلس الصغير الغربي(52). ويتميز بشكله الممتد وبوجود ممر طويل وسط بناية تتكون من جناحين من غرف التخزين. وتنفتح هذه البناية الأخيرة على ساحة المخزن بواسطة مدخل واحد يمكن من الولوج إلى الغرف. وإذا ضاق مجال البناية يكون اللجوء إلى البناء العمودي، عبر إحداث مستويات عليا؛ كما يمكن أن يحتضن المخزن أكثر من جناح ويكون اللجوء بالتالي إلى إحداث الممرات الكافية. وقد اعتبرت Meunier أن اعتماد هذا النوع كان نتيجة لازدهار القبيلة ووفرة المحاصيل الزراعية؛ مما ساعد على ازدهار الفن المعماري وتطور أشكال البناء (53).

(52) - A. Humbert, M. Fikri, op.cit., p. 27
(53) - Meunié (DjJ.), op. Cit, p. 27.

حيث نجد بداخلها مرافق أساسية، يكاد وجودها يكون قاعدة، مثل الأبراج(47)، وخزانات الماء وبيت الأمين. وهناك مرافق تتواجد في أغلبها، مثل بيت الحدادة والمطبخ والمسجد. هذا الأخير نجده حاضرا ب "إكَودار" الأطلس الصغير الغربي(48)، بخلاف مخازن الأطلس الشرقي والأوسط التي لا يتواجد بها إلا نادرا. ونجد أيضا مرافق تتواجد في البعض منها، مثل غرفة تخزين خاصة بجمع زكاة الأعشار لصالح إحدى الزوايا أو أحد الأولياء(49)، وخزان التبن "لَهْرِي"ومربط للدواب و بيت مخصص لطاحونة الحبوب اليدوية.

6 - في النموذج المعماري : محاولات للتصنيف

إذا كنا قد وقفنا عند أهم المراحل التي عرفتها أشكال التخزين وعلى أشكال البناء والتهيئية التي ميزت نظام "إكَودار"، فإن من شأن ذلك أن يمكن من وضع تصنيف أولي للأشكال البنائية لهذه الأخيرة. وهو الموضوع الذي حاول بعض الباحثين النبش فيه، بالرغم من الصعوبات التي قد يطرحها تنوع أحجامها واختلاف مواد و مكان بنائها. وفي هذا الإطار يمكن تمييز تصنيفات ثلاثة من التصاميم وهي:

1-6 - الشكل الدائري :

عبارة عن بناية دائرية الشكل، تحتوي على ساحة وسطى تحيط بها غرف التخزين. ويكون السور المحيط بالبناية محاديا لحافة الجبل. وتعتبر مونيي (Meunier) أن هذا النوع من المخازن يتواجد بالمناطق الجبلية، مثل سروا، وأن أصله ربما نجده في الأبراج التي كانت تستعمل للتخزين بمنطقة الصحراء الشرقية(50). لكن هناك من الباحثين من فند هذه الفكرة واعتبر أن هذا الشكل أصله طبيعة التضاريس غير المستوية وقوة المنحدرات التي لا تسمح بأحجام وأشكال أكثر اتساعاً(51).

(47) - باستثناء القليل منها التي شيدت في مراحل تاريخية متأخرة، مثل أكادير "تعلاط" بإقليم اشتوكة ايت باها.

(48) - قد لا نجد مكانا مخصص للصلاة داخل المخزن، لكن نجد هذا الأخير بجوار مدرسة قرآنية.

(49) - هناك من الحصون في منطقة دادس التي تضم من بين مرافقها ضريحا أو قبر ولي، فسميت ب "المخازن الأضرحة" انظر : Meunié (J.), Architectures et habitats du Dadès, Maroc présaharien, Paris, 1962, p. 58-61.

(50) - Meunié (Dj.J.), op.cit., p. 181

(51) - Nait-Balk, op.cit., p. 51

يؤدي إلى هذه البناية الوسطى مدخل واحد، يدعى "تخسايت"(Takhasayt)، وتنتظم بداخلها الغرف. ولكل غرفة مالكها الخاص، ضمن الأسر المكونة للقرية أو القبيلة، وذلك حسب حجم العائلة ووزنها الاقتصادي. ويبلغ عدد الغرف داخل المحزن الواحد ما بين 15 و50 غرفة، وقد يتجاوز ذلك بكثير، كما هو الشأن مثلا بأكادير "إنومار" (Innoummar) وأكادير "تيكَيدا" (Tikida) بالأطلس الصغير الغربي؛ حيث يصل عددها إلى حوالي 300 غرفة. وتتخذ هذه الأخيرة أشكالا تتراوح ما بين المربع والمستطيل، أبعادها من 1.5 إلى 2 متر في العرض، وما بين 4 و 7 أمتار في الطول؛ أما علوها فلا يتجاوز متران. وتكون مزودة بأبواب صغيرة، تطل على ممر واحد، كما في أكادير تَعلاّط وتِتّقي، أو أكثر من ممر، حسب عدد أجنحة الغرف (3 أو 4 ممرات)، كما في "أكادير" "إنومار" و"أيت ويزلن" (Ait-Wizeln). يكون الولوج إلى داخل هذه الغرف عبر تسلق وحدات حجرية، "إِسلّيتّنْ" ج. "إسلي" (Isli)، مثبتة في واجهاتها الأمامية، وأحيانا باستعمال سلاليم خشبية من جذوع أشجار النخيل.

وبالإضافة إلى عناصر التهيئ الكبرى للمخزن، تخضع غرف التخزين لنظام تهيئ خاص، حيث يكون الفصل بين أماكن التخزين حسب طبيعة المواد، من تمور أو حبوب أو زيوت أو غيرها. ويكون ذلك بواسطة فواصل ترابية أو حجرية صغيرة، أو حتى عبر تهيئ مستوى ثان داخل الغرفة بواسطة ألواح خشبية. وتزود هذه الغرف أيضا بوسائل تجعلها تتمتع بدرجة حرارة معتدلة وتحول دون الرطوبة التي قد تنشأ عنها كثير من عوامل تخريب الممتلكات، من مثل فتحات للتهوية، "إِسكْسَالْ" ج. "أَسكْسلْ" (Asksl)، وفصل الغرف المتواجدة بالمستوى الأرضي عن الأرضية الطبيعية للموقع بفضل تهيئ فراغ يساعد على مرور الهواء.

بالإضافة إلى كل هذه المرافق التي وقفنا عندها والتي تتواجد في مجملها بداخل المخزن، فإن هناك مرافق أخرى تهيأ خارج "أكادير"، مثل الندر "أَنْرَارْ" (Anrar)، الذي غالبا ما يكون في سفح الهضبة أو الجبل أو بمحاذاة "أكادير"، لكي يسهل نقل الحبوب إليه، وكذلك قفير النحل، "تدارت أوكَليف"(Taddart ou glif).

إذا كان هذا النمط المعماري، من حيث محتويات البنايات والتوزيع الهندسي للمرافق، هو الطابع الغالب على أبرز "إكودار" المتواجدة بمنطقة الأطلس الصغير، فإن مثيلاتها بمناطق الأطلس الأخرى تكون غالبا أقل اتساعا وأصغر حجما. ويلاحظ من خلال الخصائص الهندسية والمعمارية لهذه المخازن أن هناك قواسم مشتركة في ما بينها،

أو ثلاثة)؛ يطل مباشرة على حافة شديدة الانحدار أحيانا أو على النباتات الشوكية التي سبق ذكرها . ينفتح في هذا السور الخارجي باب كبير يؤدي إلى مدخل يتخذ شكلا منكسرا أو مرفقيا، "أغكَمِّي" (Aghgammi). ويقام بمحاذاة السور، في زاويتين أو أكثر، برجان أو أكثر، ج. "لَبْرَجْ" (Lbarj)، مزود بثقوب خاصة بالمراقبة وبالرماية، و يطلان على كل أحواز "أكادير"، اتقاء لشر الأعداء[44].

تتوزع وراء كل هذه الحواجز، وبمحاذاة السور، بعض المرافق، التي تؤمن مجموعة من الوظائف الاقتصادية والاجتماعية داخل المخزن، وهي مرافق يختلف حجمها ونوعها حسب أهمية هذا الأخير؛ قد يضمها مخزن واحد وقد يضم بعضا منها فقط. و يتعلق الأمر ب غرفة خاصة بالأمين، "لامين" (Lamin) ، الذي يسهر على تنظيم استعمال مرافق "أكادير"، وأخرى خاصة بجماعة "إنفلاس" (Inflas)[45]، تدعى "تمصريت" (Tamsrit)، ومطبخ، "أنوال" (Anwal)، ومسجد "تمزكَيد"(Timzgida)، وهو عبارة عن قاعة خاصة بالصلاة أو مصلى مفتوح، وغرفة للحدادة، "أَنُوضْ" (Anoud)، تحتضن ورشا لإصلاح وصناعة الأدوات المعدنية المختلفة، بما فيها الحلي أحيانا، وغرفة تحتوي على طاحونة يدوية للحبوب، "أزركَ" (Azerg)، ومربطا للدواب التي تستعمل في النقل، يدعى "أَسْكَرْفْ" (Askarf)، وخزانات للتبن، "لهري" (Lhri) وتكون مجمل هذه المرافق غالبا محادية للمدخل الرئيسي.

وبالولوج إلى وسط البناية نجد خزانا أو أكثر للماء، "تِنُوظْفوِينْ" ج. "تِنُوظْفِي" (Tanoudfi)، وهي تؤمن التقاط مياه الأمطار وجمعها للاستعمالات المختلفة.

أما البناية الرئيسية، والتي تودع داخلها الممتلكات والمنقولات المختلفة، من حبوب وحلي وألبسة وزيوت وغيرها، فهي تضم غرف التخزين،"إكَنارن"، ج. "أكَنار" (Agnar) أو "إحونا"ج. أحانو (Ahanou)"، وهي عبارة عن جناحين أو أكثر من الغرف المتراصة والمستطيلة الشكل، والموزعة على طابقين أو أكثر، "تَدُولي" (Tadouli) ، قد تصل إلى 4 أو 5 طوابق، كما هو الحال بالنسبة ل أكادير "تَسْكَنْتْ" (Tasgnt) بقبيلة إِدُوسْكَا أوفَلاَّ بالأطلس الصغير[46] .

(44) – منها التي تحتوي على تحصينات إضافية مثل أكادير إِفْرَانْ بأيت واسو بإالان بإقليم اشتوكة أيت باها .

(45) – جماعة من زعماء و كبار القبيلة أو الجماعة و الذين يتولون تنفيذ الأحكام و تطبيق البنود التي يحددها اللوح المنظم لاكادير.

(46) – نجد أحيانا أسماء خاصة بمستويات الغرف. يطلق على المستوى الأول اسم "تزقي" (Tizki) أما المستوى الثاني، أي الطابق الأول، فيدعى "أحانو" (Ahannou) في حين يسمى المستوى الثالث ، إذا وجد طبعا، "أكنار"(Agnar).

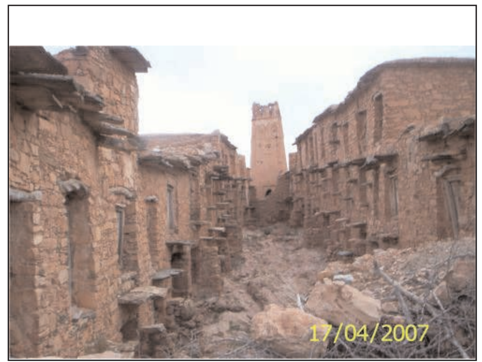
وإذا كان لهذه المواقع الإستراتيجية دور في تعزيز عنصر التحصين ل "إكَودار"، فإن هناك أهمية أخرى لهذه الأماكن العالية نسبيا، حيث أن تعرضها للرياح والشمس على طول السنة، يمكنها من الحفاظ على سلامة المحاصيل الزراعية و تجنيبها عوامل التلف الخارجية والمتمثلة خصوصا في الرطوبة والحشرات المختلفة، علما بأن هناك أيضا أنظمة بنائية وتهيئية داخل غرف التخزين، مما يساعد كذلك على تفادي كل ما يمكن أن يفسد الممتلكات.

تهييئ المرافق :

تتخذ "إكَودار" أحجاما وأشكالا هندسية مختلفة، منها المستطيل والدائري والمربع[43]، وذلك حسب الطبيعة الجغرافية للموقع وحجم السكان الذين يستعملونها؛ وكذلك حسب طبيعة الأنشطة التي يزاولونها، من فلاحة وتربية الماشية أو أسلوب عيش قد يتوزع بين الاستقرار والترحال. وهي تضم مجموعة من المرافق، لها وظائف تنسجم ونمط عيش.



صورة 2: الواجهة الأمامية لأكادير "تيسلان" بالأطلس الصغير



صورة 3: جناحين من غرف التخزين يفصل بينهما ممر في الوسط ويظهر أحد الأبراج في عمق البناية

وعموما نجد "إكَودار" مناطق الأطلس الصغير الغربي، محاطة بنباتات شوكية كالسدر أو الصبار، وهي تغرس خارج أسواره أو تجمع حوله وتستعمل كحاجز دفاعي يطلق عليه "إفريگ" (Ifrig). ويدعى الفضاء الذي يفصل هذا الحاجز عن السور الخارجي "أكلوي أوكادير" (Agleuy o gadir). أما السور الخارجي، فغالبا ما يكون متوسط الارتفاع (مترين

(43) – انظر أسفله :في النموذج المعماري محاولة للتصنيف.

عن مثيلاتها في جهتي اليمين والشمال. إذ يقفل بناء غرف التخزين في ما يسمى ب "تسلكَرت" (Tasalgart) وإذا ظهرت الحاجة إلى إضافة غرف أخرى، نتيجة لتزايد الحاجة لأماكن تخزين جديدة، تفتح هذه الأخيرة لتشيد الغرف الجديدة بنفس التقنية قبل أن تقفل مرة ثانية.

5-2- الخصائص المجالية:

موقع التشييد:

إذا كنا خلصنا إلى أن مناطق الأطلس هي التي تضم أبرز أنواع المخازن الجماعية بالمغرب، فإن لهذه البنايات مواقع كذلك وسط هذا المجال الجغرافي الواسع. فهي تنتشر في كل أرجاء الأطلس، بدليل ما كشفت عنه بعض التحريات الأثرية التي جاءت لتساهم في استكمال العمل الذي أنجزه الباحثون الأوربيون أوائل القرن العشرين. فإذا لم تشيد وسط المساكن أو بالقرب منها، كما هو الحال ببعض مناطق الجهة الشرقية والغربية للأطلس، فإن أغلبها ينتصب على قمم جبلية أو على تلال وهضاب، تتميز بموقعها الاستراتيجي، من حيث مناعة الولوج إليها أحيانا، وإشرافها على المجال المحيط بها أحيانا أخرى. كما يمكن أن تكون هذه المواقع بمحاذاة وديان أو عيون مائية أو مجار جافة، لكي يسهل التقاط مياه الأمطار التي تزود مخازن الماء التي تهيئ داخل المخازن. وهذا الأمر يجعلها تتقاسم مع الهندسة العسكرية مجموعة من الخصائص البنائية، مثل التحصين ومراقبة المحيط.

صورة رقم 1



أكادير ادعيسى بأمطضي على السفح الجنوبي للأطلس الصغير الغربي

الحجارة "أزرو" (Azrou) بالإضافة إلى هذه المواد الأساسية، يستعمل الخشب ومواد ثانوية أخرى مثل الجير، وأغلبها يكون التقاطه في عين المكان.

أما الحجارة فتدخل في تشكيل أجسام الجدران "إِغْرْبَانْ" ج. "أَغْرَابْ" (Aghrab) التي يصل سمكها إلى حوالي 50 سم. فهي تؤسس مباشرة على سطح الأرض الصلبة، دونما حاجة للأسس" لْوَاسِيسْ" (Lwasis) المغروسة في الأرض؛ حيث تُرتب طبقات وصفوف أفقية من الحجارة المتوسطة الحجم والمعدَّة نسبيا، لتُثبت بأخرى أصغر منها أو بتربة طينية "تَلاَّغْتْ" (Tallaght) ويلاحظ أن الحجارة التي تستعمل في بناء الأسوار الخارجية للبناية يكون حجمها أكبر، وترتبط في ما بينها بواسطة أحجار صغيرة؛ بينما يستعمل الطين لشد الحجارة في ما بينها في باقي مكونات البناية الأخرى. ويستعمل الجير الممزوج بالتراب أحيانا كملاط خارجي على سطوح الجدران "تبلوط" (Tabllout) وفي إعداد الطبقة المقاومة للأمطار على مستوى سطح البناية .

أما الخشب، خاصة أركان والنخيل، فقد استعمل في بناء السقوف، "تَدُولِي" (Tadouli) أو"تَسْيُوتْ" (Tasyout)، والعتبات "إِمْنَارْنْ" ج. أَمْنَارْ (Amnar)، والأبواب "إكورا" ج. "أكَور" (Agour) أو "تَلْوَحْتْ" (Talouht) كما نجده أيضا وسط جسم الجدران، و هذه التقنية الأخيرة يكون اللجوء إليها لإعطاء الجدار مثانة وصلابة، تقاوم الضغط الذي يتزايد بفعل الارتفاع .

تبنى السقوف بعد إتمام تشييد الأسوار، على ارتفاع حوالي ثلاثة أمتار، وذلك بوضع الأعمدة الخشبية، "تكجدا" (Tigjda) ج. "تكجديت" (Tagajdit)، في عرض الغرف، بشكل مواز لبعضها البعض، ومتباعدة بحوالي نصف المتر. وبعد ذلك تُفرش حصائر من أخشاب متوسطة الطول على الأعمدة الأولى في الاتجاه المعاكس لسد الفراغات المتروكة. تُدك من فوق هذا البساط طبقة من التراب الطيني، "أكال"(Akal) أو "تدقا" (Tadqqa)، الممزوج بقليل من الجير، "أفزا"(Afza)، على مستوى الطابق العلوي، ثم تُوضع طبقة رقيقة مقاومة لمياه الأمطار وتُسهل تصريفها في مجار خاصة، "لمنازب" ج. "لميزاب" (Lmizab)، بفضل الميلان الذي يُمنح إياها، أو تمنع تسرب مياه الأمطار فوق الجدران، بفضل "أكفاف"(Agfaf)، وهو عبارة عن صف من الحجارة المسطحة والرقيقة التي توضع متجاوزة الجدران على مستوى السطح.

بالإضافة إلى بعض هذه التقنيات، لاحظنا اعتماد نظام البناء العمودي للغرف داخل "إكودار" المبنية بواسطة الحجارة، وتتمثل في بناء وحدات من الغرف المتراتبة، منفصلة

- **المرحلة الثالثة** : مخازن عائلية تسمى" تيغرمت"؛
- **المرحلة الرابعة** : مخازن وسط مساكن لأنصاف الرحل، وهي تتمتع بالحراسة حتى في فترة الترحال؛
- **المرحلة الخامسة** : مخازن قبلية لساكنة مستقرة، وتكون خاضعة لنظام عرفي كما تكون النواة الأولى لتطور التبادل التجاري، و هي التي تسمى ب"إكَودار."

من خلال هذا الجرد يلاحظ أن "إكودار" تتميز، ليس فقط عن أشكال التخزين المعتمدة بالسهول والمراكز الحضرية، لكن أيضا عن أشكال أخرى، اعتبرتها جل الأطروحات بمثابة مراحل تطورية أولى، نتج عنها في الأخير المخازن المشيدة والمسماة "إكودار" والمتميزة بخصائصها المعمارية والمجالية. فما هي أهم هذه الخصائص؟

5 - في الخصائص و المميزات المعمارية : تقنيات خاصة لمرافق خاصة:

ارتباطا بالوظائف التي تقوم بها "إكودار" وبسياق ظهورها المجالي والتاريخي، فإنه من الطبيعي أن تتخذ أشكالا هندسية وأحجاما متنوعة، حسب الموقع الجغرافي وحسب الحاجة التي يفرضها عدد الساكنة المستعملة لها و ظروف عيشها. ورغم التشابه الذي سجلناه من حيث هذه الوظائف، فان هذا الاختلاف يهم حجم و نوع وعدد المرافق التي تضمها. فإذا كان حجم "إغرم" أصغر وشكله بسيط في بعض الأحيان، فان "إكودار" مناطق الأطلس تتميز بتحصيناتها الكبيرة، وبمرافقها وخصائصها البنائية المتنوعة. وفي هذا الإطار سيكون تركيزنا على أهم خصائص البناء، من مواد وتقنيات وطرق تهيئ المجال، دون الخوض في بعض التفاصيل الدقيقة، والتي قد تبدو غريبة في مثل هذه البنايات، مثل الزخارف التي نجد لها حضورا، وإن كان قليلا، على مستوى الجدران، باستعمال الحجارة، أو على مستوى الأبواب والسقوف، باستعمال مواد مختلفة واعتماد أشكال ورسوم هندسية متنوعة، كما هو الحال في بعض مخازن مناطق الدير.

5- 1- خصائص البناء: مواد و تقنيات[42]:

باستثناء عدد قليل من المخازن بمنطقة الأطلس الصغير الشرقي والأوسط و بعض الأحواز السهلية، التي نجدها مبنية بالتراب (Akal)، اعتمادا على تقنية التراب المدكوك "اللوح" (Louh) أو تقنية الآجر المجفف أو اللبن، فإن أغلب "إكودار" مشيدة بواسطة

(42) – لتسهيل عملية نطق بعض المصطلحات الأمازيغية التي لها علاقة بمواد و تقنيات البناء آثرنا إعادة كتابتها بالحرف اللاتيني. مع الإشارة إلى أننا بصدد العمل على إنجاز مشروع معجم البناء و العمارة بالمناطق الأمازيغية لسوس.

- **المرحلة الأولى** : مغارات متفرقة على منتصف سفح الجبل، دونما ترتيب أو قنوات اتصال في ما بينها (نموذج أيت شريبو بالأطلس الكبير الشرقي)؛
- **المرحلة الثانية** : مغارات منتظمة على منتصف سفح الجبل، تربط في ما بينها ممرات محفورة في الجبل، وتضم بعض عناصر التهيئة والمرافق الداخلية (نموذج أسيف مكون)؛
- **المرحلة الثالثة** : مغارات منتظمة على أكثر من مستوى في سفح الجبل و تكون متصلة في ما بينها عبر منافذ داخلية (نماذج بيكَودين، جبل الكست، تامسينت، أمزميز)؛
- **المرحلة الرابعة** : بنايات دائرية أو مستطيلة الشكل، مبنية على قمم محصنة طبيعيا (نماذج أكوديم، أيت حديدو)؛
- **المرحلة الخامسة و الأخيرة** : مخازن محصنة وأكبر حجما، وهي التي تسمى "إكودار" بمناطق الأطلسين الصغير والكبير الغربي.

ويعتقد هذا الباحث أن هذه المراحل أعقبها ظهور أشكال أخرى، خاصة منها تلك التي تسمى : "إغرم" (Igharm) أو "تغرمت" (Tigharmt) بالأطلس الكبير الشرقي، وهي غالبا ما تكون مشيدة بالتراب (أيت حديدو، زاوية أحنصال، دمنات، خنيفرة...)، وأخيرا المخازن التي تدعى "أكرار" (Akrar) بمنطقة جبالة بالريف و شفشاون.

وقبل هذا التصنيف الزمني لتطور أشكال التخزين، سبق ل Montagne، في دراسته حول "أكادير إكونكا"[40]، أن اقترح بعض مراحل تطور النموذج المعماري للمخازن، من حيث الوظائف والأحجام، وذلك تبعا لتطور نمط العيش، من نظام الترحال إلى مرحلة الاستقرار، قبل أن تتعرض للتراجع وللأفول بفعل مجموعة من العوامل[41]. ومما افترضه هذا الباحث المراحل التطورية التالية:

- **المرحلة الأولى** : المغارات ذات المنافذ المتعددة على سفوح الجبال، وهي خاصة بالرحل؛
- **المرحلة الثانية** : مغارات مرتبة في سفح الجبال على أكثر من مستوى، وهي خاصة بأنصاف الرحل؛

(40) - Montagne (R.).

(41) – انظر أعلاه (تمهيد).

• نظام "**تسرافت**" (Tasraft) أو المطمورة. ويسمى مُجَمَّعُ هذه المطمورات "المرس" (Lmars). وهو كذلك نظام قديم يرجعه بعض الدارسين إلى عقود خلت. ومن خصوصياته، اعتماده كأسلوب لتخزين الحبوب في المناطق السهلية وبداخل المدن[35].

يتضح إذن أن أنظمة تخزين الحبوب متعددة؛ وهي وليدة معطيات جغرافية وسكانية خاصة. فإذا أمكن الوقوف عند بعض قواسمها المشتركة، فإن لها مميزات خاصة أيضا. لكن، يظل نظام "إكَودار" هو أهم وأكبر هذه الأنظمة، بالنظر إلى اتساع مجال تواجدها وإلى عددها الكبير بمناطق الأطلس. وهي تعبر على أن الإنسان بهذه المناطق كان استثمر في زراعة الجبال المتواجدة بها رغم وعورتها، وهيئ فيها العديد من المدرجات التي لا تزال شاهدة للعيان. فعلى الرغم من عدم الاستقرار السياسي أحيانا، وتفاوت الظروف المناخية أحيانا أخرى، فان "إكَودار" كانت تمكن من تخزين الحبوب الكافية لتأمين الغذاء اللازم لسنوات طويلة، يصل متوسطها إلى عشرين سنة[36].

وجدير بالإشارة أيضا إلى أن نظام "إكودار"، في صورته المعروفة حاليا، لم يكن ليرى النور دون تراكم تجاريب تطورت خلالها أشكال التخزين على مر التاريخ. وقد اعتبرت المخازن المهيأة داخل المغارات أو المحفورة بالجبال(Greniers troglodytique)[37]، والتي نجد بقاياها بمناطق مختلفة بمجال الأطلس، من أولى أشكال التخزين[38]؛ حيث كانت تتمتع بمناعة شديدة، يصعب الوصول إليها. كما أنها تتميز بتنوع الأشكال والأحجام. ومما يقترحه J. Gattefossé كتطور لهذه الأشكال المراحل التالية [39]:

(35) - Rosenberger (B.),1985 , p 254; Lefébure (C.), « Réserves céréalières et société : l'ensilage chez les marocains, in les techniques de conservation des grains à long terme, 3, fas. 1, éd. CNRS, Paris , pp P 211- 235.

(36) - Onrobia Pintado (J.), 1995, «Magasins de la falaise préhispaniques de la grande Canarie viabilité et conditions de formulation d'une hypothèse de référence ethnologique » in Ethnoarchéologie Méditerranéenne, Madrid, p. 176.

(37) – نموذج أيت عبدي بمنطقة الأطلس الكبير الشرقي انظر: Meunier (Dj. J.), op.cit., p. 163

(38) - Montagne (R.), 1929; Gattefossé (J.), 1934 "les greniers de falaises forme ancienne d'Agadir collectif, Bulletin de la société de préhistoire du Maroc", n° 1 et 2, Rabat, p.94-95.

(39) - Gattefossé (J.),1934.

هذه إذن بعض الإشكاليات المرتبطة بإكَودار والتي حاول باحثون غربيون النبش فيها، في غياب لأدوات التحليل الكافية أحيانا، خصوصا منها تنوع مصادر المعلومات، والتمكن من فهم كل المعطيات الثقافية والتاريخية والجغرافية للمنطقة. وإذا كان لهؤلاء الباحثين فضل كبير في الكشف عن جوانب كثيرة من هذه المؤسسات والتعريف بها، فان باب البحث لا يزال مفتوحا أمام البحث التاريخي والأثري والإثنوغرافي، للمزيد من التعمق في كل ما له ارتباط بأصول هذا النظام وتطوره واستمرار اعتماده لقرون .

4 - : "إكَودار" و أشكال أخرى للتخزين:

تؤكد العديد من الدراسات التاريخية والاثنوغرافية أن نظام "إكَودار" لم يكن السائد وحده ببادية المغرب[30]. حيث هناك عدة أنظمة أخرى لتخزين المحاصيل الزراعية، ربما تكون أقل أهمية من الناحية الهندسية، خاصة من حيث الحجم والتوزيع؛ لكن يجب الإقرار بكونها لم تحض بما يكفي من البحث والدراسة، بما يمكن من نفي أو إثبات ذلك. وهي أنظمة يشرف عليها، بالإضافة إلى القبائل والأسر، كل من السلاطين والأمراء والقواد المخزنيون والزوايا. ومن بين أمثلة هذه الأنظمة ما ياتي:

- نظام "**أعريش**" (Aaarich) المتواجد بمنطقة زَيَّانْ، وهو عبارة عن غرفة منفصلة داخل البيت[31]. من حيث الشكل والوظيفة، فهو يشبه ما يسمى ب "أخزان" (Akhzan) والمعتمد داخل البيوت السكنية في مناطق الأطلس والسهول المحادية لها.
- نظام" **لهري**" (Akhzan) بمنطقة الريف[32]، وهو عبارة عن مخازن صغيرة. تشيد في مناطق محصنة طبيعيا ويحيط بها سور يدعى مجمع هذه المخازن "أكرار"[33]. (Akrer) وبالرغم من أن هذا النظام يشبه نظام "إكودار"، على الأقل من حيث وظيفة التخزين، إلا أن هناك من الباحثين من نفى أن يكون يشبه النظام المعمول به في مناطق الأطلس الكبير والصغير[34].

(30) - Rosenberger (B.) 1925, "Réserves de grains et pouvoir dans le Maroc précolonial", in. Les techniques de conservation des grains à long terme, 3, fasc. 1, éd. CNRS, Paris, pp 237-268.

(31) - Aspinion (R.), 1937, Contribution à l'étude du droit coutumier berbère marocain (étude sur les coutumes des tribus Zayanes), Casablanca/Fès, Moynier.

(32) – هو نظام يتواجد كذلك بمنطقة القبائل بالجزائر

(33) - Montagne (R.), ,1929, op.cit, p. 201-202.

(34) - Adam (A.), ,1978 "l'Agadir berbère, une ville manquée?" Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, n°26, p.06.

يعد النظر إلى هذه الاستفهامات الأخيرة، مجرد النظرة الفوقية دون تلمس الحقيقة التاريخية للمنطقة. وقد تجعل الباحث ينسلخ معها و يخضع لعامل المنطق الذي يمكن أن يربط بينها و بين الإجابات المقدمة لها. لكن الواقع والتاريخ يشهدان على أن الإنسان ببادية الأطلس وسوس استطاع أن يكون مؤسسات كثيرة من أجل تنظيم شؤونه؛ وعلى أن مظاهر "التمدن" لم تكن غائبة جملة عن المنطقة، ولم تكن قاحلة بالدرجة التي يتصورها الباحث في زمنه. فالمصادر الجغرافية والتاريخية المكتوبة، ومنها ما أورده حسن الوزان، كما نقله عنه مارمول كربخال(Marmol Karbajal)[26]، وكذا العديد من الشواهد الأثرية، تؤكد كلها مظاهر الخصوبة التي تميز بها العصر الوسيط و بداية العصر الحديث، حيث كانت محاصيل الشعير والقمح والعسل والمواشي الكثيرة...؛ الأمر الذي مكن السعديين مثلا من تمويل جيوشهم والتزود بالرجال والمؤن خلال بسط سيطرتهم على المغرب. كما شيدت كثير من المدن بأحواز منطقة الأطلس، وهي مراكز و حواضر يعود تاريخ البعض منها إلى فترات متقدمة من العصر الوسيط، مثل مدينة تارودانت ونول لمطة وإكَلي وتكَاوست وتمدولت وَّقَا وأغمات ومراكش والصويرة وتِيدّسِي وفي فترة حديثة مدينة تزنيت. كما بنيت القنوات، وزرعت الأراضي، وفتحت المناجم، مثل تَزَلاَغْتْ، وشيدت معامل السكر، مثل تزمورت[27]، وهيئت الكثير من المرافئ التجارية على الواجهة البحرية، مثل "أكَادير إغير" و"ماسة" و"تافضنا" و"أمكَدول..."، والعديد من الحصون والقلاع، مثل "تيونيوين" و"إكَيليز" و"الكست" و"تغجيجت"، الخ. وهذه كلها علامات من بين مظاهر أخرى تؤكد قدم التعمير بالمنطقة[28].

وفي نفس سياق معالجة أطروحة Adam، فان المدن لا تكون وليدة الخصب والتروات فحسب، كما افترض ذلك الكاتب، بل قد تكون أيضا وليدة لإرادة سياسية لحاكم أو زعيم ما، أو وليدة تقاطع الطرق التجارية أو مصالح جهات مختلفة، أو كذلك وليدة التوسع السكاني وتقاسم الأشغال بين مختلف الفئات المجتمعية[29].

(26) - Marmol (K.), (1667) l'Afrique de Marmol, T.1, trad. De Nicolas perrot, Sieur d'Ablancourt, paris, 1667, p.42-43.

(27) - Berthier (P.) (1966), Une épisode de l'histoire de la canne à sucre. Les anciennes sucreries du Maroc et leurs réseaux hydrauliques. Etude archéologique et d'histoire économique, 2 Vol, 349 p., Rabat, 1966.

(28) - Oumouss (A.), Peuplement et occupation du sol dans le Souss Al-Aqsa à l'image de l'historiographie et de l'archéologie extensive, (étude inédite).

(29) - Pauty (E.), (1951), "Villes spontanées et villes créées en Islam" dans: A.I.E.O. d'Alger, T. IX, P.52-75.

الأبحاث الأخيرة عدم صحتها[22]؛ خاصة إذا علمنا أن هذه المناطق من الأطلس بقيت، حتى وقت لاحق لإنجاز الدراسة الأولى ل Montagne، أي سنة 1929 ، مستقلة ولم تخضع لسلطة الاحتلال الاستعماري. وبالإضافة إلى هذا السبب، فان هناك احتمال آخر لعدم اكتشاف هذه المخازن إلا في السنوات الأخيرة، و هو كون العديد منها قد تعرض للخراب وهذه الحقيقة كان وقف عندها A. Adam إبان الزيارة التي قام بها لبعض المناطق سنة 1947[23].

فضلا عن الإطار الجغرافي ل "إكَودار"، حاول بعض هؤلاء المستكشفين والإثنوغرافيين البحث كذلك في موضوع أصولها و أسباب ظهورها. إذ اعتبر (R. Montagne 1930 و1929) الظروف المناخية الصعبة السبب الرئيسي في ظهورها أول مرة؛ حيث اعتبر أن الجفاف أدى إلى تراجع المحاصيل الزراعية، وإلى نشوب صراعات قبلية للسيطرة على المجالات الخصبة القليلة و على مصادر المياه. وتضيف Meunier لعامل المناخ هذا، عامل العزلة الناتجة عن الطبيعة الجغرافية الصعبة، وكذلك للنمو السكاني المطرد. ونتج عن هذين الأمرين غياب الاستقرار واللجوء أحيانا إلى الصمود ومقاومة تلك الظروف؛ وأحيانا أخرى إلى التنقل والترحال، بحثا عن مجالات أكثر ملائمة للعيش[24].

وهناك من الباحثين من استغرق في تأويلاته، مثل (Adam 1978) الذي حاول توجيه تحليله، مجانبا الخوض في إشكالية ظهورها وتطورها، متسائلا : أليست "إكودار" مدنا غير كاملة الولادة؟ ولماذا ظلت منطقة وجودها في بداوتها الأولى، ولم تتمكن من تشييد المدن؟ معتبرا أن أصل العديد من المدن بالحضارات القديمة كان عبارة عن مخازن جماعية، شيدت نتيجة لتراكم التروات[25]. لكن الفرق، حسب الباحث نفسه، أن هذه المدن كانت بمناطق غنية وخصبة، في حين أن مجال تواجد "إكَودار" هو مجال جاف وذو طبيعة جغرافية صعبة.

(22) - Keddan (N.), Approche historique et prospection archéologique dans une confédération du Souss : Ilaln, thèse de 3ème cycle, INSAP, Rabat, 2001 , Nait-Balk (H.) Approche archéologique et architecturale des igoudars de l'Anti-Atlas et leur rôle socio-économique, DEA, Paris 1, 1986; Rigalma (R.) et Amarir (A.), (2004), les Igoudars de la province de Tiznit, rapport préliminaire, délégation du Ministère de la Culture de Tiznit, 48p.

(23) - Adam (A.), "la maison…" p. 329.

(24) - Meunié (Dj.J), op.cit, p. 147.

(25) - Adam (A.), "la maison…", p. 7.

القرن الثالث عشر للميلاد، وهي فترة وجود الموحدين بهذه البلاد[19]. واعتبارا لإمكانية ارتباط تواجد هذا المخزن الجماعي بفترة حكم الدولة الموحدية لبلاد الأندلس، ولإمكانية نقل هذه الدولة لواحدة من المؤسسات المتواجدة بمكان انطلاقتها الأولى، وهو منطقة هـرغة (أَرْغَنْ) بالأطلس الصغير، إلى شبه الجزيرة الأيبيرية، فان فرضية قدم تواجد "إكودار" بوسط وجنوب المغرب، أكثر مما هو ثابت إلى الآن. و يبقى المجال مفتوحا أمام البحث الأثري لتأكيد أو نفي هذه الفرضية.

3 - في اهتمام الباحثين : خلاصات و تأويلات تقتضي المراجعة والتمحيص

ترجع البدايات الأولى للاهتمام بدراسة" إكودار "إلى بعثات المستكشفين الأوربيين، من جغرافيين وإثنوغرافيين وعسكريين. وكان ذلك ضمن حملات استكشاف منظومة المؤسسات وأشكال التنظيم التي تميز مغرب القرون الأولى للفترة المعاصرة. وقد كان للتميز المعماري و التنظيمي لإكودار، أن جعل العديد من هؤلاء الباحثين يقفون عندها لوصفها ولدراستها، بدأ بالإشارات المقتضبة مع (De Foucauld)، ووصولا إلى دراسات أكثر دقة، مع كل من R. Montagne وDj. J. Meunier وDespois وA. Adam[20] وغيرهم .

و مما أثارته هذه الأبحاث، مسألة الإطار الجغرافي لهذه المخازن بالمغرب. فإذا تمكنت Meunier ، في دراسة نوعية أولى حول المخازن والحصون بالمغرب، من تحديد بعض مجالات تمركز هذه المؤسسات، مما سمح بوضع خريطة أولية لمواقعها على امتداد الأطلسين الصغير والكبير، فإن الجرد الذي أنجزته يحتاج إلى تحيين واستكمال المعطيات التي غفلت عنها الباحثة في بعض المناطق، مثل منطقتي "إلالْنْ" و"أَيْتْ رْخَا" بالأطلس الصغير. ولعل سبب هذا الإغفال، كان هو الاعتماد على إحدى الاستنتاجات غير الصحيحة التي سبق ل Montagne أن خلص إليها في دراسة خاصة ب "أكادير إيكونكا"، و التي مفادها أن بعض مناطق الأطلس، مثل منطقة تمركز قبائل "إِدَاوْلْتِيتْ" بالأطلس الصغير الجنوبي، لم تكن تعرف نظام "إكَودار" [21]. وهي الخلاصة التي أكدت بعض

(19) - J. de Meulemeester et A. Matthys, "un grenier collectif hispano-musulman? le Cabezo de la Cobertera (vallée de rio ségura /Murcie). Bilan provisoire d'une approche ethnoarchéologique", Ethno-archéologie méditerranèenne (collection de la casa de Velazquez, 54), Madrid, 1995, p. 181-196.

(20) - حول كتابات هؤلاء انظر البيبليوغرافيا.

(21) - R. Montagne, op.cit, p. 190.

السادس عشر للميلاد، مثل إبراهيم بن علي الحساني[15]؛ وكذلك في أواخر القرن التاسع عشر، من طرف بعض المستكشفين الأوربيين، أمثال الرحالة الشهير (ch. De Foucauld) الذي أثارت انتباهه هذه المباني الكبيرة[16].

أما الإشارات الأكثر تداولا عن المخازن الجماعية لبلاد السوس فنجدها بالكتابات المتأخرة، مثل "المعسول" و"خلال جزولة" لمحمد المختار السوسي، و هي في أغلبها روايات في سياق الحديث عن وقائع و أنماط حياة تشهدها قبائل الأطلس، إذ نجد بين ثناياها إشارات لتواريخ تشييد بعض هذه المخازن، والتي يرجع أغلبها إلى القرنين السابع عشر و الثامن عشر للميلاد[17] .

من خلال هذه الإشارات المستقاة من هذه المصادر المكتوبة، يرجح أن يكون وجود هذه البنايات، سواء في الأطلس الصغير أو بلاد جزولة القديمة و بالأطلس الكبير، بل حتى في كثير من مناطق شمال إفريقيا، منذ القرون الأولى للعصر الوسيط، حيث هاجس غياب الأمن مع بدايات الفتح العربي والإسلامي، ونزوح القبائل العربية و قبائل الرحل إلى مناطق مختلفة في السهول، ومن بينها سهل سوس؛ ثم بعد ذلك الاحتلال الإيبيري للسواحل المغربية، ممثلا بالخصوص في الغزو البرتغالي الذي احتل مرافئ كل من "ماسة" و "أكادير إغير"، أو ما يعرف بفونتي (أكَادير الحالية) هذا، بالإضافة إلى فترات الجفاف والأوبئة والأزمات الطبيعية العصيبة التي عرفتها المنطقة[18]. كل ذلك جعل السكان بمناطق جبال الأطلس يحتمون بهذه المرتفعات، خلال فترات تاريخية طويلة، تمتد إلى القرن التاسع عشر، بل حتى بدايات القرن العشرين، في استقلالية شبه كلية، واضعين أنظمة عيش واستغلال وتسيير متكاملة ومنسجمة مع مجال تحركهم.

ومما يؤكد قدم "إكودار" على ما هو ثابت في الوثائق المكتوبة، أي أواخر القرن الخامس عشر، ما كشفت عنه دراسة إثنوأثرية حديثة ببلاد الأندلس، حيث اكتشف مخزن بمنطقة مورسيا يدعى (El cabezo de la cobertera). و يرجع الباحثون تاريخه إلى

(15) - إبراهيم بن علي الحساني، ديوان قبائل سوس في عهد السلطان احمد المنصور الذهبي، تحقيق عمر افا، مطبعة النجاح الجديدة، الدار البيضاء 1989.

(16) - De Foucauld (Ch.), Reconnaissance au Maroc 1883-1884, paris, Challamel, 1888.

(17) - محمد المختار السوسي، خلال جزولة، 4 ج، مطبعة المهدية، تطوان، دت. محمد المختار السوسي، المعسول، مطبعة النجاح الجزء الثالث، الدار البيضاء، 1961.

(18) - Rosenbeger et Triki, 1973, op-cit .

من خلال هذه الإشارة حول دلالة مصطلح "أكَادير" وبعض الأسماء الأخرى ذات الصلة بها، نلاحظ أن مناطق الأطلس بالمغرب لا تزال تحتفظ بالأسماء الأمازيغية لهذه المؤسسات و المباني. و لعل السبب الرئيس في ذلك، كونها لم تكن تحت تأثير التعريب، الذي شهدته ساكنة وأسماء بعض الأماكن بالمناطق الشرقية والصحراوية. إذ ظلت مناطق الأطلس شبه معزولة باعتبار الظروف الجغرافية والتاريخية التي عرفتها، فقد شهدت أنماط عيش خاصة، كان من مخلفاتها أشكال تنظيمية مختلفة، من بينها: المخازن الجماعية التي عرفت انتشارا وتطورا على مر العصور.

2 - في الأصول التاريخية : إشكالية تستدعي مزيدا من البحث

من حيث التحقيب التاريخي، لم تتمكن مختلف الدراسات والبحوث المنجزة إلى حدود الآن من التعرف على تاريخ مضبوط يحدد أصول" إكَودار"، سواء باعتبارها مؤسسات قبلية قائمة الذات، أو نماذج معمارية فريدة. فالموضوع لا يزال يثير أكثر من إشكالية. و بالرجوع إلى المصادر الأولى، فإن بعض الإشارات التي نجدها في بعض المصادر المكتوبة لبعض الجغرافيين والمؤرخين، أو في بعض الألواح ("إِزْرْفَانْ"(Izarfan) أو "تعقدين"(Tiaaqidin)، كما يطلق عليها في بعض المناطق[12]، تعود بنا إلى القرن الخامس عشر للميلاد [13]و ما تلاه من القرون، إلى حدود بدايات القرن العشرين . ويعتبر "أكَاديرْ نْ أُوجَرِيفْ" بالأطلس الصغير (إقليم تارودانت)، أقدم حصن معروف إلى الآن بالمغرب حسب مصدر مكتوب وموثوق، إذ يرجع تاريخ كتابة اللوح المنظم له إلى سنة 1498 م[14]. وهناك من المصادر العربية التي ربما تكون أشارت إلى هذه المؤسسات، دون ذكر لأسمائها الحقيقية، حين نقلها لروايات عن "الحصون" أو "القصور"، تعبيرا عن مبان محصنة، ودون تمييز من هي التي يعنى بها "إكودار" أو أي بنايات محصنة أخرى؛ خاصة وأن جل الإخباريين والجغرافيين الذين تحدثوا عن بلاد السوس الأقصى، خلال الفترة الوسيطية، لم يزوروا المنطقة. وإن استطاع أحدهم فعل ذلك، فكان في أواخر القرن

(12) - Mezzine larbi 1987, Le droit coutumier, in Splendeurs du Maroc, ouvrage collectif, pp. 68-75

(13) - يمكن أن يعزى كذلك غياب دليل مكتوب عن "إكودار" خلال الفترة الوسيطية إلى تأخر فعل الكتابة في أوساط ساكنة المنطقة و سيادة أنظمة عرفية متوارثة قبل تغلغل الكتابة بالخط العربي ابتداء من القرن الخامس عشر.

(14) - 1498م موافق ل 903 هـ حسب محمد العثماني، ألواح جزولة والتشريع الإسلامي، منشورات وزارة الأوقاف والشؤون الإسلامية، الرباط، 2004، ص ؟. وسنة 1464 م موافقة ل 869 ه حسب محمد بن احمد البقدوري ، تاريخ قبائل هلالة بسوس، مطبعة النجاح الجديدة، ط1، 2000، ص 220.

1 - في الطبونيميا : "إكَودَار" ومسميات أخرى

تعددت الأسماء التي تطلق على المخازن الجماعية في شمال إفريقيا، منها : "القصر" (Qasr) في تونس، و"القصبة" (Kasbah) و"الكلعة" (Galaa) في منطقتي جرارة والأوراس بالجزائر[8]. أما في المغرب، وبالتحديد في الأطلسين الصغير والكبير الغربي، فيسمى" أكادير" (Agadir) (ج إكودار أو إكَيدَارْ)، ومدلوله المخزن والحصن في نفس الآن. أما بالأطلس الكبير الأوسط والشرقي فتعرف باسم "إِغْرْمْ "[9](Igharm)؛ علما بأن إسم" أكادير "يحيل أيضا في بعض مناطق الأطلس الكبير على الجدار أو السور. ويعتقد (E. Laoust, 1932) أن أصل هذه الكلمة فينيقي أو عبري؛ مشيرا إلى أن هناك علاقة بين مصطلح" جدار "العربي و"كَدير" (Gadir) العبري الذي يقصد به الجدار، و"كَادير "(Gader) الفينيقي الذي يعني المكان المغلق أو المسور[10]. مع الإشارة إلى أن هناك أسماء أخرى بالمناطق الشمالية للأطلس تدل على منشآت أو مرافق وظيفتها الأساسية تخزين المحاصيل الزراعية [11] .

ومما يجب التنبيه إليه في سياق معالجة مدلول "أكَادير"، أن ترجمته، سواء إلى اللغة العربية ب "المخازن الجماعية" أو الفرنسية (Greniers collectifs) ، لا تؤدي البتة مدلول المصطلح الأمازيغي؛ فهذا الأخير يختزل معنيين في نفس الوقت: الأول، هو ما تتم ترجمته إلى اللغات الأخرى، أي الملكية الجماعية أو التدبير الجماعي للمؤسسة؛ أما المعنى الثاني، والذي لا تدركه هذه الترجمات، فهو الملكية الفردية لمرافق داخل البناية. فإذا كان تدبير المخزن جماعيا، فإن ملكية غرف التخزين فردية. وهي تخضع لكل ما تخضع له الممتلكات الفردية الأخرى، من بيع و شراء وتوريث، بل ومسؤولية الرعاية والإصلاح. فكل شخص مسؤول عن المحافظة على سلامة مخزنه، وأي إهمال قد يسبب ضررا لجيرانه يؤدي به إلى تحمل مسؤولية تلك الأضرار والقيام بالإصلاحات الضرورية على نفقته. كل فرد إذن من مالكي غرف التخزين تبقى له صلاحية التصرف في مخزنه، في حدود ما يحدده العرف المنظم لذلك.

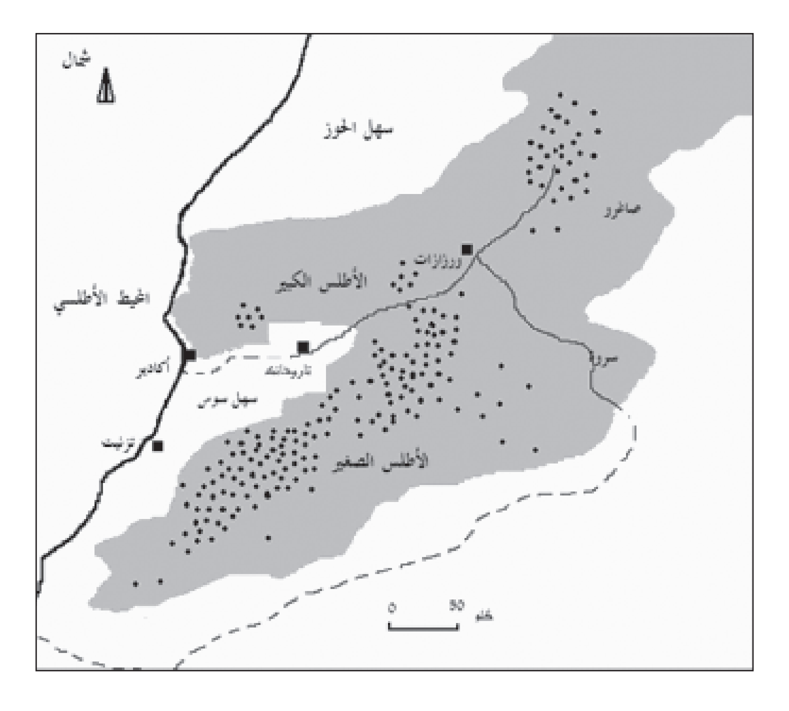
(8) – حول بعض الإشارات إلى هذه الأنواع من المخازن انظر: Despois (J.), op.cit, p. 139- 158

(9) – كثيرا ما نجد تداول كلمة "إغرم" لدى أنصاف الرحل من سكان هذه المناطق الشرقية من الأطلس، دلالة على مخازن أحيانا، أو على حصن أو مساكن مهجورة أحيانا أخرى.

(10) - E. Laoust, "l'habitation chez les transhumants du Maroc central", Hésperis, 1934, Rabat, p. 114

(11) – انظر أسفله فقرة في تميز نظام "إكَودار" و أشكال أخرى للتخزين.

والتشييد، وتكوين مؤسسات لا تزال تختزن الكثير من الألغاز، وتطرح الكثير من الإشكاليات. ذلك ما سنحاول الكشف عن بعض ملامحه في هذا البحث الأولي، انطلاقا من بعض التحريات الميدانية التي أجريناها، ومن رصد حصيلة البحث العلمي بهذا الخصوص؛ مثيرين لإشكالية أصولها التاريخية، وخصائصها المعمارية والمجالية؛ دون الخوض في مواضيع وتفاصيل ذات الصلة بكيفية تدبيرها[7]، وما تتمتع به من قدسية واحترام، وكذلك المتعلقة بتقنيات وطقوس التخزين؛ وما إلى ذلك من المواضيع التي يمكن أن تكون حقلا خصبا للدراسات الانتروبولوجية والسوسيولوجية والتاريخية.



خريطة (1) : مناطق تواجد "إكودار" بالأطلسين الصغير والكبير

(7) – نظام قائم على تدبير جماعي، بناء على قواعد عرفية شفوية متوارثة وأخرى مكتوبة تسمى "اللوح"، وعبر تفويض الأمر لجماعة «إنفلاس» (مجلس ممثلي القبيلة)، و على مؤسسة الأمين، و الأفراد المكلفين بالحراسة.

لا تزال لم تكتشف بما فيه الكفاية. وقد فسرت بعض الدراسات الحديثة زيادة الحاجة إلى ذلك، بتأثيرات الأوبئة وسنوات الجفاف والمجاعة القاتلة التي عرفتها بعض المناطق بالمغرب، وتحديدا خلال القرنين 16 و17 للميلاد(3)؛ حيث نتج عن هذه الأوضاع ظهور دعوات لوضع وسائل لتوفير الغداء وتخزينه، تحسبا لمواسم القحط. ومن النماذج المشهورة بمنطقة الوسط الغربي لمناطق الأطلس، شخصية تدعى عبد الله البوشواري، الذي أمر بتخزين كل أنواع الغلال.

تتركز المخازن الجماعية بالمغرب في سلسلة جبال الأطلس (أنظر الخريطة(1) أسفله والجدول الملحق). قلة منها لا يزال يستعمل لخزن الحبوب بمنطقة الأطلس الصغير الغربي؛ في حين أن أغلبها مهجور أو تعرض للدمار والاندثار، حيث لم يبق لها أثر ببعض المناطق، مثل إدَاوْتَنَانْ بالأطلس الكبير الغربي وبعض مناطق سروة والأطلس الصغير الشرقي؛ ذلك بسبب عوامل بشرية و طبيعية متعددة، منها : تراجع دور الجماعة في التسيير المحلي، أمام انتشار توسيع الإدارة الحديثة منذ بدايات القرن العشرين (5)، وتفاقم الهجرة القروية؛ دون إغفال دور الصراعات القبلية التي تسبب قي تخريب بعض هذه المخازن. ويضاف إلى هذه العوامل كلها دور القواد المخزنيين الذين دمروا الكثير منها، بعد فرض السيطرة على القبائل خلال القرن 19م وبدايات القرن 20 م، باعتبارها تشكل رمز الاستقلال القبلي(6).

وبغض النظر عن الواقع المتدهور لهذه المعالم التراثية، فإنها تظل شاهدة على التاريخ العريق لسلسلة جبال الأطلس والجنوب المغربي، وعلى قدرة ساكنتها على التنظيم

---

(3) - Rosenberger (B.) et Triki (H.),1973, "famines et épidémies au Maroc aux 16 et 17ème siècle", **Héspéris Tamuda**, N°14, pp 109 -175.

(4) - Ibidem. P ?

(5)المختار السوسي، المعسول، ج. 3، ص 347- 350.

(6) - مثل" الكيلولي" الذي دمر "أكَاديرن تكَدا" بقبيلة "إمجاض"، والقائد "أغناج" الذي يعتقد أنه كان من وراء تدمير أكادير ن "أوجاريف" سنة 1820، والقائد" "الكلاوي" والقائد "الكندافي" و غيرهم. أنظر محمد المختار السوسي، المعسول، ج 3، ص. 130 و كل من :

Despois (J.), "Les greniers fortifiés de l’Afrique du Nord", les Cahiers de Tunisie, n°1, 1953, p. 38; Capot Rey (R.), "greniers domestiques et greniers fortifiés au sahara, le cas de Gourara", travaux de l'institut de recherches sahariennes, T. 14, 1-2 trimestre, 1956, p.56; Montagne (R.), "Un magasin collectif de l'Anti-Atlas: l’Agadir des Ikounka", Héspéris 9 (2), 1929, p.195; Adam (A.), « La maison et le village dans quelques tribus de l’Anti-Atlas », Hespéris, 37, 1950, p. 327 ; H. Terrasse, Kasbahs berbères de l’Atlas et des oasis, éd. Horizons de France, p. 25 ; Meunié (Dj.J.), Les greniers citadelles du Maroc, ed. Arts et Métiers Graphiques, 2 volumes, 1952. p 69.

في الأصول التاريخية والخصائص المعمارية للمخازن الجماعية (إكُودَارْ)[1] بمناطق الأطلس

أحمد أوموس
باحث في الآثار والتراث

تمهيد :

يرتبط البحث في موضوع المخازن الجماعية المعروفة ب" إكَودَارْ"بالمغرب بالحيز الجغرافي لمناطق جبال الأطلس و بعض المجالات المنبسطة المتاخمة لها [2]. وبالنظر إلى المميزات الجغرافية لهذه المناطق وإلى الظروف التاريخية التي شهدتها على امتداد فترات زمنية طويلة، والتي اتسمت بالغياب شبه الكلي لسلطة الدولة المركزية والحضور القوي لسلطة القبيلة، فإن الإنسان الذي استوطن هذه المناطق اهتدى إلى تنظيم شؤون حياته في شتى تجلياتها. و نظرا لطبيعة نمط العيش السائد بها، والقائم أساسا على الزراعة المعيشية وعلى تربية الماشية، و كذلك على بعض المبادلات التجارية، و ما رافق ذلك كله من ضروريات، توزعت بين الاستقرار والتنقل أحيانا، فقد نتج عن هذا الواقع بروز أشكال متنوعة للتنظيم وتكوين مؤسسات، لتأمين الشؤون المرتبطة بذلك النمط. ومن بين تلك الأشكال مؤسسة "أكَادِيرْ" التي كانت تستخدم، كمجمعات ومخازن للممتلكات؛ كما كانت تؤدي حتى ماض قريب، أدوارا عسكرية وتحصينية زمن الحرب؛ وهي بذلك ترمز إلى الصمود و إلى الوحدة الاجتماعية للقبيلة.

وارتباطا بوظيفة تخزين الممتلكات، فإن المادة الأساسية التي كانت توضع ب "إكَودار" هي الحبوب. إذ من المعروف تاريخيا أن شمال إفريقيا عموما، و المغرب خصوصا، كانت مصدرا ومستهلكا كبيرا لهذه المادة. غير أن أسباب وظروف اهتداء الإنسان لتخزينها، حفاظا على أمنه الغذائي، وبخاصة خلال الفترات القديمة والوسيطية،

---

(1) – ينطق الكاف معقوداً في أكَدير. (ⴰⴳⴰⴷⵉⵔ)

(2) – إذا حاولنا النظر إلى الإطار الواسع لهذه المعالم بشمال إفريقيا، فإننا نلاحظ اقترانها بالمجالات التي استوطنتها الساكنة الأمازيغية.



"إكَودار: تثمين التراث الثقافي"

Igoudar, un patrimoine culturel à valoriser

ⵉⴳⵓⴷⴰⵔ, ⴳⴰⵏ ⵉⴰⵏ ⵡⴰⵉⴷⴰ ⵏ ⵜⵓⵙⵙⵏⴰ ⵍⴰ ⴷ ⵉⵣⵣⴰⵏ ⵜ ⵉⵙⵙⵓⵜⴳ

ⵉⴳⵓⴷⴰⵔ :

ⴰⵢⴷⴰ ⴰⴷⵍⵙⴰⵏ ⵉⴳⴰⵏ ⵡⵉⵏ ⵓⵙⵙⵓⵜⴳ

ⵎⵏⵛⴽⴽ ⴰ ⵉⵖⴰⵎⴰ ⵡⴰⵢⴷⴰ ⴰⴷⵍⵙⴰⵏ ⴰⴼⴰⵔⴰⵏ ⴳ ⵜⵖⵎⵔⵜ, ⵢⴰⴳⴳⵓⴳ ⵏⵏ ⴼ ⵉⴳⵔ ⴰⵎⴰⵜⴰⵢ ⵎⵇⵇⴰⵔ ⵉⴳⴰ ⵢⴰⵏ ⵓⵎⵣⵔⵓⵢ ⵢⵓⵙⵉⵏ ⴽⵉⴳⴰⵏ ⵏ ⵜⵎⵢⵓⵔⵉⵏ ⵜⵉⵇⵚⵓⵔⵉⵏ.

ⵉⵇⵇⴰⵏ ⴷ ⴳ ⵓⵣⵎⵣ ⵏ ⵜⵙⵎⴰⴹⵍⴰⵍⵜ, ⴷ ⵓⵙⵔⴰⵎ ⵏ ⵜⵎⵥⵍⵉⵜⵉⵏ ⵜⵉⵎⴰⴳⵉⵜⵉⵏ, ⴰⴷ ⵏⴰⴼ ⵉⴼⵔⴷⵉⵙⵏ ⵍⵍⵉ ⵜⵏⵜ ⵉⵙⵏⵓⵅⵢⵓⵏ, ⵢⴰⵡⵙ ⴰⵙⵏⵜ ⴰⴼⴰⴷ ⴰⴷ ⵓⵜⵏⵜ ⵙ ⵉⵥⵓⵕⴰⵏ ⴳ ⵜⵓⵙⵙⵏⴰ ⴷ ⵓⵙⴷⵓⵙ ⵏ ⵓⴷⵎ ⴰⵙⵉⵍⴰⵏ.

ⵓⵔⵜⴰ ⵊⵊⵓ ⵏⵙⵙⵏ ⴰⵢⵍⵍⵉ ⵉⵥⵍⵉⵏ ⵙ ⵉⴳⵓⴷⴰⵔ ⴷ ⵡⴰⴳⴳⵓⴳⵏ ⵏⵙ ⵎⵇⵇⴰⵔ ⵜⴳⴰ ⵜⵎⵙⴷⴰⴳⴰⵏⵜ ⵏⵏⵙⵏ ⵜⴰⵎⵣⴰⵖⵏⵜ, ⵜⵚⵓⵖⵍⵓ ⴳ ⵢⵉⴳⵔ ⵏ ⵜⵡⵉⵙⵉ ⴷ ⵓⵣⴷⴰⵢ ⴳⵔ ⵜⴳⴷⵓⴷⵉⵏ.

Considéré comme un legs de l'histoire porteur des traditions, le patrimoine culturel rural, est longtemps ignoré, dénigré ou volontairement écarté du champ d'intérêt commun.

Aujourd'hui, avec la globalisation, le risque du laminage des spécificités identitaires est éminent. La recherche des éléments qui distinguent, mais aussi qui peuvent aider à mieux fonder culturellement et solidement la personnalité basique de chaque territoire, s'impose.

Les igoudar, avec leur architecture défensive, leur caractère de hauts lieux de solidarité, de combativité et de lien intercommunautaires, constituent une institution emblématique dont on n'a pas encore saisi toutes les dimensions.

52 DH

2013

إگودار : تثمين التراث الثقافي

Les igoudar : un patrimoine culturel à valoriser

